

VOL. XII.

OCTOBER, 1898.

No. 34.

# Cosmopolis

*An International Review.*

EDITED BY F. ORTMANS.

## CONTENTS.

	PAGE
Don Sebastian . . . . .	W. SOMERSET MAUGHAM. . . . . 1
England and Russia . . . . .	EDWARD DICEY, C.B. . . . . 15
The Literary Movement in Germany . . . . .	JOHN G. ROBERTSON . . . . . 31
Sixty Years of the "Revue des Deux Mondes" . . . . .	MDLLE. YETTA BLAZE DE BURY . . . . . 49
The Theatre in London . . . . .	ARTHUR B. WALKLEY . . . . . 65
The Globe and the Island . . . . .	HENRY NORMAN . . . . . 74

Les "Noces Noires" de Guernaham . . . . .	ANATOLE LE BRAZ . . . . . 91
Stanislas de Guaita, un Rénovateur de l'Occultisme . . . . .	MAURICE BARRÈS . . . . . 105
Le Drame étranger à Paris . . . . .	GABRIEL TRARIEUX . . . . . 122
La Philosophie de Nietzsche . . . . .	STANISLAS RZEWUSKI . . . . . 134
Gens et Choses de Sielle. III. . . . .	EDOUARD ROD . . . . . 146
Le Livre à Paris . . . . .	EMILE FAGUET . . . . . 162
Revue du Mois . . . . .	FRANCIS DE PRESSENSÉ . . . . . 180

"Uneröffnet zu verbrennen" . . . . .	MARIE VON EBNER-ESCHENBACH . . . . . 193
Die römische Campagna . . . . .	P. D. FISCHER . . . . . 220
Chile und Argentinien . . . . .	HEINRICH LINDER . . . . . 249
Deutsche Bücher . . . . .	ANTON BETTELHEIM . . . . . 266
Das Theater in Berlin . . . . .	FELIX POPPENBERG . . . . . 284
Politisches in deutscher Beleuchtung . . . . .	"IGNOTUS" . . . . . 290

## SUPPLEMENT.

Literary and Dramatic Bulletins, Notices of Reviews . . . . .	English . . . . . 83
	French . . . . . 190
	German . . . . . 303

London:

T. FISHER UNWIN, PATERNOSTER BUILDINGS.

Paris:

ARMAND COLIN & CIE.

Berlin:

ROSENBAUM & HART.

Vienna:

A. HARTLEBEN.

New York:

THE INTERNATIONAL  
NEWS COMPANY.

St. Petersburg:

A. ZINSERLING.

Amsterdam:

KIRBERGER & KESPER.

PRICE HALF-A-CROWN MONTHLY.]

[ALL RIGHTS RESERVED.

**BINDING COSMOPOLIS.** COSMOPOLIS Volumes consist of three numbers, from January to March, April to June, July to September, and October to December inclusive. The three numbers making a Volume will be exchanged, if in good condition, for corresponding books bound in cloth, for 2s. Subscribers pay charges both ways. The Parcel Postage on the bound volumes of COSMOPOLIS is 3d., and if this is included in the remittance the Volume will be returned to any address in the United Kingdom. If the amount of the postage is not included, it will be sent by rail unpaid. All numbers sent for binding or exchange should be plainly marked with the owner's name. The Publisher cannot bind or exchange copies the edges of which have been trimmed.

## EDITOR'S ANNOUNCEMENTS.

The Editor of COSMOPOLIS has made arrangements with the following well-known contributors for periodical chroniques on Literature, the Drama, and Foreign Affairs :—

LITERATURE—ENGLISH . . . . .	ANDREW LANG . . . . .	} January. April. Tri-Monthly.
FRENCH . . . . .	EMILE FAGUET . . . . .	
GERMAN . . . . .	ANTON BETTELHEIM . . . . .	
THE DRAMA—ENGLISH . . . . .	A. B. WALKLEY . . . . .	} July. October.
FRENCH . . . . .	FRANCISQUE SARCEY . . . . .	
GERMAN . . . . .	. . . . .	
FOREIGN AFFAIRS—ENGLISH . . . . .	HENRY NORMAN . . . . .	} Monthly.
FRENCH . . . . .	F. DE PRESSENSÉ . . . . .	
GERMAN . . . . .	"IGNOTUS" . . . . .	

*We regret that the Contents of the Russian Supplement for September has not reached our London Office in time for insertion in this month's issue.*

Dutch, Scandinavian, Italian, and Greek Supplements will be published in the course of the next few months.

## SUBSCRIPTIONS.

Annual Subscriptions of 33/-, including postage, may be sent to the Publisher, at 11, Paternoster Buildings, London. Such Subscriptions may be commenced at any time. Terms for the half-year, 16/6 post free.

\*\*\* The Editor does not undertake to return any MS., but will endeavour to do so where stamped envelopes are enclosed. All communications in regard to terms, payments, &c., should be addressed to THE EDITOR OF "COSMOPOLIS," 11, Paternoster Buildings, London, E.C.

The entire contents of this Review are covered by the general copyright, and articles must not be reprinted without special permission

(ENTERED AT STATIONERS' HALL.)



ch, April  
exchange,  
the 1 arca  
te will be  
at by rail  
Publisher

known  
foreign

any.

monthly.

er.

uly.

ment  
time

in the

her, at  
henced

envelopes  
EDITOR

reprinted



# Cosmopolis Advertiser. — October, 1908.

Advertisements and Bills should be sent to MR. J. F. SPRIGGS, 21, Paternoster Square, London, E.C., by the 15th of each month.

## H. SOTHERAN & CO.,

BOOKSELLERS, BOOKBINDERS, AND PUBLISHERS.

General Agents for Private Book-Buyers and Public Institutions  
in India, the Colonies, America, and Abroad.

A MONTHLY CATALOGUE OF SECOND-HAND BOOKS: SPECIMEN NUMBER POST FREE.

LIBRARIES PURCHASED, OR VALUED FOR PROBATE;  
AND ARRANGED AND CATALOGUED.

Telegraphic Address: BOOKMEN, LONDON.

Code: UNICODE.

140, STRAND, W.C., AND 37, PICCADILLY, W., LONDON.

COSMOPOLIS HOTEL ADVERTISER. *Continued from page 11.*

## URIAGE-LES-BAINS.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE PREMIER ORDRE

Reconstruit à neuf.

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE.

Eaux sulfureuses, salines et purgatives.—Traitement des **maladies de la peau**, du  
lymphatisme, rhumatisme, de l'anémie des enfants, etc., etc.

BAINS—DOUCHES—PULVÉRISATIONS—HYDROTHERAPIE—CURE D'AIR

HOTELS sous la Direction de l'Etablissement :

Grand-Hôtel—Hôtel du Cercle—Ancien Hôtel—Hôtel des Bains—Villas et Apparte-  
ments meublés pour Familles—Restaurants et Cafés de 1<sup>er</sup> ordre situés dans la cour  
de l'Etablissement.

PARC—CASINO—CERCLE.

Ouverture de la Saison théâtrale, 1<sup>er</sup> Juin.

Représentations Théâtrales—Bals—Concerts—Musique dans le Parc deux fois par  
jour par l'Orchestre du Casino.

Vélodrome—Lawn Tennis—Guignol—Éclairage électrique.

## VENISE.

### LE GRAND HOTEL.

Le plus complet des Hôtels modernes. En plein midi sur le  
Grand Canal. 250 Chambres avec vue sur le Canal. 30 magni-  
fiques Salons. Restaurant français très renommé.

SPATZ ET PIANTA, Propriétaires.

## VENISE.

### HOTEL ROYAL ET DANIELLI.

Meilleure position de la ville. Plein midi. Tout le confort  
moderne. Lumière électrique dans tous les appartements.  
Chauffage à vapeur. Ascenseurs.

*Seul Hôtel avec bureau de chemin de fer.*

COMPAGNIE INTERNATIONALE  
DES  
**GRANDS HOTELS.**

**GRAND HOTEL DE LA PLAGE (Ostende)**

**AVENIDA PALACE (Lisbonne)**

**PAVILLON DE BELLE VUE (à Bellevue près Meudon)**

**PERA PALACE (Constantinople)**

**THERAPIA SUMMER PALACE (Bosphore)**

**RIVIERA PALACE (Cimiez-Nice)**

**GHEZIREH-PALACE (le Caire)**

**SHEPHEARD'S HOTEL (le Caire)**

**GRAND HOTEL INTERNATIONAL (Brindisi).**

**AIX-LES-BAINS.**

**GRAND HOTEL DU LOUVRE.**

Maison de 1<sup>er</sup> ordre. En face des Jardins des deux Casino  
A proximité de l'Etablissement Thermal. Restaurant. Cuisine  
de famille. Confort. Ascenseur.

F. BURDET, *Directeur.*

**AIX-LA-CHAPELLE.**

**HOTEL DU GRAND MONARQUE.**

Maison de 1<sup>er</sup> ordre. Prix de la Pension depuis 7 marks.

LEHR, *Propriétaire.*

**ANNECY.**

**GRAND HOTEL D'ANGLETERRE**

M<sup>me</sup> VALLIN, *Propriétaire*

**ARCACHON.****GRAND HOTEL DE LA FORÊT  
ET D'ANGLETERRE.**1<sup>er</sup> ordre. Prix modérés.

GRANER.

**BADEN-BADEN.**

Station thermale très renommée au bord de la Forêt Noire. Vues magnifiques. Climat salubre. Abritée des vents par des montagnes bien boisées. Sources thermales de 44 à 69<sup>5</sup> degrés C. Etablissements de Bains splendides. Canalisation complète de toute la Ville. Eau potable excellente. Station thermale de premier rang.

*Demander les prospectus, etc., au Comité municipal des Bains.*

**BADEN-BADEN.****HOTEL MESSMER.**

Vue sur le Kurhaus. 180 Chambres et Salons. • Dépendances avec grand Parc. Ascenseur. Lumière électrique. Bains. Restaurant français.

MESSMER, *Propriétaire.***BADEN-BADEN.****HOTEL D'ANGLETERRE.**

Meilleure position. Confort moderne. Arrangements pour familles.

DÜRINGER, *Propriétaire.***BEAULIEU.****GRANDS HOTELS  
des ANGLAIS et VICTORIA.**

Exposition merveilleuse. Restaurant français de premier ordre. Lumière électrique.

ARNOLD, *Propriétaire.*



**BERNE.****BERNERHOF.**

KRAFT ET FILS.

**BIARRITZ.****HOTEL D'ANGLETERRE.**

Situation unique sur la baie de Biscaye. Ascenseur. Electricité. Téléphone.

MARCEL CAMPAGNE.

**BIARRITZ.****HOTEL DU PALAIS.**

Ancienne résidence impériale. Terrasse et Parc au bord de la mer. Ascenseur. Lumière électrique.

TOURNEAU, *Directeur.* C. DIETTE, *Propriétaire.***BRIENZ.****HOTEL DE L'OURS.**

Meilleure position au bord du Lac. Terrasse ombragée. Téléphone. Bains chauds et douches. Omnibus à la gare.

D. WERREN, *Propriétaire,**Tenancier de l'HOTEL ROTHORN.***CHAMPEL-LES-BAINS,***PRÈS GENÈVE.***GRAND ETABLISSEMENT  
HYDROTHÉRAPIQUE**fondé sous le Patronage du Corps Médical de Genève  
traitant spécialement les affections du système  
nerveux.Médecin de l'Etablissement : M. le docteur Glatz  
membre de la Société de Médecine de Genève, et  
membre correspondant des Sociétés de Thérapeu-  
tique, d'Hynologie et d'Hygiène de Paris.

HÔTELS PENSIONS :

**BEAU SÉJOUR ET LA ROSERAIE.**Maisons de 1<sup>er</sup> ordre. Contigus à l'Etablissement  
Hydrothérapique. Situation splendide. Vastes parcs  
et jardins.

**COBLTZ. MONOPOL HOTEL.**

Confort moderne. Ascenseur. Lumière électrique. Prix modérés. Commerce de vins.

GEBR. D'AVIS.

COLOGNE  
(RHIN).

**Hôtel Disch**

COLOGNE  
(RHIN).

**FLORENCE. SAVOY HOTEL.** Maison de premier ordre.  
**HOTEL ROYAL GRANDE-BRETAGNE.**

Maison pour familles.

**GÈNES.****GRAND HOTEL ISOTTA**

Au centre de la ville. Cuisine et Caves renommées. Ascenseur. Lumière électrique. Calorifère.

**EDEN PALACE HOTEL,**

ci-devant au parc. Entouré d'un grand jardin. Confort moderne. Ascenseur. Lumière électrique. Calorifère.

CH. BORGARELLO, *Propriétaire.*

*Dans chaque Hôtel Téléphone et Bureau de chemin de fer.*

**GENÈVE.****KURSAAL.**

*Situation unique à Genève sur la Grande Promenade.*

Au bord du Lac. — Quai du Mont-Blanc. — A côté du Monument Brunswick. — Rendez-vous de la société élégante. — Ouvert du 15 avril au 15 octobre. — Concerts Symphoniques par le Grand Orchestre. — Musique dans les Jardins. — Fête de Nuit. — Illuminations, Feux d'Artifice. — Bals dans la Salle des Fêtes. — Salon de Lecture. — Journaux et Revues de tous les pays. — Salons de Musique et de Conversation. — Grand Hall. — Salle de Billard. — Salle d'Escrime. — Dépêches Télégraphiques. — Téléphone pour toutes les directions. — Café de premier ordre. — Club des Etrangers. — Concerts et Spectacles tous les soirs à 8 heures.

*Seul Rendez-vous de la Bonne Société.*

## **BAINS DE HOMBOURG** *ès* **Monts.**

*Dans le Taunus, à 25 minutes de Francfort-s/M.*

### **STATION THERMALE TRÈS RENOMMÉE.**

#### **CINQ SOURCES D'EAU MINÉRALE.**

Effets certains comme boisson et comme bains, contre les inflammations de l'estomac, des intestins et les catarrhes du larynx ; les maladies des femmes et du foie, ainsi que pour les hémorroïdes, la goutte, le diabète, la scrofule et les maladies du cœur.— 2 *Sources ferrugineuses* contre l'anémie, la faiblesse constitutionnelle et les suites de l'influenza. *Cure d'air de premier ordre.* Etablissements de bains très bien aménagés, desservis par les *eaux gazeuses naturelles ferrugino-salines*. Bains salins d'aiguilles de pin et de boue. Douches, piscines, salles d'inhalations.— Etablissements pour le massage et le traitement hydrothérapique.—Grand parc, forêts importantes à proximité de la ville ; Kurhaus splendide. Grands emplacements pour le lawn-tennis (26 courts), golf, cricket, croquet ; concours internationaux de tennis et de golf ; vélodromes (courses). Orchestre excellent, opéras, comédies, ballets, feux d'artifice, fontaine lumineuse, corso de fleurs, bals, courses de chevaux de Francfort, chasse en plaine et en forêt.

### **APPARTEMENTS TRÈS CONFORTABLES A TOUS PRIX.**

*Prix réduits pendant les mois de Mai, Juin et Septembre.*

Saison d'été du 15 avril au 15 octobre. Cures d'hiver, très recommandées pour les séjours prolongés ; impôts communaux modérés ; bonnes écoles, lycée Impératrice-Frédéric ; très bonnes installations hygiéniques, canalisation hydraulique. *Vente et expédition des eaux minérales pendant toute l'année.* Demander les prospectus et les brochures illustrés à l'*Administration des Bains*.

#### **HOTELS ET PENSIONS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE :**

HÔTEL DE L'AIGLE, H. Ruppel.  
 MAISON ALBION (Hôtel de famille), J. Fuchs  
 HÔTEL BELLEVUE, W. Fischer.  
 HÔTEL BLUM, Ph. Blum.  
 HÔTEL BRAUNSCHWEIG, J. Braunschweig.  
 HÔTEL BRISTOL, H. Meurer.  
 HÔTEL CENTRAL, Weckel Frères.  
 HÔTEL DE LA COURS D'ANGLETERRE,  
 R. Wéber.  
 HÔTEL PRIVÉ DE FREYBERG, H. Freyberg.  
 GRAND HÔTEL DES QUATRE-SAISONS,  
 J.-C. Schweimler.

RESTAURANT DU KURHAUS, J. Tappert.  
 HÔTEL PRIVÉ QUISISANA,  
 Ed.-A. Zachmann.  
 RIECHELMANN'S SAVOY-HÔTEL,  
 E. Riechelmann.  
 PARK-HÔTEL, Conrad Ritter.  
 HÔTEL ROYAL VICTORIA, J. Baehl.  
 HÔTEL DE RUSSIE, F.-A. Laydig.  
 HÔTEL MÉTROPOLÉ, L. Scheller.  
 HÔTEL DE STRASBOURG, P. Schmidt.  
 HÔTEL WINDSOR, M. Müller.  
 HÔTEL SCHELLER, Dornholzhausen.

**GENÈVE.****HOTEL BEAU RIVAGE.**

De tout premier ordre.

MAYER ET KUNTZ, *Propriétaires.***GRINDELWALD.****HOTEL DE L'OURS.**

(BEAR HOTEL.)

BOSS FRÈRES, *Propriétaires.***GRENOBLE.****GRAND HOTEL (CENTRE DE LA VILLE).**

Ascenseur. Bains.

THIBAUD.

**A URIAGE:** HOTEL DE L'EUROPE.**INTERLAKEN.****GRAND HOTEL VICTORIA.**

Premier ordre sous tous les rapports. 400 lits.

**GRAND HOTEL JUNGFRAU.**

Nouveau Restaurant, Grill Room. Chambres depuis 3 fr.

Ed. RUCHTI, *Administrateur.***LONDON. SAVOY HOTEL & RESTAURANT.**

Single Room, from 7/6; Double, from 12/-. Suites of Sitting-room, Bedroom and Bathroom, from 30/-. Lights, Baths, and Attendance always included. A New Hall and Dining-room have been added, and a Drawing-room is now provided in the front with enclosed Balcony looking into the Gardens. **THE SAVOY RESTAURANT.** Finest Cuisine in the World. "The Opera Supper," 5/- The Orchestra plays daily during Dinner and "The Opera Supper."

**LUGANO.****HOTEL DU PARC**

ET SES DÉPENDANCES.

A. BÉHA, *Propriétaire.***LYON.****GRAND HOTEL EUROPE ET MÉTROPOLE.**CRÉPAUX, *Propriétaire.*

**MÜRREN. GRAND HOTEL DES ALPES.**Maison de 1<sup>er</sup> ordre.**LAUTERBRUNNEN.****HOTEL STAINBOCK.**Maison de 1<sup>er</sup> ordre.

GUTNER FRÈRES.

**SAINTE-MARGUERITE**

près PORNICHET (Loire-Inférieure).

**HOTEL DE LA PLAGE.**

Swiss Management. English, French, German Spoken. Family Hotel, New, Comfortable. Perfect Sanitation. Bath-room. Billiards. Near the Golf Links. Facing the Sea. Fine Sandy Beach. Pines and Rocks. July to October: Pension from 8 frs. October to July: Special terms (write to Manager).—*Open all the year round.*

GOLF.

Gérants suisses, parlant français, anglais et allemand. Hôtel neuf, confortable. Salle de bains, Billard. Près du Jeu de Golf. En bordure sur la mer. Plage de sable fin. Bois de pins, Rochers. Juillet à octobre, Pension depuis 8 fr.; octobre à juillet, Conditions spéciales (écrire aux gérants).—*Ouvert toute l'année.*

TENNIS.

**MONT-DORE** (PUY-DE-DÔME).

COMPAGNIE FERMIERE DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

CONCESSION J. CHABAUD.

*Etablissement splendide et de tout 1<sup>er</sup> ordre, ouvert du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre.***MALADIES DES VOIES RESPIRATOIRES.**

RHUME, LARYNGITE, BRONCHITE, ASTHME, CONGESTION, ENGORGEMENT DES POUMONS, PHTISIE PULMONAIRE, RHUMATISME CHRONIQUE, NÉVROSES, AFFECTIONS CUTANÉES, ETC.

**GRAND CASINO DANS LE PARC.**

REPRÉSENTATIONS THÉÂTRALES TOUS LES SOIRS. DEUX CONCERTS PAR JOUR.

SALONS DE LECTURE — GRAND CERCLE — SALONS DE JEUX.

**MONTE CARLO. ST. JAMES' HOTEL.**

Best situated. Opposite Casino and Public Gardens.  
First Class Hotel.

C. SCHINDLER, *Proprietor.*



**MONTREUX.****HOTEL NATIONAL et HOTEL du CYGNE.**

Même administration. Hotels de 1<sup>er</sup> Ordre. Vue Magnifique  
Lumière électrique Partout. Cuisine Soignée.

**NAPLES. HOTEL DE LONDRES.****OSTENDE. GRAND HOTEL DU PHARE.****OSTENDE. GRAND HOTEL FONTAINE.****PARIS.**  
**GRAND HOTEL DE L'ATHÉNÉE,**  
15, RUE SCRIBE. ARMBRUSTER.**PARIS.**  
**HOTEL CHATHAM,**  
17 et 19, RUE DAUNOU.**PARIS.**  
**HOTEL SCRIBE.**  
Maison de 1<sup>er</sup> ordre. H. RUHL.**PARIS.**  
**HOTEL RITZ.**  
PLACE VENDÔME.**PARIS.**  
**HOTEL WINDSOR.**  
Maison de famille de premier ordre. Vue directe sur le Jardin  
des Tuileries. Ascenseur. Chauffage à vapeur.  
H. SPRENGEL ET FILS, Propriétaires.

## OSTENDE.

BAINS DE MER,  
LES PLUS BEAUX ET LES PLUS FRÉQUENTÉS DU MONDE.

*Saison du 1<sup>er</sup> juin au 15 octobre.*

Plage de sable fin unie et sans galets.

RÉSIDENCE D'ÉTÉ DE S. M. LE ROI DES BELGES.

130,000 Visiteurs par an.

CASINO ARTISTEMENT DÉCORÉ.

Digue et Kursaal splendides.

*Salons de Lecture et de Correspondance. Cercle privé de Jeux.  
Concert deux fois par jour.*

THÉÂTRE.

Sur la Plage : Courses Pédestres,  
Fêtes de Gymnastique, Courses d'Enfants.

VÉLODROME

Nombreuses Fêtes. Hippodrome Wellington.

Dix Grandes Journées de Courses.

Régates Internationales à Voile et l'Aviron.

TIR AUX PIGEONS.

Etablissement Hydrothérapique d'Eau de Mer.

*Communications Rapides avec toutes les Capitales de l'Europe.*

SERVICE LUXUEUX DE BATEAUX OSTENDE-DOUVRES.

## **RAGATZ-PFAFERS (SUISSE)**

### **GRAND HOTEL HOF RAGATZ. GRAND HOTEL QUELLENHOF.**

Ascenseurs et éclairage électrique. Vastes Parcs. Lawn Tennis. Climat salubre. Bains thermaux 39 degrés C. attenants aux Hôtels. Etablissement de gymnastique suédoise. Hydrothérapie. Massage. Bureau de chemin de fer. Station pour l'Engadine. Grand Kursaal avec Salle de Concert.

*Les Bains sont alimentés par la célèbre Source de Pfafers.*

## **ROME. HOTEL BRISTOL, PLACE BARBERINI.**

Maison de famille bien située, plein midi. Luxe et confort modernes. Carolifère.

A. FRONTINI, *Propriétaire.*

P. GIORGI, *Directeur.*

## **ROME. THE GRAND HOTEL.**

The most complete of modern Hotels in Europe.

Managers : { C. RITZ, from the Savoy Hotel, London ;  
A. PFYFFER, *Proprietor of the Grand Hôtel National, Lucerne, Switzerland.*

## **ROTTERDAM. MAAS HOTEL.**

Maison de 1<sup>er</sup> ordre. Restaurant.

## **TOULOUSE.**

### **GRAND HOTEL TIVOLLIER.**

Confort moderne. Ascenseur. Lumière électrique. Commerce de vins and pâtés de foies gras de canards.

TIVOLLIER, *Propriétaire.*

## **TURIN. GRAND HOTEL DE TURIN.**

En face la gare centrale (Porta nuova). Meilleure position. Restaurant renommé. Ascenseur. Electricité.

L. KOMMERELL, *Propriétaire.*

## **ZURICH. GRAND HOTEL BELLEVUE AU LAC.**

Ascenseur. Lumière électrique. Ouvert toute l'année.

POHL.

*For continuation of List, see page 1.*



DERNIÈRE CRÉATION  
**PRECIOSA VIOLETTE**  
 PARFUM EXQUIS, DÉLICAT ET PERSISTANT  
 QUINTESSENCE SUPERFINE - SAVON - EAU DE TOILETTE EXTRA-FINE  
 Extrait Végétal pour les soins de la Chevelure  
 Poudre de Riz invisible et impalpable  
 JOLIS COFFRETS POUR CADEAUX  
**ED. PINAUD**  
 37, boulevard de Strasbourg PARIS

# The **YOST** Typewriter

## Simple to Learn.

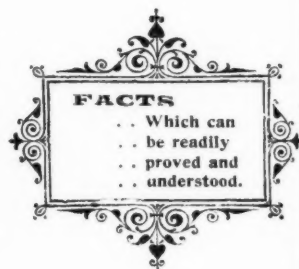
The whole of the operations may be learned in One Lesson.

## Easy to Operate.

Every letter has a corresponding key.  
 The spacing gear, margin stops, pointers, &c., are simple in construction and accurate in working.

## Economical

In Working. Its Ink supply is guaranteed to last six months. Repairs are infrequent and trifling.



## Strongly Built.

Actual experiments have proved that a YOST Typewriter will do work equivalent to 30 years' wear. Built entirely of best materials.

 **SENT ON FREE TRIAL FOR SEVEN DAYS.** 

*Or may be had on hire at a low monthly charge.*



THE **YOST** TYPEWRITER CO., LTD.,  
 50, Holborn Viaduct, London, E.

36, Boulevard des Italiens, PARIS.  
 Erzsébet-körút 9-11, BUDAPEST.  
 61, Chambers Street, NEW YORK

BEYERLEN & CO., Eugenstrasse 10, STUTTGART.

85033

# Cosmopolis

*An International Review.*

No. XXXIV.—OCTOBER, 1898.

DON SEBASTIAN.

## I.

XIORMONEZ is the most inaccessible place in Spain. Only one train arrives there in the course of the day, and that arrives at two o'clock in the morning ; only one train leaves it, and that starts an hour before sunrise. No one has ever been able to discover what happens to the railway officials during the intermediate one-and-twenty hours. A German painter I met there, who had come by the only train, and had been endeavouring for a fortnight to get up in time to go away, told me that he had frequently gone to the station in order to clear up the mystery, but had never been able to do so ; yet, from his inquiries, he was inclined to suspect—that was as far as he would commit himself, being a cautious man—that they spent the time in eating garlic and smoking execrable cigarettes. The guide-books tell you that Xiormonez possesses the eyebrows of Joseph of Arimathea, a cathedral of the greatest quaintness, and battlements untouched since their erection in the fourteenth century. And they strongly advise you to visit it, but recommend you before doing so to add Keating's Insect Powder to your other toilet necessities.

I was travelling to Madrid in an express train, which had been rushing madly along at the pace of sixteen miles an hour, when suddenly it stopped. I leant out of window asking where we were.

"Xiormonez !" answered the guard.

"I thought we did not stop at Xiormonez."

VOL. XII.—NO. XXXIV.

1



"We do not stop at Xiormonez," he replied impassively.

"But we are stopping now!"

"That may be; but we are going on again."

I had already learnt that it was folly to argue with a Spanish guard, and, drawing back my head, I sat down. But looking at my watch I saw that it was only ten. I should never again have a chance of inspecting the eyebrows of Joseph of Arimathea, unless I chartered a special train, so, seizing the opportunity and my bag, I jumped out.

The only porter told me that everyone in Xiormonez was asleep at that hour and recommended me to spend the night in the waiting-room, but I bribed him heavily: I offered him two pesetas, which is nearly fifteenpence; and leaving the train to its own devices, he shouldered my bag and started off.

Along a stony road we walked into the dark night, the wind blowing cold and bitter, and the clouds chasing one another across the sky. In front I could see nothing but the porter hurrying along, bent down under the weight of my bag; and the wind blew icily. I buttoned up my coat. And then I regretted the warmth of the carriage, the comfort of my corner and my rug; I wished I had peacefully continued my journey to Madrid—I was on the verge of turning back as I heard the whistling of the train; I hesitated, but the porter hurried on, and fearing to lose him in the night I sprang forwards. Then the puffing of the engine, and on the smoke the bright reflection of the furnace, and the train steamed away: like Abd-er-Rahman, I felt that I had flung my scabbard into the flames!

Still the porter hurried on, bent down under the weight of my bag, and I saw no light in front of me to announce the approach to a town. On each side, bordering the road, were trees, and beyond them darkness. And great black clouds hastened after one another across the heavens. Then, as we walked along, we came to a rough stone cross, and lying on the steps before it was a woman with uplifted hands. And the wind blew bitter and keen, freezing the marrow of one's bones. What prayers had she to offer that she must kneel there alone in the night? We passed another cross, standing up with its outstretched arms like a soul in pain. At last a

heavier night rose before me, and presently I saw a great stone arch. Passing beneath it, I found myself immediately in the town.

The street was tortuous and narrow, paved with rough cobbles ; and it rose steeply, so that the porter bent lower beneath his burden, panting. With the bag on his shoulders he looked like some hunch-backed gnome, a creature of nightmare. On either side rose tall houses, lying crooked and irregular, leaning towards one another at the top, so that one could not see the clouds, and their windows were great black apertures, like giant mouths. There was not a light, not a soul, not a sound—except that of my own feet and the heavy panting of the porter. We wound through the streets, round corners, through low arches, a long way up the steep cobbles, and suddenly down broken steps. They hurt my feet, and I stumbled and almost fell, but the hunchback walked along nimbly, hurrying ever. Then we came into an open space, and the wind caught us again, and blew through our clothes, so that I shrank up, shivering. And never a soul did we see as we walked on : it might have been a city of the dead. Then past a tall church : I saw a carved porch, and from the side grim devils grinning down upon me ; the porter dived through an arch, and I groped my way along a narrow passage. At length he stopped, and with a sigh threw down the bag. He beat with his fists against an iron door, making the metal ring. A window above was thrown open, and a voice cried out. The porter answered : there was a clattering down the stairs ; an unlocking ; and the door was timidly held open, so that I saw a woman with the light of her candle throwing a strange yellow glare on her face.

And so I arrived at the hotel of Xiormonez.

## II.

My night was troubled by the ghostly crying of the watchman : "Protect us, Mary, Queen of Heaven ; protect us, Mary !"—every hour it rang out stridently, as soon as the heavy bells of the cathedral had ceased their clanging ; and I thought of the woman kneeling at the cross, and wondered if her soul had found peace.

In the morning I threw open the windows and the sun came dancing in, flooding the room with gold. In front of me the great wall of the Cathedral stood grim and grey, and the gargoyles looked savagely across the square. . . . The Cathedral is admirable : when you enter you find yourself at once in darkness and the air is heavy with incense—but, as your eyes become accustomed to the gloom, you see the black forms of penitents kneeling by pillars, looking towards an altar, and by the light of the painted windows a reredos, with the gaunt saints of an early painter, and aureoles shining dimly.

But the gem of the Cathedral of Xiormonez is the Chapel of the Duke de Losas, containing, as it does, the alabaster monument of Don Sebastian Emanuel de Mantoña, Duque de Losas, and of the very illustrious Señora Doña Sodina de Berruguete, his wife. Like everything else in Spain, the chapel is kept locked up, and the guide-book tells you to apply to the porter at the palace of the present Duke. I sent a little boy to fetch that worthy, who presently came back, announcing that the porter and his wife had gone into the country for the day, but that the Duke was coming in person.

And immediately I saw walking towards me a little dark man, wrapped up in a big *capa*, with the red and blue velvet of the lining flung gaudily over his shoulder. He bowed courteously as he approached me, and I perceived that on the crown his hair was a little more than thin. I hesitated a little, rather awkwardly, for the guide-book said that the porter exacted a fee of one peseta for opening the chapel ; one could scarcely offer sevenpence-halfpenny to a duke ! But he quickly put an end to all doubt, for, as he unlocked the door, he turned to me and said :

“The fee is one franc.”

As I gave it him he put it in his pocket and gravely handed me a little printed receipt. Baedeker had obligingly informed me that the duchy of Losas was shorn of its splendour, but I had not understood that the present representative added to his income by exhibiting the bones of his ancestors at a franc a head.

We entered, and the Duke pointed out the groining of the roof and the tracery of the windows.

"This chapel contains some of the finest Gothic in Spain," he said.

When he considered that I had sufficiently admired the architecture, he turned to the pictures, and with the fluency of a professional guide, gave me their subjects and the names of the artists.

"Now we come to the tombs of Don Sebastian, the first Duke of Losas, and his spouse, Doña Sodina—not, however, the first Duchess."

The monument stood in the middle of the chapel, covered with a great pall of red velvet, so that no economical tourist should see the monument through the bars of the gate and thus save his peseta. The Duke removed the covering and watched me silently, a slight smile trembling below his little black moustache.

The duke and his wife, who was not his duchess, lay side by side on a bed of carved alabaster—at the corners were four twisted pillars, covered with little leaves and flowers, and between them bas-reliefs representing Love and Youth, and Strength and Pleasure, as if, even in the midst of death, death must be forgotten. Don Sebastian was in full armour. His helmet was admirably carved with a representation of the battle between the Centaurs and the Lapiths; on the right arm-piece were portrayed the adventures of Venus and Mars, on the left the emotions of Vulcan; but on the breastplate was an elaborate Crucifixion, with soldiers and women and apostles. The visor was raised, and showed a stern, heavy face, with prominent cheek-bones, sensual lips and a massive chin.

"It is very fine," I remarked, thinking the Duke expected some remark.

"People have thought so for three hundred years," he replied gravely.

He pointed out to me the hands of Don Sebastian.

"The guide-books have said that they are the finest hands in Spain. Tourists especially admire the tendons and veins, which, as you perceive, stand out as in no human hand would be possible; they say it is the summit of art!"

And he took me to the other side of the monument, that I might look at Doña Sodina.

"They say she was the most beautiful woman of her day," he said, "but in that case the Castilian lady is the only thing in Spain which has not degenerated."

She was, indeed, not beautiful: her face was fat and broad, like her husband's; a short, ungraceful nose, and a little nobbly chin, a thick neck, set dumpily on her marble shoulders. One could not but hope that the artist had done her an injustice.

The Duke of Losas made me observe the dog which was lying at her feet.

"It is a symbol of fidelity," he said.

"The guide-book told me she was chaste and faithful."

"If she had been," he replied, smiling, "Don Sebastian would perhaps never have become Duque de Losas."

"Really!"

"It is an old history which I discovered one day among some family papers."

I pricked up my ears and discreetly began to question him.

"Are you interested in old manuscripts?" said the Duke. "Come with me and I will show you what I have."

With a flourish of the hand he waved me out of the chapel, and, having carefully locked the doors, accompanied me to his palace. He took me into a Gothic chamber, furnished with worn French furniture, the walls covered with cheap paper. Offering me a cigarette, he opened a drawer and produced a faded manuscript.

"This is the document in question," he said. "Those crooked and fantastic characters are terrible; I often wonder if the writers were able to read them."

"You are fortunate to be the possessor of such things," I remarked.

He shrugged his shoulders.

"What good are they? I would sooner have fifty pesetas than this musty parchment."

An offer! I quickly reckoned it out into English money. He would doubtless have taken less, but I felt a certain delicacy in bargaining with a duke over his family secrets. . . .

"Do you mean it? May I—er——"



He sprang towards me.

"Take it, my dear sir, take it. Shall I give you a receipt?"

And so, for thirty-one shillings and threepence, I obtained the only authentic account of how the frailty of the illustrious Señora Doña Sodina was indirectly the means of raising her husband to the highest dignities in Spain.

### III.

Don Sebastian and his wife had lived together for fifteen years with the entirest happiness to themselves, and the greatest admiration of their neighbours. People said that such an example of conjugal felicity was not often seen in those degenerate days, for even then they prated of the golden age of their grandfathers, lamenting their own decadence. . . . As behoved good Castilians, burdened with such a line of noble ancestors, the fortunate couple conducted themselves with all imaginable gravity: no strange eye was permitted to witness a caress between the lord and his lady, or to hear an expression of endearment; but everyone could see the devotion of Don Sebastian, the look of admiration which filled his eyes when he gazed upon his wife. And people said that Doña Sodina was worthy of all his affection: they said that her virtue was only matched by her piety, and her piety was patent to the whole world, for every day she went to the Cathedral at Xiormonez and remained long immersed in her devotions; her charity was exemplary, and no beggar ever applied to her in vain.

But even if Don Sebastian and his wife had not possessed these conjugal virtues, they would have been in Xiormonez persons of note, since not only did they belong to an old and respected family, which was rich as well, but the gentleman's brother was Archbishop of the see, who, when he graced the Cathedral city with his presence, paid the greatest attention to Don Sebastian and Doña Sodina. Everyone said that the Archbishop Pablo would shortly become a cardinal, for he was a great favourite with the King, and with the latter his Holiness the Pope was then on terms of quite unusual friendship.

And in those days, when the priesthood was more noticeable

for its gallantry than for its good works, it was refreshing to find so high-placed a dignitary of the Church a pattern of Christian virtues ; who, notwithstanding his gorgeous habit of life, his retinue, his palaces, recalled, by his freedom from at least two of the seven deadly sins, the simplicity of the Apostles, which the common people have often supposed the perfect state of the minister of God. Also the consideration that Don Sebastian enjoyed was increased by the common knowledge that the Archbishop was using all his influence at Court to obtain a duchy for his brother, and the happy couple already bore themselves with the anticipated dignity of a ducal crown.

Don Sebastian had been affianced to Doña Sodina when he was a boy of ten, and before she could properly pronounce the viperish sibilants of her native tongue. When the lady attained her sixteenth year, the pair were solemnly espoused, and the young priest Pablo, the bridegroom's brother, assisted at the ceremony. In these days the union would have been instanced as a triumphant example of the success of the *mariage de convenance*, but at that time such arrangements were so usual that it never occurred to anyone to argue for or against them. Yet it was not customary for a young man of two-and-twenty to fall madly in love with the bride whom he saw for the first time a day or two before his marriage, and it was still less customary for the bride to give back an equal affection. For fifteen years the couple lived in harmony and contentment, with nothing to trouble the even tenor of their lives—and if there was a cloud in their sky, it was that a kindly providence had vouchsafed no fruit to the union, notwithstanding the prayers and candles which Doña Sodina was known to have offered at the shrine of more than one saint in Spain who had made that kind of miracle particularly his own.

But even felicitous marriages cannot last for ever, since, if the love does not die, the lovers do. And so it came to pass that Doña Sodina, having eaten excessively of pickled shrimps, which the abbess of a highly respected convent had assured her were of great efficacy in the begetting of children, took a fever of the stomach, as the chronicle inelegantly puts it, and after a week of suffering was called to the other world, from

which, as from the pickled shrimps, she had always expected much. There let us hope her virtues have been rewarded, and she rests in peace and happiness.

## IV.

When Don Sebastian walked from the Cathedral to his house after the burial of his wife, no one saw a trace of emotion on his face, and it was with his wonted grave courtesy that he bowed to a friend as he passed him. Sternly and briefly, as usual, he gave orders that no one should disturb him, and went to the room of Doña Sodina : he knelt on the praying-stool which Doña Sodina had daily used for so many years, and he fixed his eyes on the crucifix hanging on the wall above it. The day passed, and the night passed, and Don Sebastian never moved—no thought or emotion entered him ; being alive, he was like the dead ; he was like the dead that linger on the outer limits of hell with never a hope for the future, dull with the despair that shall last for ever and ever and ever. But when the woman who had nursed him in his childhood lovingly disobeyed his order and entered to give him food, she saw no tear in his eye, no sign of weeping.

"You are right !" he said, painfully rising from his knees. "Give me to eat."

Listlessly taking the food, he sank into a chair and looked at the bed on which had lately rested the corpse of Doña Sodina ; but a kindly nature relieved his unhappiness, and he fell into a weary sleep.

When he awoke the night was far advanced ; the house, the town were filled with silence ; all round him was darkness, and the ivory crucifix shone dimly, dimly. Outside the door a page was sleeping ; he woke him and bade him bring light. . . . In his sorrow Don Sebastian began to look at the things his wife had loved ; he fingered her rosary, and turned over the pages of the half-dozen pious books which formed her library ; he looked at the jewels which he had seen glittering on her bosom ; the brocades, the rich silks, the cloths of gold and silver that she had delighted to wear. And at last he came across an old breviary which he thought she had lost—how glad she would have been to find it, she

had so often regretted it! The pages were musty with their long concealment, and only faintly could be detected the scent which Doña Sodina used yearly to make and strew about her things. Turning over the pages listlessly, he saw some crabbed writing; he took it to the light:—"To-night, my beloved, I come." And the handwriting was that of Pablo, Archbishop of Xiormonez. Don Sebastian looked at it long. Why should his brother write such words in the breviary of Doña Sodina? He turned the pages and the handwriting of his wife met his eye, and the words were the same—"To-night, my beloved, I come"—as if they were such delight to her that she must write them herself. The breviary dropped from Don Sebastian's hand.

The taper flickering in the draught threw glaring lights on Don Sebastian's face, but it showed no change in it. He sat looking at the fallen breviary, and, in his mind, at the love which was dead. At last he passed his hand over his forehead.

"And yet," he whispered, "I loved thee well!"

But as the day came he picked up the breviary and locked it in a casket; he knelt again at the praying-stool, and lifting his hands to the crucifix, prayed silently. Then he locked the door of Doña Sodina's room, and it was a year before he entered it again.

That day the Archbishop Pablo came to his brother to offer consolation for his loss, and Don Sebastian at the parting kissed him on either cheek.

## V.

The people of Xiormonez said that Don Sebastian was heart-broken, for from the date of his wife's interment he was not seen in the streets by day. A few, returning home from some riot, had met him wandering in the dead of the night, but he passed them silently by. But he sent his servants to Toledo, and Burgos, to Salamanca, Cordova, even to Paris and Rome; and from all these places they brought him books—and day after day he studied in them, till the common folk asked if he had turned magician.

So passed eleven months, and nearly twelve, till it wanted

but five days to the anniversary of the death of Doña Sodina. Don Sebastian was on the point of writing to his brother a letter, which he had long turned over in his mind, when a messenger came from the Archbishop, with the announcement that the King had at last yielded to his instances, and in gratitude for the prelate's many services had been pleased to create Don Sebastian Emanuel de Mantoña, Duke of Losas. Don Sebastian received the intelligence with becoming gravity, and he somewhat altered the letter he wrote his brother. He thanked him decorously, praising the care which Pablo had always had for the honour of his family, and it was not till the end that he inserted the words, which he had so often repeated to himself:—

*"Seeing the instability of all human things, and the uncertain length of our exile upon earth, I have considered that it is evil for brothers to remain so separate. Therefore I implore you—who are my only relative in this world, and heir to all my goods and estates—to visit me quickly; for I have a presentiment that death is not far off, and I would see you before we are parted by the immense sea."*

The Archbishop was thinking that he must shortly pay a visit to his Cathedral city, and, as his brother had desired, came to Xiormonez immediately. On the anniversary of Doña Sodina's interment, Don Sebastian entertained Archbishop Pablo to supper, to celebrate the new honour which the prelate had procured him.

"My brother," said he to his guest, "I have lately received from Cordova a wine which I desire you to taste. It is very highly prized in Africa, whence I am told it comes; and it is made with curious art and labour."

Glass cups were brought, and the wine poured in. The Archbishop was a connoisseur, and held it between the light and himself, admiring the sparkling clearness; and then inhaled the odour.

"It is nectar," he said.

At last he sipped it.

"The flavour is very strange."

He drank deeply. Don Sebastian looked at him and smiled as his brother put down the empty glass. But, when he was



himself about to drink the wonderful liquid, the cup fell between his hands and the steward's, breaking into a hundred fragments, and the wine spilt on the floor.

"Fool!" cried Don Sebastian, and in his anger struck the servant.

But being a man of peace, the Archbishop interposed:—

"Do not be angry with him; it was an accident. There is more wine in the flagon."

"No, I will not drink it," said Don Sebastian, wrathfully, "I will drink no more to-night."

The Archbishop shrugged his shoulders.

When they were alone Don Sebastian made a strange request.

"My brother, it is a year to-day that Sodina was buried, and I have not entered her room since then. But now I have a desire to see it. Will you come with me?"

The Archbishop consented, and together they crossed the long corridor that led to Doña Sodina's apartment, preceded by a boy with lights.

Don Sebastian unlocked the door, and, taking the taper from the page's hand, entered. The Archbishop followed. The air was chill and musty, and even now an odour of recent death seemed to pervade the room.

Don Sebastian went to a casket and from it took a breviary. He saw his brother start as his eye fell on it. He turned over the leaves till he came to the page on which was the Archbishop's handwriting, and handed it to him.

"O God!" exclaimed the priest, and looked quickly at the door; Don Sebastian was standing in front of it. He opened his mouth to cry out, but Don Sebastian interrupted him.

"Do not be afraid! I will not touch you."

For a while they looked at one another silently, one pale, sweating with terror, the other calm and grave as usual. At last Don Sebastian spoke, hoarsely:—

"Did she—did she love you?"

"Oh, my brother, forgive her. It was long ago—and she repented bitterly. And I—I!"

"I have forgiven you."

The words were said so strangely that the Archbishop shuddered. What did he mean?



Don Sebastian smiled.

"You have no cause for anxiety. From now it is finished : I will forget." And, opening the door, he helped his brother across the threshold. The Archbishop's hand was clammy as a hand of death.

When Don Sebastian bade his brother good-night, he kissed him on either cheek.

## VI.

The priest returned to his palace, and when he was in bed his secretary prepared to read to him, as was his wont, but the Archbishop sent him away, desiring to be alone. He tried to think ; but the wine he had drunk was heavy upon him, and he fell asleep. But presently he awoke, feeling thirsty ; he drank some water. . . . Then he became strangely wide-awake, a feeling of uneasiness came over him as of some threatening presence behind him, and again he felt the thirst. He stretched out his hand for the flagon, but now there was a mist before his eyes and he could not see, his hand trembled so that he spilled the water. And the uneasiness was magnified till it became a terror, and the thirst was horrible. He opened his mouth to call out, but his throat was dry, so that no sound came. He tried to rise from his bed, but his limbs were heavy and he could not move. He breathed quicker and quicker, and his skin was extraordinarily dry. The terror became an agony ; it was unbearable. He wanted to bury his face in the pillows to hide it from him, he felt the hair on his head hard and dry, and it stood on end. He called to God for help, but no sound came from his mouth. Then the terror took shape and form and he knew that behind him was standing Doña Sodina, and she was looking at him with terrible, reproachful eyes. And a second Doña Sodina came and stood at the end of the bed, and another came by her side, and the room was filled with them. And his thirst was horrible ; he tried to moisten his mouth with spittle, but the source of it was dry. Cramps seized his limbs, so that he writhed with pain. Presently a red glow fell upon the room and it became hot, and hotter, till he gasped for breath ; it blinded him, but he could not close his eyes. And he knew

it was the glow of hell-fire, for in his ears rang the groans of souls in torment, and among the voices he recognised that of Doña Sodina, and then—then he heard his own voice. And, in the livid heat, he saw himself in his episcopal robes, lying on the ground, chained to Doña Sodina, hand and foot. And he knew that as long as Heaven and Earth should last, the torment of Hell would continue.

When the priests came in to their master in the morning, they found him lying dead with his eyes wide open, staring with a ghastly brilliancy into the unknown. Then there was weeping and lamentation, and from house to house the people told one another that the Archbishop had died in his sleep. The bells were set tolling, and as Don Sebastian, in his solitude, heard them, referring to the chief ingredients of that strange wine from Cordova, he permitted himself the only jest of his life—

“It was *Belladonna* that sent his body to the worms : and it was *Belladonna* that sent his soul to Hell.”

W. SOMERSET MAUGHAM.

## ENGLAND AND RUSSIA.

---

WHATEVER may be the final outcome of the remarkable manifesto by which the Czar of All the Russias has made public his desire for a general disarmament, it is impossible not to admire not only the sentiment of humanity which has inspired the Imperial Autocrat with his theory of universal peace, but the courage with which he has sought to carry out his theory into practice. Many and obvious difficulties stand in the way of the execution of this high conception, and at present the project is, if I may use the phrase without offence, of too nebulous a character to enable us to form any trustworthy judgment as to its chances of success, or as to its ultimate results should it prove successful. The object, therefore, of this article is not to discuss the advantages or disadvantages of the proposed conference of peace, but to give as fairly as I can the views which I believe are taken by the great majority of my fellow countrymen with reference to the normal relations between England and Russia; and for the moment these relations are not affected by the fact that His Imperial Majesty has taken up the idea propounded ere now by so many philosophers and philanthropists, and last formulated by Napoleon III., of bringing peace to the world by the medium of a modern Amphictyonic Council. The idea is, undoubtedly, a grand one, but grandeur of conception does not ensure success; and for the moment we have to deal with facts as they are, not as we all hope they may be at some future period, when possibly the lofty principles which Nicholas II. has just enunciated may have obtained the sanction and approval of the civilised world.

It is a curious coincidence that this appeal for disarmament should have been made on the morrow of a fresh scare about the imminence of war between England and Russia. To persons whose experience of politics dates over a long period of years such scares have become so familiar that they attract but little serious attention. We Englishmen have all heard the cry of "Wolf"—or, to use a term more appropriate to the present instance, that of "Bear"—raised so often that we are not disposed to disturb ourselves when the old well-known cry is being raised again. It would, however, be wise to remember that, though the lad in the fable had called "Wolf" time after time without any adequate cause, the wolf came at last and devoured him, while his neighbours remained indifferent to his cries for help. The fact that from the days when Chisholm Urquhart was the prophet of the Russophobe party down to our own, we have been assured again and again that Russia was about to come into conflict with Great Britain in the East, and that this assurance, with one exception, has invariably proved fallacious, is not proof positive that the contingency contemplated can never come to pass. I do not say, nor have I any wish to say, that England and Russia will be engaged in hostilities within twelve weeks, or as many months or years; but I do say that the causes tending to bring about an Anglo-Russian conflict seem to me certain to operate within a period more or less protracted, and probably not exceeding the lives of the present generation. But before entering on this branch of the subject it may be well to indicate the various influences which tend, in my opinion, to work respectively for peace or war between the British and Russian Empires.

In the first place, we may feel confident that, if it takes two to make a quarrel, there will not, in our days at any rate, be any quarrel between the countries ruled over respectively by the Czar Nicholas II. and Her Majesty Queen Victoria. Leaving entirely out of view the ties of family relationship and personal friendship which unite the Courts of St. James and St. Petersburg, ties which as long as they endure are not without influence on international relations, England has absolutely no motive which could lead her on her own account to desire a war with Russia. There is no single possession of

the vast Muscovite Empire which Great Britain would accept as a gift. And, even if this were not so, Russia is the last country in the world with which England has either the wish or the power to go to war single-handed. A Russo-British war would be, according to a saying attributed to the late Prince Bismarck, a contest between a bear and a whale, in which neither combatant could get at the other. If ever England were to be invaded by sea it is utterly unimaginable that the invasion should be conducted by Russian forces, while it is equally unimaginable that if Russia were to be again invaded by land the invaders should be British soldiers. Nor, in as far as our home interests are concerned, does there appear to be any probability of a serious conflict of English and Russian interests. Russia is not, and is not likely for many long years to become, an important manufacturing or industrial country. England is one of Russia's best customers for agricultural produce; while Russia has long been, and might easily become again, one of Great Britain's best customers for machinery and ironwork. Nor is there any strong national animosity between the Slavonic and the British races. We have been too little in close contact with one another to entertain any keen mutual antipathy, such as at different times has been entertained between England and France, or between Russia and Germany. Englishmen, as individuals, have no cause, but the contrary, to complain of the treatment they have received in Russia, while Russians have as little ground to grumble at their reception in English society. Nor is there any reason to suppose that the sort of unreasoning jealousy of England, which is so manifest both in France and Germany, finds any counterpart in Russia. On the contrary, I should say from my own observation of both countries that, in as far as Russia is a European Power, she has enlisted on her side the sympathies of Englishmen, while a similar statement might safely be made with regard to the sentiments entertained towards England by the Russian people.

With one exception, there has been nothing in the respective histories of the two Empires to embitter their relations with each other. The wars waged by Russia at different times with

Continental Powers only indirectly affected British interests, and failed to give grave umbrage. The fall of Poland never excited in England the sentimental sympathy which it did in France. The victory of Russia over the Grande Armée was hailed in England as a triumph for the cause of liberty and independence, and the retreat from Moscow was welcomed with an almost brutal exultation. The revolutionary wave which swept over Europe in 1848 had expended its strength before it reached our shores, and though popular feeling in this country was irritated by the Russian invasion of Hungary, this irritation was counterbalanced by a conviction that after all the Autocrat of the North was the champion of law and order throughout the Continent. Thus up to the Crimean campaign the sentiment of ordinary Englishmen towards Russia was one of friendly, if somewhat tepid, goodwill, a sentiment which was strengthened by the signal favour displayed by the Russian Court towards the British colony at St. Petersburg.

It is the fashion nowadays to treat the Crimean War as a signal instance of human folly on the part of England. If the wisdom of any act of State policy is to be judged by the result alone there can be no question that the Crimean War did not fulfil the objects for which it was undertaken, and therefore may not unfairly be described as a discreditable failure. But the rough and ready test of immediate success or failure will not be accepted by thinking men as affording a universal rule for forming a judgment of all mundane affairs; and I am convinced that thoughtful observers, however Russophil they may be in their views, would never assert that the policy which for the first time in history brought England into direct conflict with Russia was in itself one incapable of justification. After all, statesmanship can only deal with facts as they are known at any given period, and the British statesmen of the Crimean era cannot fairly be blamed because they were unable to foresee the liberation of the Lombardo-Venetian provinces, the unification of Italy and Germany, the downfall of the Second Empire, and the construction of the Suez Canal. It is not difficult to realise how the situation must have presented itself to the British statesmen who were called upon to decide



whether the advance of Russia to the Bosphorus should be allowed to pass unopposed. The excesses of the revolutionary period had made the cause of reaction triumphant everywhere on the Continent. Of the reactionary movement Russia was regarded as the champion. Austria, distracted by the hostility of her Magyar and Italian provinces, looked to Russia as her mainstay and support. The treaty of Olmütz had practically recognised the supremacy of Russia over Prussia. France was then, as always, anxious to secure the friendship of the Czar. Neither before nor since has there been a period when Russian authority was so supreme on the Continent as it was in the days which preceded the rejection of Prince Menschikoff's Ultimatum at Constantinople. There was only one Power on the mainland which was likely to offer serious opposition to the conquest of Turkey by Russia, and that Power was Turkey herself. Under these conditions it lay with Great Britain to decide whether Russia should or should not be permitted to carry out her long-cherished designs by making herself mistress of Constantinople, and thus becoming a great maritime Mediterranean Power. After careful consideration it was decided that the establishment of Russia as the dominant Power in Eastern Europe would be fraught with the gravest peril to the welfare of the British Empire. This decision it should be remembered was taken by Great Britain under the administration of Lord Aberdeen, than whom there has never been a British Prime Minister more averse to war in general, and to a war with Russia in particular. The decision was approved by all the leading British statesmen of the day, irrespective of party, and was only opposed by the Manchester school, whose objections were based on abstract peace principles, not on any sympathy with Russia. It is easy to declare that the war was absolutely futile. But the hard fact remains that if England had not induced France to co-operate with her in the invasion of the Crimea, Turkey would not be as she is to-day, some forty years later, a European Power; and the Bosphorus would long before this have become a Russian lake. There are many Englishmen who now hold that it would have been better for England and for the world if the Emperor Nicholas had been allowed to occupy Stamboul in 1853. To

enter on the considerations which bear on this issue would exceed the limits of the space at my disposal. All I need say here is that the Crimean War, for good or for evil, secured a respite to the Ottoman Empire, and enabled Roumania, Servia, and Bulgaria to have a chance of establishing their independence, instead of being merged in the great Slav Empire of the North. With these results before our eyes, it is impossible to dismiss the policy of the Crimean War as one which nowadays no English statesman can take into account, in discussing the propriety or impropriety of offering any further resistance to the aggrandisement of Russia. The policies of nations, in common with the actions of individuals, are determined by mixed motives, some selfish, some disinterested. I have no wish to claim for England the credit of being invariably less unselfish in her policy than other nations. But I do contend that her attitude towards Russia in the days of the Crimean War was influenced to a considerable extent by the conviction that the advance of Russia to the Bosphorus was detrimental not only to her own interests, but to those of Europe and of European civilisation. There is nothing more useless than to speculate on what might have been. This much, however, one may fairly say, that if the Anglo-French Alliance had not been broken up as soon as it suited the dynastic interests of France to make peace with Russia, and if the war had been prosecuted vigorously after the fall of Sevastopol, Europe and European civilisation might not have been confronted with the perils which beset them to-day.

The cardinal defect in the policy pursued by England towards Russia is not, I hold, to be found in the general principles by which it has been dictated, but in the mode in which it has been carried out in practice. Neither our country nor its rulers have ever quite made up their minds how far it was worth while to go in resisting the advance of Russia, and have never taken sufficient account of the modifications introduced by the course of events into the attitude of Russia. In 1869 the Suez Canal had been opened, and during the years which elapsed between the opening of the new route and the outbreak of the Russo-Turkish war in 1875, it had become obvious to all cool-headed observers that the Suez Canal must

inevitably become our highway to India, as well as the great trade route between the East and the West. It is the modern fashion to decry the statesmanship of Lord Palmerston. But if he is justly credited with having said, when asked why he opposed M. de Lesseps' enterprise, that he did so because, if the Canal was ever made, its construction would compel England to annex Egypt, he gave evidence of a foresight far exceeding that of his contemporaries or even his immediate successors. As soon as the Canal had been shown to be not only an engineering possibility but a commercial success, the importance of Constantinople as the key to the great route between Europe and the Far East was materially diminished. Before the Canal came into being it was obviously a matter of the utmost interest to England, as the mistress of India and as the chief trader with the East, that the railways, which then seemed clearly destined at no distant day to connect the Bosphorus with the Persian Gulf, should pass through territories held by a friendly and inactive Power such as Turkey, not by an unfriendly and active Power such as Russia. But with the construction of the Canal, the various projects for the construction of railway land routes to India, of which the Euphrates valley line was the most prominent, fell into the background, and the maintenance of Turkey in Europe ceased to have the same interest for England as it had possessed previously. Of this change, however, the British Government of the day took no account. The policy of Lord Palmerston was pursued by his successors after the main reason for that policy had disappeared. When the Russians made a fresh attempt to march upon Constantinople in 1875, the whole diplomatic influence of Great Britain was exerted to oppose their advance. Yet by this time it was obvious that no one of the great Continental Powers was prepared to take up arms in order to hinder the Russians from becoming masters of the Bosphorus and the Hellespont. Austria and Italy and possibly Germany were not unwilling that Great Britain, at her own risk and cost, should undertake the task of barring Russia's advance towards Constantinople. But for various reasons none of these Powers were disposed to play an active part in the campaign. The British Government under

Lord Beaconsfield's Premiership decided to send our fleet to the Dardanelles ; and the mere threat of British intervention sufficed to induce Russia to arrest the march of her victorious armies and to abandon the Treaty of San Stefano. Whether the game played by Great Britain on this occasion was worth the candle must be a matter of opinion. But the manner in which Russia gave way the moment England put her foot down ought to be a lesson to our statesmen as to the attitude England ought to adopt, if ever she deems it her interest or her duty to oppose the advance of Russia.

I am inclined individually to think that England would have done wisely at the period to which I allude to have withdrawn her opposition to the Russian advance, and to have taken possession of Egypt as a counterpoise to the acquisition of Constantinople by the Empire of the North. But though the wisdom of the particular measures adopted by England under Mr. Disraeli's administration may be open to question, the general principle on which her policy was then based must meet the approval of all who hold that the aggrandisement of Russia constitutes a permanent danger to Europe in general, and to Great Britain in particular. I believe, as the inner history of our times becomes better known, it will be found that the convention with Turkey, the acquisition of Cyprus, the purchase of the Suez Canal shares, and the Cave Mission to Cairo, all formed part of a deliberate policy for the establishment of British supremacy in Egypt, and for the maintenance of the Ottoman Empire under British tutelage as a barrier to the advance of Russia either in South-Eastern Europe or in Asia Minor. The real error in Mr. Disraeli's calculations was that he undertook a task which he proved unequal to carry out with the national, political, and personal forces at his disposal. But the error, if error it was, was that of a statesman who understood the conditions under which this small island of ours has become the centre of a world-wide Empire.

With the return of Mr. Gladstone to power after the Bulgarian atrocities England's policy towards Russia underwent a complete transformation. Even the warmest of Mr. Gladstone's admirers will hardly claim for him the reputation

of a great Foreign Minister. As a rule, he took little or no interest in foreign affairs ; and on the rare occasions when he did take an interest, he was governed mainly by sentimental considerations. It was at once his strength and his weakness that he could never see any other side of a question than that which commended itself to his own convictions or sympathies. Indeed his policy in foreign affairs was regulated rather by a sort of feminine sentiment than by sober sense. It was sentiment which caused him to become the champion of Poerio and the other Italian victims of Bourbon misgovernment, which led him to sympathise with the cause of the Confederate States, which induced him to agitate on behalf of the Bulgarians, and later on of the Armenians. In the same way it was sentiment which made him throughout his public career a more or less consistent partisan of Russia. In as far as my observation went, one of the most genuine and permanent influences acting upon Mr. Gladstone's mind is to be found in his ecclesiastical views. In common with that section of the Anglican Church of which he was a distinguished representative, he felt very keenly the isolation of the Church of England from the community of Christendom. The thought that he and his fellow Anglicans were regarded as schismatics by the Church of Rome caused him an uneasiness hardly intelligible to ordinary, commonplace English Protestants. From this uneasiness many leading Anglicans have sought to escape by the assumption that the Greek Church of the Orthodox Eastern rite is substantially identical in dogma with the Church of England. This assumption commended itself strongly to Mr. Gladstone's intellect. The result of these ecclesiastical prepossessions was that Mr. Gladstone attached an exaggerated importance to a supposed community of dogma between the Anglican and the Greek Churches ; as a necessary corollary of his ecclesiastical convictions, he viewed with disfavour any policy tending to alienate the two Empires which are respectively the heads of the Greek and Anglican branches of Christendom. In as far, therefore, as Mr. Gladstone can be said to have had any fixed principle of foreign policy during the period throughout which he virtually directed the fortunes of the British Empire, that principle may best be described as



a desire for establishing amicable relations between England and Russia. Nor is there any reason to doubt that this desire was reciprocated by the Government of St. Petersburg. From the days of the Emperor Nicholas I. down to those of Nicholas II., the personal wishes of the Czars of Russia have always been in favour of friendship with England, so long as England was willing to offer no opposition to the aggrandisement of the Muscovite Empire. Mr. Gladstone, as the author of the "Hands off, Austria," saying, was naturally a *persona grata* on the banks of the Neva. Yet with all the goodwill in the world towards the Gladstonian administration Russia was either unwilling or unable to retard her onward course. Khiva and Bokhara were in turn annexed; the frontiers of Russia were advanced towards Persia; the Black Sea was converted into a Russian lake, Bulgaria and Servia only just escaped being reduced to the position of Russian Satrapies; Russian ascendancy was made supreme on the Bosphorus, and by the time when Mr. Gladstone finally retired from public life in 1894 the work which had been accomplished by Lord Palmerston, Lord Stratford de Redcliffe, and Lord Beaconsfield, in checking the advance of Russia, had practically been undone.

Undone is perhaps scarcely the right word, as the lessons of the past remain always, even if their teaching is disregarded; and the lessons taught by the policy pursued by successive British Governments from the days of the Crimea down to those of the Midlothian campaign were twofold. The first was, that with all the goodwill of both parties no real co-operation was possible between two Powers whose aims and ambitions are so antagonistic as those of England and Russia. The second is, that whenever England shows she is in earnest Russia will do everything in her power to avoid an open conflict.

With the collapse of the Home Rule movement and the consequent retirement of Mr. Gladstone, it was not only a party which made shipwreck and a statesman who lost office, but a school of politics which was finally defeated. It would be impossible to enter here upon the various causes which led to the so-called Conservative reaction at the general election



of 1895. All I need say is that the event in question marked the overthrow, and as I believe the final overthrow, of an order of ideas which had permeated British statesmanship ever since the triumph of Free Trade. Our Anglo-Saxon race is very slow in getting an idea into its head, but it is still slower in getting an idea, once admitted, out of its head. From the repeal of the Corn Laws up to a comparatively recent date the vast majority of Englishmen, whether Liberals or Conservatives, were honestly of opinion that with the progress of civilisation, the discoveries of science, the transformation in the conditions of mankind produced by steam and telegraphy, wars of conquest had become an anachronism, in as far at any rate as Europe and America were concerned; that in consequence standing armies were an anomaly, and that the whole tendency of human affairs was to accelerate the advent of a millennium of international trade and commercial amity. These were the ideas which formed the basis of the creed of which Bright and Cobden were the chief exponents; while popular British belief in the truth of these ideas was confirmed by the extraordinary prosperity which for many years attended the acceptance of Free Trade by the United Kingdom. The fact that the era of Free Trade coincided with the introduction of railroads, ocean steamers, and submarine telegraphs, was overlooked; and even those Englishmen who had no great sympathy with the evangel preached by the apostles of the Manchester school looked on the ultimate triumph of this evangel as a foregone conclusion. It may be well to say here, in order to make my position clear, that I am not writing in favour of Protection. I have no doubt that at the time England adopted Free Trade she was acting in conformity with her own interests. I am inclined to think Free Trade is the system best suited to her interests in the present. I am by no means sure that it will not prove to be the system most conducive to her interests in the future. All I contend is that the doctrine of the advantage of buying in the cheapest and selling in the dearest market is not an axiom of universal application to all countries and at all periods; and that the Manchester theory of the world-wide applicability of Free

Trade has been shown by the test of experience to be a fallacy and a delusion.

A similar conviction has of late years gradually taken hold of the British public ; and the elections of 1895 marked the period at which this conviction became dominant. It was the fashion in the early days of the Secession War to describe the resolution of the North to uphold the Union as "the uprising of a great people." I think a like term might be applied with much justice to the expression of the national will in Great Britain which marked the downfall of Gladstonian Liberalism. Whatever else the future may have in store for us, we have shaken off the delusions, that the era of war and conquest is at an end : that force is no longer the *ultima ratio* of peoples as well as kings : that democracies are more pacific than aristocracies : and that nations which desire to retain their independence can rely on the justice of their moral rights in lieu of the strength of their physical forces. For good or for bad, we have got back to bottom facts ; we have been brought face to face with the truth expressed in the Napoleonic dictum that Providence is on the side of the strongest battalions ; that, in other words, all nations, whether civilised or barbarous, progressive or reactionary, enlightened or ignorant, which wish to hold their own in the battle of life, must have behind them the might of brute force. The awakening of the British Empire to her responsibilities and her liabilities, her possibilities and her perils, her rights and her duties, has made itself manifest in many ways since the supremacy of the ideas of which the Liberal party had been the chief exponent, vanished into thin air with the collapse of the Home Rule agitation. No doubt before many years are over a Liberal Administration will be back in office ; but, in so far as one can foretell anything, it may safely be assumed that the Liberals of the coming century will be very different from the Liberals of the latter half of the nineteenth century. And so long as both parties in the State are equally convinced of the paramount necessity of maintaining the Union at home and the British Empire abroad, the question which of the two parties may administer public affairs becomes of secondary importance.

To come back, however, to the immediate subject of this paper, it was inevitable that with the recrudescence of the militant Imperialist sentiment in Great Britain, the old latent dread of Russia should revive in full force, even if there had been no immediate cause to stimulate popular apprehensions. Opinions may differ as to how far it is either possible or politic for England to resist the gradual aggrandisement of the great Slav Empire of the North. But the vast majority of Englishmen, whatever their political prepossessions may be, view with regret and distrust, if not with dismay, the advance of the Slavonic race. It is not only that Russia has added vast territories to her dominions, since the close of the Crimean War, but that she has assimilated these territories in an extraordinary degree to her own type. Under the rule of the White Czar there seems to be no room for any progress, either political, religious, or social. The autocratic system has been carried to a degree of perfection in Russia never yet attained elsewhere. Beneath this system all originality is crushed, all departures from the ordinary dead-level of Russian life rendered impossible, all individual characteristics of race, religion, language, compelled to conform to the orthodox Slav standard. Every now and then there may be isolated outbreaks such as those of the Nihilists. But I can see absolutely no reason to suppose that the principles on which the Russian Empire is administered are other than those under which the Slav race is well content to be governed. To anyone who has ever visited Russia in the winter time, the chief impression left on the mind must be that of the dead, dull shroud of snow which stretches well nigh unbroken from the Vistula to the Pacific Ocean. And the vast weary expanse of sodden snow on which the traveller gazes day after day, week after week, month after month, has always seemed to me typical of the moral condition of the huge Slav Empire. What renders the advance of Russia all the more formidable to other Powers is that it is not so much the result of individual ambition as of a blind popular instinct. In as far as one can learn, no Czar since the days of Nicholas I. has been personally in favour of war or of an aggressive policy. But one and all have been carried onwards by a half-conscious national movement which drives the Slav

race from the cold and barren North to the warm and fertile lands of the South and East. The veneer of Western civilisation has naturally been laid on more thickly at the capital than elsewhere. But at the Imperial Court the Slav element is always in the end predominant ; and even the most peace-loving of Czars can do little to check the influence of his Slav administration and the sentiment of his Slav subjects. It is the Slav race, with its enormous potential military power, its low intellectual culture, its intense nationality, its fanatical faith, its servile obedience, and, I should add, its patient endurance and stolid courage, which, far more than the ambition of the House of Romanoff, constitutes a standing menace and a permanent peril to the civilisation of modern Europe.

Up to the time of the Crimean War the danger in question threatened the Continent of Europe far more directly than it did England. But since that period the sphere of aggression, if I may use the phrase, has been brought very close indeed to the confines of the British Empire. The independent native states which lay between the frontiers of Russia and those of British India have one by one been swallowed up by Russia. Afghanistan, which is an outpost of the British Empire, alone blocks the way. Herat is at the mercy of the Czar's forces. Persia lies open to a Russian invasion. The Russians have virtually annexed Manchuria, have obtained a Russian arsenal in the open Pacific, and have made their ascendancy as supreme at Peking as it has long been at Constantinople. Apart from political considerations, the appearance of Russia as a dominant factor in the Chinese problem is calculated to excite grave apprehensions as to the effect it may produce on the interests of British commerce. The gradual closing of foreign markets to our trade owing to the growth of protective systems in every country except our own has induced our mercantile community to attach increased importance to the development of the markets of the Far East. But just at the moment when China seems prepared to throw down the barriers which have hitherto practically excluded foreign trade from the interior of the Celestial Empire, Russia appears upon the scene. With the

active support of France and the tacit consent of Germany, Russia endeavours to appropriate large districts of China, under conditions which the British public, rightly or wrongly, considers calculated to exclude British trade from the appropriated districts. The attitude of Russia seems all the more unfriendly from the British point of view as England desires no exclusive privileges for her own trade, but is prepared now, as heretofore, to share any trade facilities she may obtain with the rest of the world. I am quite aware the advantages of the "Open door" system do not appear so obvious to other countries as they do to our own. But whether our point of view is just or unjust is not the question I am considering at present. All I am concerned with is to show what is our British point of view with regard to the Far East as one of the causes likely to influence the relations of the two Empires.

No one who has had occasion to study the signs of public opinion in England can doubt that for some time past there has been a very marked and increasing irritation amidst the British public at the aggressive advance of Russia, as being prejudicial to our political and mercantile interests. Nor can one doubt that this irritation has caused very general dissatisfaction with the real or alleged inaction of the British Government. This dissatisfaction shows itself in many ways, and is expressed almost as forcibly by the supporters as by the opponents of the Government. Such a state of things cannot but be fraught with danger to the interests of peace. Indeed, war would probably have been already the outcome of the recent complications between England and Russia if it had not been for the material difficulties of a conflict between a military and a naval power. England has not a sufficient army to undertake by herself a land campaign against Russia, while the latter has not a sufficient navy to undertake a naval war against the former. The situation, however, remains very strained. The adoption of a forward policy in India, the startling increase of our naval force, the language of our leading statesmen, whether Conservatives or Liberals, the tone of the Press, are all symptoms of a popular agitation which, if the present situation remains unchanged, cannot fail to eventuate in action. To say that there is peace when there is no peace is

the surest way to bring about a war. It is therefore the duty of every man who hopes that peace may still be preserved, to point out the dangers which threaten its permanence. I should say, therefore, in conclusion, that the present aspect of affairs between Russia and England bears an ominous resemblance to that which preceded the outbreak of the Crimean War. The situation is not as yet materially altered by the issue of the noteworthy manifesto by which the Emperor of Russia has suggested the meeting of a Conference to discuss the possibility of a general disarmament. Till we know for certain whether the Conference will meet at all, what are to be the subjects submitted to it for discussion, and what proposals the exalted convener of the Conference is prepared to suggest in order to facilitate the accomplishment of the great end he has in view, I am not sanguine, personally, as to the outcome of the Conference. I cannot but think that in the end His Imperial Majesty will have to console himself with the reflection which Mrs. Browning, in her ode, placed in the mouth of Napoleon III. :—

The world is many, I am one.  
My great work was too great.

This, however, is a question of the future, and the future lies in the hands of the gods. But the outlook of the present, if my prognostics are correct, points rather towards war than towards peace between England and Russia.

EDWARD DICEY.



## THE LITERARY MOVEMENT IN GERMANY.

---

### FRIEDRICH NIETZSCHE AND HIS INFLUENCE.

"IN the literature of modern Germany Friedrich Nietzsche seems to me the most interesting writer." These are the opening words of an essay written by Dr. Georg Brandes in 1888, which marks the beginning of Nietzsche's career as a European personality. About the same time Germany herself awakened to the consciousness that she possessed in Nietzsche an intellectual force of the first order; now, after the lapse of a decade, the genial significance of his work is recognised everywhere. To the readers of the *Revue des Deux Mondes*, for instance, no foreign name is at present more familiar. In French opinion Nietzsche is, to quote from M. Victor Basch's suggestive address on "Le mouvement intellectuel en Allemagne" (Rouen, 1897), "le dernier nom allemand qui soit devenu européen." In England, again, Mr. Havelock Ellis, in an essay ("Affirmations," London, 1897) which remains the most satisfactory account of Nietzsche we have yet had in English, has claimed him as "one of the greatest spiritual forces which have appeared since Goethe." His influence is traceable in much of the Continental literature which professes to be "in the movement." M. de Wyzewa finds it alike in the recent fiction of Russia and in that of France. It extends from Sweden as represented by Strindberg to the Italy of D'Annunzio. In the present paper I propose to discuss briefly the extent of Nietzsche's influence upon the literature of his own country, to consider in how far his ideas

and his manner of expressing those ideas are a source of inspiration for imaginative work in Germany.

First, however, to glance at the literature of which Nietzsche is himself the centre. In the course of the past few years a library has grown up with almost incredible rapidity round Nietzsche's personality and writings ; his name is seldom absent from lists of German publications, and one rarely takes up a new volume of collected essays in which the place of honour is not occupied by a study of Friedrich Nietzsche. In fact, the books and pamphlets which have appeared in his name since 1889 afford an instructive object-lesson on the fate of a man of genius in these days. Nietzsche is at the present moment in the position in which Ibsen stood ten and Wagner twenty years ago ; he is the victim of his own disciples. By a veritable irony this relentless thinker, who desired only "ein paar Leser, die man bei sich selbst in Ehren hält, und sonst keine Leser," and preached only for the few who, like himself, had laboriously fought their way from the valleys to the heights, has become the centre of an orgy of unripe worshippers. This, at least, is the thought that forces itself upon one when passing in review the voluminous Nietzsche literature of the past few years. Here we have youths with the *gymnasium* hardly behind them, to whom the whole past of human thought is virtually an unwritten page, hailing Nietzsche as the one and only thinker. Another form of panegyric comes from writers who themselves have shrunk from the conflicts and renunciations of life, and find in Nietzsche a shield for egotism and self-seeking. And still another, less harmful, if more superfluous, from women who, on the strength of an occasional meeting with the philosopher, write impertinent books about themselves. In this extensive literature we find pamphlets written to prove that Nietzsche is a staunch supporter of the Christian faith, that he is an apostle of the emancipation of women, and even of social democracy ; indeed, it would be hard to mention another thinker who in his time had been so persistently misinterpreted and misrepresented. And the tragedy of it is that he must sit unconscious of everything in Weimar, powerless to raise a hand in his own defence. One could wish for nothing better than

that the shadow which rests upon Nietzsche's life might for a moment be lifted to allow him to do execution upon the "Nietzschianer."

When we sift the literature that professes to deal critically with Nietzsche's philosophy, we find exceedingly little of permanent value. There is the essay by Dr. Brandes, to which I have already referred ("Essays: Fremmede Personligheder." Copenhagen, 1889); there is a suggestive little volume by Dr. Rudolf Steiner ("Friedrich Nietzsche, ein Kämpfer gegen seine Zeit." Weimar, 1895), and a reprint of two papers contributed by Professor Ludwig Stein to the *Deutsche Rundschau* ("Friedrich Nietzsches Weltanschauung und ihre Gefahren." Berlin, 1893); lastly, there is Professor Alois Riehl's "Friedrich Nietzsche, der Künstler und der Denker" (Second Edition, Stuttgart, Frommann, 1898), which, although hardly more than a pamphlet, is the best monograph that has yet appeared on Nietzsche. Professor Riehl's aim is obviously to judge Nietzsche in accordance with the established canons of philosophical criticism, and, although he does not altogether succeed in bringing Nietzsche into line with his predecessors, he has given us a sympathetically written study; and it is something to have a book of this kind from a critic who does not belong to the inner circle of hierophants.

The impression to be gathered from recent criticism of Nietzsche is thus no favourable one. There is clearly not much hope of the general reader arriving at a fair appreciation of Nietzsche's work, until some other interpretation is forthcoming than that which his prophets have to offer. The devotee at Zarathustra's shrine who respects neither the "Republic" nor the "Critique of Pure Reason" is no less harmful than the Wagnerian who will not hear of Gluck or Mozart or Weber. We still await a liberal-minded critic who has not only a firm grasp of Nietzsche's thinking—and no philosophy is in form more elusive—but who has also assimilated the older philosophies, and can interpret Nietzsche by the light of the development of human thought. This is what seems most conspicuously wanting in the literature that has hitherto appeared on Nietzsche; his ideas have not yet been presented

to us as forming, so to speak, a link in the philosophic chain. To his sympathisers he is the great exception, to his enemies a misgrowth of decadence. Beyond the statement which is repeated in almost the same words by every writer on the subject: "Als Denker ist Nietzsche von Schopenhauer ausgegangen," there is little in these books to help us to understand Nietzsche's position. To this criticism it might, of course, be answered that Nietzsche is no rigidly consistent thinker. Had he been able to complete his "Umwertung aller Werte," it might have been otherwise; but, as it is, it is hardly possible to regard him in the same light as philosophers like Hegel or Schopenhauer, whose ideas fit, more or less, into definite philosophical systems. The only attempt, it might be pointed out, that has been made to discover a system in Nietzsche's thinking, that by Frau Andreas-Salomé ("Friedrich Nietzsche in seinen Werken." Vienna, 1894); failed; indeed, it might not be too rash to say that the philosopher with a definite system is a thing of the past. And even if Nietzsche has no system, it does not necessarily imply that he is a kind of intellectual free-lance. We might compare him, for instance, with Hamann, the "Magus of the North," who lived at the close of the last century. Hamann, too, scattered his ideas abroad in brilliant aphorisms; he was no philosopher with a system; but there is little difficulty in giving him his niche in the temple of eighteenth century thought. To see Nietzsche's work in its historical perspective, we shall probably have to wait a few years yet; his ideas are too vitally interesting to his contemporaries, too close to us, to be judged dispassionately.

In the meantime, the most valuable contribution that has yet been made to our knowledge of Nietzsche is not critical but biographical, namely, the authoritative "Leben Friedrich Nietzsches" by the philosopher's sister, Frau Förster-Nietzsche, of which two volumes have appeared (Leipzig: Naumann, 1894, 1897). Frau Förster has carried out her task in a manner which shows that the ability of the Nietzsche family was not all concentrated in her famous brother. Her book is written with admirable tact, and to readers who have hitherto been dependent for their knowledge of Nietzsche on the caricatures

of his self-appointed interpreters, it is nothing short of a revelation. Nietzsche becomes in these pages one of the most absorbingly interesting personalities of his time. In the wonderful precocity of his early boyhood, in his school life at Schulpforta, in the brilliant university career which culminated in a call to the university at Basel before he had even obtained his doctor's degree, there is a distinction about Nietzsche which fascinates us. In an age that has no lack of brilliant talents, he stands out as the unmistakable man of genius; he is, we feel it, made of the same stuff as the intellectual leaders of the past. Frau Förster's second volume covers the period during which Nietzsche was professor in Basel, a period in which the happiest hours were those spent with the Wagner family at Tribschen on Lake Lucerne. The close intimacy which bound him to Wagner, and the inevitable struggle between the two men as they began to grow apart, each too full of his own work and ideas to yield to the other—this is for us the most important crisis in Nietzsche's life. Indeed, this antagonism between the two greatest literary geniuses which Germany possessed in the seventies has a deep significance for the intellectual history of our time. It represents *in nuce* the antagonism between the pessimism of Schopenhauer and the optimistic faith in a future for humanity, of which Nietzsche's philosophy is the extreme expression, and which every year finds clearer expression in German literature. When the first part of "Menschliches Allzumenschliches" appeared in 1878, Nietzsche sent two copies of it to Bayreuth.

"Durch ein Wunder von Sinn im Zufall," he wrote ten years later, "kam gleichzeitig bei mir ein schönes Exemplar des 'Parsifal' Textes an, mit Wagners Widmung an mich: 'Herzlichen Gruss und Wunsch seinem teuren Freunde Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, Oberkirchenrat.' Diese Kreuzung der zwei Bücher—mir war's, als ob ich einen ominösen Ton dabei hörte. Klang es nicht, als ob sich *Degen* kreuzten? Jedenfalls empfanden wir es Beide so; denn wir schwiegen Beide."

To find a parallel to this "crossing of swords," we have to go back, it seems to me, more than a hundred years, to the breach that opened up between the "Literary Letters" of Lessing, with their pride of eighteenth century enlightenment, and the "Fragments" of Herder, with their romantic enthusiasm and premonitions of the coming time. If the



ethical background of works like "The Sunken Bell," the lyrics of Liliencron, Avenarius, and a host of minor singers, has little in common with the pessimism of "Das goldene Vliess" and "Tristan und Isolde," if the German novels of to-day regard life from a less passive point of view than that to be found in the fiction of the sixties and seventies, the reason is to be sought in the change that has come over the intellectual temper of northern Europe, a change that finds its most poignant expression in the conflict between Wagner and Nietzsche.

One must be cautious, however, in ascribing this optimistic individualism in contemporary German literature to the actual *influence* of Nietzsche; for that influence, as we shall see, is not by any means so widespread as might be expected. The chief source of this new literary spirit is to be sought, not in Germany, but in Scandinavia, a fact which lends a peculiar interest to a comparison of Nietzsche with the Danish pioneer of individualism, Søren Kierkegaard. Kierkegaard has only within recent years received in Germany the attention which he deserves; a translation of Professor Höffding's monograph on him, which appeared a few months ago (Stuttgart: Frommann) supplements to some extent Dr. Brandes' attractive volume, hitherto the main source of information accessible to German readers. Like Nietzsche himself, Kierkegaard is a leader in what may be considered the chief philosophical movement of the latter half of the century, the revolt against Hegelianism, but there is this important difference: while Kierkegaard was old enough to come into direct conflict with the undiluted Hegelianism of Hegel himself, or at least of his Danish prophet Heiberg, Nietzsche found the worst of the battle already fought by Schopenhauer. Nietzsche, however, is as much in arms as Kierkegaard against the levelling effects of Hegelianism, and in consequence both men find themselves to a certain extent in touch with the older Romantic thinkers. This is a point worth emphasising; it is this "ewige Wiederkunft," as Nietzsche would have called it, which has tempted more than one critic to find, for example, parallelisms between Nietzsche's thought and the pre-Hegelian Romanticism of Carlyle's philosophy. Both Kierkegaard and Nietzsche were men of



letters, poets rather than philosophers ; both were masters of a wonderful literary style ; both loved to express themselves with the exaggeration of the aphorism. Kierkegaard, no less than Nietzsche, fought against the weakness, the want of stamina in the moral life of his time ; both insisted on the rights of the individual as opposed to those of the majority. But while the Danish thinker fell back on a kind of primitive Christianity as the key to the riddle of existence, Nietzsche, with a more penetrating radicalism, sought his ideals of heroic individualism in the earliest stages of a nation's life. In a recent volume entitled "Deutsche Charaktere," by Dr. R. M. Meyer (Berlin : E. Hofmann) there are two suggestive essays which throw not a little fresh light upon this most interesting question, the emancipation of the individual in modern thought.

Looking now to the influence which these two thinkers, Kierkegaard and Nietzsche, have exerted upon literature, there is little difficulty in deciding which is the more important. It is to Kierkegaard, if to any thinker, that we must look for the germs from which the modern literature of Scandinavia has arisen ; Ibsen, and even Björnson, unwilling as patriotic Norwegians may be to admit it, are more strongly influenced by this Danish philosopher than any modern German writer of eminence has yet been influenced by Nietzsche. This may be partly accounted for by the narrower intellectual horizon of Scandinavia, by the conditions that prevailed when Kierkegaard became a dominating force ; in Germany, with its more cosmopolitan spirit, it is hardly possible for any one man to gain that ascendancy over the best minds of the nation which for a time Kierkegaard gained in Denmark. But there is, I think, another reason why Nietzsche has hitherto had so little beneficial influence upon German literature ; the new wine of his thought was too strong for the old literature, and the new literature refuses as yet to assimilate it. Kierkegaard, less uncompromising and less radical than Nietzsche, was more *litteraturfähig* ; his ideas were better adapted to pass into literature. When we consider, further, that of all the determining influences upon modern German literature that from Scandinavia has been the most powerful, it is no paradox to see in this little-known Dane, rather than in Nietzsche, one

of the chief sources of the individualistic movement of the time. The "Uebersch" in German literature, of which we have heard so much recently—see, for example, Herr Leo Berg's new volume of criticism, "Der Uebersch in der modernen Litteratur" (Munich: Langen)—is less the "Uebersch" of Nietzsche than the "Uebersch" which Germany has learned to know from her Scandinavian masters, the "individual" of Kierkegaard. The tendency of German criticism at the present moment—conspicuous, for instance, in J. E. von Grotthuss's new volume of essays, "Probleme und Charakterköpfe" (Stuttgart: Greiner und Pfeiffer)—is to exaggerate the importance of Nietzsche's thought as a force in literature, to confuse the intellectual movement of the time with the actual and direct influence of Nietzsche himself.

We might take as a prominent example the case of Hermann Sudermann, to whom Baron von Grotthuss devotes one of the best of his essays. It is often stated that Herr Sudermann's work shows traces of Nietzsche's influence; yet I am doubtful if a single important thought in his writings could be proved to be directly inspired either by Nietzsche's work or by the popular conception of it. Magda, for instance, in "Heimat" is no more a product of Nietzschean influence than is Ibsen's "Nora"; and Sudermann's finest male characters, Leo von Sellenthin (in "Es war") and Freiherr von Röcknitz (in "Glück im Winkel"), are equally independent of it. The hero of which these characters may be taken as types, the strong, masterly nature, impatient of obstacles, a little mysterious but fascinating and full of humour, occurs again and again in both fiction and the drama at present, and it is tempting to find in this figure some affinity with Nietzsche's "Herrenmensch." But the Renaissance heroes of Nietzsche's imagination were made of sterner, more primitive stuff than these modern characters, who are really more akin to old-fashioned *bon vivant* heroes such as Freytag's Konrad Bolz. Sudermann's leading male characters are merely the legitimate descendants of the normal type of German romance hero, which may be followed back without difficulty through the literature of the past thirty years, to the Oswalds and Leos of Spielhagen's first great novels. The only difference is that a manlier

individualism has taken the place of the socialistic dreaming of the older books.

Still less could we say that Herr Sudermann's last work "Johannes" (Stuttgart: Cotta) was inspired by the philosophy of the "Uebersch." Its importance, however, as the chief contribution to the European drama of the year, makes it impossible for me to pass it over in silence. This new tragedy is a more convincing proof than any of its predecessors of Herr Sudermann's mastery of the art of dramatic construction; there is something un-German in the unerring judgment with which he here calculates every stroke of dramatic effect. But from another point of view, "Johannes" is German to a fault. In the midst of an accurately realistic picture of the old Biblical world—the Pharisees and Roman soldiers live in Sudermann's pages as they never lived in Biblical drama before—we have a Baptist tormented with metaphysical problems as the rough preacher of the wilderness assuredly never was. Even the Tetrarch is raised to a plane of refined intellectuality that is essentially German, and belies the realistic detail of his surroundings. This is the weak side of the play; Sudermann tries to combine naturalism with the methods of the old masters. Goethe's Germanisation of Tasso does not offend us, but had Goethe attempted to reproduce with the photographic accuracy of a writer of our day the historical *milieu* of the Court of Ferrara, his hero would have been impossible. This is one of the dangers to which a writer of Herr Sudermann's temperament is exposed; this, too, is why his plays of modern German life—when they do not offend by too many concessions to the theatre—are more satisfying than this Biblical tragedy. But these flaws need not blind us to the very real beauties of the play. Not only is "Johannes" written in noble, majestic prose, but it is built up upon an idea of deep poetic significance. The tragedy of the play takes place in the soul of the Baptist, who, like an old Hebrew prophet, hopes for a Messiah "mit goldenem Panzer angethan, das Schwert gereckt über seinem Haupte," and finds instead a simple carpenter's Son, who preaches an incredible doctrine—that of love. The rough preacher of the Old Covenant is broken by the new ideas he cannot grasp. Love

in different forms passes before him, until, in the last moments of his life the great truth dawns upon him. "Selig ist," Christ has said, "der sich nicht an mir ärgert." "Ich," says John,

"Ich habe mich an ihm geärgert, denn ich erkannte ihn nicht. Und mein Aergernis erfüllte die Welt, denn ich erkannte ihn nicht... Die Schlüssel des Todes—ich hielt sie nicht; die Wagschalen der Schuld—mir waren sie nicht vertrauet. Denn aus niemandes Munde darf der Name Schuld ertönen, nur aus dem Munde des Liebenden. Ich aber wollte euch weiden mit eisernen Ruthen! Darum ist mein Reich zu Schanden worden, und meine Stimme ist versiegelt. Ich höre rings ein grosses Rauschen, und das selige Licht umhüllet mich fast... Ein Thron ist herniedergestiegen vom Himmel mit Feuerpfeilern. Darauf sitzt in weissen Kleidern der Fürst des Friedens. Und sein Schwert heisst 'Liebe,' und 'Erbarmen' ist sein Schlachtruf..."

In "Johannes" there may be nothing that suggests Nietzsche's way of looking at life, but it bears evidence to the fascination for the German mind of a problem which also lies at the bottom of Nietzsche's thought, that involved in the conflict between the mildness of Christianity and the sturdy spirit of a more primitive world. Although Sudermann's books are free from the pessimism of the literature inspired by Schopenhauer, he has not altogether joined hands with the "moderns"; his tragic conflicts have more in common with those of German classical literature than is consistent with the spirit of Nietzsche's philosophy.

If we turn to the other leading writer in contemporary Germany, to Gerhart Hauptmann, our quest after philosophic optimism will hardly be more successful. Herr Hauptmann has published no new play in the course of the past year, but his life and work have been made the subject of no less than three monographs. Of these, however, only that by the new Director of the Vienna Burg Theater, Dr. Paul Schlenther (Berlin: Fischer; 3rd edition), has more than an ephemeral interest. Dr. Schlenther's book is full of suggestive criticism, and affords many interesting side-lights on the poet's life; the only ground for complaint is that it is a little premature; Herr Hauptmann is still a young man. In all Dr. Schlenther's volume, however, the name Nietzsche is not, so far as I remember, once mentioned, and it would, as a matter of fact, be hard to put one's finger on thoughts in Hauptmann's work which bear the unmistakable stamp of being directly inspired

by Nietzsche. The shadow of "Zur Genealogie der Moral" may possibly have fallen across "The Sunken Bell," but that is all. Hauptmann owes far more to the northern influence, tempered by the dramatic ideas of Tolstoi, than to anything that has been written or thought in Germany itself.

There is another aspect of the influence of Nietzsche upon contemporary literature which, although of minor importance, cannot be overlooked, and that is the aspect which finds expression in Adolf Wilbrandt's romance "Die Osterinsel" (Stuttgart: Cotta), in J. V. Widmann's play "Jenseits von Gut und Böse" (Stuttgart, Cotta), or, more recently, in Otto von Leixner's story, "Also sprach Zarathustra's Sohn" (Berlin: Janke). In these books we have what might be called an objective treatment of Nietzsche's ideas. Hermann Adler, for instance, in Herr Wilbrandt's novel, is obviously modelled on Nietzsche himself. To realise his dreams of a higher manhood, Adler proposes to found a colony of "Uebermenschen" on Easter Island in the Pacific; but his plan fails, and his pamphlets are hailed as a gospel of Socialism. Here we have a significant comment on the vicissitudes which Nietzsche's own work has undergone. No thinker is surely farther removed from social democracy than Friedrich Nietzsche, the most radical aristocrat that ever wrote; yet, strange to say, not a few of Nietzsche's would-be prophets are found in the ranks of the socialistic party. There is still, in wider circles, very little knowledge of the real Nietzsche. Minor misconceptions could be understood, but it is not so easy to see how Nietzsche, the aristocrat and optimist, reappears in the popular imagination as a socialist and pessimist. Herr von Leixner's "Also sprach Zarathustra's Sohn" gives expression to another side of these current misconceptions; it describes the attitude of the "decadence" of the day towards Nietzsche. The hero whose conversion from Nietzscheism takes place amidst a good deal of tearful sentiment, is the author of a book entitled "Also sprach Zarathustra's Sohn," extracts from which give Herr Leixner an opportunity for some clever imitations of Nietzsche's style.

Although a classical scholar of high attainments, Nietzsche was too much of a poet to be a trustworthy æsthetic or



literary critic. At times, with these piercing aphorisms of his, he may afford a deeper insight into the truth than the conscientious student who spends the best part of his life laboriously marshalling facts. But in most cases the personal element in his judgments is too strong; he sees men and things through the coloured glass of his own temperament. In Nietzsche's earlier battles with the German philological world the genius and the brilliant ideas may have been on his side, but the truth lay more on the side of the despised "pedants."

The literary *genre* on which Nietzsche has as yet left the deepest traces is the lyric. In the drama and novel—unless we take seriously the unripe productions of the group of extremely young and extremely free Berlin decadents who have flocked to a standard which, if not exactly Nietzsche's, is sufficiently Nietzsche's to serve their purpose—in the drama and novel his influence has been restricted to a mere colouring of the individualism of the time; among the lyric writers, on the other hand, Nietzsche's ideas have made themselves felt with considerable force. And first, it is worth drawing attention to a fact which is sometimes overlooked, and that is that Nietzsche is himself a lyric poet of no mean distinction. The firm of C. G. Naumann in Leipzig, which has so completely identified itself with the publication of Nietzsche literature, has just supplemented the handsome edition of Nietzsche's works—twelve volumes of this edition have already appeared—with two dainty little volumes containing "Also sprach Zarathustra" and "Gedichte und Sprüche." It is to these books we must turn to realise Nietzsche's eminence as a literary artist. The poems which are here collected are taken in the main from his already published works, but there are also a few which appear for the first time in this volume. It is impossible to trace the growth of Nietzsche's lyric powers from the remarkable productions of the boy of fourteen and fifteen to the grandiose dithyrambs of "Zarathustra," without feeling that, had Nietzsche chosen, he might have been one of the first singers of his age. The best verses in this little volume have no need to fear comparison with the finest German poetry of the time. Here, for example, are the first and last stanzas of the poem entitled "Mein



Glück," verses which seem to carry with them their own delicate music :—

Die Tauben von San Marco seh ich wieder :  
Still ist der Platz, Vormittag ruht darauf.  
In sanfter Kühle schick' ich müssig Lieder  
Gleich Taubenschwärmen in das Blau hinauf —  
    Und locke sie zurück,  
Noch einen Reim zu hängen in's Gefieder —  
    Mein Glück ! Mein Glück !

Fort, fort, Musik ! Lass erst die Schatten dunkeln  
Und wachsen bis zur braunen lauen Nacht !  
Zum Tone ist's zu früh am Tag, noch funkeln  
Die Gold-Zieraten nicht in Rosen-Pracht,  
    Noch blieb viel Tag zurück,  
Viel Tag für Dichten, Schleichen, Einsam-Munkeln—  
    Mein Glück ! Mein Glück !

Or a verse or two of the little poem entitled "Im Süden" :—

Das weisse Meer liegt eingeschlafen,  
Und purpurn steht ein Segel drauf.  
Fels, Feigenbäume, Turm und Hafen,  
Idylle rings, Geblök von Schafen —  
Unschuld des Südens, nimm mich auf !

Nur Schritt für Schritt — das ist kein Leben,  
Stets Bein vor Bein mach' deutsch und schwer.  
Ich hiess den Wind mich aufwärts heben,  
Ich lernte mit den Vögeln schweben,—  
Nach Süden flog ich über's Meer.

If the history of German thought in the last fifty years may be described as a gradual emancipation from Hegelianism, we may, I think, in the same way regard that of the German lyric as an emancipation from the traditions of Heine. "Das Buch der Lieder" has had an unfortunate influence upon the German lyric for the best part of the century ; its un-German Romanticism, its concrete, Oriental imagery, its tearful and often morbid sentimentality — all this, combined with a consummate mastery of form, has made it a veritable "Loreley" for the singers who came after. It has lured the German lyric on to false paths, and set up for German poets models that are untrue to the best national traditions ; it has made it easy for them to forget the exquisite spirituality of Walther von der Vogelweide, of Goethe, of Eichendorff, of the Volkslied.

More than this, by virtue of those very cosmopolitan qualities which are so difficult to reconcile with the national German lyric, Heine has come to be regarded by foreign nations as the German singer *par excellence*; he is read and admired abroad, while men like Mörike, Storm, Keller, who are the real torch-bearers of German song, are unknown. Even did Nietzsche's literary influence go no further, it would be something to have helped, as it is doing, to free the lyric from the sway of Heine. Among the young men who stand under Nietzsche's spell, there is, it is true, not yet one for whom more than an ephemeral fame can be prophesied; there is none to compare with Detlev von Liliencron, who, without having much in common with Nietzsche, has made the bravest stand that the modern lyric has yet made against Heine. But, apart from Liliencron, all that shows most promise in the German lyric of to-day comes from those writers who have drunk at the spring of "Zarathustra."

If we look for a moment at the matter comparatively, it will not seem surprising that a philosophy so thoroughly individualistic as that of Nietzsche should find its first literary expression in the lyric. It was the *culte du Moi*, as M. Brunetière would say, which was responsible for the lyric outburst of German Romanticism at the close of the last century, and for the brilliant spell of French *lyrisme* in the early decades of the present century. In the same way, it may not be too much to hope that the stimulus of Nietzsche's individualism will lead to an actual revival of the German lyric. From among the group of poets who owe more or less of their inspiration to Nietzsche, I might single out Franz Evers as an example. Herr Evers is a singer with hardly more than one string to his lyre; his stock of poetic ideas is small, too small, I fear, for the number of volumes he has published. This, at least, is the impression to be gathered from the latest of them ("Paradiese." Leipzig: Spohr). If we turn, however, to his "Königslieder" (Leipzig: Spohr; Second Edition) we shall find, amidst a good deal of mediocre verse, an occasional inspiration of genuine poetry. The lyrics of this volume repeat in varying keys the jubilant thought of the Zarathustrian higher manhood:

Die Jahrtausende sehn auf mich nieder,  
 Und sie grüssen mich und meinen Weg.  
 Denn sie haben mich emporgehoben.  
 Mich, den zukunftsstarken Sohn der Zeit.  
 Weil ich irdisch bin, bin ich von oben :  
 Und mein Herz schlägt voll von Ewigkeit.

There is extravagance and occasionally bombast in this poetry, but Herr Evers has a touch of the real lyric afflatus. He has, above all, a sense for verse music which is so conspicuously absent in a poet like Richard Dehmel, who is perhaps known to a wider circle of readers. But, after all, it is the promise of dawn rather than the dawn itself, and many readers will turn with greater pleasure to the volume of old and new verse which Paul Heyse published in the course of the past year ("Neue Gedichte und Jugendlieder." Berlin : Herz). But, from the standpoint of criticism, more weight is to be laid on the new spirit that is inspiring these younger poets than to the well-worn changes which Herr Heyse rings for us.

Lastly, something must be said of Nietzsche's own wonderful prose style. With a sense of form rare among his countrymen, Nietzsche has consistently followed out the Flaubert-like principle of "working at a page of prose as at a statue." Nothing in contemporary German literature can be placed beside some of the wonderful periods of "Also sprach Zarathustra" — the "Nachtlied," the "Grosse Sehnsucht," or the following magnificent lines from the chapter on "Die Sieben Siegel" :—

Wenn ich dem Meere hold bin und Allem, was Meeres-Art ist, und am holdesten noch, wenn es mir zornig widerspricht :

Wenn jene suchende Lust in mir ist, die nach Unentdecktem die Segel treibt, wenn eine Seefahrer-Lust in meiner Lust ist :

Wenn je mein Frohlocken rief : "die Küste schwand — nun fiel mir die letzte Kette ab—

Das Grenzenlose braust um mich, weit hinaus glänzt mir Raum und Zeit, wolan ! wolauf ! altes Herz !"

Oh wie sollte ich nicht nach der Ewigkeit brünstig sein und nach dem hochzeitlichen Ring der Ringe—dem Ring der Wiederkunft ?

Nie noch fand ich das Weib, von dem ich Kinder mochte, es sei denn dieses Weib, das ich liebe :

Denn ich liebe dich, oh Ewigkeit !

"La Tentation de Saint Antoine" alone, perhaps, in modern literature, is worthy of being placed beside Nietzsche's

achievements in prose. And it would be strange if Nietzsche did not from this side also exert an influence upon the literature of his country ; as a matter of fact, one comes across reminiscences of Nietzsche's style in the most unexpected quarters among modern German books. But when we remember what the influence of authors with a distinctive style has been on French literature in the past, and on our own English literature in the nearer present, we might almost hope that Nietzsche's style should not become too powerful a factor in the literature of his time. In all style perfection there lies hidden an element that makes for decadence ; and it might speak best for the health of German literature were this side of Nietzsche's influence only a passing one. This view may seem strange, especially to foreign readers, who are accustomed to regard German prose style as by nature bad and much in need of regenerating influences : only the other day Mr. Frederic Harrison, writing in *The Nineteenth Century*, told us that "Germans since Heine had no style at all." A statement like this seems to me to be based upon a misconception of the meaning of a national style. What is good style in one language is not necessarily good style in all ; it is as unreasonable to measure German style by French standards as it would be to reverse the process. There is no reason why the writings of Goethe, of Schopenhauer, of Heyse, should not be taken as representing the norm of German prose style, and authors like Heine or Nietzsche, who introduce foreign elements, as anomalies. After all, a national style is not a thing that can be made or unmade by single writers ; it is the slow work of generations. Style is more than the man ; it is the nation.

The influence of Friedrich Nietzsche on German literature cannot yet be regarded from any point of view as a considerable one. Nine-tenths of what is popularly supposed to come from him can, as we have seen, be traced back to Scandinavian sources. It may only be that Nietzsche's time has not yet come to be a motive power in literature ; almost a generation elapsed between the publication of "*Die Welt als Wille und Vorstellung*" and the culmination of the literature

which Schopenhauer inspired; Kierkegaard was some time dead before Scandinavian literature awoke to new life upon his ideas. In the same way we may have to wait until the new century to see a real Nietzschean literature in Germany. In the meantime, the relation in which his thought stands to the popular literature of the day shows how difficult it is for a philosophy to adapt itself to the purposes of literature, without first undergoing dilution. The thoughts that fall fresh from the brain of a great and original thinker are too new, too strange; they must undergo a certain popularisation, perhaps even degeneration, before they can become the yeast of imaginative literature.

But it might also be asked: Is there not something too un-German about Nietzsche's philosophy to permit of it ever blending with the spiritual life of the German people? It might be argued that it stands in direct antagonism to the spirit which has inspired the literature of Germany in the past. The ethical moment of that literature, to make a somewhat wide generalisation, has throughout its entire history—from the spiritual and moral "doubt" of Wolfram's "Parzival" to the forebodings of "Faust," to the problems of "Medea" or "The Nibelung's Ring"—centred in the conception of tragic renunciation. Rarely has the pæan of triumphant optimism rung out in German literature as it once rang out in the brighter literatures of Greece, of Italy, or Spain. The Titans of German poetry have always been hurled into the abyss; it is in the tragedy of unachieved desire, of broken hopes, of renunciation, that it has touched its highest point. What the future may have in store it is hard to say, but it is doubtful if the ethical spirit of at least seven hundred years will be so easily dethroned as many of Nietzsche's admirers believe.

Of the purely ethical aspects of Nietzsche's teaching it lies beyond my province to speak. Much has been said of the dangers of Nietzsche's ideas, and dangers they undoubtedly have for the unripe, but, as Nietzsche himself says, "Alles Grosse, zumal Neue ist gefährlich." The philosophy of Zarathustra is a philosophy for the few, for the exceptions: "Ich bin ein Gesetz für die Meinen, ich bin kein Gesetz für Alle." Nietzsche wrote not for the "slaves" but for the "masters"

whose "Wille zur Macht" has sprung from a deep experience of the meaning of slavery ; his ethics stand in no such strong contrast to Goethe's rising on our dead selves to higher things, or even to the Hegelian "die to live," as some of his prophets would have us think.

The eternal value of men like Nietzsche is that they go through their age like ploughshares ; they tear up the weeds of conventionality and expose fresh soil to the air. They force men to think the vital thoughts of life all over again. Nietzsche's last work was to have been entitled "Die Umwertung aller Werte," but no better collective title could be found for all his work, from the "Geburt der Tragödie" onwards. Here lies his most obvious importance as an intellectual force : he was an "Umwerter aller Werte."

JOHN G. ROBERTSON.



## SIXTY YEARS OF THE "REVUE DES DEUX MONDES."

---

IN the comedies of olden time the *dramatis personæ* were often named after their part:—the "Abbé," the "Secretary," the "General." This is what might be done with regard to the contributors to the *Revue des Deux Mondes*. Ever since it has been in existence, and under all forms of government, the *Revue des Deux Mondes* has always had its "philosopher," its "novelist," its "historian," its "sailor," its "officer," its "great lady," its "art critic," its "literary critic," its "politician." The novelist, the critic, or the politician made the review a paying concern, according as the scales of public opinion inclined to one or the other in the valuation of their talent. These designations, formerly more particularly adopted in theatrical spheres, crept into *salons*, a fact that explains their adaptability to the *Revue des Deux Mondes*, truly in itself the *salon* of Europe as it is the peristyle of the Academy.

Once admitted within its sacred precincts, the neophyte easily bends to what is required of him, and, under the shadow of his future electors, adopts the tone, manner, and style of the academician he hopes one day to be. A day arrives when the young writer, who not unfrequently began by some modest exotic adaptation, abandons his deferential hesitations, and, if a critic, attains by degrees those heights of scathing irony, the inevitable reaction from early timidity. The *Revue* is firmly rooted in the purest romanticism, which, added to its present decided academic colour, gives it the somewhat hybrid appearance of a battlemented castle surmounted by an Athenian cupola.

Let us point to another contradiction, dating from the first hour, that of being at once separatist and unionist. *Separatist* on account of the very decided division of labour between writers having each their special literary domain ; *Unionist* because, however isolated these writers may be in their own sphere of action, there is a bond which unites them all, the "spirit" of the *Revue*, which is nothing else than the spirit and soul of its founder. A spirit eminently conservative, whose essence has never been impaired by the most daring contributions. The spirit of François Buloz it is which animates, and will continue to animate, the *Revue des Deux Mondes*. This spirit of conservatism is the safeguard of a literary group. It resists that stream of tendencies peculiar to each period, which, in carrying an organ along with it, deprives it of its original principle and individual power. This spirit, which boldly holds its own against the attacks of time, was necessarily during the life of the founder of the *Revue* unacceptable to many from its very intensity.

Michelet, for instance, who admitted neither the suppressions nor the alterations practised by Buloz on his writers' prose, often said, "I write rarely in the *Revue des Deux Mondes* because Buloz is not fond of me." In this Michelet was mistaken ; it was not the writers whom Buloz disliked, but the *Revue* which he preferred, and Michelet himself in the beginning had too "new" a style in the eyes of the majority of subscribers for Buloz to run the risk of alarming them. Do not forget, reader, the very reactionary colour of Comte Molé, and certain early patrons of the *Revue*, who, as they were obliged to tolerate romantism in fiction and fantastic literature, were all the more resolute in expelling it from the historical domain. Certainly the period, thanks to the outburst of literary excellence which began to fill it, was the accomplice of the energy and organising genius of a man like Buloz. With a whole staff of officers, the rôle of the leader is marvellously simplified. Yet, in spite of this, had it not been for the strong montagnard combativeness of the director, the *Revue* must have perished, as so many others perish, under the pressure of the nonentities imposed on them by shareholders or powerful protectors.

It was only natural that the Conservative supporters of the *Revue*, who tolerated certain writers of the Opposition, should do so on condition of furnishing a quota of their own shade of opinion, saying: "We will accept your Sand and Musset if you will accept our Sacy, St-Marc-Girardin," &c. This however, came of itself later on and at successive dates, for the period of the representatives of the *Journal des Débats* was not simultaneous with the period of Alfred de Vigny, and other writers of the romantic school. Yet among the "romantics" a choice was made. The conservative and governmental instinct of Buloz set those on one side who were "romantic" chiefly by spirit of rebellion, like Barbey d'Aurevilly: the sting resulting from this ostracism being so keenly felt by the object thereof, that as late as 1876 he contemptuously referred to the *Revue* as an "icy crypt," never having forgiven his exclusion.

When Charles Nodier and Gérard de Nerval had disappeared, only the great ones of the romantic movement remained, over whom the University sprinkled its holy water. The august procession of "Sorbonniens" represented by Villemain, Cousin, Vitet, Ampère, Rémusat, &c., appeared, and it is perhaps in these facts, more than in the supposed want of tenderness in Buloz, that the true reason of Michelet's abstention should be sought. What could Tintoret himself do if he were shut up in the Acropolis! The refulgent fire of the historic *ressuscitens* could find no place amongst so many sage Platoniciens, so careful of the form, that for some, like Vitet and Ampère, the framework was more important than the persons it was to frame.

After the advent of the Empire the *Revue* became chiefly political; the stronghold of the Opposition; the palladium of Orleanism. Buloz remained as proof against the advances of the Tuileries as he was unshaken in his fidelity to the Orleans family. All this, however, did not prevent a legend from spreading—a legend chiefly due to the recriminations of "rejected contributors," which dwelt more on the aggressive side of the Bulozian energy than on its noble and generous nature. Has not Plautus always exercised a greater fascination over the multitude than Tacitus, and is it not the

multitude who make reputations—while envy traces the portrait? Thus are explained those sketches in which the claws of the great founder are emphasised, whilst in reality he had no other claws than those of an overworked Titan, whose serenity sometimes gave way under the pressure of multiple responsibility. Much too little has been said about the vigour and many-sided beauty of his character. The assiduous manner in which the Emperor laid siege to the *Revue*, and the firmness and noble-mindedness with which Buloz, who personally liked Napoleon III. as much as he execrated the Empire, resisted the attack, has never been sufficiently brought forward. The founder of the *Revue des Deux Mondes* displayed rare energy in hardening himself against his own sympathy, and at once ceased his visits to St. Cloud when he realised the nature of the ascendancy exercised.

With Napoleon III. it had been personal fascination, with Cavour vain-glorious baubles—such as a Count's title, which the founder of Italian unity offered the director of the *Revue*. A case in which Cavour showed a decided lack of psychological insight. No living being was ever so entirely indifferent to all worldly vanity as this great worker, fated to fall at his post.

To see Buloz on the eve of a number, would have sufficed to show him entirely wrapped up in the fate of his magazine. Nights spent poring over proofs, reading, re-reading, and working them over again; the genius-like manner (the expression is not exaggerated in this case) with which this cast-iron Savoyard availed himself of his instinctive knowledge of the reader, to draw from the writer the very essence of his talent; the ardent love, the lover's patience and self-sacrifice he had for "his" *Revue*, excluded entirely any hold over him by anything in the world, save what might benefit his work.

Considering that one of the glories of François Buloz was that prescience which made him feel every vibration of the public, it is easy to understand that, as the *Revue* began in romanticism, it repudiated naturalism, although both are branches of the same psychological trunk. It was the perspicacity of the founder of the *Revue* which settled the question; the reader is the product of his surroundings, and it was

that reader's tastes which always served as a guide to Buloz.

The romantic movement had been created by what remained of the soldierly traditions of the Empire, added to the troubadourism of the Restoration. The reader of the *Revue* of 1838 was as fitted for the perusal of *Lélia* and *Indiana*, as well prepared by René and Delphine for the exaggerations of emotional transports as the sane reader of our pages is prepared by the business-like atmosphere he breathes to read Bourget, Hervieu, and the most ruthless psychologists of that school. If Buloz refused to admit a certain naturalism of the coarser kind, his refusal was caused by a profound knowledge of his public, the science of the laws of evolution and flexibility without which no magazine can live.

The salon of Alfred de Vigny, where the inspiration of Marie Dorval was felt under the visible grace of Mme. de Vigny, furnished many contributors to the founder of the *Revue*, Ste. Beuve amongst others—not the Ste. Beuve of Port Royal and the seventeenth century, but Ste. Beuve the poet, author of "Joseph Delorme" and the "Consolations."

Another bond of union between the men of that period was their disinterestedness. No sooner had it been known that a new review was about to appear, than everyone was anxious to participate in its production, without asking or caring how much they would be paid, or whether they were to be paid at all, the only ambition being to gain the public ear. This indifference to money outlived the time of the first romantic writers. The author of these pages remembers in her childhood to have seen Cousin and Villemain, both old men at that time, walk about the Luxemburg Gardens with her father for hours together. The child remembers the ever recurrent names of Racine, Condé, Richelieu, which reached her ears, as she trundled her hoop backwards and forwards. In re-memorating these informal conversations, the conclusion is evident; the time spent by those true *literati* in critical discussions would be spent by our contemporaries in prose-making, either by writing or lecturing; but in any case remunerative prose. Such was the prestige of Buloz's directorship in the eyes of men like Cousin, that far from objecting, as Michelet did, to

the pruning and cutting of his articles, he often said : " When Buloz wishes to sacrifice a passage, I always consent ; for if I resisted, I know that it is I who would be wrong."

## I.

Romantism may be defined as naturalism with emotional developments. Naturalism was a more physiological form of romantism. The romantism of Dumas *père* incarnated itself in Anthony, who kills because he is resisted ; the naturalism of Dumas *fils* takes form in Claude, who kills because there was not resistance enough. As far as moral initiative is concerned it is the same thing, and in a reasonably constituted society neither the outraged husband nor the exasperated lover will have the right to kill. Whether it be the impulse of passion, as in Anthony's case, or of retributive justice, as with Claude, it is always impulse ; and Claude who kills in invoking considerations furnished by anger is no whit less romantic, less passionate, less impulsive than Anthony. It may, then, be said that the distinction is only in words, and that a so-called " naturalist " like Goncourt is only a variety of the romantist. Hence, if the *Revue* accepted Indiana and Lélia, whilst it refused to admit naturalism, it was chiefly because the framework and style of Mme. Sand, poetical and high-flown to an intense degree, avoided the disagreeable realism of our contemporary " naturalists," or to speak more clearly, because the naturalism of romantism was idealist, taking pleasure in expressing the finer movements of disinterested passion, whilst the naturalism of our days prefers to contemplate Nature in her lower aspects. The difference is felt rather from an æsthetic than from a moral standpoint. The reader of the *Revue* is neither a St. Vincent de Paul nor a pathologist ; he does not profess to read for anything beyond his information or his pleasure. He can have no professional reasons to descend with Nana into those depths which are reputed true to life in proportion to their filth. Being neither a " fisher of men " nor an apostle, what would the modern *abonné* find to interest him in reading of this kind ? What Buloz tried to avoid was not the violence of



the subject, but its unæsthetic treatment. In refusing to admit the Goncourts the founder of the *Revue* was not actuated by a systematic want of appreciation of their talent, but by the certainty that his subscriber, even supposing him to admire "Germinie Lacerteux" and her congeners, would cease subscribing publicly as a kind of salve to his conscience for buying the volume privately. Personally, Buloz appreciated wit wherever it was to be found, even in the "Nain Jaune." He had charged his brother-in-law, Henri Blaze, to act as an intermediary between him and Rochefort, as also between him and Dumas fils. Rochefort in the *Revue des Deux Mondes*! This bomb was transformed by the Prussians into a soap-bubble. .

Prepared for everything during the siege, through which he passed with stoic endurance, Buloz had taken his precautions in Holland, and after having emigrated with the Chambers to Versailles during the Commune, he was ready for any event, and neither the siege nor the "Federates" ever caused an hour's delay in the publication of the fortnightly number. When "naturalism" and "realism" and "actualism" presented themselves under the frock-coat of "M. de Camors," our hero did not hesitate to accept the same.

Romantism was all over in 1838, even in such satirical brains as Loëve-Weimars (one of the most brilliant of that time). We find in Loëve's "Nepenthes" (miscellaneous Mériméean stories) a decidedly romantic tone! In like manner Octave Feuillet, the Berquin of the "Jeune Homme Pauvre," was finishing his career in writing "Julia de Trécœur," and "M. de Camors." The influence of environment was making itself felt again. Naturalism had told on Feuillet, as romantism had told on Mérimée; when the clever Mephistopheles of Arsène Guyot and the Venus d'Iles wrote "Colomba" and "Carmen."

## II.

A majestic muse floating her flag over the two hemispheres! Such was the illustration designed by Johannot for the heading of the numbers of 1838—a muse, a flag, two globes! No one will deny that to moderns this is a decoration infinitely more antiquated than any shaft of a pillar dating from

Sesostris. The trinity of the *Revue de Paris*, *Revue des Voyages*, and François Buloz had given birth to this pictorial inspiration. Over two corpses—the *Revue de Paris* was no more, the *Revue des Voyages* was expiring—over these two dead bodies the undaunted montagnard had breathed life. Henceforth, draped in a sun-coloured covering the nymph pursued her way, carried along by every zephyr, and directed in her course by all kinds of mariners—here borne towards the heights of criticism or of art by Beulé and Ampère, there soaring to the realms of history with Vitet ; yet again, rising to the regions of imagination and poetry—this muse, from Mérimée to Loti, from Michelet to Duruy, from Montégut to Lemaître, has known every fortune except the bad.

At the time of which we are writing the wealth of this Golconda was, however, more apparent on the title-page of the *Revue* than in its cash-box, or in the shareholders' dividends. It was an unrivalled literary orchestra. The music-stands were all occupied by musicians of the first order. Its "philosopher" gormandising Lerminier, whose "menus"\* were the delight of "Paris qui s'amuse," whilst "Paris qui travaille" attended his lectures at the Sorbonne. Poetry was represented by Lamartine, de Vigny, Musset. When Lamartine received from Buloz two bank-notes of a thousand francs each, for a few verses, he exclaimed, "I thought the *Revue* did not pay for poetry." "Yes, when it is Jocelyn's." It is true that Musset's "Proverbes"—those proverbs which now give the poet's heirs an annual income of 40,000 francs—true it is these proverbs were then paid for at 25 louis each. This is quite exact, but what is not less so, and not so well known, is that Musset never found himself in pecuniary embarrassments (which was often the case) without Buloz helping him out of them for the time being.

Lerminier, whose epicurianism and dandyism equalled, to say the least of it, his philosophy, has left us a fine book on "Les Lois." His style was good, and he possessed a strong

\* One of Lerminier's friends, celebrated for his wit, saw him sit down to dinner just as he himself was going to hear the "Dame Blanche": when he returned, he found Lerminier at his dessert. "Lerminier's dinner is an opera comique," he said.

power of evocation; the manner in which he depicts the baptism of Clovis reminds one of Michelet, and the volume contains upon the spectacular exhibitions of Catholicism, fragments of an immortal colour and vivacity. Yet, with what forgetfulness these secondary glories of romantism have fallen! Secondary only with regard to their surroundings, for in a less elysian period they would have taken their place at the head of the movement, and not in the second rank.

In the summary of the same years we find Amadée Thierry and his "Attila" (the conqueror of men preceded the conqueror of souls). "Attila" was followed in the same review (and by the same author) with a whole procession of saints of the Thebaid—S. Jerome, S. Paula, S. Eustachia, &c.

By the side of Thierry we find Mérimée, archæologist, æsthete, and story-teller in turns, as he describes in the countries he visits the stones with which cathedrals are built, or the stones to be found at the bottom of Carmen's heart.

We now approach the fateful date which, thanks to an accident, gave birth to the most popularised love story of the century. A duet was contemplated with Dumas, chance brought about a meeting with Musset. A fall to Pagello, from Pagello to Chopin, that is how Vulcan manages when he touches love affairs. Ste. Beuve gave a supper at Puissot; instead of Dumas who was expected, it was Musset who came; from that circumstance sprang "Elle et Lui" and "Lui et Elle," with all the detractors of "Elle" and all the brawlers against "Lui." In spite of its many storms and fluctuations, nothing could be more commonplace in reality than this love story. Two imaginative beings meet, and pass from love to execration, from execration to insult, from insult to love again, separating to come together once more; all these phases being accentuated by endless caprices. This is the alphabet of love, and in this case lovers offer as supreme excuse or justification the merit of having written "Rolla," and "Indiana." Why, then, so much tumult and outcry over a *liaison* in which, after all, the only exceptional element was the genius of those engaged in it, but which was decidedly *banal* as a love drama. The capriciousness and violence, the versatility and monotony in these changes shown by Musset and

Mme. Sand in their alternated loves and hates are to be seen every day in the amative processes of lovers excited and enervated by too vivid imagination, or too intense cerebral pressure. Those cerebral workshops, in constant ebullition, which produce in a state of fever and recruit their strength in a mirage, all this has been foreseen in the order of evolution—why then was such a fate especially reserved to these particular lovers?

At this period of the *Revue's* existence, Mme. Sand had been the only writer of fiction, when suddenly an incognito with the "Péché de Madeleine" opened wide to Mme. Caro the path of fame.

Victor Hugo sent verses from Guernsey which were the exile's lament, accompanying Ste. Beuve, Edmond About, and Octave Feuillet in their march towards St. Cloud. Three new converts to imperialism, of whom, however, it cannot be said that they followed in the wake of Mérimée; the imperialism of Mérimée really resolving into "Eugénism." The author of "Carmen" could well have paraphrased what Thiers said in speaking of Catholicism: "I am not for the spiritual, but the temporal." Mérimée would have expressed himself in saying: "I am for the Empress, the Empire is nothing to me."

But to return to Buloz and his love for the *Revue*. A few verses of Musset, written as a pastime, remain one of the best sketches to depict this energetic and ardent nature so entirely absorbed by his work. Wishing to estimate properly the extent of Buloz's uneasiness when the fate of his creation was at stake, Musset shows him to us during the summer at a moment when all his staff are dispersed, the "number" is near, and manuscripts absent:

Buloz est sur la grève :  
Pâle et décoloré,  
Il voit passer en rêve  
Gerdes<sup>o</sup> tout effaré.  
Ampère, en bas de soie,  
Pour l'Afrique est parti.  
Dans les filles de joie  
Musset s'est abruti.  
George Sand est abbesse  
Dans un couvent lointain.

\* The Secretary of the *Review*.

Mme. Sand had stepped progressively from "Lélia" to the subtle dissertations of "Mlle. de la Quintinie" and the "Marquis de Villemer," to finish by the apotheosis of the hearth after she had begun by the "Meunier d'Angibault." Feuillet, on the contrary, passed from the somewhat insipid *berquinades* of his first manner to the violent impetuosity of "M. de Camors" and "Julia de Trécœur." Camors was in truth the synthesis of the time; he presented himself to society covered with paternal blood, as Napoleon III. presented himself splashed from head to foot by the 2nd of December.

### III.

The war of Italy was strengthening an already existing friendship between Count Cavour and Buloz. Under the signature of Albert Blanc, later on Ambassador of France in Italy, the *Revue* gave to the world a great deal of what Victor Emanuel's minister was planning. Albert Blanc's articles were historical. He spoke of Victor Amadée, but under this *leitmotiv* of past times everyone understood the transparent allusions to things of the day where the plan of the morrow was clearly indicated. Albert Blanc seemed to speak only of Charles Albert; in reality it was Cavour who took this means of communicating with Napoleon III.

In 1859 the *Revue des Deux Mondes*, now flourishing and powerful and able to give big dividends to the shareholders, had migrated from the rue des Beaux Arts to the rue St. Benoît, a characteristic habitation with a general savour of Jansenism and the seventeenth century. The offices, situated on the first floor, opening on the garden, gave one the idea of a house in the Marais (the fashionable neighbourhood in Pascal's time) quite appropriate to the collaboration of Ste. Beuve. The distance is great between the official decorum of the present building in the rue de l'Université, and the bucolic aspect of the study where Forcade used to write his "political chronicle"; the chronicle which influenced the march of European politics, the chronicle so eagerly awaited by ministers of every country.

A dandy, deriving a considerable fortune from his directorship of the *Semaine Financière*, Eugène Forcade had no hesitation in declaring that he would gladly write his

chronicle without the smallest remuneration, so highly did he appreciate the situation and notoriety it gave him. But Forcade's success was precisely the cause of his ruin. Like Balzac, carrying everything to excess, he forced his instrument, and broke it. On the 14th and 30th of each month he was to be seen alighting from his carriage about eight in the morning before the *Revue des Deux Mondes*. Until 10.30 he went over the heap of daily papers awaiting him on his table. At eleven he sat down to a lunch as formidable as Lerminier's dinners, which he discussed alone with two bottles of Burgundy, brought from his own cellar. After his coffee and cigar, he began his task at 12.30, having as sole witnesses of his labour two decanters of fine champagne. At six he rose, with the task accomplished and the bottles empty. His pen had run over the paper from 12.30 to 6 without a single interruption, without the slightest correction or erasure. His sheets, thrown on the ground beside him, were taken away every two hours by a messenger from the printing office.

This fortnightly production, at high pressure, lasted ten years. The machine exploded in 1868. The very day after the publication of one of his chronicles Forcade went mad. We have before writing on the subject here read over those pages which speak of events long since past, of facts long since accomplished. Such an intense and living force animates them that they can only be compared to some pages of Théophile Gautier. There are parts of this chronicle, those written during the war of Italy and the affairs of Schleswig-Holstein, which reach the heights of history, and form, moreover, the most valuable documents of the period.

Living in a train, every month Buloz left Paris in the morning of the 1st and 15th and returned on the 26th and 10th; fifteen hours to go and fifteen to return, which made sixty hours a month. This tiring life, carried on for many years, would soon have ruined a less robust constitution. Buloz was not long ill; he was taken off by a chronic disease which had exhausted his general health. The fatigue of travelling would have been nothing without the anxiety occasioned by the "number." Imagine the continual agitation of the telegraph between Paris and Ronjoux (on Lake Bourget), the



delay in promised papers, the fear of running short of matter to fill the *Revue*!—all these cares rendering life in the country still more worrying perhaps than life in town. He died quietly, his proofs in his hand, without ever having failed in the production of a single number.

None could be less like the founder of the *Revue* than his son Charles Buloz : affable, hospitable as much as his father had been stern and austere. The new reign was an Elizabethan age of courtliness and grace, and purely literary prestige.

Renan was at his highest—the Renan of Marc-Aurèle and the "Apôtres," in the full bloom of his evangelical-philosophical career.

Around the young editor gathered a cluster of contemporary romancers and historians : Duruy, Delpit, Henry Houssaye ; academicians in the bud, as yet only lively and brilliant "chums" of the new chief, no less than well-appreciated writers.

After the war and Commune there survived no "Opposition" ; hence no more waves of politics to be raised or calmed by a Forcade.

Charles de Mazade, the then "fortnightly" politician, and Emile Montégut remained, under the amicable new reign, the principal representatives of former times.

Under a body so frail that his hearers often feared to see it break during the violent gesticulation and vivacity of his speech, Montégut hid a true artist's soul, a soul subtle, delicate, and ardent, excellently expressed in the following lines in which the critic describes friendship :—"Contrary to love, friendship possesses its greatest charm and value only when two beings understand each other so well that they can communicate—each to each—the secrets of their hearts. It is the only one of our sensations which does not live on illusions, the only one which Nature counsels us to adopt without forcing it on us." Suddenly, in the full vigour of his talent, Montégut leaves Paris and retires to the country. When he died his name was only known as one who had long since disappeared.

Even after his death the "spirit" of Buloz did not for an instant abandon his work, and the *Revue* continued to be the

"academy of excellence." The influence of the philosopher Caro on the eighteenth century and on the encyclopædists had given Cousin's successor a notoriety which made up in a measure for certain rather harsh criticisms on his lectures at the Sorbonne. Caro's best work is a study, in six volumes, on Auguste Comte. The preface is almost exclusively devoted to the glory of Littré: "Littré who remains one of the finest types of humanity—a character marked in relief by the most elevated morality, an absolute sincerity, and the greatest effort of an active, regular, and fruitful mind."

We will characterise this second stage of the *Revue* as the "Philosophical Stage." The first was the Romantic stage, and the third, the contemporary, the stage of criticism.

First stage: Romanticism. The collaborators of this period were: in fiction, Mme. Sand; in poetry, Musset and Vigny; in history, Amadée Thierry.

The second period, which reflected the second Empire, had for philosophers Renan and Caro—for politicians Forcade and Mazade.

The modern and contemporary period is characterised by the predominance given to criticism and science—Fouillé himself introduces criticism into his scientific articles. A critic Ferdinand Brunetière, a critic Jules Lemaitre, a critic Anatole France, a critic Emile Faguet, a critic Edouard Rod quite as much as he is a novelist; even Cherbuliz, one of the first, and long before Bourget, to introduce Cosmopolitanism in novels, is also of the school of critics.

There is little of the fire and transports of romanticism in Feuillet's first works of fiction; the novel which depicts passions had worked itself out during the romantic movement. Society, individuals, and the laws which govern them, having been sufficiently altered and modified by unbridled passion let loose, the kind of fiction which came after would necessarily be the fiction of observation. Thus Feuillet was destined to be the Abbé Prévost of his time, and give us in "M. de Camors" the synthesis of his century, as Abbé Prévost had summarised his in "Manon Lescaut." Feuillet's novels give an exact picture of elegant Parisian society during the Second Empire. The characteristic of them is neither passion as in the

novels of his predecessor, nor observation and study of social psychology as in those of his successors, Hervieu, Rod, and Bourget. It is a study of society, but of a society where libertinage and pleasure sail along with flying colours, overthrowing every obstacle in their onward course. One of the peculiarities of Feuillet's heroes is to be placed in situations where they are thwarted neither by laws, like the heroes of Paul Hervieu, nor by their conscience, like Bourget's characters.

Julia de Tréceur and M. de Camors accept no curb on their actions ; they go straight on, consulting nothing except their own desires. It is not passion, but satiety, which leads them to suicide. In their estimation, laws exist only to be set aside. In "Les Tenailles," as in "La Loi de l'Homme" (Paul Hervieu), we are in the presence of people who try to elude the rigours of that law which trammels them, the text of the novel being the suffering entailed by legalised life. They would like to change it, yet at the same time take it into account. It is the same with the romantic school. They fling moral considerations to the winds when under the empire of passion, but are conscious that they do so. The characteristic of Feuillet's heroes, on the contrary, is their apparent ignorance of legal or social checks ; the only guidance they accept is that of their good pleasure. Between Feuillet and the more serious psychologists we find a whole procession of "sub-Feuillet's" writing the story of "sub-Camors."

Time has passed ; the ancient landmarks remain. As in the beginning, the *Revue* is still the rendezvous of the leaders of every group. It still has its soldier, its sailor, its great lady, its Academician, its specialist in every branch ; here alone are so many varieties of excellence to be found. Loti has taken the place of Rivière, while Cousin and Ste. Beuve are replaced by Hanotaux ; it is still history, philosophy, and science. The original plan, the conception of an organ which should gather together all the intellectual superiorities of the country, that is the paternal inheritance which, left by the founder to his creation, remains impervious to changes.

"Magazines" may spring up and magazines may thrive ; indeed, they do thrive, according to the ableness of their

editors in choosing their staff. But the *Revue des Deux Mondes* is not properly a "magazine"; it is the meeting-ground for all formulated worths, whether scientific, political, or critical. The *Revue des Deux Mondes* is the "literary salon" of Europe. She may decay : she cannot be dethroned or replaced.

YETTA BLAZE DE BURY.

## THE THEATRE IN LONDON.

---

"THE AMBASSADOR," by John Oliver Hobbes; "RAGGED ROBIN," adapted from "Le Chemineau" by Mr. Louis N. Parker; "THE TERMAGANT," by Messrs. L. N. Parker and Murray Carson; "PELLEAS AND MELISANDE," translated by Mr. J. W. Mackail; "TERESA," by Mr. G. P. Bancroft.

It was with a light heart that I promised three months ago to return to the consideration of "The Ambassador." I forgot the summer holiday, and the havoc it works on one's critical personality. My opinions on theatrical affairs have suffered a sea-change. Even the best of plays seems a trivial and absurd thing on the beach under towering cliffs. One thinks of the stuffy playhouse with a certain contempt. The only critic I know who does not suspend his interest in the theatre in such conditions is my revered master and colleague, M. Sarcey. On his annual visit to Royan he follows the performance at the Casino with no less keen a zest than that which he takes to the Théâtre Français. *Oh quel dentiste! Il n'y a que lui!* I envy, but cannot emulate him. Why did I rashly say of "The Ambassador" three months ago that I was "unwilling to write of the play *au pied levé*?" That was the very moment to write about it. Now the mere lapse of time—apart from the sea-change I mentioned—has left me with only a faint and blurred memory of the subject. In the new volume of his "Impressions de Théâtre," M. Lemaitre points out how this lapse of time is bound to affect the critic's mood. "Even if," he says, "there were absolute rules for judging the productions of the mind, and everybody applied them in the same way; even if all critics had the same principles, the same tastes, and the same temperament; even if, having had the same intel-

lectual education and learned the same lessons from life, they possessed the same measure of literary beauty and moral truth, there would still remain this—that, for complete agreement, they would have to judge this same work within the same interval of time." Upon M. Lemaitre, it seems, the special effect of time to reflect—and to forget—is a cooling down of enthusiasm. We are not to think him more severe or less impressionable than he used to be. "It is not I who have changed, but it is certain that in a general way the new theatrical productions of my contemporaries strike me as less beautiful and less noteworthy now that I have to reckon them up once a month instead of every week." This remark comes home to me, for it happens that I have to reckon plays up on the very night of their production as well as three months later in these pages. And, to come to the point, I find I cannot recapture the first fine careless rapture of the impression I received from "The Ambassador," when it was produced at the St. James's Theatre last June.

Since then, however, I have had the opportunity of reading the play. To do that is not so much to revive as to revise one's original impression of it. I called it three months ago "a brilliant and delicate comedy." And, to be sure, so it is; but it is extremely thin. Its personages have more "manner" than solid character. We have no intimate knowledge of them. They do not get the chance of confiding in us. We see them in their social relations only, never alone. The very last moment of the play is typical of the whole. A man and woman have declared their love; it is a culminating point; some show of passion is clearly "indicated." But the *convenances* of the ball-room must be respected, and so we are fobbed off with this:—

ST. ORBYN : Juliet ! (*He moves to embrace her.*)

(*At this moment music is heard within : last waltz beginning. Couples emerge from behind every bush, and out of every corner.*)

ST. ORBYN : Aren't we alone ? (*Looking round.*)

JULIET (*nervously*) : Oughtn't one to be dancing ?

You think of the deliberately frustrated wooing in some novel of Miss Austen's. "John Oliver Hobbes" is of the same sex as the gentle Jane. But so was Mrs. Aphra Behn,



who went to the other extreme, and "fairly put all characters to bed." As usual, it is dangerous to generalise.

And yet the temptation to find—or to fancy—the influence of sex in the writer's work is too strong to be resisted. It must be remembered that female dramatists are rare, very rare, notoriously rare. They are like the "strong women" of the music-halls, women doctors, women journalists, and other ladies who compete with men on what has hitherto been held to be men's peculiar ground; one is curious to see the difference resulting from sex—or, if one cannot see it, to see if one cannot invent it. Where, then, do I find the feminine touch in "The Ambassador"? First of all, in its eponymous hero. St. Orbyn should not have given the play its title. For as an ambassador he does not exist for us, nor even as a man of the world, but only as an inhabitant of the *Pays de Tendre*. The only side of him we see is the side shown to women. All his life, according to the Princess Vendramini, he has "let women make fools of themselves about him," and now, at five-and-forty, he is prepared to make a fool of himself about a woman. Either way, he is never free from the obsession of woman. It is characteristic of him that the only reference this ambassador makes to the Powers of Europe concerns women: "The Powers of Europe are getting sick of these devoted wives who think that governments can be dissolved by inviting the right people to a dinner, or the wrong people to a crush." *L'homme à femmes*, the man in whose life there must always be a woman, if not a score of women, is, of course, an actual type. One thinks of Mérimée, and of how many more! But the Mérimée of the letters to Jenny Dacquin was also the Mérimée of the letters to Stendhal. St. Orbyn is a Mérimée who has been invented—all of a piece—by Jenny Dacquin.

Take, again, the rake of the play, that "dreadful man," as the good ladies call him, Hugo Lascelles. To be seen in his company is fatal to any girl's reputation. In reality he is only a sheep in wolf's clothing. His supper-party is the mildest of orgies. An American damsel performs a decorous skirt dance under the eye of her "mommer." It is the undergraduate's idea of dissipation: his aunt's bottle of gooseberry wine. A

dramatist of the coarser sex would hardly have been content with offering us so insipid a beverage.

And is there not a trace of the feminine in the indulgent view taken of Vivian Beauvedere's freak? He has stolen a cheque for a large sum, and then forged the endorsement. Poor boy! He is so thoughtless! But Vivian is not Nora Helmer. He must have had much more precise notions of what he was doing. One remembers that women have not to administer justice, and have always been curiously tender towards lawbreakers.

But it is by the women of the drama that one unerringly detects the woman in the dramatist. Naturally John Oliver Hobbes is less respectful to her sex than a man would be; they have no mystery for her—and she lets them have little mystery for us. They make love to the men, as women do in real life (I am told) frequently, but as the imaginary women of the male dramatist do seldom, if ever. Princess Vendramini invites St. Orbyn to see if the wind has ruffled her hair, to notice the expression of her mouth, and when the bait fails to take is frankly enraged by the *spretæ injuria formæ*. And take this passage between a couple who have just become engaged:—

GWENDOLENE (*rises*): Won't you kiss me, Bill?

SIR WILLIAM (*approaching her*): I thought I did.

GWENDOLENE (*after a pause*): Yes, it does seem rather chilly. Shall we go in?

SIR WILLIAM: You know we are such friends, dear Gwen, that you would not expect *raptures*, would you?

GWENDOLENE: No—no—not exactly raptures!

SIR WILLIAM: It is much more sensible, really, not to want you to catch cold.

GWENDOLENE (*walks up to him and looks into his face*): It must have been on such a night as this when Romeo climbed the wall of Juliet's garden. Oh, Bill, you do like me a little, don't you? People seem to think we are such icebergs!

SIR WILLIAM: That's because people are fools. (*With sudden and genuine feeling, embracing her.*) I am simply, awfully fond of you. (*Kisses her.*) There, will that satisfy you?

GWENDOLENE: Oh, quite!

I doubt if it would ever have occurred to a man to write that admirable little scene.

Nor would a man easily have invented the character of Lady Beauvedere, the slightly *passée* woman who loves St.

Orbyn, and has the mortification of seeing him enslaved by a girl of half her age. When a man puts a *passée* woman on the stage, he is apt—too apt—to make her ugly and ridiculous, the butt of all the youngsters in some uproarious farce. John Oliver Hobbes, as a woman, sees rather the pathos of the situation, and knows that pathos to be at its most poignant when beauty and freshness are beginning to wane, not when they are irretrievably lost. Lady Beauvedere is at an age when she finds it necessary to assure all her acquaintances that “she married very young.” The good-bye scene between her ladyship and St. Orbyn—the woman all dumb and helpless suffering, the man all tender and chivalrous consideration—was a little miracle of tactful writing. And its tact was unmistakably feminine tact.

Further, the women of the play use a frankness of language about one another which a man would hardly have ventured to put into their mouths. “I call her such a bounder,” says Lady Basler of Mrs. Dasney; and, again, “I cannot think why St. Orbyn does not settle down, and marry poor old Rosamond Vendramini.” And listen to the amenities of the new scandalous college:—

LADY BASLER: How well Gwen Marleaze is bearing the disappointment! I admire her so much.

LADY ALLWEATHER: So do I (*drowsily*). What with her long, long arms—some people *admire* an arm like a pipe stem—her amazing corpse-like complexion, and her large, mysterious mouth, I think her quite too fascinating!

LADY BASLER: Oh, you wicked creature!

LADY ALLWEATHER: Wicked? I assure you I admire her excessively. It is so difficult to describe a woman fairly. Words are so *bold*. By the bye, Edith, I did not see you at the Baron's wedding.

LADY BASLER: I never go where I am not invited, but then I am peculiar.

In sum, the internal evidence, I think, ought to satisfy us that this play could only have been written by a woman. The result is nearly all gain; if the men of the story are a little out of drawing, the women are singularly lifelike, and we are shown little intimate phases of their *éducation sentimentale* such as have not hitherto been subjected to the glare of the footlights. And the whole play has a tact, a grace, an urbanity—a quality invented by women, if we are to believe

Sainte-Beuve's account of Mme. de Caylus—which at once delight and flatter the spectator. He feels that he has been spending an evening with a witty woman of the world, who has condescended to be at her very best, and all to please him.

I have dwelt on the woman in the dramatist. It is time to speak of the dramatist in the woman. That John Oliver Hobbes has the true instinct of the theatre was evident from the very first act. She gave us a "preparation" which would have delighted M. Sarcey. St. Orbyn advises Lady Gwendolene to leave off wearing a certain brooch, and to see the effect on the priggish Sir William, who gave it her. Mark the outcome in Act II. :—

SIR WILLIAM : She (Lady Gwen) has behaved in the most touching manner—not a reproach—but, little things tell ! She no longer wears a small gift I gave her—a trifle—a moonstone brooch.

ST. ORBYN : Ah !

SIR W. : Every time I see her now I miss it, and it is as though a certain light had gone out of my life.

ST. O. : I attach, as you do, *immense* importance to the brooch episode.

SIR W. : I am glad you agree with me. That simple, unstudied act, I assure you, has cut me to the heart more deeply than any scene, any appeal could ever have done. It is by these means—so artless and so infinitely pathetic—that women conquer us.

And then she knows that next to a "preparation" a theatrical audience likes a "surprise." I do not know a better stage "surprise" than that in the third act of "The Ambassador," at the moment when St. Orbyn has met Juliet at a late hour in the compromising company of Hugo Lascelles. Appearances are terribly against her. All experienced playgoers know what to expect ; the lover will assume the worst, and challenge Lascelles. What does happen is this :

LASCELLES : Here is a fine scandal, and the worst of it is—I hope you won't mind it—but Miss Gainsborough has made me promise not to give you the smallest explanation of her visit here.

ST. ORBYN (*springing to his feet, radiant*) : Ah, I knew it ! Dear, innocent little creature. I knew it ! I knew it all along !

LASCELLES (*astonished*) : Knew what ?

ST. O. : My dear fellow, if she had *not* been innocent, she would have insisted upon nothing *but* explanations for the rest of your life and mine.

Note that this is something very much more than a stage "surprise." It bases a dramatic action upon common sense,

at the very moment when nine playwrights out of ten would base it upon convention. And, further, it deftly brings the play back into the key of comedy just as there was a danger of its modulating into drama. Indeed, nothing is more conspicuous in the play than the skill with which it is kept throughout on the plane of comedy. Most so-called comedies are dramas in disguise. "The Ambassador" is that very rare thing, a comedy which remains a comedy from first to last. And so I can repeat after reflection what I wrote in my last chronicle: that the author of "The Ambassador" "at once takes a foremost place among our playwrights." Needless to say that the work was perfectly presented by Mr. George Alexander and his company.

That prolific and versatile writer, Mr. Louis Parker, has had a hand in two plays during the season. One was "Ragged Robin," an adaptation of "Le Chemineau" to the language and landscape of Dorsetshire. I assume that everyone is familiar—readers of COSMOPOLIS at any rate have no excuse for being unfamiliar—with M. Richepin's idealisation of the tramp. In Burgundy (and in verse), I could perhaps believe in this vagrom man; in Dorsetshire (and in plain prose) I cannot. The picturesquely ragged, devil-may-care, ballad-singing itinerant belongs to an order of conventions which M. Lemaitre says we ought cheerfully to accept as being "antique and venerable." I confess this has to me a suspicious air of being an ingenious afterthought. A convention does not bore me the less because I call to mind that it has often bored me before. On the contrary. And for all his halo of antique convention this tramp is a mean skulking fellow. He deserts a woman whom he has seduced. When he returns to her at last it is by accident, and even then he will not stay to console her. We are, it seems, to excuse him everything because of his "nostalgia of the high-road."

I find it difficult. I could not so easily put my sense of rudimentary right and wrong to sleep. What did become drowsy over the play was my interest. In brief, "Ragged Robin" was, to my thinking, dull. The stage pictures at Her Majesty's were beautiful enough; and no effort was spared by

Mr. Tree and his comrades to make the thing plausible. But one was oppressed by the sense of this very effort.

Mr. Parker's other play, written in collaboration with Mr. Murray Carson, was "The Termagant," a fantasy in mixed prose and verse. Roderigo, a lieutenant of Columbus, woos the wilful Princess Beatrix of Moya, is at first spurned, and then takes possession of her heart. Scenes of hot and cloying passion alternate with others of somewhat stilted, high falutin comedy. Jealousy, an assassin's dagger, a poisoned ring, pomegranates—it is the very atmosphere of chocolate-box romance. For humour, you had a vague (and tiresome) copy of Sancho Panza. The dialogue honestly aimed at "literary merit"—but missed its aim. The truth is, such things are only tolerable when a great poet handles them. Messrs. Parker and Carson had bitten off a little more than they could chew; but it was, at any rate, a generous error. Miss Olga Nethersole, as the Princess, displayed some talent, marred by affectation and excess.

To see the difference between fantasy as handled by a merely clever man and as vitalised and "moralised" by a true poet, one had only to turn to M. Maeterlinck's "Pelleas and Melisande," in the adequate English version of Mr. J. W. Mackail. The exquisite beauty of his work is known to the whole world of letters; to the world of playgoers—a somewhat different world—it was revealed by the acting of Mrs. Patrick Campbell and Mr. Forbes Robertson. Mr. Martin Harvey's Pelleas was even better than that of Mlle. Mellot in the original performance by the "Œuvre" company, and that is saying a good deal. M. Gabriel Fauré had supplied appropriate music.

Not many years ago Mr.—now Sir Squire—Bancroft figured conspicuously in English versions of "Dora," "Fédora," and other pieces from the Sardou repertory. It is only natural then to find that a play by Sir Squire's son, Mr. G. P. Bancroft, should require the label, "School of Sardou." The pupil, like the master, has gone to work upon the principle. Take care of the situations and the characters will take



care of themselves. Most people have by this time come to the conclusion that there could not be a worse principle of play-writing, leading, as it must, to the construction of mechanism, not to the birth of an organism. That Mr. Bancroft will by and by come round to this opinion I do not doubt. Meanwhile, one cannot blame him for not yet having shaken off his doubtless hereditary belief in Sardou. There is this further excuse for him, that he has something of his master's gift for situation-finding. Situation No. 1 :—A ball-room ; giddy strains of waltz heard through open door ; diplomatists, starred and be-ribboned ; ladies in diamonds and *décolletage*. A sudden hush ; a corpse is borne in on a bier by shrouded brethren of the Misericordia (we are at Florence). Familiar contrast of frivolity and death. One of the ladies faints when the dead man on the bier is identified as the brother of the man she is to wed on the morrow. She has good reason to faint—it was she who killed him. Situation No. 2 :—The woman has driven a dagger into her heart, and as her life ebbs away she hangs swaying by a curtain, while minstrels on the balcony outside sing a serenade. Again the familiar contrast of frivolity and death. Clearly Mr. Bancroft started with these two situations and wrote his play round them. What he has written there is no need to describe here. It is fairly plausible stuff, but nothing more. And nowadays we insist on something more. When Mr. Bancroft has “found out” Sardou he will perhaps give us something more. “Sir, I can wait,” as Dr. Johnson said when assured that a dull companion would by and by grow entertaining. Let us imitate the Doctor's stoical patience.

A. B. WALKLEY.

## THE GLOBE AND THE ISLAND.

ST. ANDREWS, *September 22.*

THE extraordinarily complex, not to say chaotic, condition of European politics did produce something to justify the thumb-pricking of the observer, but happily it was an event the very reverse of wicked. Suddenly, without the slightest previous warning or anticipatory hint from the quarter whence all the rumours of war have sprung, and where the greatest preparations for war have been made—from Russia, whose naval expansion had just provoked a new British naval programme, from the Tsar, whose agents had pushed diplomatic enterprise to a perilously bold point, came a stronger plea for peace than has ever before been made to a warring world. On August 24, at the weekly diplomatic reception of the Russian Foreign Office, each Ambassador and Minister, as he greeted Count Muravieff, was handed a printed memorandum from a little pile upon the Minister's table. Each recipient supposed it to be something merely formal and unimportant, but a glance showed it to be a document of the most momentous interest, couched in language of remarkable frankness and eloquence. It read as follows, and the exact text should be carefully noted, as already a misapprehension of its purport has gained almost universal currency :—

The maintenance of universal peace and a possible reduction of the excessive armaments which weigh upon all nations in the present condition of affairs all over the world represent the ideal aims towards which the efforts of all Governments should be directed.

This is the view which fully corresponds with the humanitarian and magnanimous intentions of his Majesty the Emperor, my august master.

Being convinced that this high aim agrees with the most essential interests and legitimate requirements of all the Powers, the Imperial Government considers the present moment a very favourable one for seeking by way of international discussion the most effective means of

assuring for all peoples the blessings of real and lasting peace, and above all things for fixing a limit to the progressive development of present armaments.

During the last twenty years' aspirations towards general pacification have grown particularly strong in the consciences of civilised nations. The preservation of peace has been made the aim of international policy; for the sake of peace the Great Powers have formed powerful alliances, and, for the purpose of establishing a better guarantee of peace, they have developed their military forces in an unprecedented degree, and continue to develop them in spite of every sacrifice.

All these efforts, however, have not yet led to the beneficent results of the desired pacification.

The ever-increasing financial burdens attack public prosperity at its very roots. The physical and intellectual strength of the people, labour and capital, are diverted for the greater part from their natural application and wasted unproductively. Hundreds of millions are spent to obtain frightful weapons of destruction, which, while being regarded to-day as the latest inventions of science, are destined to-morrow to be rendered obsolete by some new discovery. National culture, economical progress, and the production of wealth are either paralysed or turned into false channels of development.

Therefore, the more the armaments of each Power increase, the less they answer to the purposes and intentions of the Governments. Economic disturbances are caused in great measure by this system of extraordinary armaments, and the danger lying in this accumulation of war material renders the armed peace of to-day a crushing burden more and more difficult for the nations to bear. Evidently, therefore, if this situation be prolonged it will certainly lead to that very disaster which it is desired to avoid, and the horrors of which strike the human mind with terror in anticipation.

It is the supreme duty, therefore, at the present moment of all States to put some limit to these unceasing armaments, and to find means of averting the calamities which threaten the whole world. Impressed by this feeling, His Majesty the Emperor has been pleased to command me to propose to all Governments accredited to the Imperial Court the meeting of a conference to discuss this grave problem. Such a conference, with God's help, would be a happy augury for the opening century. It would powerfully concentrate the efforts of all States which sincerely wish to see the triumph of the grand idea of universal peace over the elements of trouble and discord. It would, at the same time, bind their agreement by the principles of law and equity which support the security of States and the welfare of peoples.

The publicists of Europe were taken completely by surprise, and the journals of the Continent presented for a day or two an amusing spectacle, until they received their keynotes from an authoritative or an informed quarter. American comment alone was prompt and frank. The United States, said the organs of the Government, adapts its own forces precisely to its own needs, and these forces could not be modified to suit

the relationships of European States to one another. In Germany the newspapers which respond to the official *mot d'ordre* burst forth into warm eulogy of the Tsar's lofty sentiments, and declared that the Fatherland would never fall behind any other country in its devotion to peace and determination to preserve it to the very last. Meanwhile, the preparations for considerably increasing the German army have not, so far as I have observed, been relaxed. It is but fair to remember, however, at such a moment that for years no Sovereign has spoken so often, so vigorously, or more sincerely than the German Emperor in praise of peace and in deprecation of war. To France the Imperial manifesto was a blow between the eyes. It was first published without comment; then surprise, disappointment, irritation, and denunciation, according to the habit of the paper or the temperament of the writer, broke forth. *The Times* correspondent wisely took twenty-four hours to inform himself of public and official opinion, and then he bluntly declared that France regarded it as a stroke "perfidiously" dealt her by the hand of a friend. The French were first exasperated because the Tsar had not informed the Republic beforehand of his intention, as they claimed that an ally was in friendship bound to do. But on realising that Russia by consulting France would necessarily have defeated her own ends by giving to a spontaneously pacific proposal the aspect of a deliberated arrangement between two allied Powers, French commentators dropped this line of objection, and fell back upon the more obvious and more deeply-felt complaint, that the scheme, if successful, would simply set a seal upon the *status quo*, and would, therefore, destroy for ever French aspirations to recover Alsace and Lorraine. France, they said, had worked with intense patriotism for twenty-seven years, and had gladly imposed upon herself a colossal tax of both money and manhood, in order to take advantage of any occasion that might promise *la revanche*; she had allied herself with Russia to escape the dangers of isolation, and the necessity to squander her strength in other directions; she had placed huge sums—said to be as great as four hundred millions sterling—at the disposal of Russian

national finance ; and just at the time when her army was approaching its zenith of effectiveness, and was, indeed, superior to the traditional enemy by its quick-firing field artillery, Russia spontaneously and needlessly dashed every French hope to the ground, and rendered futile every effort and every sacrifice, by inviting the nations of Europe to a Congress which could only succeed by petrifying the "crime" of 1871. Even a foreigner cannot say that this reasoning is unjust. Frenchmen of all types presented it in language of startling force and frankness. It is safe to say that the Franco-Russian alliance is sinking at the foundations, and that all President Faure's diplomacy will be none too much to secure the aim which he has most closely at heart, namely, that during his tenure of the Presidential office the alliance should be in no way impaired.

And England? Opinion in England has not definitely crystallised in any direction, although the well-meaning enthusiasts who fancy that to cry aloud for peace is a good way to secure it have of course made themselves heard above all other voices. The Tsar's rescript need perhaps not be regarded, as a leading German paper at once described it, as "directed, if not exclusively, yet chiefly, against England"; yet the tyro in international affairs must see that the interest of England is far more deeply and more urgently involved than that of any other nation. There lies hidden in this Imperial appeal to the nations possibly the seed of the realisation of our chief national interest and aspiration, but beyond question there lurks in it also the germ of as grave a peril for us as the womb of the future has ever nourished.

We need not waste time in recapitulating the blessings of peace, and in reiterating our lamentations over the curse of huge armaments. Plenty of people will be found to proclaim the obvious. It may be taken for granted that every intelligent and morally minded human being earnestly desires that war may cease, and the inconceivably vast sums now poured into the sink of military expenditure either not taken from the people or else expended in productive consumption. Any man who fails to share this desire is either ethically a monster or intellectually a fool.

Similarly, it is needless to keep asseverating a conviction in the sincerity of H.M. the Tsar. Nobody who has had an opportunity of hearing, from those who know, of the character and the views of the young ruler, will hesitate to accept the Imperial rescript as the absolute, sincere *cri du cœur* of a devout lover of peace. For honesty of sentiment and courage of expression the invitation to the Peace Congress is beyond criticism. It has been suggested, on the one hand, that the rescript was practically the composition of M. Bloch, the Warsaw banker, and on the other, that the immediate origin of it lay in the Tsar's discovery that the German Emperor proposed, during his tour in Palestine, to issue from Bethlehem itself a manifesto to the nations ingeminating peace. Both suggestions are probably fictions, but even if true, they would not detract from the intrinsic merit of the act. It was, and will remain, a noble inspiration.

Having thus cleared the ground, we come to a very different issue. It is obvious that the Tsar could not have published a pronouncement fraught with such infinite possibilities without the consent of his Ministers. We are concerned, therefore, in the last analysis, with the motives of the small group of controlling Russian statesmen. These gentlemen are consummate diplomatists and profoundly patriotic Russians. They would not even feel it to be a compliment to be told that they were considering the interests of other countries. Russia first, last, and all the time, is their motto, as it should similarly be—given a wide and high interpretation—of any man who directs the fortunes of his own country. Why do they propose at this moment that a Peace Congress should be summoned to impose a halt in the rivalry of arms—a truce of God in the European camp? My own reading of the problem presents two answers:—

I.—*The rescript is a cry of distress.*

Russia stands to-day in need of *recueillement*. In every direction she has rapidly and widely expanded. Now she must digest her conquests. Her diplomacy, chiefly owing to the fatuity and futility of recent British policy, has been crowned with complete and unhopèd-for success. She has, for the moment, no more territorial wants. The *status quo* is



the summit of her ambition, until she is ready for the next move. Her army is pushed to the extreme of size, yet a vast sum is necessary to add to it the quick-firing field artillery without which she could not face Germany, her natural enemy. She recently announced a largely increased expenditure upon her navy, with the result that England promptly announced a larger one. The Trans-Siberian railway is eating gold to an alarming extent, and the end is far off and the returns farther off still. A widespread and serious famine is calling imperatively for heavy doles from the Imperial Treasury. The nobles are once more—for the second, if not for the third time—in urgent need of Imperial money to save them and their estates from bankruptcy. The last report of the Minister of Finance urged immediate and careful economy. Germany will no longer advance money in Russian loans. The Russian hand has at last touched the bottom of the French purse. M. de Witte is to-day calling upon the foreign financiers, whom not long ago he would have summoned to St. Petersburg. In a word, Russia, in a homely phrase, "has outrun the constable." Any safe arrangement by which she could escape from increased naval and military expenditure, and the prospect of a ruinous war, in the immediate future, would be a godsend to her. Hence this cry of distress.

II.—*The rescript involves peril for the British Empire.*

Some of the reasons for this are plain at a glance. For example, it threatens us with a dangerous dilemma. If we accept the invitation to the Congress, any measure of disarmament is agreed upon, and our fleet is permitted to fall below the ability to protect the Empire, how can we be certain that a few years hence advantage will not be taken of our weakness? On the other hand, if we refuse to disarm, our Continental rivals can point to us once more as the real danger to peace, the disturbers of European concord, the real enemy of all.

This is grave enough, but there is something graver. Russia has now reached a point where she must either hold her hand in the Far East, and make some kind of arrangement with us, or fight us. If she can file the edge of our sword or withdraw

the charge from our guns, she is relieved of a pressing anxiety. Russian statesmen know well that waves of sentiment sweep from time to time over the English people, carrying everything before them. Such a wave was in connection with the Bulgarian massacres. Another, which would have swept the country except for the insight and the courage of one statesman, arose over the Armenian massacres. If a similar wave of sentimental enthusiasm could be started in England in favour of disarmament it might well grow so strong that cooler and less impressionable people, and the "cynics in the arm-chairs of London clubs"—a designation with which I, for one, am not disposed to quarrel—would be powerless to arrest it. Then, by a masterstroke of diplomacy, England would have been led to tie her own hands, to blunt her own weapons, to betray her own fortress. Our rivals, in fact, often know us better than we know ourselves. At this moment, therefore, the sentimentalist in our midst is a peculiar danger.

It is not essential to the validity of the foregoing consideration, however, that it should have been deliberately foreseen and counted upon by Russian statesmen. If it is well-based, it is true, whether they foresaw it or not. The danger it briefly suggests is none the less because they did not plan it, while, if they did, we ought to admire their sagacity and respect their patriotism. I have never, as my readers know, had any sympathy with empty denunciation of Russian aims and Russian methods. I only want our statesmen to work as well for England as Russian statesmen work for Russia. Then each nation will come by what is properly its own.

An Austrian statesman is quoted as saying, after he had read the Tsar's encyclical, "This brings war within measurable distance." That is my own view, supposing that the Congress ever meets, and the European nations attempt to formulate their respective claims. Such an event seems more than doubtful; the risks would be too great, as the precedents are assuredly too disquieting. The inspiration of Nicholas II. will probably remain where it was conceived—in the region of the ideal. I am a firm believer in ultimate peace through disarmament, but I cannot hope it will be reached along this road. Human nature being what it is, and modern nations

being constituted and organised as they are, disarmament will only come, in my humble opinion, when war has been made so terrible, and so inevitably destructive to all concerned in it that no man will be willing to lead an army, and no army will be willing to follow a man. This consummation awaits no remote epoch. War on land is already approaching the impossible. The man who invents a destructive engine as superior to the Maxim gun as the Maxim gun is to the old Brown Bess, or the first inventor to secure a dirigible war balloon, will do more for peace than all the Congresses that could say Shibboleth.

\* \* \*

I have left myself but a little space for other matters. An Anglo-Egyptian army has utterly destroyed Mahdism, to the intense thankfulness, one would suppose, of every man who loathes blood-thirsty savagery. But the voice of the sentimentalist is heard in the land. The slaughter of brave Dervishes by modern arms of precision, we are told, was horrible. Ten thousand Dervishes were killed to one hundred Englishmen and two hundred Egyptians—a shocking misproportion. Do these critics mean that they would have preferred Sir Herbert Kitchener to lose half his force? Or would they have had the Anglo-Egyptian troops armed with smooth-bore muzzle-loaders and spears? It is astounding that the history of the Sudan since 1885 can be so forgotten. Perhaps they wish that half the Khalifa's Baggaras should have escaped to organise murder and desolation elsewhere? The ideal solution would have been for just enough of these irreconcilable fanatics to be killed to destroy their authority for ever, without the loss of a single Englishman or Egyptian. I have killed cobras, but I have never thought it imperative to go down on my hands and knees and give them battle on equal terms. When one goes about to extirpate venomous beasts one should do it as thoroughly, as quickly, and as safely as possible, and the Khalifa and his Baggaras were the venomous creatures of the Sudan.

The situation produced by the presence of the French at Fashoda was discussed in this article at length several months ago. It is not changed in any way. The claim of Egypt to

the Upper Nile is not open to question. The British Government has twice warned France that her presence there would be regarded as an "unfriendly act." I quoted in full Sir Edward Grey's words, which are now on everybody's lips. Captain Marchand will have to leave, for France will not declare war against us to keep him there. It is for diplomacy to find the formula of his farewell.

\* \* \*

So far from laying aside any of her ships because peace is secured, the United States is restoring them all to fighting trim as quickly as possible, despatching two battleships, the *Oregon* and the *Iowa*, to Manila, and even retaining her naval volunteers on their vessels. All this points to one cloud on the horizon. Germany has a fixed policy with regard to a part of the Philippines, and she has declared her policy privately, but frankly. American policy, so far as this has been decided upon, runs counter to it. One of the two countries will have to give way. It grows more and more difficult to see any solution except American dominion, in one form or another, of all the islands.

HENRY NORMAN.

## LITERARY BULLETIN.

### BOOKS.

WHAT IS ART? By LEO TOLSTOY. Translation from the Russian original by AYLMER MAUDE. Embodying the Author's last alterations and revisions. (Kond : The Brotherhood Publishing Company.)

This new book of Count Tolstoy's is the expression of his final opinion about Art. It is not the opinion of the author of "Anna Karénina" and "Peace and War," but it may prove pleasant to those who accept his later teachings as a new gospel. His utterances are always sincere, and cannot be put aside with indifference; in fact, he is one of the people who must be read, and our thanks are due to Mr. Aylmer Maude for this translation.

NORTHWARD OVER THE "GREAT ICE." By ROBERT E. PEARY. In two vols. (Methuen & Co. 32s. net.)

Mr. Peary's great journey across Greenland is one of the most important of modern explorations. His book is full of information, both about the country and its inhabitants. He has spent months among the Esquimaux, and believes them to have come originally from Northern Asia, and to be possibly the remnants of a Siberian tribe. He writes in a simple and intelligent manner, and supplements his text with photographs and maps.

A STUDY OF MARY WOLLSTONECRAFT and "THE RIGHTS OF WOMAN." By EMMA RAUSCHENBUSCH-CLOUGH, Ph.D. (London : Longmans, Green & Co. 7s. 6d.)

It has taken something like a hundred years for Mary Wollstonecraft's startling propositions on the subject of women's

rights to become almost commonplaces. Most of her theories have been, or are on the verge of being, carried out. She asks for equality in education, equality in civil rights, and equality both in mind and person. The "Vindication of the Rights of Woman" caused a great stir among her contemporaries, and laid her open to much misunderstanding. Miss Rauschenbusch-Clough endeavours to show her in a juster light, and deals with her subject in a spirit of patient research. This study of the pioneer of women's rights should be read by all who are interested in the movement of the present day.

MARIE ANTOINETTE. By CLARA TSCHUDI. Translated by E. M. COPE. (London : Swan Sonnenschein & Co.)

This study is well worth reading. Fräulein Tschudi has the historical sense, although she does not claim to make a serious contribution to history. She welds her material together with great impartiality, and interests us in all the actors in her drama. The translator deserves great praise.

IN THE CAGE. By HENRY JAMES. (London : Duckworth & Co. 6s.)

To give the plot of this charming and ingenious story would be to spoil the reader's interest. It is enough to say that it deals with the experiences of a girl in a telegraph office, and is written with even more than Mr. James's usual originality and cleverness. He draws his characters with few, delicate touches, yet they are living people, and we expect to meet them in the nearest post-office. They are not so remote as Mr.

James's people often are, and thereby gain in solidity.

THE STORY OF A PLAY. BY W. D. HOWELLS. (Harper & Co.)

Mr. Howells' novel shows that attention to detail, to the more delicate and evasive shades of feeling, which makes his work like miniature painting. Although his own style is so far removed from the dramatic, he has evidently a close knowledge of the way plays come to be written; indeed, we are inclined to suspect him of some kindly satire in his picture of author and actor in combination. Louise, the author's wife, is another of the long line of delightful women whom we have welcomed in Mr. Howells' pages.

RODEN'S CORNER. BY H. S. MERRIMAN. (London: Smith, Elder & Co. 6s.)

"Roden's Corner" is a novel about a financial swindle. The plot is extremely clever, and does credit to Mr. Merriman's powers of invention. His sense of humour, and his good style, joined to this dramatic interest, make a whole which it is difficult not to read at a sitting.

THE TOWN TRAVELLER. BY GEORGE GISSING. (Methuen. 6s.)

This novel is, in treatment at least, and in the author's mental attitude, a welcome and interesting respite from the weary sadness that pervades most of its predecessors. It is not that the author has ventured on fresh social ground; we have in this book, as of old, an elaborate and, in the end, convincing study of London's lower middle-class life, its vulgarities and meannesses, its gross or silly ambitions. But the general tone of the book is cheerful, at times almost boisterous, and, on the whole, one cannot but be grateful for the serenity and detachment Mr. Gissing has shown in the management of his puppets. We are not on the side of those who think that the seriousness of the book is impaired thereby; on the contrary, we believe this not unsympathetic cynicism to be bracing, and morally persuasive.

"RUBÁIYÁT OF OMAR KHAYYÁM." English, French, German, Italian, and Danish Translations, comparatively arranged in accordance with the text of FitzGerald's Version. With further Selections, Notes, Biographies, Bibliographies, and other materials. Edited by NATHAN HASKELL DOLE. In two vols. Illustrated. (London: Macmillan & Co. 24s.)

This polyglot version of Edward FitzGerald's classical translation of the Rubáiyát is not only in itself, presumably, of especial interest to readers of COSMOPOLIS, but contains, moreover, a fund of illustrative bibliographical and biographical comments bearing full witness to the industry, discreet enthusiasm, and scholarship that the editor and his staff have brought to bear on a subject hitherto obscured by careless ignorance or by the impossibility of access to authentic documents. The book should be in the hands of all lovers of the Persian poet, whose sweet and sad wisdom has now found worthy simultaneous utterance in five languages. The illustrations, to which in our opinion the poem can hardly be said to lend itself, are by Mr. Gilbert James and Mr. Garrett.

IMPERIAL AFRICA: The Rise, Progress, and Future of the British Possessions in Africa. By MAJOR B. F. MOCKLER-FERRYMAN, F.R.G.S., F.Z.S. Vol. I. —British West Africa. (The Imperial Press. 12s. 6d.)

Major Mockler-Ferryman's book on British West Africa is an opportune addition to "Imperial" literature, being published at a time when the interest taken in West African problems and prospects is rapidly spreading among a large section of readers. The author, who evidently knows his subject thoroughly, has spared no pains to make his history of those colonies—Gambia, the Gold Coast, Sierra Leone, and the Lagos—clear and entertaining to the general reader, as well as a source of reliable information to the student of our colonial expansion. In these columns especial attention should be drawn to a very interesting chapter on French and German activity in these parts. The



maps and illustrations which accompany the text are well chosen and excellently reproduced.

A HISTORY OF SPANISH LITERATURE.  
By JAMES FITZMAURICE-KELLY.  
"Series of Short Histories of the  
Literatures of the World." Edited  
by E. GOSSE. (Heinemann. 6s.)

The task of writing a short yet comprehensive history of Spanish literature could not have been entrusted to a more competent authority than Mr. Fitzmaurice-Kelly, whose Spanish edition of "Don Quixote" is a monument of labour and intelligent research. Sure scholarship, informed by a graceful and often brilliant literary talent, make this book an enjoyable as well as a trustworthy addition to this excellently conducted series of "Literatures of the World" under the general editorship of Mr.

Gosse. A good bibliography and index add considerably to the usefulness of the volume as a book of reference for students.

#### BOOKS RECEIVED.

THE COMING PEOPLE. By CHARLES F. DOYLE. (H. R. Allenson.)

A HISTORY OF SPANISH LITERATURE.  
By JAMES FITZMAURICE-KELLY. C. de la real Academia española. "Literatures of the World" Series. (Heinemann. 5s.)

ROUSSEAU AND EDUCATION ACCORDING TO NATURE. By THOMAS DAVIDSON. "The Great Educators" Series. (Heinemann. 5s.)

RODMAN THE BOATSTEERER. By LOUIS BECKE. "The Green Cloth Library." (T. Fisher Unwin. 6s.)

#### THEATRES.

THE ADELPHI THEATRE.—The crudity of the old "Adelphi" melodrama has of late years been gradually mitigated, and in Mr. George R. Sims' *Gipsy Earl* there is something more to be taken into account than sensational situations and stereotyped heroics. The situations still hold their own in this play, but they are in more or less logical connection with the development of the plot, and Mr. Sims has given us, besides, in comparatively simple language, a certain plausibility of motive and action.

DRURY LANE THEATRE.—*The Great Ruby* is a long and somewhat wearisome melodrama, by Mr. Cecil Raleigh and Mr. Henry Hamilton. The effects produced are of the highly sensational order, and to those who relish that particular sort of ingenuity and resource in stagecraft the play may be recommended without reserve.

THE GARRICK THEATRE.—*Teresa*, a three-act play by Mr. George Pleydell Bancroft, is a tragedy dealing with

modern Italian life and circumstances. The piece is plausible in psychological development, and not without strong dramatic situations. Miss Violet Vanbrugh's impassioned and convincing rendering of *Teresa* was received with something like enthusiasm by a first-night audience, and will certainly add to her growing reputation as an actress of serious intellectual power.

THE GLOBE THEATRE.—*Tommy Dodd*, a play in three acts, by Mr. Osmund Shillingford, does not rise, either in originality of conception or skill of execution, above the ordinary ruck of ephemeral farces. It is amusing in parts, and, so far as the acting is concerned, the company deserves congratulation for the precision and *clan* with which they render the misconceptions and the consequent bewilderment of two young married couples.

HER MAJESTY'S THEATRE.—*The Ter-magant*, by Mr. Louis N. Parker and Mr.

Murray Carson, is a four-act tragedy in which the authors have set themselves a task of considerable literary ambition. The play is thin in conception, and seems to have been written with an eye on the vigorous if somewhat uncultured talent of Miss Olga Nethersole.

**THE LYCEUM THEATRE.**—The power and distinction shown by Mr. Forbes Robertson in the rôle of *Hamlet* has caused the world of playgoers to look forward with considerable curiosity to the present revival of *Macbeth* at this theatre. The actor's recent success cannot be said to have altogether repeated itself, although his conception of the Thane as a coward in the contemplation of danger, and resolute in the face of it, is rendered with subtlety and intellectual grasp. Mrs. Campbell's *Lady Macbeth* is a strenuous piece of acting, most convincing, perhaps, where persuasion rather than force has to secure her end. Taken as a whole, this revival has not belied anticipation.

**THE LYRIC THEATRE.**—*Little Miss Nobody* is another musical comedy, in two acts, by Mr. H. Graham writing the music, and Mr. Arthur E. Godfrey, the latter in partial collaboration with Mr. Landon Ronald. The play is bright and lively throughout, and the pains which have evidently been given to the scenery and mounting are fully justified in the result. The dancing and singing are particularly good, and the company acts with a spirit and *ensemble* worthy, perhaps, of higher things than this amusing little comedy, which, if we can judge by the very cordial reception given to it on the first night, promises to hold the boards for some time.

**THE PRINCE OF WALES'S THEATRE.** *La Poupée*, which enjoyed so long a run at this theatre, has not been advantageously replaced by *The Royal Star*, a musical comedy in three acts by M. Maurice Ordonneau and Mr. Francis Richardson, with music by M. Justin Clerice. The "book" is somewhat meagre, and the music lacks originality. The scenery and costumes are, however, pretty and effective. The company,

which is a strong one, made the most of a poor situation, but their efforts were not able to raise the piece to the present standard of light musical comedy. The plot, such as it is, bears a faint resemblance to that of *Trilby* of "*The Hells*," the hero and heroine being respectively an actress (the Royal Star) and a member of the Perpetual Purity League, who meet, and naturally fall in love.

**THE SAINT JAMES'S THEATRE.**—Mr. and Mrs. Kendal, at the head of a touring company, have returned to their old quarters at the St. James's, and brought with them a farcical comedy by two actor-playwrights, Mr. Ernest Hendrie and Mr. Metcalfe Wood. *The Elder Miss Blossom*, which has, we understand, already obtained considerable favour in the provinces, is an amusing entertainment based on the complications arising from a proposal having reached an elderly maiden aunt instead of the niece for whom it was intended. The aunt, who imagines she has good reasons for anticipating these attentions, accepts the offer, with the result of misunderstandings that it is needless to analyse here. Poetic justice is administered in the end, for the middle-aged hero marries the elderly maiden aunt, the more conveniently as her niece has in the meantime fallen in love with, and become engaged to, an eligible young clergyman. Mr. and Mrs. Kendal have lost none of their hold on London playgoers, if we may judge by the warm welcome with which they were received back to town.

**THE SAVOY THEATRE.**—Revivals of *The Sorcerer* and *Trial by Jury*.

**THE VAUDEVILLE THEATRE.**—*Her Royal Highness* is a "fairy" musical extravaganza from the pens of Mr. Basil Hood and Mr. Walter Slaughter. The success this piece has already met with in the provinces does not seem to have failed it on London boards. There is plenty of quaint fancy and humour throughout, and it may be welcomed as a change (for the better) from the authors' previous and more facile productions, *Gentleman Joe* and *Orlando Dando*.

## NOTICES OF REVIEWS.

THE NINETEENTH CENTURY REVIEW. September.—*Endymion* is the somewhat audacious title Mr. Stephen Phillips has given to the poem with which this number of the *Review* opens. It should not be missed by students of contemporary English poetry at its best.—Admirers of Mr. Herbert Spencer's work will read with interest an article from his pen, entitled *What is Social Evolution?*—a somewhat special development of the philosopher's already well-known views on this subject.—Mr. Frederic Harrison, while paying full tribute to the fine qualities of Froude's work as literature, severely censures his historical methods as careless and often inaccurate.—Mr. C. A. Moreing writes on *A Recent Business Tour in China*. He regards with dismay the practical annexation of New-Chwang, and the general increase of Russian and French influence in China at the expense of British.—Under the title of *Vitalism*, Dr. John Haldane upholds the theory of a veritable soul or spirit in man as apart from matter, which, indeed, it moulds to its own ends and uses.—Mr. H. Schütz Wilson contributes an agreeable anecdotic paper on *Paris Prisons During the Terror*.—Mr. Oswald John Simon attacks *The New Zionism* in an article that points out with truth why the real mission of Zion is universal, as distinct from "national."—Father Clarke, criticising, from the Roman Catholic standpoint, Mrs. Humphry Ward's last work, *Helbeck of Bannisdale*, maintains that it is little better than a caricature of "Things Catholic."—Mr. Edward Dicey discusses *The New American Imperialism*, which he accepts as the natural and inevitable evolution of an English-speaking people.—The well-known Catholic apologist, Mr. W. S. Lilly, having posed the question, *What was Primitive Christianity?* acknowledges, with commendable candour, that its characteristics were more akin to Methodism in its spirit and purpose than to the highly organised Christianity of to-day.

THE FORTNIGHTLY REVIEW. September.—*The British Record in China*, by

Mr. Alexis Krausse, is an interesting and fairly exhaustive account of the spread of British enterprise and interests in the Celestial Empire.—According to Mr. Theodore Andrea Cook, who mainly bases his argument on a letter from Monroe to Jefferson, *The Intention of the Monroe Doctrine* foresaw the ultimate necessity for an Anglo-American alliance.—An interesting literary contribution to this number is Mr. J. E. Bailey's paper on the political work of *M. Joseph de Herédia*, which he has no hesitation in placing among the greatest achievements of modern French literature.—Mr. J. Henniker Heaton describes with all the authority of his experience the long struggle with which *Imperial Penny Postage* has at last, in so large a measure, been brought about.—Mr. Albert D. Vandam contributes to Dreyfus literature a readable article he calls *The Spy Mania and the Revanche Idea*.—The more or less authoritative exposition of *The Carlist Policy in Spain*, by the Marquis de Ravigny and Mr. Cranston Metcalfe, forms an interesting document to those concerned with the present internal crisis through which Spain is passing.—The most important part of Major Arthur Griffiths' article, *Kitchener and Khartoum*, deals with the future government and military reorganisation of the conquered provinces.—Of the two articles on *Prince Bismarck*, the first, by Mr. William Harbutt Dawson, is mainly composed of personal recollections, while the second, from the familiar pen of "Diplomaticus" treats of the *The Peace of Bismarck*, and lays emphasis on the statesman's long and untiring ministerial endeavour to preserve European peace.

THE CONTEMPORARY REVIEW. September.—Dr. E. J. Dillon contributes, under the heading of *The Coming of Carlism*, a well-informed paper dealing with the causes that will probably, if not necessarily, lead to a Carlist revolution.

—Mr. Archibald Little writes on *The Yangtse Valley and its Trade*.—Miss Goodrich-Freer acquaints us in an article of no little literary charm with *The Christian Legends in the Hebrides*, as they

are still current among the islanders. The author is evidently closely familiar with her subject.—Mr. John Hollins writes from the "private's" point of view concerning the internal organisation of *The Salvation Army*. He suggests that the rank and file should be given a larger share in the management of the Army.—A writer who signs himself Tokiwo Yokoi discusses *New Japan and Her Constitutional Outlook* in a spirit of sober and discerning optimism.

THE NATIONAL REVIEW. September.—Mr. Walter B. Harris, in the course of a discussion of *The Morocco Question and the War*, proposes that coercion should be used towards Spain by the European Powers, should she attempt to make political capital out of the present state of affairs in that country, an event, in the writer's opinion, by no means improbable.—Mr. H. W. Wilson repudiates the idea of *An Anglo-Russian Understanding*, as being Utopian when confronted with the real facts of the situation.—"Huguenot" contributes an interesting series of *Letters of Captain Dreyfus to Madame Dreyfus*.—Mr. Maurice Lowe's chronicle of *American Affairs* is of especial interest this month.—Professor Oliver Lodge explains to the uninitiated the reasons which have brought about the high esteem in which Lord Rayleigh is held by the scientific world.—Mr. W. R. Lawson points the moral of the recent "Hooley" scandal in an article entitled *Company Promoting à la mode*.—"Grille's" *Impressions of the House of Commons* is an amusing record of Parliamentary daily life as noted by a candid and amusing observer from the outside.—Mr. P. McGrath devotes some pages to an exposition of the grievances caused by *The French Treaty Rights in Newfoundland*.

THE WESTMINSTER REVIEW. September.—A writer who signs himself "A True Liberal," urges his party, in an article entitled *The Liberal Party and the Death of W. E. Gladstone; Burying Cæsar and After*, to hold firmly to Home Rule, the abolition of the House of Lords, womanhood suffrage, quaterennial parliaments, and the payment of mem-

bers. It sounds very like the programme of a fourth Party.—"Ignota" continues her analysis of *The Part of Women in Local Administration*. The article is full of useful information to those concerned with the technical administrative capability of women.—Mr. T. F. Hewitt provides another instalment of his learned treatise on *The History of the Forms and Migrations of the Signs of the Cross*.—Mr. Oliphant Sineaton contributes some curious information with regard to *American Legends among the Australian Aborigines*.—Mr. Archer W. White, in an article entitled *Suzerainty over the Transvaal*, maintains that it is a suzerainty in name only, and proceeds to attack Mr. Chamberlain's Colonial policy as the root of all present misunderstandings in South Africa.—"An Onlooker" discusses the causes which have led to *The Strike of Colliers in South Wales*. His sympathy is evidently with the owners in the present dispute.—Mr. Henry Melancthon Strong writes a eulogistic article on Mme. Sarah Bernhardt.—Mr. T. Hudson has to say *A Few More Words on Dogs*.—Articles dealing with topical religious questions are *Religious Doctrine not Theological Creed*, by Mr. Charles Ford, and *The Dangers of Ritualism*, by Giovanni Della Vecchia.

#### AMERICAN REVIEWS.

THE NORTH AMERICAN REVIEW. August.—Mr. T. W. Russell, who is Secretary of the Local Government Board, contributes a lucid and well-informed paper entitled *What the Unionists have done for Ireland*. After pointing out what the present Government has done to promote Irish reform, he ends his article with a scheme of further plans that remain to be carried out, the most important of them being the buying out of the "grazing" tenants.—Mr. Edmund Gosse gives an interesting account of the work of Shakespearian scholars during 1898, a year which has put forth Mr. Sidney Lee's biography, Dr. Georg Brandes' two-volumed monograph, Mr. Furness's essay on "The Winter's Tale," and Mr. Geo. Wyndham's admirable introduction to the poems

—A Canadian Liberal points out the difficulties in the way of *The Anglo-American Joint Commission*. — Mr. John Foord endeavours to prove that the commercial supremacy of the world will pass, and is already passing, into the hands of the United States, owing to the cheapness of freight on the Great Lakes, and her ability to produce the cheapest pig iron. — Mrs. Elizabeth Bisland writes as an advocate of man's superior rights over woman, urging man to resume the high seat he has abdicated. She takes the Spanish-American war as an example of the fact that this inequality of the sexes will, under any circumstances, assert itself whenever there is strong occasion for it. — Mr. Louis Windmuller pleads the cause of cremation *versus* burial, both on the ground of economy and sanitation. — We quote a passage from the article of Dr. H. Pereira Mendes, describing the "Ideal Government of Zionism":—"The Jewish State will have no political aims or colonial enterprise. It may not extend its borders beyond the ancient lines of the Bible from west 'the river of Egypt' to east 'the Euphrates,' and north from the white mountains (Lebanon) to the deserts on the south. Thus it will be eminently qualified to act unbiassed by its own interests as arbitrator between the nations of the world when political differences of importance may arise." — Professor C. Waldstein, an enthusiastic advocate of *The English-speaking Brotherhood*, thus summarises the causes which make for the political union he has so much at heart:—"A common country; a common nationality; a common language; common forms of government; common culture, including customs and institutions; a common history; a common religion, in so far as religion stands for the same basis of morality, and, finally, common interests. In the case of the people of Great Britain and of the United States seven of these leading features are actively present." — Mr. Andrew Carnegie enters a vigorous protest against the retaining of American possessions beyond the seas. "To-day," he says, "the Republic stands the friend of all nations, the ally of none; she has no

ambitious designs upon the territory of any Power upon another continent; she crosses none of their ambitious designs, evokes no jealousy of the bitter sort, inspires no fears; she is not one of them, scrambling for 'possessions'; she stands apart, pursuing her own great mission, and teaching all nations by example. Let her become a Power annexing foreign territory, and all is changed in a moment."

THE ARENA. August.—Dr. John Clark Ridpath rejects the idea of an Anglo-American alliance on the ground that England is still an associate of the European Powers, with whom the austere virtue of the United States should have no dealings, and because the organisation of English society, based on an hereditary monarchy, the House of Lords, and the laws of primogeniture and entail, is aristocratic and essentially hostile to the ideals of pure American democracy. — Dr. F. E. Daniel contributes a weighty paper to the discussion of *The Responsibility of the Insane*. — There are three papers dealing with the questions of religious organisation and social reforms: *The Churches and Social Questions*; *Manhood in the Pulpit*, by the Rev. G. W. Buckley; *The Religious Press and Social Reforms*, by the Rev. R. E. Bisbee; and *The Church and the Masses*, by T. S. Lonergan. The first is the most important of these three articles. — Mr. B. O. Flower does not share Dr. Ridpath's dread of European or English contamination; on the contrary, he is decidedly in favour of *The Proposed Federation of Anglo-Saxon Nations*. "To recapitulate," he says, "these things may be put down as results which would be achieved by such a union: The supremacy of the Anglo-Saxon world; the spread of constitutional government, based on an ever-broadening suffrage; the checking of the threatening aggressions of absolutism; the fostering of free speech and free thought through the world; the union of peoples so formidable as to make war almost impossible; the commercial supremacy of the Anglo-Saxon world; the placing of the United States second to no commercial power; and, lastly, the



securing of an ally which would prevent any Continental Power from meddling with American affairs."—Mr. B. O. Flower also contributes a paper on *Socrates: Philosopher, Seer, and Martyr*. Two other articles, *Japanese Home Life, as contrasted with American*, by a Japanese writer, and *The American Girl; her Faults and her Virtues*, are pleasant reading.

THE FORUM, August.—The greater part of the articles in this number deal with purely American questions. We mention, without further comment: *New Constitutional Amendments in the United States*, by James Schonler; *The Development of the Policy of Reciprocity in the United States*, by T. B. Osborne; *America's Need of a Permanent Diplomatic Service*, by G. L. Rives; *How a Savage Tribe is Governed*, by Major J. W. Powell; and *The Repetition of History in the American War with Spain*, by S. Leonard Thurlow.—Articles of more general interest are Mr. Brooks Adams' *The Spanish War and the Equilibrium of the World*, Herr Albert Schäffle's paper on *Austria-Hungary under the Reign of Francis Joseph*, and an extremely interesting forecast of *The Future of Great Telescopes*, by Mr. T. J. J. See.—Professor T. H. Hyslop describes some recent experiences in occultscience, under the heading, *The Problem of Immortality: Some Recent Mediumistic Phenomena*. The author makes no attempt to mitigate his opinion that the theory of "spiritistic communication is the easier explanation"; easier, that is, than the thought-reading, telepathic theory.—Professor Brander Mathews contributes a thoughtful paper advocating *A New Trial of Old Favourites in Literature*.

HARPER'S MONTHLY MAGAZINE, September.—The most important contribution to this number of the magazine is Mr. James Bryce's article, *Some Thoughts on the Policy of the United States*. On the whole, Mr. Bryce is against the new American "Imperialism." He does not think the example of European nations is of a nature to encourage America in new departures of foreign policy. He says with regard to her ability to

meet the technical call on her administrative capacity:—"It is a further question whether the United States possesses the machinery needed for the administration of dependent and remote dominions. Here the experience of Great Britain is alone in point, for the Russian government of subject countries is almost purely military, and neither France nor Germany has yet had time to make colonial administration a success. Spain and Portugal have failed irretrievably. The Congo State makes a feeble attempt. Holland mismanaged the Cape and works Java simply as a profitable estate from which she draws a revenue. Britain has by slow degrees, and after many mistakes and troubles, worked out a pretty good system for India and her Crown colonies. She has done it by creating a large staff of trained administrators, who form a permanent service, carry on a fixed body of rules, maxims, and traditions, and are carefully supervised by the Indian Office and the Colonial Office at home. The largeness of the field has rendered it possible to make Indian service and Colonial service careers which attract able men, and in which there is plenty of promotion, with high distinction to be won. The United States has now nothing in the least resembling the India Office or the Colonial Office." In conclusion, Mr. Bryce ventures to think that "the United States . . . will render a far greater service to humanity by developing a high type of industrial civilisation on her own continent—a civilisation conspicuously free, enlightened, and pacific—than by any foreign conquests."—There are several good illustrated articles, Mr. Jackson's *Days in the Arctic*; *Louis II. of Bavaria*, by the Rev. Alexander Mackay-Smith, and *Social Life in the British Army*.—Professor Bushnell Hart in an article on *The Experience of the United States in Foreign Military Expeditions*, points out that the foreign policy of the United States is by no means one unbroken record of peace and non-intervention, and he glories in the "increase of territory and prestige which the expeditions have brought to the nation, even when unrighteously undertaken."

Editor: F. ORTMANS.



## LES "NOCES NOIRES" DE GUERNAHAM.\*

---

### I

LE *pardon* finissait. L'ombre hâtive des nuits d'octobre était descendue sur la petite bourgade bretonne, dénouant les danses, dispersant les couples, le long des routes crépusculaires, à travers le silence des campagnes endormies. Emmanuel Prigent, dont le cœur n'avait pas encore parlé et qui n'avait pas de "douce" à ramener chez elle, demeura un instant sur la place à regarder "l'homme aux chansons" rassembler ses feuilles volantes ; puis, après une courte discussion avec lui-même, il s'achemina vers l'auberge.

Il se sentait triste... La solitude, sans doute ; peut-être aussi une raison plus intime, certain malaise d'âme qui, depuis quelque temps, assombrissait sa pensée, ne lui permettait plus de jouir de la vie, béatement, comme par le passé. En vain s'était-il efforcé de réagir contre ce singulier état d'esprit dont sa cervelle obscure de paysan ne parvenait même pas à débrouiller les causes. Qu'est-ce donc qui avait pu altérer ainsi en lui, peu à peu, la belle source de joie de ses vingt-cinq ans ? Il s'était rendu au pardon de Saint-Sauveur avec l'espoir d'y rencontrer une somnambule, une "voyante" assez lucide pour l'éclairer sur son cas. Connaître sa peine, comme dit le proverbe, c'est déjà la moitié de la guérison. La vieille sibylle qu'il était allé consulter dans son chariot, là-bas, derrière la fontaine, n'avait su que lui débiter des niaiseries, des fariboles, les

\* On appelle "noces noires," en certains cantons de la montagne bretonne, les secondes nocces de veufs ou de veuves, sans doute parce qu'en pareil cas on ne quitte point le deuil pour se remarier.

mêmes exactement qu'elle avait contées à vingt autres, comme de lui assurer, par exemple, qu'il se languissait d'amour et que, seule, une brune aurait la vertu de dissiper son mal. Amoureux, lui ! Ah bien ! elle pouvait se flatter de lire dans les cœurs, la somnambule ! Jamais encore il n'avait regardé une femme, autrement que pour le plaisir, du temps qu'il était soldat. C'était si vrai qu'à Guernaham, — où, de domestique principal, il était passé chef de labour depuis la mort du maître —, les servantes, blessées de ce qu'il ne faisait aucune attention à leurs agaceries, l'avaient surnommé Prigent le Dédaigneux. Non qu'il professât pour le sexe le dédain qu'on lui attribuait : il n'avait pas les idées tournées de ce côté, voilà tout. Il avait bien assez à s'occuper par ailleurs : un domaine d'environ trente journaux de terres arables à tenir en état, un personnel volontiers indocile, si non récalcitrant, à manier et à conduire, tout cela dans une maison où il n'était lui-même qu'un subalterne, et sous la direction d'une jeune veuve sans expérience, à peine émancipée du couvent par quelques mois d'un mariage qui n'avait été pour elle qu'une agonie, qu'une passion, et dont elle n'avait fini de se remettre !... Pauvre Renée-Anne, si frêle, si menue et, comme on dit à la campagne, si "demoiselle," comment son père, le vieux Guyomar, avait-il pu la laisser épouser ce Constant Dagorn, cette brute ?...

## II

C'est à Lyon-sur-Rhône — où il était pour lors en garnison — qu'Emmanuel avait appris les noces de sa parente ; car elle était un peu sa cousine à la mode de Bretagne, cette riche héritière, les Prigent et les Guyomar ayant mêlé leurs sangs autrefois, quand les ancêtres dont il était issu faisaient encore figure parmi les notables de la paroisse.

— La malheureuse ! s'était-il écrié, en repliant la lettre qui lui avait apporté la nouvelle.

Il ne connaissait que trop le Dagorn, pour s'être rencontré avec lui en maintes occasions, aux charrois d'automne, aux assemblées de printemps : et tout de suite sa première pensée avait été pour plaindre la si délicate Renée-Anne de tomber entre les mains de ce rustre, de cette espèce d'hercule paysan, qui tenait moins de l'homme que du taureau dont il avait la

force, les colères aveugles et aussi la stupidité. Jamais, toutefois, il n'eût osé concevoir, même d'un tel être, les abominables violences auxquelles il dut assister à Guernaham. Le hasard avait voulu qu'à son retour du service la place de valet de char-rue fût vacante chez Constant Dagorn. "Personne n'y reste," affirmait-on de toutes parts au soldat libéré : "mieux vaut se faire ramasseur de crottin sur les routes que d'accepter de vivre dans un pareil enfer !" Ce fut peut-être la raison qui, plus encore que la nécessité d'assurer sa subsistance, décida Emmanuel Prigent à se présenter. Dès qu'il eut exposé le but de sa démarche, il crut lire une sorte de gratitude attendrie dans le regard que fixa sur lui Renée-Anne. Quant à Dagorn, dont l'haleine empestait l'alcool, il marqua une satisfaction goguenarde de voir s'offrir chez lui, comme domestique, un jeune homme de sa parenté. "Tope-là !" bégaya-t-il d'une voix pâteuse, et, pour arroser le pacte, il força le nouveau "char-rueur" de vider avec lui une bouteille de genièvre aux trois quarts bue depuis le matin.

Car, les dernières lueurs d'une intelligence qui n'avait jamais brillé que d'une flamme incertaine, il achevait de les perdre dans l'ivrognerie, le misérable ! Et d'autres vices lui étaient venus, des vices abjects, innombrables, qui n'étaient plus d'un chrétien, mais d'une bête... Oh ! ce premier hiver, à Guernaham ! Emmanuel en avait gardé une impression sinistre. Il couchait, selon l'usage, dans l'écurie, avec les chevaux. Parfois, très avant dans la nuit, le matin déjà proche, il entendait Dagorn rentrer, en s'épaulant aux murs, dans le logis d'habitation que les maîtres occupaient seuls. Et de l'intérieur de la cuisine, où était leur lit, — le lit héréditaire, à gauche de lâtre, — s'échappaient soudain des jurements, des vociférations obscènes, suivies d'un bruit sourd de piétinements et de coups. Alors, entre ses draps de toile bise, tout son corps bouillait : il brûlait d'envie de se lever, de courir au monstre, de l'empoigner à la nuque et de lui ployer la tête à terre, comme on fait pour les bœufs affolés. Mais il n'osait, à cause de Renée-Anne. Il sentait confusément que son intervention, en ces occurrences pénibles, l'eût froissée au plus profond de ses pudeurs de femme. Il n'avait pas été sans remarquer de quelle réserve, chaque jour plus hautaine, elle s'enveloppait dans son martyre.

Ne poussait-elle pas l'héroïsme jusqu'à prendre devant son père la défense de son mari, jusqu'à feindre aux regards du monde des gestes d'une tendresse câline pour ce bourreau bestial et répugnant ?

Une nuit, cependant, par extraordinaire, elle avait appelé Emmanuel à son aide. Ivre-mort, le Dagorn avait buté contre la marche du seuil et s'était allongé à la renverse, la face baignant à demi dans le purin de la cour. Trop faible pour soulever cette masse, Renée-Anne vint heurter à l'huis de la crèche, héla doucement son cousin. A eux deux ils avaient transporté l'homme dans le lit et lavé ses souillures immondes. Puis, après quelques paroles de remerciement, la jeune femme, en congédiant Emmanuel, avait ajouté :

— Inutile d'ébruiter la chose, n'est-ce pas ?... C'est, d'ailleurs, la première fois que cela lui arrive. D'ordinaire, il tient mieux la boisson.

Cette chute avait dû casser quelque ressort vital dans la puissante organisation de Constant Dagorn. A partir de ce moment, on le vit décliner de jour en jour. Ses muscles de fer s'amollirent, sa chair énorme coula, des taches de lèpre cadavérique se montrèrent çà et là sur sa peau, comme si le travail de la mort était commencé. Il ne parut plus aux champs, renonça même à se trainer aux cabarets d'alentour. Mais, au lieu de s'éteindre, sa fureur de boire s'était comme exaspérée. Il s'imaginait puiser dans les bouteilles un élixir de vie capable de réparer les forces qui l'abandonnaient. Il avait des regards, des gestes de fou. Des luxures étranges, nées de l'alcool, hantaient son cerveau. On était aux mois tièdes, dans la saison des foins. Le débraillement des faneuses qui rentraient en sueur, leur chemise de chanvre collée à leurs seins, excitait chez lui des rires convulsifs, faisait passer dans ses yeux des désirs effrayants de damné. Et, le soir, après la clôture des portes, les scènes de ménage continuaient de plus belle.

— Il ne crèvera pas avant de l'avoir tuée ! se disait le charreur en prêtant l'oreille à ce sabbat, à cette horrible "messe noire" dont Renée-Anne était l'hostie douloureuse, farouchement résignée.

S'il n'avait bondi à son secours, malgré elle, certain soir de

juillet, on l'eût assurément couchée morte, le lendemain, dans le cimetière de la paroisse. Il frémissait encore d'indignation à ce souvenir, et aussi d'une autre sorte de trouble qu'il ne s'expliquait pas... C'était un dimanche. Il s'était attardé au bourg à jouer aux quilles. En traversant l'aire pour gagner son étable, il vit la fenêtre de la cuisine éclairée. Par instants, une ombre passait, avec des gesticulations bizarres. Une curiosité le prit, une irrésistible envie de *savoir*. Il s'approcha sur la pointe des pieds, appuya son front à la vitre et demeura quelques minutes hébété, refusant d'en croire ses yeux, figé comme devant le spectacle d'une abomination de l'enfer. Cette brute satanique de Dagorn allait et venait d'un bout à l'autre de la pièce, un grand fouet de charroi dans sa main droite et, tordue comme une longe autour de son poignet gauche, la brune chevelure de Renée-Anne dont le corps, presque entièrement dévêtu, traînait sur les dalles, tout strié par les coups de fouet d'un réseau de marbrures sanguinolentes... Briser un carreau, faire sauter l'espagnolette intérieure, franchir la fenêtre et la table, terrasser le monstre abasourdi par la brusquerie de l'attaque, ce fut pour Emmanuel Prigent l'affaire de vingt secondes. Avec la courroie du fouet, il garrotta solidement les jambes de l'homme : "Toi, murmura-t-il, d'ici quelque temps tu ne bougeras plus !" Mais, quand il fut pour soulever le corps évanoui de la femme, il hésita, perdit la tête, ne sut que s'agenouiller auprès d'elle, et l'appeler tout bas, d'une voix peureuse, d'une voix qui tremblait.

— Renée-Anne !... Renée-Anne !...

Sa gorge, quasi enfantine, était découverte, laissait voir un coin de chair blanche, d'une pâleur nacrée. Il se dépouilla de sa veste et l'étendit religieusement sur elle. Dans ce mouvement, ses doigts la frôlèrent ; elle rouvrit les yeux. Alors, lui, par crainte qu'elle ne lui sût mauvais gré d'être là et de l'avoir surprise en ce désordre, il s'enfuit...

Ni le lendemain, ni jamais depuis, Renée-Anne n'avait fait une allusion à ce qui avait pu se passer. Quant au Dagorn, il eût été fort en peine de manifester un ressentiment quelconque. Sa fureur d'avoir été mis, par son domestique, momentanément hors d'état de nuire lui était montée à la tête en un transport

de sang. Et du coup, pensée, mémoire, l'usage même de la parole, tout était parti. Il avait pourtant vécu des semaines encore, soigné, veillé par sa femme, tandis que sa propre parenté faisait allumer des cierges devant Saint Tu-pé-du, pour lui obtenir un prompt trépas. La délivrance était enfin venue, un jour d'août, comme on achevait de battre la moisson. Et ç'avait été un soulagement universel qui se fût peut-être traduit d'une façon peu décente, n'eût été le respect d'un chacun pour la tristesse sans affectation de Renée-Anne, la "nouvelle veuve."

Le soir même des obsèques, celle-ci avait pris à part Emmanuel Prigent.

— Tu es un peu de notre famille, lui dit-elle, et je n'ai pas été sans voir que tu avais de l'intérêt pour nos champs. Veux-tu me continuer tes services ? Tu auras la surveillance de la terre et tes gages seront doublés.

Il avait fait oui, de la tête, sans pouvoir proférer une parole de remerciement, dans l'émotion de sa surprise et de sa joie. Car il s'était attaché à ce Guernaham "où personne ne restait," et tout lui en était devenu cher, la maison, les granges, les étables, les labours, jusqu'aux cressonnières des douves, dans les chemins creux, jusqu'aux semis de lande sur les talus. Renée-Anne l'eût prié, ma foi ! d'y demeurer pour rien, fût-ce en qualité de gardeur de vaches, qu'il eût accepté... Or, voici que, depuis deux mois, il y commandait en maître, sur les hommes et sur les harnais. Les débuts, certes, avaient été pénibles : les autres domestiques s'étaient obstinés longtemps à ne considérer en lui qu'un de leurs pairs, discutant ses ordres, se refusant même à les accomplir. Mais il avait fini par dompter les plus rebelles. Si l'on grommelait parfois encore, quand il avait le dos tourné, du moins on obéissait. De l'avis du vieux Guyomar, le père de la veuve, qui faisait une apparition chez elle, de temps à autre, jamais les choses n'avaient aussi bien marché à Guernaham. Renée-Anne, de son côté, se montrait ravie. Bref, il n'avait de toute manière qu'à se louer de sa condition présente. Pourquoi donc cette amertume qui, insensiblement, s'était levée en lui, gagnant toute l'âme et voilant d'une tristesse subtile les pacifiques images de son bonheur ?



## III

— Cela va toujours au manoir ? demanda Jozon Thépaut, l'aubergiste, lorsqu'il aperçut dans le cadre de la porte la haute silhouette élancée du charrueur.

— Toujours, répondit Emmanuel, d'une voix distraite.

Il promena son regard dans la salle, cherchant quelque figure de connaissance parmi les groupes de buveurs attablés. Mais les jeunes hommes de son âge étaient tous partis reconduire leurs danseuses à la maison familiale, ainsi qu'il est de mode en Bretagne, les soirs de pardon. Il n'y avait là que des "étrangers," des gens des paroisses avoisinantes, venus en pèlerinage à Saint-Sauveur, et qui, leurs ablutions terminées à la fontaine, s'arrosaient maintenant l'intérieur du corps, selon le rite, tandis que leurs montures bridées et sellées piaffaient d'impatience dans la cour. Emmanuel allait s'asseoir à l'écart, quand, du fond de la pièce, un paysan qu'il n'avait pas remarqué l'interpella.

— Ça ! dit l'homme, tu a donc pris de l'orgueil en prenant du grade, que tu ne daignes plus saluer ton ancien ?

Le charrueur riposta en riant :

— Dame ! tu me tournais le dos, Jean Marzin, et ton nom n'est pas écrit sur le collet de ta veste.

Ce Jean Marzin était précisément le valet de ferme qu'il avait remplacé à Guernaham. Ils rapprochèrent leurs tabourets et se mirent à deviser à la façon bretonne, par phrases courtes, interrompues de longs silences.

— Et où es-tu gagé pour l'instant ? demanda Emmanuel.

— A trois lieues d'ici, dans la montagne, chez les Menguy de Rozviliou.

— Tout de même, tu n'a pas voulu manquer le pardon de Saint-Sauveur.

— Oh ! ce n'est pas moi..., c'est mon jeune maître... Il m'a dit, sur les deux heures, cet après-midi, d'atteler le char-à-bancs... Et nous n'avons pas langui en route, je t'assure. Mais s'il était pressé d'arriver, il n'est pas pressé de repartir, en revanche. L'angélus du soir est sonné, et je l'attends encore.

— Il faut bien qu'on s'acquitte de toutes ses dévotions, mon cher.

— Oui, des dévotions à Notre-Dame du Mariage !... Et sais-tu dans quelle église ? Au fait, tu l'a peut-être rencontré ?

— Moi ? Où ça ?

— A Guernaham, donc !

Emmanuel se sentit devenir tout pâle. On lui eût porté un coup de poing entre les deux yeux, en plein visage, qu'il n'eût pas éprouvé une commotion plus violente. L'autre, attentif seulement à bourrer sa pipe, continua d'un ton calme :

— Je prévoyais cela. Depuis les funérailles de Dagorn, il n'était guère de jour qu'il ne m'interrogeât sur Guernaham, sur la contenance du domaine, sur la valeur des terres et celle du bétail... Quand, au carrefour des Cinq-Croix, il a tiré sur la bride de la jument pour la lancer dans la descente de Saint-Sauveur, je me suis dit : "Ça y est : il va nouer commerce avec la veuve !" Il faut croire que sa conversation n'aura point paru déplaisante, puisqu'elle dure encore, la nuit tombée. Qu'est-ce que tu en penses, camarade ?

— Rien, sinon que Renée-Anne n'est peut-être pas assez guérie de son premier mari pour avoir tant hâte d'en prendre un second.

— Le Menguy est beau garçon et, comme il a été aux écoles de la ville, il sait la manière de parler aux femmes... Ça te vexe donc, que tu te lèves ?

Le charreur, un peu nerveux, venait de vider son verre d'un trait. Marzin poursuivit :

— Certes, tu as tout à gagner à ce que le veuvage de ta maîtresse ne finisse jamais... Il est plus agréable de commander que d'obéir... Mais Renée-Anne a vingt-deux ans et Guernaham, si j'ai bonne mémoire, compte sous blé, sous taillis et sous lande, plus de cinquante journaux... Va, si ce n'est pas Menguy, ce sera un autre !

— Soit, conclut Emmanuel. En attendant, j'ai mes bêtes à soigner... Bonsoir, Marzin !

— Bonne chance, Prigent !

C'était, dehors, une douce nuit d'arrière-saison, ouatée de petites neiges floconneuses, avec des trous de ciel, d'un bleu d'ardoise, où clignotaient des lueurs d'étoiles. Le charreur traversa rapidement la place, contourna le mur du cimetière, et, les dernières maisons de la bourgade dépassées,

s'arrêta brusquement pour respirer avec force, humant l'air de tous côtés, comme indécis sur la direction à prendre. Le chemin de Guernaham s'amorçait à droite, entre deux hauts talus au-dessus desquels s'arrondissaient en voûte des frondaisons encore touffues de chênes nains et de coudriers. C'est par là qu'il rentrait d'habitude, pour être plus vite rendu à la ferme. Mais, cette fois, au moment de s'y engager, le cœur lui faillit. Il songea qu'il allait peut-être s'y croiser avec le fils de Rozviliou, et cette idée lui fut pénible. Il se sentait une colère sourde contre cet homme dont, quelques minutes plus tôt, il soupçonnait à peine l'existence.

— C'est étrange, se dit-il, je n'ai pas bu de quoi troubler la cervelle d'un oiseau et j'ai pourtant comme une fureur d'eau-de-vie dans les veines. Le mieux est de faire le grand tour, par les champs. La fraîcheur me calmera.

Il poussa plus avant, sur la route vicinale de Saint-Sauveur à Lannion, jusqu'à un échelier de pierre par où l'on pénétrait dans les cultures. Ses pieds baignèrent dans l'humidité des gazons. Des chanvres qu'on avait laissés en terre pour porter graine lui frôlèrent le visage de leur rosée. Peu à peu, la marche détendit ses nerfs et la vertu apaisante des choses nocturnes agit sur sa fièvre à la façon d'un baume. Ses pensées se tassèrent en lui, comme les tranquilles nuées d'argent, là-haut, dans la profondeur du ciel automnal ; et tout en cheminant, il se raisonna... Pourquoi donc en voudrait-il au Menguy ? Est-ce que ce n'était pas le droit d'un chacun de fréquenter à Guernaham ?... Il y faudrait peut-être sa permission, maintenant ! Qu'avait-il, dans la maison, qui fût à lui ? Ses hardes, et voilà tout ! — un maigre baluchon de domestique qu'il avait apporté à la main, noué dans un mouchoir, et qu'il remporterait de même, un jour à venir, quand on n'aurait plus besoin de ses services !... Alors, de quoi se mêlait-il ?

— Va, si ce n'est pas Menguy, ce sera un autre !...

Cette phrase de Jean Marzin lui frappa de nouveau l'oreille, comme chuchotée par les esprits invisibles de la nuit. Il se la répéta mentalement, à plusieurs reprises, oh ! sans animosité (il n'en avait plus contre personne), mais avec un sentiment si douloureux qu'il lui sembla que cela lui faisait

mal dans tout l'être. *Un autre !... Un autre !...* C'était pourtant certain que, tôt ou tard, Renée-Anne se remarierait avec un autre ; et cet autre ne serait pas lui !... Du coup, il vit clair dans l'inexplicable tristesse qui, depuis des semaines, depuis des mois, lui assombrissait l'âme. Une sorte de percée lumineuse se fit en lui, pareille à ces puits de firmament, constellés d'astres, qui s'ouvraient entre les rebords immobiles des nuages, au-dessus de sa tête. Ce fut comme le jaillissement impétueux d'une eau souterraine, d'une source cachée. La somnambule d'auprès de la fontaine avait dit juste : il aimait... Guernaham, les labours, les bêtes, qu'ils devinssent le lot de n'importe qui, cela lui était égal. Mais, Renée-Anne, si on le privait d'elle, il n'avait plus qu'à mourir !

Par bonheur, il avait atteint l'aire de la ferme, car il n'aurait plus eu la force d'aller. Une meule de foin était là, creusée à sa base en forme de grotte, à cause des brassées de provende qu'on en tirait journellement pour les chevaux. Emmanuel s'y blottit et, enfoui dans la litière odorante, se mit à sangloter désespérément comme un orphelin sans demeure, comme un pauvre enfant perdu.

## IV

— Vous seriez mieux dans votre lit pour cuver le vin du pardon, disait une voix de femme, un peu tremblante, avec quelque chose dans l'accent de sévère et de contristé tout ensemble.

Le charrueur écarta l'énorme chien de garde qui lui promenait la langue sur la face, léchant ses larmes, secoua le foin qui s'était accroché à ses vêtements et se tint debout devant Renée-Anne. Elle était éclairée comme d'un nimbe par la lune dont le disque bleuâtre commençait à dépasser la cime des pins plantés en bordure de l'aire, pour la protéger des vents d'est. Droite et mince en sa longue robe noire et sous son grand châle de veuve, elle reprit :

— Quand j'ai vu que la nuit s'avancait, j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé malheur. Alors, j'ai détaché Turc et je lui ai dit : " Cherche ! " Il y a plus de deux heures que votre soupe

vous attend auprès du feu. Vous êtes comme les autres, paraît-il : boire vous empêche d'avoir faim.

— Vous vous trompez, Renée-Anne, répondit Emmanuel en rompant, lui aussi, à l'exemple de sa cousine, avec le tutoiement qui leur était habituel et que l'usage autorise, du reste, en Bretagne, entre gens de toute condition. — Ce n'est certainement pas ce que j'ai bu à l'auberge qui aurait pu me couper l'appétit.

Elle eut un léger haussement d'épaules. Puis, d'un ton quelque peu radouci :

— Viens donc. Tu mangeras, si tu veux. En tout cas, avant que tu te couches, j'ai à te consulter. •

Elle se dirigea vers la ferme où Emmanuel ne tarda pas à la rejoindre, après qu'il eut ramené Turc au chenil, situé de l'autre côté des bâtiments, contre le porche de la cour principale. Les sentiments les plus divers et les plus confus se disputaient l'âme du charrueur. La désobligeante et si injuste supposition de Renée-Anne l'avait blessé au vif. Ivre ! Elle l'avait cru ivre ! Et cela, tandis que, navré d'amour... Non ! vrai, ce n'était pas le moment de le traiter de la sorte... Mais, tout aussitôt, il réfléchissait que, faible encore et de santé si débile, elle avait eu la bonté de veiller pour l'attendre, de lui garder au feu sa soupe chaude, et, finalement, de s'inquiéter de lui jusqu'à se mettre à sa recherche, sans autre escorte que le vieux chien, malgré l'heure peu rassurante, malgré la nuit. Toute sa rancune fondait à cette pensée. Restait néanmoins un point noir : cette consultation !... C'était donc bien pressé ou bien grave, que Renée-Anne tenait à s'en expliquer sur le champ ? Qu'allait-elle lui demander ou lui apprendre ? Ses accordailles peut-être... avec le fils de Rozviliou !... Il en avait une sueur froide, une sueur d'angoisse, au point qu'il dut s'éponger le front du revers de sa manche, avant d'attaquer l'écuellée de potage fumant que la veuve venait de déposer devant lui sur la table.

Elle, cependant, assise sur le banc de son lit-clos, près de l'âtre, enveloppait de cendres les tisons, de façon à ce que la braise couvât jusqu'au lendemain et qu'on n'eût, au lever, qu'à en raviver la flamme. Après quelques minutes d'un silence troublé seulement par les grands coups sourds du balancier

de l'horloge, s'étant aperçue qu'Emmanuel ne mangeait plus, elle se rapprocha.

— C'est ta faute, dit-elle, si j'ai porté sur toi un mauvais jugement... Une autre fois, épargne-moi ces peurs. Quelle idée aussi d'aller te fourrer dans le foin, en cette saison !

— J'ai su que tu avais du monde. J'ai craint d'être un gêneur, de tomber mal à propos.

Elle repartit du ton le plus naturel :

— En quoi, un gêneur ? Est-ce que tu n'es pas pour moi comme si tu étais de la maison ?... Et moi qui priais l'ainé des Menguy de patienter jusqu'à ton retour, sûre que tu rentrerais au brun de nuit ! Car, c'est tout le monde que j'ai eu, ce Menguy. Il paraît que leur froment n'a presque pas donné de paille, cette année, dans la montagne. Il en voudrait quelques milliers et nous céderait une paire de bœufs en échange, de leurs bœufs de là-haut, petits et trapus. J'ai répondu que je ne pouvais rien décider sans toi, que ces sortes de choses te regardaient. Comme tu n'arrivais pas, les étoiles déjà claires, il a pris congé, non sans beaucoup d'ennui. Il a grand défaut de cette paille et souhaite de l'avoir dès demain, si nous consentons au marché. Qu'en dis-tu, Emmanuel ?

— Je dis qu'au prix où sont les bœufs, tu aurais tort de refuser le cadeau de Menguy.

— Le cadeau !... fit la jeune femme dont les joues pâles se colorèrent d'une rougeur subite. — Je n'ai, s'il te plaît, de cadeaux à recevoir ni du fils Menguy, ni de personne.

— Il n'y a pas d'autre nom pour désigner une offre aussi invraisemblable, prononça le charreur, ou bien il faut que l'aine de Rozviliou soit un benêt.

Son irritation de tantôt lui était revenue et vibrait, malgré lui, dans sa voix. Renée-Anne fixa sur lui ses beaux yeux graves.

— Tu m'étonnes, dit-elle. Est-ce que tu subirais les influences de la lune, par hasard ?... J'ignore ce que tu peux avoir contre Jérôme Menguy. Je l'ai trouvé, quant à moi, d'une tenue parfaite et d'une conversation fort agréable. C'est au moins un homme bien appris. On voit qu'il a reçu de l'instruction et qu'il lui en est resté quelque chose. Ce n'est



pas pour dire, Emmanuel Prigent, mais il serait à souhaiter qu'il y eût dans nos campagnes beaucoup de paysans comme celui-là.

— C'est assez pour toi qu'il y en ait un ! ricana le laboureur.

Chacune des phrases de Renée-Anne avait pénétré en lui jusqu'aux fibres profondes, irritant sa plaie secrète, son amour douloureux et saignant. Il ajouta le plus posément qu'il put, avec un calme affecté :

— Tu voudras bien, je pense, me garder cet hiver encore à Guernaham. L'hiver est une mauvaise saison pour se placer... D'ailleurs, la loi ne te permet pas de te remarier avant la Pentecôte.

Rencognée dans l'embrasure de la fenêtre, Renée-Anne écoutait son cousin sans comprendre. A quoi tout cela rimait-il ? Les dernières paroles enfin l'éclairèrent. Une stupeur attristée se peignit sur son visage et deux larmes tremblèrent à la pointe de ses grands cils. Mais elle se ressaisit aussi vite et, d'un violent effort, maîtrisa son émotion.

— Emmanuel, déclara-t-elle d'une voix ferme, quand nous avons fait nos conventions, je t'ai dit : "Tu auras tout pouvoir sur les hommes et sur les travaux des champs." Il ne me souvient pas que je t'aie chargé du soin de ma conduite. Mêlé-toi donc de ce qui te regarde. Je t'ai choisi pour être mon chef de culture, non pour être mon confesseur. Je te croyais plus de sens et un cœur moins brutal. Il m'avait semblé remarquer en toi une générosité native qui t'élevait à mes yeux au-dessus de ton état. Mais il y a décidément un savoir-vivre qui ne s'apprend ni à la caserne, ni au labour. Tu m'as outragée grossièrement. A cause de ton ignorance des usages, je te pardonne. Seulement, tiens-toi pour averti. Une autre fois, je ne pardonnerais plus... Et maintenant, va te coucher. J'entends que, demain, au chant du coq, il y ait quatre charretées de paille en route pour Rozviliou.

Le charrueur n'essaya pas de répliquer. Il avait la tête brûlante et vide, la gorge serrée, la vue si trouble qu'il n'aperçut même pas la lanterne allumée que Renée-Anne lui tendait. Il sortit de la cuisine en chancelant, suivit le couloir à tâtons et, la porte tirée derrière lui, se laissa tomber sur les marches extérieures. Il n'avait plus ni sentiment, ni pensée. C'était

comme s'il eût assisté, mort lui-même, à la mort, à la fin de tout. La nuit muette, la mélancolique nuit d'automne où fermentaient de vagues odeurs de moisissure et de décomposition lui apparut comme un sépulcre immense, et les astres, là-haut, avec leurs dures et froides lueurs d'acier, lui firent l'effet de clous épars dans le couvercle d'un vaste cercueil.

Soudain, de l'autre côté de la muraille, dans la maison, une voix douce commença :

— *Ma Doué, mè gréd fermamant...*\*

C'était Renée-Anne qui récitait ses "grâces," avant de se mettre au lit. D'une lèvre machinale, il répondit : *Amen !* Puis, à travers le tapis de fougères séchées qui jonchaient la cour, il gagna l'écurie.

ANATOLE LE BRAZ.

(*A suivre.*)

\* " Mon Dieu, je crois fermement..."

STANISLAS DE GUAITA,  
Un Rénovateur de l'Occultisme (1860-1898).

---

SOUVENIRS PAR MAURICE BARRÈS.

---

Si l'on ignore la platitude, l'anarchie et le vague de la vie que fait à ses internes un collègue français, on ne comprendra pas la puissance que prit sur l'auteur de cette notice la beauté lyrique quand elle lui fut proposée par un de ses camarades du lycée de Nancy, Stanislas de Guaita. En 1878 il avait dix-sept ans et moi seize. Il était externe ; il m'apporta en cachette *les Emaux et Camées*, *les Fleurs du Mal*, *Salammbô*. Après tant d'années, je ne me suis pas soustrait au prestige de ces pages sur lesquelles se cristallisa soudain toute une sensibilité que je ne me connaissais pas. Et comme les simples qui reportent sur le marbre ou le bois dont est faite l'image de leur dieu le sentiment qu'ils prennent de la divinité, l'aspect extérieur de ces volumes, leur odeur même, la couleur du papier et la qualité de l'impression, tout cela m'est présent et demeure mêlé au bloc de mes jeunes impressions. M'inquiétais-je beaucoup d'avoir une intelligence complète et exacte de ces poèmes ? Leur rythme et leur désolation me parlaient, mais non pas directement ; j'étais mis dans une certaine disposition d'âme et de l'ordre le plus haut. Une belle messe de minuit bouleverse certains fidèles, qui pourtant sont bien loin d'en comprendre le symbolisme exact. La demi-obscurité de ces œuvres leur donnait, je me le rappelle, plus de plénitude. Je voyais qu'après cent lectures je ne les aurais pas épuisées ; je les travaillais et je les écoutais sans qu'elles cessassent de m'être fécondes.

Dans une règle monotone, parmi des camaraderies qui

fournissent peu et un enseignement qui éveille sans exciter, voilà des voix enfin qui conçoivent la tristesse, le désir non rassasié, les sensations vagues et pénibles bien connues dans les vies incomplètes. Et le camarade qui me prête ces livres les interprète comme moi. Quel noble compagnon, éblouissant de loyauté et de dons imaginatifs ! Lui que nous vîmes plus tard corpu lent, un peu cérémonieux, avec un regard autoritaire, c'était alors le plus aimable des enfants, ivre de sympathie pour tous les êtres et pour la vie, d'une mobilité incroyable, de taille moyenne, avec un teint et des cheveux de blond, avec des mains remarquables de beauté. Dès 1878, je ne suis plus seul dans l'univers ; mon ami et ses maîtres s'installent dans mon isolement qu'ils ennoblissent. Telle est l'origine du sentiment qui me liait à Stanislas de Guaita, lequel vient de mourir âgé de trente-six ans. Nous nous sommes aimés et nous avons agi l'un sur l'autre dans l'âge où l'on fait ses premiers choix libres.

L'année suivante, un autre bonheur m'arriva : la liberté. J'étais malade de neuf années d'emprisonnement ; on dut m'ouvrir les portes, et tout en suivant les cours de philosophie au Lycée, je vivais en chambre à la manière d'un étudiant. En été, les parents de mon ami allaient s'installer à la campagne dans le pays de Dieuze ; il demeura seul, lui aussi. C'est ainsi que nous avons passé en pleine indépendance les mois de mai, juin, juillet, août 1880. Ce temps est demeuré le plus beau de ma vie.

La musique que faisait le monde, toute neuve pour des garçons de dix-sept ans, aurait pu nous attirer ; en vérité, nous ne l'écoutions guère. Même notre remarquable professeur, ce fameux Burdeau, nous déplaisait, parce qu'il entr'ouvrait sur la rue les fenêtres de notre classe : nous le trouvions intéressé ! Je veux dire qu'il nous semblait attacher son affection à trop de choses. Je croyais voir le creux de ses déclarations civiques et des affaires de ce monde auxquelles il prétendait nous initier. Si je cherche à m'expliquer les images qu'ont laissées dans mes yeux mes condisciples, tels que je les vis aux moments où ce singulier professeur passait, dans ses prêcherics, de l'ordre purement scolaire dans le champ de l'action, je crois comprendre que nous étions trois

ou quatre dans un état en quelque sorte mystique, et disposés à lui trouver, oui, voilà bien le mot, des manières électorales.

Ainsi nous avions déjà atteint aux extrémités de la culture idéaliste, quand nous pensions être au seuil. Absolument étrangers aux controverses qui passionnaient l'opinion, nous les jugions faites pour nous amoindrir. En revanche, Guaita et moi, nous pensions que nous n'aurions pas vécu, tant qu'un romantique, tant qu'un parnassien nous demeurerait fermé. Toute la journée, et je pourrais dire toute la nuit, nous lisions à haute voix des poètes. Guaita, qui avait une santé magnifique et qui en abusait, m'ayant quitté fort avant dans la nuit, allait voir les vapeurs se lever sur les collines qui entourent Nancy. Quand il avait réveillé la nature, il venait me tirer du sommeil en me lisant des vers de son invention ou quelque pièce fameuse qu'il venait de découvrir.

Combien de fois nous sommes-nous récité *l'Invitation au voyage* de Baudelaire ! C'était le coup d'archet des Tziganes, un flot de parfums qui nous bouleversait le cœur, non par des souvenirs, mais en chargeant l'avenir de promesses. "Mon enfant, ma sœur,—songe à la douceur—d'aller là-bas vivre ensemble !—Aimer à loisir,—aimer et mourir—au pays qui te ressemble..." Guaita s'arrêtait au tableau d'une vie d'ordre et de beauté : "Des meubles luisants,—polis par les ans,—décoreraient notre chambre ; —les plus rares fleurs — mêlant leurs odeurs — aux vagues senteurs de l'ambre..." Mais le point névralgique de l'âme, le poète chez moi le touchait, quand il dit : "Vois sur ces canaux — dormir ces vaisseaux — dont l'humeur est vagabonde ; — c'est pour assouvir ton moindre désir..." Mon moindre désir ! j'entendais bien que la vie le comblerait.

En même temps que les chefs-d'œuvre, nous découvriions le tabac, le café et tout ce qui convient à la jeunesse. La température, cette année-là, fut particulièrement chaude, et, dans notre aigre climat de Lorraine, des fenêtres ouvertes sur un ciel étoilé que zébraient des éclairs de chaleur, la splendeur et le bien-être d'un vigoureux soleil qui accablait les gens d'âge, ce sont des sensations qui dorent et qui poétisent ma dix-huitième année. Voilà le temps d'où je date ma naissance. Oui, cette magnificence de la nature, notre jeune liberté,

ce monde de sensations soulevées autour de nous, la chambre de Guaita où deux cents poètes pressés sur une table ronde, supportaient avec nos premières cigarettes des tasses de café, voilà un tableau bien simple ; et pourtant rien de ce que j'ai aimé ensuite à travers le monde, dans les cathédrales, dans les mosquées, dans les musées, dans les jardins, ni dans les assemblées publiques n'a pénétré aussi profondément mon être. Certainement Guaita avait, lui aussi, conservé de cette époque des images éternellement agissantes. Nos années de formation nous furent communes ; c'est en ce sens que nous étions autorisés à qualifier notre amitié de fraternelle.

Nous nous fîmes inscrire à la faculté de Droit. Guaita était poète. Déjà du lycée il adressait des vers à une petite revue parisienne ; et j'avais lu avec un frémissement mon nom dans la dédicace d'un sonnet. Je rêvais d'avoir du talent. J'employais le moyen recommandé aux élèves qui veulent devenir des latinistes élégants. Je possède encore les cahiers d'expression où j'ai dépouillé Flaubert, Montesquieu et Agrippa d'Aubigné pour m'enrichir de mots et de tournures expressives. Après tout, ce travail absurde ne m'a pas été inutile. Ma familiarité avec les poètes, non plus. Un des secrets principaux du bon prosateur n'est-il pas de trouver le rythme convenable à l'expression d'une idée ? Ces soucis de rhétorique détruisent, je sais bien, le goût de la vérité, et l'on perd de vue la pensée que l'on veut exprimer quand on est trop préoccupé de moduler et de nuancer. Mais comment nous fussions-nous préoccupés d'exprimer le fond des choses quand nous ne connaissions rien que de superficiel, rien qu'un brouillard flottant sur des cimes. Tout l'univers pour nous, je le vois bien maintenant, était désossé, en quelque sorte, sans charpente, privé de ce qui fait sa stabilité dans ses changements. A cette époque me suis-je jamais demandé : "Quelle est cette population, quel est son sol, le genre de ses travaux, son passé historique ? Les sommes déposées dans ses caisses d'épargne augmentent-elles ou non ? Et le nombre des élèves dans ses collèges, et la consommation de la houille ?" Ces curiosités étaient au-dessus de ma raison, qui, si elle en avait eu quelque éveil aurait mis sa fierté à les écarter. Et pourtant



cet ordre réel qui paraît le domaine des hommes sans âme, des fonctionnaires ou des financiers, est magnifique quand on le voit en poète et en philosophe. — Puisque nous vivions chétivement de notre moi tout rétréci, nous aurions pu du moins examiner à quel rang social nous étions nés, avec quelles ressources, étudier les forces du passé en nous, enfin évaluer notre fatalité. Nous sommes les prolongements, la suite de nos parents. Ce sont leurs concepts fondamentaux qui seuls sauront, avec un accent sincère, chanter en nous. Dans ma maison de famille ai-je écouté végéter ma vérité propre. Frivole ou plutôt perversi par les professeurs et leurs *humanités*, j'ignorais le grand rythme que l'on donne à son cœur si l'on remet à ses morts de le régler. L'un et l'autre, au lieu de connaître nos conditions sociales, notre conditionnement (comme on dit des marchandises et encore des athlètes) et de les accepter, nous évoquions en nous, avec trop de succès, les sensations les plus singulières d'individus d'exception qui s'isolèrent de l'Humanité pour être le modèle de toutes les exaltations.

Bien que nous fussions fort différents, Guaita aimable, heureux de la vie, sociable, ouvert à toutes les impressions, et moi, trop fermé, qu'on froissait aisément, nous n'étions pas faits pour calmer notre pensée. Je crains que je ne l'aie détourné des études chimiques pour lesquelles il était doué et préparé. En ce cas, j'aurai nui à nous deux. Si nous avions suivi son impulsion naturelle, un peu de sciences exactes nous aurait rattachés aux réalités et dégagés de ce lyrisme vague, de cette métaphysique abstraite auxquels je sacrifiai une partie de mon être en puissance.

Nous n'étions pas de ces petits esthètes, comme on en voit à Paris, qui collectionnent chez les poètes des beautés de colifichet et qui en rimaillant se préparent à être vaudevillistes. La littérature n'était pas pour nous "*lectulus floridus*," un petit lit de repos tout fleuri. Nous étions prodigieusement agités ; je n'aurais pas passé les nuits de ma vingtième année avec des poètes s'ils eussent été incapables de me donner la fièvre. Guaita dont les puissances alors intactes étaient avides des sensations comme de ses complémentaires, voyait dans les volumes de vers sur lesquels il passait

sa jeunesse autre chose qu'un bassin d'eau claire ou frissonnement des carpes baguées. Les incantations des lyriques ont mis dans notre sang un ferment si fort que ce fut un poison. Comme ils vivent sur un petit nombre de lieux communs, que chacun d'eux les reprend, les rafraichit, les renouvelle et les fortifie avec sa magie propre, un être en formation, s'il se soumet à cette action constante et presque monotone de leur génie, verra forcément leurs thèmes se mêler à sa substance. L'indifférence de la nature aux joies et aux souffrances de l'humanité, notre incapacité de diriger notre destin, la vanité des succès et des échecs devant la fosse terminale, voilà quelques-uns de leurs principes, et chevillés à notre âme, transformés en sensibilité, ils nous prédisposent à l'impuissance.

Je suis très frappé de ce que m'a dit un médecin sur la fameuse question des sœurs dans les hôpitaux. Après m'avoir expliqué comment ces nobles femmes valent pour créer une atmosphère, combien elles sont excellentes près du lit d'un mourant, où la coquetterie d'une jeune femme laïque pourrait être abominable, il ajouta : "...Mais dans les services de chirurgie et quand il s'agit qu'un fil ne soit pas contaminé, quand il faut prendre des précautions extrêmement minutieuses, on ne peut pas compter sur des créatures qui croient à l'intervention d'en haut et qui disent : Si Dieu veut le sauver, il le sauvera bien !... Nulle bonne volonté d'obéir n'y supplée ; elles possèdent au plus profond de leur être une loi, une foi, qui les prédispose à ne pas tenir un compte suffisant de nos méthodes antiseptiques."

Selon moi, ce raisonnement s'applique également à ceux qui ont laissé le romantisme et ses grands thèmes lyriques descendre au fond d'eux-mêmes et les constituer. Qu'est-ce qu'un homme d'action qui s'est habitué à méditer sur la mort ! Mettriez-vous votre enjeu sur un individu assez philosophe pour sourire des précautions minutieuses d'un ambitieux, sous prétexte qu'on ne peut guère prévoir utilement plus de cinq ou six accidents et que le nombre des possibles est illimité ? Et comme c'est agréable de s'embarquer avec un sage qui nous déclare au moment critique : "Après tout, les choses n'ont que l'importance que nous leur donnons, et tourne qui tourne, il n'y aura rien de changé dans l'univers." Je reconnais que

j'aurais fait un meilleur candidat et que dans certaines circonstances je me serais évité des échecs, si j'avais pu écraser cette petite manie raisonneuse et dégoûtée qui fait si bon effet dans les grands ramages littéraires. Vive le bon sens tout plat, la raison prosaïque, quand leur tour est venu ! Dans un plan où seul le succès compte, les vérités métaphysiques ne sont plus qu'une cause d'erreur, et s'y amuser c'est alors le fait d'un esprit subalterne.

Grande inconséquence de notre éducation française, qu'elle nous donne le goût de l'activité héroïque, la passion du pouvoir ou de la gloire, qu'elle l'excite chaque jour par la lecture des belles biographies et par la recherche des cris les plus passionnés, et qu'en même temps elle nous permette de considérer l'univers et la vie sous un angle d'où trois cents millions d'Asiatiques ont conclu au Nirvana, la Russie au nihilisme et l'Allemagne au pessimisme scientifique ! Cette contradiction ne serait-elle pas le secret essentiel de cette élégante impuissance de nos jeunes bacheliers qu'on a signalée, qu'on n'a pas comprise et qu'on a appelée décadence ? De 1879 à 1882, toutefois, cette hygiène détestable nous avait fait heureux. Nous vivions de nos nerfs, sans connaître que nos réserves s'épuisaient. Comment fûmes-nous un jour placés en face de notre vide et de quel côté avons-nous cherché une nourriture et un terrain où prendre racine ?

Je suis excusable d'avoir jusqu'à ce point de mes souvenirs parlé autant de moi que de mon Ami. Je ne pouvais démêler sans en arracher des parties essentielles nos jeunesses et nos sentiments qui se développèrent en s'enchevêtrant. En 1882 nous quittons Nancy et dès lors nos vies vont se différencier. Si je suis passé de la rêverie sur le moi au goût de la psychologie sociale, c'est par des voyages, par la poésie de l'histoire, c'est surtout par la nécessité de me soustraire au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste. Mais Guaita, ayant cette originalité de n'être pas un analyste dans une époque où nous le sommes tous, évolua d'une façon autrement rare ; il sortit de la situation morale un peu critique où nous nous trouvions par une porte magnifique et singulière que nous franchirons avec lui d'un élan impétueux, en ligne droite jusqu'à la tombe, où il repose

réconcilié par la mort avec les conditions générales de l'humanité.

Guaita avait peu d'analogie avec Paris ; il ne sut guère en prendre l'esprit. Nous y débarquâmes vers le même temps (novembre 1882, janvier 1883) ; je courus au canon ; lui, après quelques excursions de reconnaissance, il se cantonna dans ses livres et dans ses essais poétiques.

De naissance il possédait un magnifique sens religieux. On ne peut s'en faire une idée au hasard de ses recueils de vers, parce qu'il trouva un éditeur avant de s'être trouvé lui-même. Pourtant *Mater dolorosa*,\* *Pueri dum Sumus*, *A la dédaignée*, *A Maurice Barrès*, *Hymne à Cybèle*,† d'autres prières flottantes encore, prennent une direction commune et trahissent un génie qui s'oriente. Quand les hasards de ses lectures le mirent en présence des vieux mythes qui déjà par leur pittoresque baroque devaient échauffer ses instincts imaginatifs de poète, il s'éprit de systèmes où étaient traduits les efforts des pures énergies spirituelles pour s'affranchir de la matière qui les emprisonne, pour s'élargir dans l'espace et le temps, pour se désincarner. Il donna son adhésion immédiate à une doctrine qui affirmait la liaison de tous les phénomènes qui nous semblent séparés. Le chimiste qui connaissait l'hypothèse moderne de l'unité de la matière, le rêveur qui avait toujours usé instinctivement des procédés de l'intuition et de l'analogie pour embrasser les ensembles, trouva dans l'antique sentier des mages les matériaux pour se dresser un abri à sa mesure et selon ses besoins. Guaita était prédestiné ; la grâce lui vint quand une lecture du *Vice suprême* l'amena, je me souviens, à lire Eliphas Lévy et à visiter M. Saint-Yves d'Alveydre. Dès lors il n'écrivit plus un seul vers ; il devint l'historien des sciences occultes. Toutes ces vieilles momies enveloppées de bandelettes qu'il déroulait lui donnèrent leur sagesse en échange de sa santé dont il les ranima. Je voudrais donner une idée des études qu'il venait d'aborder et qui disciplinèrent sa vie.

Dans ces croyances de nos modernes Rose-Croix, que restait-il des cultes primitifs de l'Orphisme, des mystères antiques sur lesquels se greffèrent les doctrines néo-platoniciennes et les

\* *La Muse noire* (1883) ; † *Rosa Mystica* (1885), toutes prières écrites avant la fin de l'année 1884.

systèmes du moyen-âge ? Je voudrais donner une impression des études que mon ami venait d'aborder et qui disciplinèrent sa vie.

La mosquée, aujourd'hui cathédrale de Cordoue, est une forêt de colonnes précieuses, marbres rares, jaspe, porphyre, brèche verte et violette. Jadis on en comptait quatorze cent dix-neuf ; on en voit encore sept cent cinquante. Pour les accumuler, le calife Alderrahman razzia d'immenses espaces. De Raya, de Constantinople, de Rome et sans doute des ruines de Carthage, elles furent apportées. Quelquefois leurs chapiteaux sont aussi barbares que ceux des temples primitifs de l'Arabie et, tout à côté, on retrouve la délicatesse des mosquées du Caire, de Damas et de Ceifa. Il y a quelque chose d'enivrant pour l'imagination dans la demi-lumière de cette incomparable *Djamy*, à s'associer au voyage de ces belles colonnes qui, par une destinée si imprévue, vers l'an 786, après avoir soutenu et paré durant des siècles les palais antiques et africains, vinrent, ballottées par les flots, dans cette Cordoue où notre main les caresse. Par un nouveau détour des destins, ces belles indifférentes, cimes des temples d'Astarté et de Janus, ont cessé aujourd'hui de glorifier Allah et collaborent au prestige catholique. Mais dans ces courtisanes vendues à tous les dieux vainqueurs, quelque chose de propre subsiste qui intéresse, sans la contenter, notre imagination ; une beauté prolongée si tard dans la vieillesse nous attire, nous inquiète et nous trouble. Leur jeunesse qui servit successivement toutes les puissances, luit doucement dans ces beaux déserts de Cordoue et quand tous les dieux dont elles portèrent les toits seraient vaincus des fidèles encore — artistes, archéologues, tout ceux dont les cordes de l'imagination s'ébranlent sous les doigts de la mort — iraient baiser ces marbres polis par une suite immense d'actes de foi... Or, ces invitations aux rêves que je dois à la forêt magnifique des colonnes de Cordoue, je les retrouvais à chaque fois que mon cher ami me faisait parvenir un de ses *Essais de Sciences maudites*. Elles, naquirent, ces ruines, jadis dans les Vallées de l'Euphrate et du Tigre, ou plus avant encore dans les siècles où notre regard se perd ; après avoir nourri Pythagore et ses émules, après avoir fourni des notions à Platon et retrouvé pour disciples directs tous les critiques



et philosophes érudits de l'école de d'Alexandrie, après avoir apporté une part dans l'œuvre de Spinoza, de Hegel, et par là, si l'on veut, imprégné la conception de l'univers dont vit notre siècle, elles luisent doucement, — comme les porphyres et le jaspe de la mosquée de Cordoue, — dans un lieu délaissé où Guaita trouva son contentement. Des doctrines qui ont été les colonnes des temples les plus importants de l'humanité s'imposent à notre vénération. Et soupesant dans ma main l'œuvre du compagnon de ma jeunesse, je me dis : " Sa part fut noble, puisqu'il nous a donné l'expression la plus récente de la plus antique des littératures ecclésiastiques ! "

Il paraît qu'à la fin du siècle dernier la tradition de l'occultisme se trouva fort compromise : une terrible lutte venait d'éclater entre les sociétés blanches (illuminés et martinistes) et les sociétés rouges (jacobins) ; la Révolution de 1789 fut un épisode de ces querelles. (Je parle d'après Papus ; je n'ai pas besoin d'avertir que je suis loin d'attacher à ces versions une valeur historique ; mais pour faire connaître, même superficiellement ces doctrines, il faut indiquer leur partie légendaire aussi bien que leur partie dogmatique.) Les sociétés spiritualistes, écrasées mais non encore éteintes, se recueillirent dans le travail et dans le silence et s'attachèrent à conquérir les intellectuels plus que la masse, qui fut abandonnée aux philosophes et aux athées. Fabre d'Olivet, Eliphas Lévy, Lucas, Wronski, Vaillant et Alcide Morin gardaient et augmentaient le trésor de l'occultisme. De 1880 à 1887, les initiés eurent lieu de s'émouvoir ; des sociétés étrangères intriguaient pour dépouiller la France et faire reporter à Londres la direction de l'occultisme européen. Peut-être même voulait-on anéantir l'œuvre des véritables maîtres de l'Occident. De là le mouvement réformiste, la reconstitution menée à bonne fin par Guaita. Il sortit des ténèbres l'*Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix*, qui comprend trois grades, le baccalauréat, la licence et le doctorat en Kabbale auxquels on accède par l'examen. Il en fut le grand-maitre et il l'administrait avec le concours d'un conseil suprême, composé de trois chambres.

Ainsi Guaita se proposait trois tâches : l'étude des classiques de l'occulte, la méditation ou effort pour entrer en communion spirituelle avec l'unité divine, enfin la propagande. C'est dans



cette dernière mission qu'il conquit la maîtrise que lui reconnaissent tous les occultistes.

L'école matérialiste officielle, nous dit le docteur Encausse, occupait presque tous les débouchés intellectuels ; elle menaçait de faire disparaître à jamais les hauts enseignements des Hermétistes et des Kabbalistes chrétiens. A côté des classiques du positivisme, la Rose-Croix créa les classiques de la Kabbale, Eliphas Lévy, Wronski, Fabre d'Olivet, et mit à l'étude les œuvres des véritables théosophes, Jacob Boehm, Swedenborg, Martinès de Pasqually, Saint-Martin, qui sont les seuls que la théosophie digne de ce vénérable nom connaîtra plus tard, comme ce sont les seuls qui furent connus du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècles. Bientôt des élèves nombreux et déjà versés dans les sciences et les lettres profanes, ingénieurs, médecins, professeurs, littérateurs, accoururent. Cette floraison d'intellectualité s'imposa vite à toutes les sociétés initiatiques de l'étranger par la publication d'une belle série de thèses de doctorat en Kabbale. C'est Guaita qui la dirigeait ; sa prodigieuse érudition lui permettait d'indiquer en toute sûreté les sujets de thèse pour la plus grande gloire de l'Ordre et de la vieille réputation des écoles initiatiques françaises. Grâce à cet Ordre de la Rose-Croix, une véritable aristocratie d'intellectuels était créée dans l'initiation, un Collège de France de l'ésotérisme était constitué et son influence s'étendait vite au loin.

Telle est l'œuvre que les occultistes ont vu Guaita accomplir. Il a réformé leur petite communauté ; ils sont juges de l'accroissement de forces qu'ils reçurent de son intervention. En outre il leur laisse trois forts volumes *Essais de Sciences mandites*, qu'ils semblent devoir ajouter à ces grands classiques de l'Occulte, respectés et consultés comme des Bibles... Chacun a ses limites. Tel ouvrage qui est bien capable de transformer un être, ne saura rien dire à tel autre. Qu'en conclure ? Tout livre a pour collaborateur son lecteur. On l'accorde des livres de science, des livres de philosophie auxquels il faut que l'étudiant apporte des aptitudes et aussi une instruction préalable. C'est vrai d'une façon plus absolue encore pour ces livres de qualité religieuse qu'on ne peut aborder qu'avec un état d'esprit spécial. Moi qui ne distingue qu'une poussière dont je suis tout incommodé sur la route royale des Boehm et des Swendenborg, je suis indigne de décrire les vastes espaces où mon ami avait installé ses tentes, et recevait l'hommage de ses émules. Si je trouve à ses ouvrages une forme très déterminée et un sens peu arrêté, c'est que je ne me suis pas conformé à la belle maxime hermétique : "Lege, lege, lege et relege, labora, ora et

invenies." Mais quoi ! je l'ai aimé, je me représente les états successifs de sa sensibilité. L'émotivité, c'est la grande qualité humaine ; profondément nous sommes des êtres affectifs ; l'intelligence, quelle très petite chose à la surface de nous-même et peu significative ! Je sais qu'il fut un philosophe, si, comme je le crois, la philosophie, c'est devant la vie le sentiment et l'obsession de l'universel, et devant la mort l'acceptation. J'avais pour devoir de fixer quelques-uns des traits de cette noble et chère figure. Quant à son œuvre d'occultisme, je la confie aux élèves qu'il a formés. Précisément dans une étude sur Guaita et parlant de leurs maîtres communs les Guillaume Postel, les Reuchlin, les Khunrath, les Nicolas Flamel et les Saint-Martin, le docteur Marc Haven a écrit une phrase forte : "Ces hommes furent d'après conquérants, en quête de la toison d'or, refusant tout titre, toute sanction de leurs contemporains, parlant de haut, parce qu'ils étaient haut situés et ne comptant que sur les titres qu'on obtient de ses propres descendants." \*

\* Voici comment un initié, le docteur Thorion, apprécie l'œuvre du maître dont il reçut les leçons :

"Les *Essais de Sciences mandites*, dans leur ensemble, étudient le drame de la Chute originelle, en Eden. *Le Seuil du Mystère* nous promène parmi ceux qui ont passé leur vie sous les branches du pommier symbolique. *Le Serpent de la Genèse* élucide le triple sens littéral, figuré et hiéroglyphique du mot *Nahash* qui dans le texte de Moïse désigne le Tentateur.

"Au sens positif, *Nahash*, c'est le fait, l'ivresse quelconque qui, envahissant l'homme, le fait rouler au mal. De là cette interprétation erronée du vulgaire qui croit que l'Esprit du Mal s'est déguisé en reptile. *Le Temple de Satan* est donc consacré à l'examen des œuvres caractéristiques du Malin : la Magie noire et ses hideuses pratiques, envoûtements et maléfices. Guaita énumère les ressources infernales de la sorcellerie, il expose des faits réels ou légendaires, pêle-mêle, déclare-t-il lui-même, et sans souci d'en fournir une explication scientifique.

"Au sens comparatif, *Nahash* est la lumière astrale, agent suprême des œuvres ténébreuses de la Goétie. Son étude donne *La clef de la magie noire*, elle permet d'établir une théorie générale des forces occultes et d'analyser les causes et les effets des rites et des phénomènes décrits dans *Le Temple de Satan*.

"Au sens superlatif, enfin, le serpent *Nahash* symbolise l'égoïsme primordial, ce mystérieux attrait de Soi vers Soi, qui est le principe même de la divisibilité. Cette force qui sollicite tout être à s'isoler de l'Unité originelle pour se faire centre et se complaire dans son Moi a causé la déchéance d'Adam. En l'étudiant, Guaita eut abordé *Le Problème du Mal*, l'énigme de la Chute humaine, chute collective et individuelle dont le complément nécessaire est la grande épopée de la Rédemption."

Les amis d'études de Guaita, les F. C. Barlet, les Papus, les Marc Haven, les Michelet, les Sedir, les Jollivet-Castelot, les Thorion, inclinent à croire que l'audacieux penseur ne reçut pas la permission de faire ses révélations suprêmes.

Nous avons gardé de notre jeunesse, Guaita et moi, l'habitude de lire à haute voix, quand nous passions une soirée ensemble. Une année avant sa mort et comme il m'avait lu une des autorités de l'Occulte, je pris l'incomparable conversation de Pascal avec M. de Sacy qui avec ses deux pentes contrastées et fécondes est, pour mon goût, le sommet le plus solide à l'œil, le plus fier et le plus caractéristique du grand massif littéraire français. Mon ami, familier des nuages, se trouvait là, je crois bien, sur des coteaux trop modérés. Nous discussions et, je lui répétais après Pascal : " Il faut être Pyrrhonien, géomètre, chrétien, c'est-à-dire qu'il faut d'abord une analyse aiguë, et puis ensuite un raisonnement puissant ; et seulement après une dévotion passionnée, l'enthousiasme, le stade religieux." A bien y réfléchir, ma critique ne portait pas complètement. Dans les croyances de nos modernes Rose-Croix une proportion notable d'éléments scientifiques se mêlent à ces monstrueux amalgames auxquels les superstitions de l'Orient et celles de l'Occident, les excès du sentiment religieux et ceux de la pensée philosophique, l'astrologie, la magie, la théurgie et l'extase donnent une couleur propre à enchanter un ancien poète parnassien. Oui, le canevas de ces mythes est formé de vérités scientifiques sur lesquelles se plaisent à broder l'imagination, l'esprit de système et une érudition peu critique. Guaita, aimait s'appuyer sur certaine phrase de M. Berthelot, disant : " La philosophie de la nature qui a servi de guide aux alchimistes est fondée sur l'hypothèse de l'unité de la matière ; elle est aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées aujourd'hui. Les opinions auxquelles les savants tendent à revenir sur la constitution de la matière ne sont pas sans analogie avec les vues profondes des premiers alchimistes." Le docteur Paul Hartenberg qui fut un des familiers de Guaita dans les dernières années, nous donne son témoignage : " Guaita aimait à m'interroger sur le mécanisme psychologique des idées fixes, des obsessions, des hallucinations, qui ont une si grande part dans les préoccupations des occultistes. C'est qu'il avait la conviction, sans nulle équivoque, que le merveilleux et le surnaturel ne représentent que des modalités, encore inexpliquées, du phénomisme naturel et n'infirmant en rien les grandes lois qui régissent la

vie universelle. Il savait que sous les voiles complaisants des symboles se cachent quelques vérités, simples et éternelles. Parfois même il regrettait toute cette terminologie mystérieuse, tous ces attributs déconcertants et surtout la rhétorique sonore dont certains entourent les doctrines ésotériques."

Mais ne prendrais-je pas un souci superflu et un peu puéril en voulant faire rentrer Guaita dans les gros bataillons de la science ? Ceux qui essaient de définir l'infini et d'exprimer l'ineffable sont entraînés à tracer des figures insuffisantes et un peu ridicules. Il serait injuste de s'arrêter à ce que les études des occultistes semblent avoir de bistourné, de confus et de verbal, puisque pour un groupe d'hommes de valeur elles sont un langage clair et un lien de haute moralité. Il serait criminel de chercher à extirper ce qui nous semble un peu charlatanesque dans ces doctrines, car on risquerait avec ce faux purisme d'atteindre leurs parties essentielles, leurs organes de vie par lesquels elles adhèrent si profondément à l'âme de leurs fidèles. Il me semble que si l'on veut se placer juste au point convenable pour apprécier un penseur comme Guaita, il faut d'abord méditer et comprendre la belle devise de qualité goethienne ; "Ne rien gâter, ne rien détruire." C'est entendu, mon ami ne marchait pas d'accord avec les idées à la mode de son temps. C'est entendu encore, ce mouvement général qui met aujourd'hui chaque génération à la suite des livres de classe arrêtés par M. le Ministre de l'Instruction publique, ne laisse pas d'avoir du grandiose, et un tel accord peut être interprété comme un hommage à la Vérité. En tous cas, les types fortement accusés, s'ils n'ont plus d'emploi dans une société où tout tend à les réduire et qui marche en rangs de collégiens, doivent être recueillis par les gens de culture. Les esprits vulgaires veulent que leur état propre soit le type de l'intégrité intellectuelle. Ils traitent d'aliénation la mélancolie si raisonnable des Rousseau, des Byron. Ces grands hommes en effet ne possédèrent jamais le magnifique équilibre des imbéciles. La bizarre indépendance de mon ami, chez qui il y avait du sang alsacien, est un beau legs du Nord à notre discipline latine.

La biographie de Guaita appréciée d'après nos idées

modernes, peut sembler incomplète. Mais si nous la fixons attentivement et avec ce sentiment généreux qui laisse les images prendre dans l'esprit toute leur importance, nous constaterons qu'elle nous permet de nous représenter ce que furent dans le passé certaines vies religieuses. J'ai lu de pitoyables notices sur Guaita. Pour mettre des couleurs exactes dans son portrait, nous devons marquer comme ses dominantes sa parfaite simplicité de manières, son souci de justice, une sorte de beauté morale qui ne cherchait aucun effet et qui conquerrait d'autant plus fortement.

Osons le mot dans une notice sur un théosophe : Guaita vivait continuellement dans la catégorie de l'Idéal. Son effort continu était de s'en faire une image plus épurée et pour cela de se perfectionner. Lui qui écrivit des livres où la science de Dieu est toute abstraite et desséchée, il mêlait à tous les actes de sa vie le sentiment religieux le plus noble, le plus facile, le plus libre dans son développement. Nous avons le droit de considérer comme un culte permanent—peu arrêté, peu clair, mais par là d'autant moins critiquable—sa délicatesse de conscience, l'enthousiasme de ses veilles, les scrupules qu'il apportait avec les rares amis de sa solitude. Hors la vérité, la beauté, et la bonté morale, tout lui était étranger. Cette inaptitude à tout ce qui n'est pas la vie la plus hautement noble concordait d'une façon excellente avec ses manières d'homme parfaitement courtois.

Ses amis l'ont vu dans deux cadres, inégalement agréables, mais qui l'un et l'autre conviennent à un solitaire mystique. Il passait cinq mois de l'année dans un petit rez-de-chaussée de l'avenue Trudaine, où il recevait quelques occultistes, et dont il lui arrivait de ne pas sortir pendant des semaines. Il avait amassé là toute une bibliothèque étrange et précieuse, des textes latins du moyen-âge, des vieux grimoires chargés de pantacles, des parchemins enluminés de miniature, des traités d'alchimie, les œuvres des Van Helmont, des Paracelse, des Raymond Lulle, des éditions rares de Saint-Martin, de Martinez de Pasquallis, des manuscrits d'Eliphas, des ouvrages de science contemporaine. " Dans cette atmosphère, habitée par les plus audacieuses intuitions de l'esprit humain, dit un de ses visiteurs, semblaient flotter des pensées et on y respirait de l'intelli-



gence." Surtout on y était hors du temps. Guaita qui lisait rarement les journaux, qui ignorait les journalistes, classait les hommes de notre époque, non d'après leur personnalité ou leur situation acquise, mais selon le profit spirituel qu'il trouvait à leurs œuvres et à leurs arts. Cette manière faite d'équité et d'égoïsme intellectuel l'amenait à contredire nos calculs, nos modes et aussi le sens commun. Dans cette faculté que garda Guaita de vivre et de penser en dehors des conditions générales de l'époque, je reconnais les habitudes que nous avions prises au beau temps de notre jeunesse et quand nous nous donnions nos bonnes fièvres cérébrales à Nancy. De telles conceptions comportent bien de la naïveté ; on y reconnaît l'influence des poètes qui nous formèrent le jugement et qui pour la plupart ont écrit leur chef-d'œuvre quand ils étaient tout jeunes, tout inexpérimentés. Mais enfin, c'est une avoine, cette illusion et qui aide à trotter. Tout un petit monde de travailleurs respirait de la force dans cet air raréfié où Guaita se confinait avenue Trudaine. J'y étais aimé, sans inquiétude, puisque c'était pour notre passé. Les amis de notre jeunesse qui meurent, ce sont des témoins dont l'absence peut nous faire perdre les plus graves procès : eux, voyaient les racines et reconnaissaient la nécessité de certains de nos actes, que les étrangers dorénavant jugeront en bien ou en mal, selon les convenances de leur politique.

Les sept mois qu'il passait hors de Paris, Guaita les vivait à la campagne, auprès des siens, dans une intimité de sentiments qui lui était chère et où se satisfaisait pleinement sa conception morale de l'univers. Le château d'Alteville est situé dans la partie la plus solitaire de la Lorraine allemande, parmi les vastes paysages de l'étang de Lindre. Un ciel le plus souvent bas, un horizon immobile, un silence jamais troublé que par le cri des paons, des bois de chênes toujours déserts, un vieux parc avec quelques bancs bien placés, des appartements qui gardent le calme des vies qui s'y développent, tout ce décor où il avait grandi favorisait ses méditations larges et monotones. Il les poursuivait durant toutes les nuits : en prolongeant ainsi ses réflexions, voulait-il compenser la brièveté de sa vie ? Il lui plaisait au terme de ses veilles de voir poindre le jour : aurore triomphant des



épais rideaux, promesse que la nature faisait à ce chercheur d'absolu et que la mort vient d'acquitter. C'est auprès d'Alteville, contre l'église de Tarquimpol qu'il est enterré, le dernier, tout au moins pour la branche française, d'un nom estimé depuis des générations.

Si j'essaie de me rappeler le temps que j'ai vécu depuis ma jeunesse, je n'y retrouve que mes rêves. En remontant leur pente insensible, je m'enfonce dans une demi-obscurité qui leur est facile comme les nuits d'Orient. Elle me laisse apercevoir seulement des ruines et des feuillages ; ce sont quelques images illustres et des temples, que jadis j'ai interrogés, et puis les lauriers, les chênes verts d'Italie, les jardins parfumés d'Espagne, qui m'ont excité à jouir de la vie. Sur ce petit chemin et dans cette atmosphère romantique tressaillant d'énergies infécondes, il ne manquait rien qu'un tombeau. Celui qui dans un terme si court vient d'être élevé au compagnon de ces grandes débauches de poésie, pendant lesquelles nous avions presque effacé la vie réelle, m'avertit de l'unique réalité.

MAURICE BARRÈS.

## LE DRAME ÉTRANGER À PARIS

PENDANT LA SAISON 1897—1898.

---

Le Drame étranger tient à Paris, sur les grandes scènes ou les théâtres libres, une place discrète mais très honorable. Effacé, sauf de rares occasions, par la réclame à grand orchestre des "premières" du boulevard, il n'en attire et n'en retient pas moins un cercle fidèle et attentif. La jeunesse littéraire surtout, inquiète de l'avenir qu'elle porte en elle, et prompt à se chercher une idole qu'elle ait la fierté de découvrir, se presse à ces rares spectacles avec une ardeur passionnée. Ainsi notre Olympe artistique, parmi les statues consacrées qu'il offre aux admirations du passant, garde toujours un autel vide dans l'attente du "dieu inconnu." Il peut ne pas être inutile, au début d'une nouvelle saison dramatique, de voir l'accueil qu'ont trouvé chez nous, pendant la précédente année, ces quelques œuvres venues d'ailleurs, et si l'on en saurait induire une influence au moins probable sur la pensée et sur l'art français.

Plutôt que de suivre les dates de leurs apparitions successives, je préfère étudier ces œuvres selon leur caractère propre et leur aspect. Aussi bien elles se classent d'elles-mêmes en deux ou trois groupes distincts. Le midi et le Nord, le soleil et la brume, les races latines et les races germaniques forment un contraste indiqué.

Et voici la *Double méprise* ou *le Pire n'est pas toujours certain*, du poète espagnol Calderon, que nous a donnée l'Odéon. Une place antique, une fontaine, un banc, la lune, des balcons ; au lointain un air de guitare ; un manteau soulevé d'une rapière...

Est-ce Cyrano de Bergerac ? Non, c'est don Diègue Cantellas, et, s'il dit des vers fort bien faits, c'est qu'ils sont traduits par Victor Margueritte. Ah ! que nous voilà bien chez nous !... A quoi bon raconter l'intrigue ? Vous la devinez sans la connaître. Corneille nous l'a racontée, et Beaumarchais, et Alfred de Musset, et Rostand lui-même... Il suffit. A peine quelque outrance dans l'intrigue, une façon vraiment impudique de simplifier les caractères et de compliquer les appartements dénoncent l'auteur castillan. Nous autres Français, même avant Paul Bourget, nous nous piquâmes toujours de psychologie. Nous dissertons bon gré mal gré.

Les *Terres Basses* d'un Espagnol encore, Angel Guimera, drame féroce de grande allure, offre — mais porté au tragique et sur un ton beaucoup plus moderne — le même caractère national de simplification des types et d'émotion dans l'aventure. M. Francisque Sarcey a dit ici le très vif succès qu'eut cette œuvre, jouée par Mademoiselle Maguéra au Théâtre d'Auditions.\* Je n'y insisterai donc pas.

La représentation de *la Ville Morte* au Théâtre de la Renaissance fut un événement littéraire, comme il convient à une pièce qui réunissait sur l'affiche Sarah Bernhardt et d'Annunzio. Rarement d'ailleurs accord plus parfait fut obtenu entre un poème et le décor qui le manifeste. Nous avons vraiment vu vibrer là sur les campagnes d'Hellénie la morne désolation du soleil qu'évoquaient les strophes merveilleuses. Et Mme Sarah Bernhardt une fois de plus, par la grandeur lassée du geste et l'accablement de son corps, exprima la fatalité antique et la désespérance moderne. C'est dire le genre de plaisir qu'on put goûter à ce spectacle. Pas plus que dans ses romans, à mon sens, M. d'Annunzio n'y a révélé le don de faire vivre et parler des âmes. L'histoire de ce triple amour, de ce renoncement et de cet inceste nous a laissés indifférents. Mais le style jette là-dessus une splendeur lyrique et plastique étonnamment prestigieuse. Le public s'est parfois laissé prendre à tant de beautés prodiguées, transparentes sous une traduction digne d'être elle-même un modèle, encore que ce fussent des beautés mortes. Et la secrète joie d'y reconnaître des qualités chères en France

\* Ce théâtre compte multiplier l'an prochain les spectacles tirés des littératures étrangères, promesse que nous sommes heureux d'enregistrer.

depuis Chateaubriand et Flaubert, ces grands musiciens de la prose qui l'animèrent de tous les frissons, la sympathie vaguement émue pour une " Renaissance Latine " (un peu vite prophétisée) ne furent certes pas étrangères à l'indulgence de cet accueil.

Suit un groupe de pièces plus ternes, malgré leur valeur appréciable, trop loin de nous pour nous être accessibles, ou peut-être trahies à la scène, et que je mentionnerai seulement. C'est le *Richelieu*, de Bulwer-Lytton, traduit en prose par M. Charles Samson, dont le généreux romantisme et la pompe un peu surannée n'ont trouvé qu'un médiocre écho chez un public de moins en moins sensible à *Marion Delorme* et à *Ruy Blas*. C'est le *Clavijo*, assez mal choisi pour donner chez nous une idée du puissant théâtre de Goethe, de qui Paris connaît seulement le premier *Faust* grâce à Gounod, et le *Werther* grâce à Massenet. *Clavijo* a de plus l'inconvénient de mettre en scène un héros trop français, l'auteur de l'immortel Figaro, Beaumarchais, dont la verve fébrile et mordante fait tort dans notre souvenir à la sérénité noble mais un peu lente du grand poète allemand. Souhaitons que le jour vienne, pour Goethe comme pour Shakespeare, où nous le connaissons enfin dans son intégrale beauté, et non desservi par le masque d'une adaptation de hasard ! — C'est aussi le *Révisor* de Gogol, que les amateurs de littérature russe vantent comme une excellente étude de mœurs administratives locales, et qui nous a divertis seulement par son côté vaudevillesque. C'est enfin l'*Echelle* de Van Zype et le *Balcon* de Gunnar Heiberg, où les plus fervents admirateurs des productions scandinaves n'ont pu trouver que des intentions de profondeur et de génie, trop vite et trop souvent noyées dans une fâcheuse obscurité.

Nous voici arrivés aux trois auteurs le plus dignes, à divers titres, de représenter le drame étranger, et qui se sont, de gré ou de force, déjà imposés à l'attention du tout Paris pensant ou seulement curieux : Ibsen, le vieux maître norvégien, Björnsterne Björnson son rival, et ce jeune Gerhart Hauptmann que d'aucuns disent son disciple, gloire naissante de l'Allemagne.

On a joué d'Ibsen pendant la dernière saison quatre pièces, soit à l'Œuvre, Théâtre-Libre dont c'est presque la spécialité,

soit au Théâtre-Antoine (ex-Théâtre-Libre) qui, de ce côté comme de bien d'autres, a frayé la voie le premier. Ces pièces sont *Rosmersholm*, *les Revenants*, *Un Ennemi du Peuple*, *Jean-Gabriel Borkman*. Toutes, à l'exception de *Borkman*, sont des reprises, non des premières : fait digne d'être retenu.

Il me semble que ces quatre œuvres, écrites les unes dans la maturité tardive, l'autre dans la vieillesse admirable de leur septuagénaire auteur, donnent une idée suffisante de son rude et fécond génie. Elles appartiennent à cette période où, revenu des drames historiques, lassé des grandes constructions de songe dont *Brand* et *Empereur et Galilée* restent les exemples impérissables, le vigoureux Viking du nord s'attaque à notre vie moderne dont il éprouve en ses mains pesantes, l'un après l'autre, les fondements. C'est d'abord par essais mal venus (*la Comédie de l'Amour*, *l'Union des Jeunes*) qu'il se mesure avec cette nouvelle tâche. Puis sa force devient plus assurée : c'est alors qu'il se plaît à bâtir ces "demeures claires et logeables" et pourtant "surmontées d'une tour" dont il nous parle dans *Solness*, alors qu'il nous donne ces pièces embrassant la vie et le rêve dont la prodigieuse série commence avec *Maison de Poupée* et n'est pas achevée encore avec *Jean-Gabriel Borkman*.

Dans ce cycle vraiment épique, *Rosmersholm* et *les Revenants* font partie des drames intimes, *l'Ennemi du Peuple* est un drame social, *Borkman* appartient à une troisième manière que nous tenterons de caractériser. Les sujets sont bien connus de tous. Qu'advient-il de deux êtres nobles, libres, s'aimant d'un amour chaste, s'ils ont entre eux un crime antérieur qu'ils ignorent ou n'osent point s'avouer, si leur amour a coûté la vie à un troisième être plus faible, lui aussi assoiffé de bonheur ? Comment la morte revivra-t-elle entre Rebecca et Rosmer, paralysant toutes leurs énergies, tout leur élan vers la beauté ? Comment, par un philtre implacable, les attirera-t-elle à leur tour dans le torrent où elle s'est jetée ? C'est la fable de *Rosmersholm*. — La lente dépression d'un jeune homme doué de facultés exquis que le clair soleil d'Italie a fait s'épanouir une heure, et qui, de retour en Norvège, sent croître et triompher en lui l'atavique folie due aux fautes d'un père, sous l'œil désespéré de la mère impuissante, c'est toute la trame des

*Revenants.* — La lutte, obstinée et farouche, d'un petit médecin de district champion de la vérité contre toutes les forces sociales coalisées pour le mensonge, la défaite de ce réfractaire, ses vitres brisées, son exil, en deux mots c'est l'*Ennemi du Peuple*. On put voir, lors de ce dernier spectacle, combien ce cas particulier symbolisait de façon grandiose l'éternel conflit de la conscience et des intérêts politiques, à la méprise d'un public qui ne vit là qu'un procès moderne, jusqu'à oublier l'œuvre d'art ! — Et *Jean-Gabriel Borkman* enfin, c'est la haute et touchante figure du génie vieilli, solitaire, dont l'œuvre a été faussée, avilie, par un manquement initial, une "faute contre l'amour," qui voit l'avenir lui échapper sous les traits d'un fils inconscient, et qui meurt de froid un soir d'hiver, assisté de la femme au grand cœur dont il brisa la destinée. Œuvre singulière et poignante, où l'Idée décharne le drame et le ramène trop à soi, mais émouvante par son héros, qui cette fois est Ibsen lui-même, et par cet accent douloureux de confidences personnelles que l'impérieux dramaturge, en cette fin de sa journée de labeur, consent à nous laisser entendre.

Une pensée domine ces pièces et permet de les embrasser, la même, obsédante pensée qui depuis *Brand* occupe Ibsen et fait le centre de son œuvre : cet héroïque "Être soi-même" qu'il a constamment opposé au "Se connaître" des anciens, et la lutte de l'âme volontaire qui cherche en vain à "être soi-même," et, dans toutes les sphères d'action, se débat contre le Destin. Fatalité de la chair pécheresse qui fait expier aux fils les luxures des aïeux, fatalité de l'amour trahi qui désempare l'âme délicate, fatalités de l'organisation sociale qui garrottent l'homme d'élite, fatalité de l'orgueil même, qui perd le génie imprudent, tout cela c'est la longue Odyssée de l'Esprit viril qui se soulève, puis retombe, Sisyphe impuissant. On y sent la plainte du poète dont l'étreinte est moins grande que le monde (comme dans le *Moïse* d'Alfred de Vigny), la plainte peut-être d'une race qui ne s'est pas réalisée, plus simplement la plainte de l'homme en quête d'un moins sombre avenir, et c'est là ce qui fait de ces drames des œuvres vraiment fraternelles. — Faut-il dire leur charme profond, cette atmosphère terne et grise déchirée d'éclairs magnifiques, ces échappées sur la nature et sur la vie intérieure, ce son mystérieux d'un au delà plus



pur, cette soudaine lumière qui éclaire et repose comme une belle soirée de Norvège à la fin d'un long jour brumeux ? Ces choses se sentent mieux qu'on ne les décrit. Elles nous font mettre *Rosmersholm*, avec *la Dame de la Mer*, parmi les livres de dilection qu'on aime comme de beaux paysages où soi-même on aurait vécu. Mais ce qui, dans ces pages, nous importe, c'est la sympathie grandissante avec laquelle un public plus large salue de jour en jour des pièces naguère en proie aux seuls esthètes et foudroyées par maint grand critique. Ibsen n'a plus à conquérir ses lettres de naturalisation. On ne lui marchandait plus, à Paris, un enthousiasme parfois éclairé, n'en déplaise à M. Brandès. Quelles qu'en soient les conséquences, c'est le fait capital à constater.

Depuis le retentissant succès d'*Au delà des Forces humaines* (joué à l'Œuvre l'an dernier), Björnster Björnson, lui aussi, a forcé les cercles littéraires, bien que de son œuvre originale et de tendances si multiples nous ne connaissions guère que trois pièces : *le Gant*, *Au Delà des Forces*, *Une Faillite*.\* Cette dernière seule a été jouée, cette année, au Théâtre-Antoine qui la révéla. Les deux cents représentations qu'elle a eues en Norvège, en Allemagne et en Italie, et, chez nous, cette reprise récente me dispensent d'une analyse. C'est l'étude, assez forte et parfois touchante, d'un cas dramatique particulier, où l'argent est le grand ressort d'intérêt, ainsi que le titre l'indique. Björnson y fait preuve de cette aptitude très spéciale à traiter sur la scène et à rendre émouvantes des questions en elles-mêmes abstraites dont il donne ailleurs (dans *le Roi*) un exemple si remarquable. Il y a là un tragique d'une essence toute moderne, qu'Henry Becque découvrit lui aussi dans sa pièce curieuse, aujourd'hui classique, *les Corbeaux*. Le danger de pareilles tentatives est d'être trop particulières et de ne provoquer chez le spectateur qu'un intérêt respectueux, mais un peu froid. Björnson n'y a pas entièrement échappé. Il a trouvé un fait divers, captivant sans doute, mais dont il n'a pas fait jaillir, comme ailleurs, une grande émotion humaine. Cela reste loin de l'épopée religieuse et lyrique qui s'appelle *Au delà des Forces*. Le "drame d'argent" est une aventure

\* *Léonarda*, *le Roi* ont été traduits en français, mais non pas, que je sache, mis à la scène.

difficile, qui peut se tenter après *Une Faillite*. Le chef-d'œuvre, en ce genre, est encore à venir.

Avec *les Tisserands*, de Gerhart Hauptmann, se clôt la série de pièces qui nous occupe. On n'a pas oublié dans le monde des théâtres le tapage assaisonné de scandale qu'avait fait à son apparition ce spectacle, toléré en Allemagne par l'autorité impériale. Nous sommes-nous blasés depuis lors ? Toujours est-il qu'en faisant au caractère plus ou moins révolutionnaire de l'œuvre la part qui convient dans les ovations dont elle fut l'objet cette fois encore, le public semble s'être attaché à son côté plus largement humain, avoir à loisir reconnu le drame pour ce que réellement il est, et par quoi il restera grand : un chant de la douleur et de la pitié. Bien différente, quoi qu'on en ait dit, des œuvres avant tout cérébrales d'un Ibsen ou d'un Björnson, inférieure en portée sans doute, mais de réalisation parfaite, celle-ci en effet est d'abord un poème, sans thèse ni déclamations, un poème poignant de sentiment vrai. Elle émeut comme une musique, comme ces ballades jaillies, en Allemagne plus souvent qu'ailleurs, de l'âme enfantine du peuple. C'est l'histoire banale d'une grève ; on souffre, on se révolte, on meurt. C'est surtout le tableau d'une population humble et grave qu'on sent familière à l'auteur (son grand-père était tisserand). Et rien ne donne mieux à ce drame, si saisissant de réalisme, en son aspect pauvre et brutal, une allure de grandeur épique que ce caractère impersonnel, cet anonymat d'une pièce où il n'y a pas de héros, où la foule est le seul personnage, faite de figures souffrantes qui se confondent dans la mort. Il serait, à ce point de vue, édifiant, et bien significatif de deux races, de faire la comparaison d'un tel art avec celui de deux pièces françaises, contemporaines elles aussi : *le Repas du Lion*, de François de Curel, et *les Mauvais Bergers*, d'Octave Mirbeau. Contentons-nous de dire que *les Tisserands* sont dans leur genre un pur chef-d'œuvre (auquel je ne vois, dans ce genre même, de supérieur qu'*Au delà des Forces*) et furent acclamés selon leur mérite. Maint passage de lyrisme intime, la ballade du second acte, la mort du vieil Hilse au dernier, sont des trouvailles de génie. Elles furent servies, il convient de le dire, par l'admirable troupe du Théâtre-Antoine, mieux capable qu'aucune autre à Paris de

rendre ce mélange unique de rudesse grossière et d'art exquis. Voilà un succès fait pour consoler Gerhart Hauptmann de l'échec de *la Cloche Engloutie*, dont le charme légendaire trop spécial n'avait pas été, l'an dernier, pleinement compris de notre public, et sans doute ne pouvait l'être, ni rendu par la traduction.

Ce sommaire exposé justifie, je l'espère, ce qu'avançaient mes premières lignes de la place tenue à Paris par le drame étranger. Cette place pourrait être beaucoup plus grande, et je la crois appelée à le devenir. Bien que notre langue soit moins souple que d'autres à rendre des génies différents du sien, il ne faut pas désespérer de nous voir posséder un jour, à côté de notre glorieux répertoire, le cycle complet des chefs-d'œuvre qui partout ailleurs sont classiques. Des efforts de plus en plus sérieux se font chaque jour dans ce sens. Le nom même de cette Revue exprime, avec leur raison-d'être, le besoin confus auquel ils répondent, besoin multiplié d'échanges d'où naît et où se fortifie cette conscience universelle qui est la meilleure garantie future de notre civilisation. Et l'on peut hardiment prédire que toutes les initiatives propres à favoriser ce beau commerce des pensées trouveront de plus en plus vite un public fait pour les comprendre et disposé à les soutenir.\*

C'est ici qu'une seconde question se pose. Quelle influence auront ces spectacles sur notre littérature nationale? Cette influence est-elle possible? Est-elle, en ce cas, désirable? Grand débat déjà ouvert ici-même, où je ne prétends point conclure, mais dont les réflexions suivantes peuvent servir à esquisser les principaux traits.

Cette influence est-elle possible? On entend bien qu'il s'agit ici des littératures du Nord, seules assez différentes de la nôtre pour prétendre la modifier. Il est clair que des emprunts faits aux langues espagnole et italienne, si intéressants qu'ils

\* Signalons en particulier la très intéressante tentative de *Théâtre International* annoncée par M. Clément Rochel et plus spécialement consacrée au répertoire espagnol. Ce théâtre, qui vulgariserait chez nous les poèmes de Lope de Vega, de Calderon, de Tirso de Molina, de Zorilla, d'Echegaray etc. comblerait une lacune importante. On nous assure qu'il réunit pour la saison prochaine les conditions de réussite, et nous le souhaitons vivement.

soient en eux-mêmes, ne peuvent être qu'accidentels, ne peuvent point nous enrichir d'aucun trésor bien inédit. Depuis *le Cid*, c'est transfusion faite. Nous retrouvons là notre bien. Il est loin d'en être de même des produits russes, germaniques, scandinaves : les scrupules que nous éprouvons à leur donner l'hospitalité, mal dissimulés ensuite par un enthousiasme plus ou moins factice, en témoignent suffisamment. Je sais bien que M. Jules Lemaître, dans un article qui a fait date, a voulu retrouver jusque chez ceux-là notre défroque littéraire, les taxant de purs travestissements d'idées vulgarisées par nous. C'est joliment retourner l'attaque, mais il ne faut voir là qu'un des paradoxes chers à l'éminent et subtil critique, et n'en être pas dupe plus que lui-même. D'ailleurs qu'importent les idées ? Ce que *Brand*, ce que *Rosmersholm* nous apportent, c'est bien moins des idées nouvelles qu'une façon de sentir la vie. Là est le secret de leur force. Ce secret nous est-il accessible ? Sommes-nous capables de l'assimiler ? Non, répond un de ceux-là mêmes qui ont le mieux analysé et le plus fortement marqué l'attrait du génie d'un Ibsen, M. Emile Faguet. Les Français peuvent aimer Shakespeare, peuvent s'échauffer l'esprit pour Goethe, peuvent applaudir Ibsen et Tolstoï et même d'aventure les comprendre... Les imiter, les reproduire, même de loin ? Cela, jamais. Ces auteurs seront toujours pour nous lettre morte. J'avoue que ce raisonnement m'étonne. En admettant qu'il ait ou paraisse avoir des fondements dans notre histoire littéraire, le propre du génie d'un peuple n'est-il pas de démentir son histoire, tant qu'il est robuste et vivant ? La merveilleuse floraison du romantisme, où Lord Byron eut une si grande place, n'est-elle pas une de ces surprises ? Au dix-huitième siècle encore, l'influence des romans anglais aurait pu passer pour non avenue, s'il ne s'était trouvé un certain Rousseau pour écrire la *Nouvelle Héloïse*. L'émotion d'un jeune homme solitaire devant tel chef-d'œuvre d'une autre race peut ainsi enfanter un chef-d'œuvre qui dément toutes les théories. Nul ne saurait prévoir le succès de ces greffes mystérieuses d'où naîtra le fruit inconnu. Il paraît plus sage de dire que des questions de ce genre ne peuvent se trancher *a priori*, et de respecter les possibilités indéfinies de l'Avenir.

Mais faut-il désirer le miracle ? Ne sommes-nous pas assez riches pour vivre de notre fonds propre ? Ne devons-nous pas repousser, violemment s'il le faut, l'intrusion d'éléments étrangers qui viendraient altérer et gâter notre pure tradition héréditaire ? On reconnaît ici l'accent irrité et volontiers impérieux des protectionnistes de lettres. Gens admirables que ceux-là ! Ils se sont fait un certain dogme, une conception *ne varietur* de ce qu'ils appellent "l'esprit français," et repoussent d'une humeur sereine toutes les œuvres non brevetées qui s'écartent de cette conception. Ils enserrant ainsi en un cadre inflexible la prodigieuse fécondité d'une race qui a produit Rabelais et Racine, Bossuet et Pascal, Molière et Hugo, Voltaire et Balzac, et prétendent la faire tenir dans une "claire définition !" Nous connaissons ce jeu d'école. Il est des heures de notre histoire où il s'appuie effrontément sur une sorte de programme politique, et où c'est à qui veut ébrancher le vieux chêne vivace de la Gaule jusqu'à ne lui laisser que le tronc. Il est à souhaiter que l'art au moins préserve ses régions plus pures de ces ostracismes funestes. Si le génie français est grand, c'est peut-être, on l'a dit parfois, parce qu'il est plus humain qu'un autre, parce qu'il est la fleur d'une race qui n'est, exclusivement, ni germanique ni latine, mais participe de ces deux âmes dont elle trouve en soi l'écho. Et français il l'était encore, le vieux magicien celtique endormi dans Brocéliande, qui peut avoir de soudains réveils... S'il en est ainsi nous n'avons rien à gagner, tout à perdre, à nous isoler de l'univers. Le danger que nous pourrions courir, après nous être imbus de l'antique jusqu'à vouloir nous confondre en lui, sans y parvenir heureusement, serait de nous répéter nous-mêmes, début de toute décadence. Le remède est de tout connaître, pour dégager des contact divers une personnalité plus vivante faite d'éléments rajeunis. C'est un mal-adroit chauvinisme, d'une modestie bien pitoyable sous son apparence d'orgueil, qui peut craindre la comparaison de toutes les grandeurs artistiques, comme si la nôtre, en ce congrès libre, devait pâlir et s'effacer. Il faut aspirer aux horizons vastes et communier avec le monde dans l'intérêt même de cette cause patriotique qu'on croit défendre en l'anémiant.



Notre conclusion sera donc : toutes les portes grandes ouvertes pour laisser entrer l'air du dehors. Le moment est enfin venu de laisser de côté les discussions stériles, pour s'instruire, humblement et sans bruit, auprès de tous les Messagers du Verbe qui nous apportent un flambeau. Ceux dont nous avons dit les noms ont pour nous des trésors en réserve si nous savons écouter leur voix. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'imiter une forme d'art. L'imitation d'une forme quelconque est la mort certaine de l'art. Notre technique étant en soi plus parfaite que celle des peuples du Nord, l'imitation dans ce cas serait même particulièrement désastreuse. Il ne s'agit pas de prôner l'obscurité sous prétexte de profondeur, le manque de lignes et d'idée maîtresse sous couleur de mystère et de liberté. Mieux vaut cent fois, à ce point de vue, plagier Racine qu'Ibsen. Cela est largement accordé. Peut-être entrevoit-on assez, par ce qui précède, le bienfait d'un ordre tout autre qu'on peut espérer recueillir du commerce assidu d'un Ibsen, d'un Björnson ou d'un Tolstoï. Ce que ces grands hommes peuvent nous apprendre, justement parce que leurs races plus jeunes sont plus naïves devant la vie, c'est de voir le tragique de cette vie, non plus sous des voiles légendaires et dans des conflits consacrés, mais sous ses espèces les plus humbles et dans ses tableaux innombrables, c'est de sentir le drame intérieur qui se déroule au fil des jours en apparence les plus obscurs. Ils ont, avouons-le de bonne grâce, mieux que nos savants dramaturges, le don de l'émotion simple, de l'étonnement, du sérieux. Ils ont aussi, pour nos réalistes qui croient connaître la vie quotidienne, le monde infini de la conscience, l'au-delà de la foi nouvelle qui, dans les désastres d'une ère troublée, s'élabore invinciblement. A nos cerveaux lassés de signes et de motifs conventionnels ils offrent une *matière d'art* sublime qui réclame, même après eux, des ouvriers. Don royal véritablement, pour l'écrivain digne d'en faire usage, qui le contraint d'oublier ses maîtres et de se découvrir en créant ! Nous aurions tort de le repousser. "Enrichis ta vie intérieure et retourne vers la Nature" a dit, voici déjà trois siècles, le grand et sincère Albrecht Dürer. C'est le cri de toute Renaissance, c'est la devise du salut. Ainsi notre civilisation vieillie, lourde de gloires précieuses, si



elle a vraiment le courage de laisser tomber sa couronne pour se pencher aux sources vives, à l'instar de ses sœurs plus frustes, y puisera la jouvence éternelle de rajeunissement et de beauté !

GABRIEL TRARIEUX.

*P.-S.*—Il serait injuste d'omettre ici la visite que nous ont faite deux illustres acteurs étrangers : Novelli et la Duse. Tous deux, par leur génie souple et divers, leur don des larmes et du rire, leur interprétation vivante et passionnée, ont ravi le public parisien, qui le leur a témoigné du reste. Le parallèle entre la Duse et Sarah Bernhardt, entre Novelli et Coquelin ou Antoine a fait le tour de toutes les chroniques. Peu de chose reste à dire là-dessus. Mais ces spectacles font plus et mieux que d'alimenter les faits-divers : ils sont le commentaire le plus frappant et le plus précis des répertoires du dehors, et nous renseignent sur la manière dont nos œuvres mêmes sont comprises ailleurs. Il est à souhaiter que de telles visites deviennent une aimable coutume, et que les acteurs de chaque pays viennent défendre chez nous leurs poètes. Ce sera pour notre public l'initiation la meilleure, et pour ces artistes un surcroît d'hommages qu'ils veulent bien tenir pour flatteurs.

## LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE.

---

AUCUN philosophe contemporain, à une époque dont le développement de la pensée spéculative et le culte de la philosophie aura été cependant un des plus légitimes titres de gloire, aucun n'aura exercé sur l'Ame collective de ce temps-ci, sus les idées, les passions et l'esthétique de l'élite européenne, une influence aussi décisive que cet infortuné Frédéric Nietzsche qui, après avoir été un des plus puissants esprits de son temps et de sa race, agonise misérablement aujourd'hui, parmi les ténèbres, l'inconscience et le désespoir de la folie.

Puissante et tragique destinée que celle du grand philosophe, dont la doctrine repose sur le culte de l'orgueil humain, sur la création du surhomme, et qui apparaît aujourd'hui comme le vivant et navrant symbole de la faiblesse humaine.

Mais ce pauvre aliéné, qui agonise lentement à l'ombre des jardins de Weimar, entouré par les soins et l'affection fidèle d'une sœur admirable, peut-être aussi par les fantômes invisibles des morts illustres qui habitèrent jadis l'exquise cité germanique—ceux de Goethe, de Schiller, de Herder, de tant d'autres qui, avant lui travaillèrent, eux aussi, à l'œuvre collective du génie humain et de l'Art immortel—ce vaincu de la vie et de la destinée, demeure un des Maîtres incontestés et tout puissants de la pensée moderne.

Le succès de son œuvre est immense—sa popularité, malgré les protestations indignées qu'elle soulève, grandit de jour en jour,—et après avoir été exclusivement germanique, devient universelle — d'innombrables études critiques paraissent dans toutes les langues, consacrées à l'analyse des œuvres volumineuses de Nietzsche—enfin, ce qui est plus important, les idées, les paradoxes, les sophismes, parfois, bien rarement,

hélas ! les géniales vérités exprimées par ce grand écrivain, se répandent parmi le public ; sans que la foule ignorante sache d'où elles proviennent, elle les répète inconsciemment, en les dénaturant, cela va sans dire. Mais qu'importe, l'essentiel est que la gloire des grands philosophes se propage, que leurs découvertes sublimes et même leurs erreurs prennent place parmi les trésors collectifs du savoir humain,—trésors où la foule stupide puise à pleines mains, sans nulle reconnaissance pour ceux qui lui octroient ces richesses.

Depuis le succès tardif, mais éclatant et durable des œuvres géniales d'Arthur Schopenhauer, aucun philosophe, je le répète, n'a ému, impressionné à ce point l'âme de son époque,—c'est que l'auteur de *Zarathustra*, comme l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, n'était pas seulement un métaphysicien de génie, c'était aussi et avant tout un écrivain de premier ordre, un rêveur inspiré et sublime, un moraliste original et acerbe, un penseur très personnel, un critique d'art absolument hors ligne dont la profonde intelligence s'est exercée sur les sujets les plus variés et les plus essentiels, sur les problèmes les plus graves de la vie sociale, de l'art et de la pensée spéculative.

C'est surtout à ce point de vue, comme penseur original, comme détracteur féroce du monde moderne, comme esthète subtil et raffiné, aspirant au rêve impossible du monde antique, renaissant des cendres du passé, dans sa grâce et sa beauté première—c'est surtout comme sociologue (si l'on peut nommer ainsi l'ennemi juré de tous les principes de droit social, réputés inviolables), comme écrivain, comme misanthrope de génie, comme auteur d'irritants, amusants et profonds paradoxes que le grand philosophe allemand est connu, même du public lettré.

Ses études philologiques sur l'antiquité grecque, ses travaux vraiment merveilleux sur les origines du Drame et du Théâtre antique, dont il crut retrouver le génie et l'essence dans l'œuvre de Wagner, son culte ardent pour le grand créateur du drame lyrique moderne ; les jours d'enthousiasme, d'amitié et de foi juvénile, son admiration pour Wagner, l'admirable étude des principes et de l'Idée maîtresse de l'art wagnérien, puis sa brouille avec l'illustre ami de sa première jeunesse ; la querelle

retentissante qui sépara les deux adversaires, amis de la veille, la célèbre et inutile, car elle est injuste et méchante, la néfaste brochure où il désavoua ses admirations d'autrefois, le fameux pamphlet *Le cas Wagner* dont le tort principal est de fournir une arme aux imbéciles qui poursuivent jusqu'à présent le génial réformateur du drame musical de leur haine stupide—puis, enfin, la théorie du surhomme, de l'individualité de génie, seule raison d'être, seule excuse de l'immense détresse de vivre, achèvement et but final de la vie universelle, le culte du "grand homme" ayant tous les droits et aucun devoir, devant régner sur le monde et sur la foule immonde et stupide, de par la toute-puissance de son génie, de sa supériorité morale et intellectuelle — théorie qui a déchainé tant de colères et de railleries, et où une grande vérité se dissimule sous une forme paradoxale et inutilement agressive — telles sont les phases principales de la carrière littéraire, de la vie orageuse, monotone et tragique à la fois de Nietzsche,—tels sont les aspects de son œuvre et de sa personnalité, aspects significatifs, en effet, qui ont principalement frappé de tout temps l'imagination de la foule,—je parle, naturellement, de la foule des lettrés, bien minime elle-même, noyée dans l'océan sans bornes de la barbarie, de la vraie foule aveugle et esclave, de la multitude ne sachant rien des œuvres du génie humain, quel qu'il soit—cette multitude que Nietzsche a toujours détestée et méprisée, et qui éternellement, ignorera son nom — de même qu'elle ignore celui de Platon, de Kant ou de Descartes.

## II

Ce choix qu'ont fait les critiques de tous les pays, en prenant justement les épisodes que je viens de signaler, et les idées générales qui s'y rattachent, parmi les trésors incalculables de pensées profondes, fécondes et nouvelles, dont l'œuvre de Nietzsche est remplie, ce choix est assez rationnel, car il résume, de façon assez grossière sans doute, mais suffisante, les traits vraiment originaux de cette personnalité extraordinaire, une des plus remarquables du siècle. Néanmoins, ce choix demeure insuffisant et le travail critique qui en résulte apparaît incomplet, si on n'y ajoute point une

définition plus ou moins exacte de la philosophie de Nietzsche, de la conception générale de l'énigme universelle qu'il élaborait lentement, conception qui domine et explique son œuvre : car une métaphysique, c'est-à-dire un système de l'univers, une explication de l'ensemble des choses, une hypothèse rationnelle jetant un jour nouveau sur l'énigme invincible, une philosophie, en un mot, peut et doit se déduire de l'œuvre, décousue en apparence, de tout grand penseur. Et il y a aussi un système général synthétique, toute une métaphysique dans l'œuvre de Nietzsche — contrairement à l'opinion généralement reçue. Seulement ce système n'est pas nettement formulé dans une œuvre décisive et complète — il faut le rechercher, le construire peu à peu, le dégager des broussailles d'une rhétorique toujours puissante, souvent admirable, quelquefois inutile et prétentieuse. Mais elle existe ; et si son point de départ réside sans aucun doute dans la philosophie de Schopenhauer — circonstance fâcheuse que Nietzsche reconnaissait lui-même avec une haute loyauté intellectuelle et qui ôte à son œuvre entière ce caractère d'originalité absolue et de spontanéité qui seul permettrait de la classer parmi les grands chefs-d'œuvre du génie humain, la philosophie de Nietzsche, par les développements ultérieurs que le grand révolté allemand lui a donnés, constitue cependant un tout homogène dont on ne trouverait pas l'équivalent dans l'œuvre de métaphysiciens plus illustres, plus maîtres d'eux-mêmes et de leur pensée. Les droits imprescriptibles de l'individualisme, du génie tout puissant et sacré, de par son essence surhumaine, y sont défendus, exposés et exaltés avec une éloquence, une ardeur véhémence, une fièvre d'enthousiasme, de révolte et de conviction sincères vraiment sans pareilles dans l'histoire de la pensée spéculative.

Et c'est surtout parce qu'il procède d'une construction philosophique, d'une doctrine générale, d'une métaphysique, en un mot, que ce culte de l'individu, de l'homme de génie, du futur Maître du monde, prête à l'œuvre de Nietzsche, cette unité dont elle semble dépourvue en apparence.

Telle est aussi la thèse essentielle du très beau livre de M. Lichtenberger, *La Philosophie de Nietzsche*, paru tout récemment, dont le succès est considérable et qui prouve de la

façon la plus éloquente, non seulement que nous possédons toute une école de jeunes philosophes du plus grand talent, mais aussi que le mouvement spéculatif et métaphysique européen intéresse de plus en plus notre public instruit et lettré, malgré la haine stupide de l'étranger, prêchée encore par quelques sectaires, comme si, pour un penseur, le patriotisme ne consistait pas surtout dans le désir d'égaliser les Maîtres immortels, de donner à notre littérature scientifique un développement, une valeur, un intérêt universels.

Le livre de M. Henri Lichtenberger est la première étude d'ensemble qu'un philosophe français consacre au célèbre écrivain allemand. Jusqu'ici, nous n'avions sur ce sujet, qui a déjà inspiré tout une littérature, nous n'avions, hélas ! que des articles de journaux ou de revues, des extraits, de vagues compilations. Pour la première fois, je le répète, l'œuvre du grand métaphysicien est étudiée chez nous avec une rigueur de méthode scientifique, digne de la valeur hors ligne de cette œuvre bizarre, inquiétante et admirable. Ceci suffirait à assurer à l'étude du professeur de Nancy le succès qu'elle obtient en ce moment, mais le livre de M. Lichtenberger se recommande aussi par de très grandes et très remarquables qualités qui lui assurent une place hors ligne parmi les nombreuses études critiques consacrées à Nietzsche.

### III

*La Philosophie de Nietzsche* de M. Lichtenberger est un livre absolument remarquable par la vaste et profonde compréhension philosophique, la sûreté d'analyse, la clarté et la sagesse impartiale d'exposition, par la pénétration et l'intuition critique, aussi bien que par la haute valeur du style. L'ensemble des idées de Nietzsche se dégage des brumes de paradoxes agressifs qui la voilent aux yeux du vulgaire, l'essence même de sa philosophie nous apparaît indéniable, limpide et certaine. Je sais fort bien que le sujet est d'une admirable richesse,—mais il comporte aussi tant de difficultés.

Le point de départ de Nietzsche, la base de son système—M. Lichtenberger a parfaitement raison de le dire et j'ai toujours insisté sur ce point dans les études que j'ai publiées jadis sur l'œuvre considérable et si diverse d'aspects du poète



visionnaire de *Zarathustra* — le germe initial de sa conception du monde se trouve dans la métaphysique de Schopenhauer. Comme le grand penseur de *Parerga et Paralipomena*, il admet, il affirme que l'essence première du monde, cette cause première que recherchent toutes les philosophies, est la volonté, force invincible, irréductible, éternelle, puisqu'elle subsiste en dehors du temps, mystérieuse comme le monde d'au delà qu'elle symbolise, claire et limpide comme les innombrables phénomènes du monde d'ici-bas qui ne sont que sa manifestation passagère. Seulement, si le point de départ des deux systèmes est identiquement le même, de sorte que Nietzsche dans l'histoire pragmatique de la philosophie moderne, malgré tout son génie si personnel et si tragique, apparaîtra toujours comme un disciple admirable sans doute, mais enfin comme un continuateur du grand pessimiste, les conclusions que l'auteur du *Cas Wagner* a déduites des mêmes principes métaphysiques sont diamétralement opposés. Tandis que Schopenhauer aboutit au pessimisme et au désespoir, puisque la vie n'étant que désirs vains, efforts stériles, tension douloureuse et incessante de la volonté inassouvie et éternellement renaissante, la vie n'est que souffrances, illusions et mensonges. Au contraire, tout en reconnaissant l'horreur de nos destinées, l'abîme de détresse et de douleur où nos existences s'évanouissent tôt ou tard, — Nietzsche proclame avant tout le culte de la vie. Il admet la possibilité de la vie triomphante — triomphe passager, éphémère sans doute, possible seulement pour quelques élus, possible néanmoins — voilà l'essentiel — et dont la possibilité même détruit la doctrine de renoncement absolu, de pessimisme pratique, de Nirvana terrestre qui termine logiquement l'admirable et terrible doctrine de Schopenhauer.

C'est là — je l'ai toujours dit, et le beau livre de M. Lichtenberger ne fait que me confirmer dans ma conviction — c'est là que réside la vitalité, la puissance, l'attrait extraordinaire qu'exerce le génie de Nietzsche, malgré tout ce que ses théories peuvent avoir de blessant pour la foule et parfois de réellement inhumain. Malgré tout, il ne conclut point par une négation totale de l'inextinguible soif de bonheur et de joie qui nous brûle le cœur — la volonté, chez lui, n'est point synonyme de

néant et de mort, fût-ce volontaire, mais de vie — de vie ennoblie, limitée dans ses manifestations supérieures, qui n'en demeure pas moins identique à celle qui fait palpiter l'âme obscure et mystérieuse du monde, Nietzsche n'aurait jamais voulu en convenir, sans doute — mais qu'importe ? C'est l'évidence même et c'est en ceci que son œuvre est féconde et durable, c'est pour cela qu'elle marque une étape importante dans le développement des immortelles idées de Schopenhauer.

## IV

Et tout d'abord — ceci est la première de ses tentatives de réhabilitation de la volonté,—si on peut s'exprimer ainsi — tout d'abord Nietzsche admet qu'il y a dans l'acte créateur de l'artiste, au sens supérieur du mot, dans la magie de l'Art immortel, capable de reconstruire une image factice du monde extérieur, image plus complète et plus belle que la réalité — il y a là une source intarissable de beauté, de joie et d'épanouissement. Oui, certes, la vie est mauvaise, impitoyable, et désolante dans son essence même, mais ce rêve de la vie qui reflète sa pure et calme beauté dans les chefs-d'œuvre de l'art, ce rêve éphémère et sublime est vraiment divin. Il suffit à réhabiliter la vie, à nous la faire subir et aimer. La créature esclave échappe à sa détresse infinie par la contemplation de la Beauté immortelle. Il y a une grandeur et une consolation inépuisables dans ce pouvoir de recréer la vie que Nietzsche appelle la faculté appolinienne, qui est la source même de la Poésie et qui permet à l'homme le plus malheureux, le plus faible ou le plus désespéré, de pardonner au destin. A la faculté appolinienne correspond l'état d'âme dionysien qui nous fait savourer même dans le spectacle des infortunes tragiques et des catastrophes irréparables, la majesté, la splendeur, la Beauté sereine et grandiose de la Fatalité antique, de ces Lois éternelles qui dirigent et dominent le monde. Nous passons, mais la volonté immuable demeure, le rêve de la vie éphémère d'un individu, quel que soit son génie, s'évanouit rapidement dans l'abîme des choses accomplies, mais le rêve de l'Humanité continue, le drame de nos douleurs infinies, quoique si brèves, finit fatalement par une sanglante défaite, mais celui de la Lutte universelle se déroule toujours sur les

décombres et les ruines ; des fleurs de deuil, pâles, tristes et splendides comme des yeux remplis de larmes, s'épanouissent sur les tombes des martyrs. Hamlet, qui est la plus exquise et la plus haute création du génie humain, succombe dans les bras de son ami, le doux philosophe Horatio—et notre âme se brise de pitié devant cette injustice du sort ; mais déjà Fortinbras apparaît, prêt à recueillir l'héritage sacré ; le prince de Danemark meurt réconcilié, en sachant que l'Idée éternelle, celle du Droit méconnu dont il était le vivant symbole, ne périrait pas avec lui—et nos rapides douleurs, nos désespoirs mesquins s'apaisent dans la contemplation d'un si haut sacrifice et d'un si grand exemple. Les générations passent sur cette terre qui a déjà bu tant de sang et de larmes, pareilles aux fantômes d'un rêve — les meilleurs, les plus nobles, les plus dignes d'être aimés et triomphants succombent désespérés.—Qu'importe ? même dans leur agonie s'affirme cette Immortalité platonicienne que nous désirons tous sans oser croire à son existence.

Et si la création et même la contemplation de la Beauté esthétique comporte déjà une part possible, non pas seulement de renoncement, comme le prétendait Schopenhauer, mais de joie, de bonheur, de félicité,— comment nier la possibilité du même résultat obtenu même parmi les ombres réelles du monde d'ici-bas ?

Cette possibilité du bonheur que n'admet pas le pessimisme traditionnel et que la destinée peut déjà nous accorder par la contemplation et la création des œuvres d'Art, Nietzsche l'admettra aussi dans la réalité de notre monde d'apparences, dans la vie elle-même. Comment ne pas voir cependant l'effroyable fardeau de douleurs, de misère et d'esclavage sous lequel succombe, depuis tant de siècles, notre race esclave ? L'injustice éternelle, la souffrance de la vie ne peuvent être contestées que par l'optimisme le plus niais et le plus bas : il est de toute évidence que la volonté de vivre, que l'essence du monde, par cela même qu'elle est un perpétuel effort et un désir toujours inassouvi, ne peut aboutir à la joie, au miracle d'une victoire possible que dans des cas extrêmement rares et heureux. Et c'est ainsi, sans aucun doute, que Nietzsche est parvenu à élaborer lentement, et, plus tard, à formuler avec une si âpre

éloquence tragique, sa fameuse doctrine du "surhomme" qui a scandalisé l'opinion, qui résume l'œuvre entière du philosophe allemand et qui n'est pourtant qu'un développement logique, une conclusion inévitable des principes métaphysiques dont elle procède tout entière. Cette victoire chimérique de la volonté, toujours avide de joies nouvelles et de destins inconnus, seuls, quelques élus du sort et de la nature pourront l'obtenir. Ceux-là sont les maîtres du monde, les rois véritables de cette terre d'esclavage et d'exil, ils sont l'excuse et la raison-d'être de la tragique et ridicule comédie de l'existence. Eux seuls ont tous les droits, — car ils sont les maîtres — le reste de l'humanité n'a que des devoirs ; c'est pour eux que la foule misérable et mercenaire souffre, travaille, agonise et désespère — et ceci est juste et équitable, puisqu'en eux seulement s'épanouit l'âme du monde et l'idéal vivant.

A leur profit, Nietzsche réédite tous les arguments que les sceptiques grecs, les grands philosophes pyrrhoniens, si peu connus et dont le génie égale celui de tous les dogmatiques, les arguments que des penseurs sublimes tels que Aénésidème, Arcésilas, Carnéade, Agrippa ou Pyrrhon lui-même et tant d'autres, évoquèrent jadis pour détruire ces idoles qui pendant tant de siècles ont paru inviolables et sacrées, et auxquelles la majorité des hommes croit encore d'une foi invincible et aveugle.

Nous ne connaissons que l'apparence des choses : tout nous trahit et nous trompe — l'absolu nous échappe toujours ; pour Nietzsche, le monde d'au-delà lui-même n'est qu'une chimère de plus — l'univers immense, et les fantômes qui s'y agitent dans l'ombre, ne sont que le reflet de notre Ame. Dès lors, tous les principes qui dirigent la morale sociale ne possèdent qu'une valeur aussi relative et aussi passagère que ce monde éphémère dont ils nous semblent le soutien et la base. Il n'y a ni Vérité, ni Vertu, ni Justice — le Vrai et le Bien ne sont que des notions conventionnelles, changeantes selon les époques, les climats et les individus. En tout cas, l'homme de génie a le droit et même le devoir de les dédaigner, de placer le développement de sa personnalité et de son génie au-dessus des obstacles que ces conventions méprisables osent dresser sur sa route. Elles n'ont d'utilité que pour la foule esclave—

pour l'homme de génie, le conquérant, l'aristocrate intellectuel, l'élu de la destinée, pour les "surhommes," toutes les lois, toutes les croyances, tous les fétiches soi-disant obligatoires et sacrés, tous les "impératifs catégoriques" de la multitude, ne sont qu'un instrument de domination, une arme de plus pour maîtriser les barbares et les brutes dont l'humanité se compose.

Je n'insisterai pas sur les développements de la doctrine du "surhomme," telle que l'œuvre de Nietzsche nous la présente en une série de troublants et admirables chefs-d'œuvre — cette entreprise dépassant les limites de cette étude — tout en indiquant brièvement l'erreur manifeste commise par le grand philosophe allemand lorsqu'il condamna, en bloc, ce sentiment divin de l'Amour, de la Pitié, de la Bonté qui fut la base de la théorie de Schopenhauer comme de toutes les religions et de toutes les morales et qui loin d'être un obstacle dans une grande destinée, doit en devenir l'apothéose et l'achèvement glorieux — car, même au point de vue logique, le triomphe de l'homme supérieur, sa volupté, sa félicité ne sont-elles point plus complètes, plus synthétiques, plus dignes de lui-même, s'il les fait partager à la foule méprisable et cruelle, et pourtant si malheureuse et si pitoyable, s'il illumine l'horizon infini de sa destinée individuelle, s'il l'agrandit, l'idéalise et l'embellit par la flamme immortelle de l'altruisme, de la Pitié et de l'Amour !

Si je partage entièrement le culte fervent de Nietzsche et de ses partisans pour les hommes supérieurs, dont les droits sont évidents et imprescriptibles, si je ne puis m'empêcher de mépriser la foule stupide et impitoyable aux vaincus, je reconnais pourtant que cette foule mérite aussi quelque pitié et même beaucoup d'amour fraternel, lequel peut d'ailleurs se concilier si bien avec le mépris ou plutôt avec le dédain — car la souffrance, elle aussi, est une supériorité — et l'humanité a tant souffert ! de tels abîmes de douleur et de détresse nous apparaissent dans les ténèbres du passé.

Réflexions qui peuvent paraître banales et superflues lorsqu'on parle d'un génie tel que Nietzsche, et surtout lorsqu'on l'admire — essentielles cependant et qu'il faut émettre, car elles expriment, non pas un lieu commun puéril, mais une

vérité éternelle — et c'est dans cette direction que l'œuvre du grand révolté germanique doit être modifiée, si l'on veut vraiment lui attribuer une portée sociale. Nulle éthique basée uniquement sur le droit du plus fort, la terreur et la haine, ne saurait prétendre à une vitalité quelconque.

Mais l'époque du despotisme des gens de génie est encore bien loin de nous, hélas ! Pour l'instant, au contraire, ce sont eux qui succombent sous les attaques féroces de la méchanceté et de la sottise humaines. C'est la plèbe immonde, l'ignoble multitude qui triomphe et qui opprime tout ce qui est beau, noble et indépendant, spontané et généreux en ce monde. A une époque de démocratie despotique, haineuse et stupide comme la nôtre, Nietzsche a proclamé la suprématie de l'homme de génie, de l'Etre d'exception qui dépasse et domine la foule. S'il n'a point défini ses droits avec une justesse absolue d'appréciation philosophique, s'il est allé trop loin dans l'expression de sa pensée, sa théorie du "surhomme" demeure cependant une des plus grandes et des plus fécondes entreprises intellectuelles du siècle.

Pour parvenir à sa réalisation, il a fallu sans doute renverser et abattre bien des idoles ; quelques-unes étaient presque sacrées, quelques-unes symbolisaient vraiment quelque chose d'éternel et de divin, et celles-là renaîtront du carnage, — mais combien de sanguinaires et d'infâmes, d'effroyablement malfaisantes ont été définitivement anéanties par ce génie agressif et terrible, qui donc a prouvé, une fois de plus et avec plus d'éloquence, cet axiome éternel de la relativité des connaissances et des croyances humaines, de leur fragilité, de leur néant, de leur valeur toute passagère, — axiome qui semble encore un paradoxe monstrueux à la foule imbécile. Nietzsche aura donc été ainsi un des grands libérateurs de l'âme humaine, encore enchaînée par tant d'illusions, de mensonges, de craintes puérides, ombres vaines du temps jadis !

En tout cas, l'écrivain qui a laissé la plus belle et la plus haute définition de l'Art immortel — puisque cette définition, chez Nietzsche, est la base même de sa philosophie — le grand penseur qui a exprimé tant d'idées fécondes, tragiques et nouvelles et qui l'a fait avec un incomparable génie littéraire, celui-là est certainement une des plus admirables personnalités



du siècle. Son génie n'appartient pas seulement aux philosophes, que je place pourtant au-dessus de tous les artistes et de tous les écrivains—il appartient à tous ceux qui pensent, à tous ceux qui ne ressemblent pas à ces brutes méprisables que Nietzsche a toujours détestées et qui le lui rendraient bien s'ils connaissaient ses idées—idées bien subversives, je l'avoue !

C'est égal, il est temps, grandement temps que l'on traduise les admirables chefs-d'œuvre de Nietzsche. Serons-nous décidément toujours en retard dans le mouvement littéraire européen ? Devrons-nous nous contenter pendant longtemps encore, lorsqu'il s'agit d'un grand penseur comme celui-ci, de documents de seconde main, de commentaires, fussent-ils aussi intéressants que le remarquable ouvrage de M. Lichtenberger, mais qui en aucun cas ne sauraient remplacer une traduction des œuvres elles-mêmes ?

Certes, il sera désormais presque impossible d'étudier Nietzsche, sans s'appuyer sur cette belle étude philosophique ; mais encore une fois, il nous faut absolument une traduction française, au moins des principaux chefs-d'œuvre du philosophe allemand. On a traduit le *Cas Wagner*, cela ne suffit pas ! C'était même la seule de ses œuvres à ne pas traduire, cette brochure insignifiante et haineuse n'ayant qu'un intérêt biographique, et presque aucune valeur littéraire. Mais les autres ouvrages du Maître qui finit si tristement son exil terrestre, là-bas, sous les ombrages de Weimar, triste, muet et farouche, plongé dans les ténèbres, ignorant de ses succès et de sa gloire tardive ! Quand pourrons-nous lire l'admirable *Naissance de la Tragédie* ou le légendaire *Zarathustra* ?

STANISLAS RZEWUSKI.

## GENS ET CHOSES DE SICILE.

### III

LE PASSÉ. — LES GRECS ET LES NORMANDS. — SYRACUSE,  
SÉLINONTE, PALEKME.

Il y a une impression dont on est ici comme hanté à chaque pas : celle de tout ce qui a passé dans cette île et en a disparu sans laisser aucune trace. A peine si quelques instruments de pierre attestent l'existence des peuplades primitives. Rien ne subsiste des Phéniciens, des Carthaginois, des Goths ; peu de chose des Romains, — sinon les souvenirs des Guerres serviles et des exactions de Verrès. Cette île merveilleuse a attiré toutes les ambitions : un instinct y a poussé les conquérants, qui s'y sont combattus et pourchassés avec une violence inouïe. A deux reprises, elle a sauvé la civilisation occidentale que menacèrent à de longs siècles d'intervalles les Carthaginois et les Arabes. On s'est battu sous les murs de toutes ses villes, dans le voisinage de tous ses promontoires. Et, comme sur les flancs de l'Etna, la bonté de la Nature a réparé les désastres dont elle n'était cependant plus coupable. Après ces tragiques secousses, comme après celles de la terre qui se soulève ou du volcan qui s'agite, l'éternelle poussée a repris. Pas plus que la lave, la guerre n'a pu dévaster ce coin du monde qui est si beau : l'île a toujours été très peuplée ; elle l'est encore, puisqu'elle compte trois millions et demi d'habitants ; elle le sera probablement toujours. On est trop nombreux, on est pauvre, on est exposé à toutes sortes de catastrophes : qu'importe ? On vit quand même, plus heureux qu'ailleurs, peut-être, à cause de la splendeur du paysage, de la gaité du soleil, de la bonté du sol. Les Siciliens aiment leur

ile. En venant, j'ai fait route avec un petit soldat, atteint d'une bronchite chronique, qui regagnait Catane, sa ville natale. Je sais bien que tous les soldats sont contents de rentrer chez eux, fût-ce dans le pire des villages. Mais celui-ci avait une façon poétique d'exprimer son enchantement : de jolis mots, des regards attendris qui se posaient d'avance avec tendresse sur les chères choses dont il approchait. C'était un simple ouvrier relieur : ses moindres paroles révélaient cette culture instinctive et séculaire que manifestent d'une façon si frappante les mœurs paysannes et la poésie populaire. Peuple singulier et profond, fait des races diverses, de contrastes violents ! Je l'ai à peine aperçu et il m'a séduit par tout ce qu'on devine au fond de lui, par les éléments de poésie, de résignation, d'efforts et de révoltes qui se sont accumulés dans son âme complexe, capable de longs sommeils et de violents soubresauts...

Pourquoi mon petit soldat de Catane, avec son air honnête et simple, sa voix douce, ses jolis propos, me rappelle-t-il une anecdote qui a suggéré à M. Verga une de ses plus dramatiques nouvelles, et dont M. Capurana affirme l'authenticité ? C'est l'histoire d'une pauvre fille qui s'était éprise d'un brigand sans l'avoir jamais vu, uniquement parce qu'elle entendait raconter ses souffrances de bête traquée ; elle en était arrivée à sentir sa faim, sa soif, ses dangers, ses fatigues ; elle ne pouvait penser qu'à lui, souhaiter d'autre joie que de le suivre et de le soulager ; l'image de cet homme, maudit de tous la hantait, dévorait sa vie. N'est-ce pas, ou peu s'en faut, la légende du "vaisseau fantôme,"—du capitaine damné errant par les mers pendant qu'une âme de femme se donne à lui ? Dans ces deux légendes, dont l'une vient du Nord et l'autre du Midi, l'imagination populaire ne va-t-elle pas droit à la grande pitié, qui pardonne et qui aime ? Et de tels sentiments — bien que les gens précis les qualifient volontiers d'hystérie — ne sortent-ils pas du cœur d'une race choisie et généreuse ?

Généreux, les Siciliens le sont à un haut degré, — et certains traits de leurs mœurs, d'ailleurs bien connus, l'attestent. N'est-ce pas de la générosité, leur *omertà* ? — cette disposition d'esprit qui pousse un homme de cœur à dédaigner l'intervention de la justice pour le règlement de ses affaires,

et à défendre ses droits à sa manière, selon ses propres forces. L'*omertà* n'est point compatible avec la régularité des temps actuels, et ne l'a d'ailleurs jamais été avec la bonne organisation de l'Etat. C'est par *omertà* que beaucoup de brigands fameux se sont "donnés à la campagne," selon la pittoresque expression qui marque si bien leur rupture avec la vie sociale. Ainsi celui dont je viens de parler : à l'origine il s'était simplement vengé d'un tuteur infidèle et despote. Tels beaucoup d'autres, qui ont coûté la vie à nombre de carabiniers et dont le souvenir demeure légendaire : Angelo Falcuneddu, devenu brigand par amour, ou Antonio Testalonga, entré dans la carrière pour avoir vengé sa mère des brutalités d'un receveur au fisc. La loi, qui n'admet pas les nuances, les traite comme de vulgaires malfaiteurs ; le sentiment populaire établit une distinction et les transforme en héros. Les aventures de Testalonga, par exemple, excitent autant d'intérêt que les *Reali de Francia* et fournissent des motifs à l'illustration des "carrette" aussi bien que les exploits du comte Roger.

La *Mafia*, dont on parle tant — toujours avec un certain mystère — est un fait du même ordre. Dans nos interprétations approximatives des mœurs étrangères, nous la confondons volontiers avec la *Camorra* : ce qui est une erreur essentielle. La *Camorra* — il suffit d'avoir traversé Naples pour s'en rendre compte — est une entente plus ou moins régulière une association plus ou moins organisée entre des personnes peu scrupuleuses, dont le but évident est l'exploitation du prochain. La *Mafia* n'est rien de semblable. Elle n'est point une association : elle est bien plutôt un état d'esprit. M. Pitre, qui connaît comme personne tout ce qui concerne son pays, a tâché de la définir. Il y est parvenu, pour autant que les mots et les phrases se prêtent à une telle besogne. Il nous apprend que le terme est d'origine récente ; il est entré dans la langue vers 1860, avec une pièce intitulée *I mafiusi de la Vicaria*, qui eut un grand succès en Sicile et fut représentée aussi sur plusieurs scènes italiennes. Le mot renferme d'abord une idée de beauté : une jolie fille qui s'habille coquettement, qui a conscience de son charme et qui sait en user, est *mafiusa*, *mafiusedda* ; une maisonnette bien propre, bien arran-

gée est *mafiusedda* ou *ammafiata* ; les fruits qu'on crie par les rues sont *mafusi* ou *da mafia*. Premier point acquis. Mais à cette idée de beauté, le mot joint celle de la supériorité, et c'est ici que son sens se complique. Un homme dont on dit qu'il est *mafiusu* n'est pas seulement un bel homme ou un homme fort : c'est un homme qui connaît sa force, qui en a l'orgueil et qui est disposé à s'en servir et à l'imposer. A l'origine, il n'y avait rien de plus ; et M. Pitre nous affirme que "l'homme *di mafia* ou *mafiusu* ne devrait faire peur à personne, aucun n'étant plus digne de confiance." Par malheur, le sens du mot s'est encore élargi et des confusions se sont créées : la *Mafia*, la *Camorra*, le brigandage, le *malandrinnaggio* (forme inférieure et vulgaire du brigandage), tout cela s'est confondu. Et pourtant, la *Mafia* est autre chose. Mais qu'est-elle donc ? Arrivé à ce moment de sa définition, M. Pitre avoue qu'il ne le sait pas au juste, ou qu'il ne sait pas le dire : "On met ensemble et l'on mélange un peu de confiance en soi, de hardiesse, de courage, de *prepotenza*,"\* et l'on a quelque chose qui approche de la *Mafia*, sans l'être encore." Si nous n'arrivons pas à savoir au juste ce qu'elle est, du moins savons-nous qu'elle n'est point une association, qu'elle n'a ni règlement, ni comité, ni président. Mais les *mafusi* se devinent entre eux et s'entr'aident à l'occasion. Ils ont la même idée de leurs droits, ils sont également décidés à les faire respecter sans recourir à l'appareil légal. Aussi s'entendent-ils, même sans paroles, car les Siciliens ont le don de s'exprimer par un geste, par un regard. Entre gens qui pensent de même, il n'en faut pas davantage, et voici formée une espèce d'alliance, qui durera aussi longtemps qu'elle pourra servir des intérêts communs, se dissoudra d'elle-même une fois le but atteint, se reformera plus tard, si les circonstances l'exigent, d'autant plus facilement qu'elle a existé déjà. Qu'une telle alliance puisse devenir périlleuse pour autrui, cela est bien évident ; et d'ailleurs, n'est-ce pas le cas de toutes les alliances ? Il est certain aussi que ces procédés sont un reste d'usages anciens, en flagrant désaccord avec le fonctionnement normal des lois

\* Encore un mot intraduisible et difficile à définir. La "*prepotenza*," c'est l'art d'imposer sa force, la volonté d'être premier et l'instinct qui pousse à le devenir.

actuelles qui enlèvent à l'individu tout droit de faire justice et lui permettent à peine de se défendre par lui-même contre les empiètements du prochain sur ses droits. Et voyez : de quelque côté qu'on observe les gens et les choses de ce pays, on arrive à reconnaître qu'il n'est point "comme les autres," qu'il est plus lent à se transformer, que son ancienneté s'obstine à subsister en lui, sous l'envahissement du "moderne," qu'elle est son âme véritable, qu'elle le sépare en quelque sorte de notre monde, auquel il ne se rattache que par des liens encore fragiles et factices...

\* \* \*

Que de choses de ce lointain passé sont mortes entièrement ! Que d'autres ont subsisté, presque vivantes, évoquant avec une force extraordinaire les images tragiques ou grandioses de l'histoire ! Je ne veux point parler des temples antiques, que trop de voyageurs ont décrits avant moi ; je veux seulement errer et rêver à travers d'inoubliables spectacles.

C'est Syracuse qui résuma le plus brillamment la période hellénique, avec ses splendeurs détruites, sa puissante histoire mouvementée, violente, cruelle et capricieuse, la succession redoutable de ses tyrans et de ses guerres. Ville héroïque, politique et superbe, elle occupait un immense espace, sur une plage que son poète — Théocrite — nous décrit odorante et fleurie, et qui n'éveille aujourd'hui qu'une impression de tristesse et d'abandon. Le peu qui subsiste de la vaste cité est resserré dans la petite île d'Ortygie, son premier berceau. Un désert l'enveloppe, semé de ruines, un peu semblable à la campagne romaine, mais plus morne encore, plus désolé. Les guides vous expliquent ces ruines avec leur compétence habituelle, restaurant à leur manière les prodigieux travaux de Denys, les hécatombes d'Hiéron, les représentations du théâtre grec. Ces choses m'ont paru bien mortes ; et puis, l'on en voit tant qui leur ressemblent, dans toutes les parties du midi où les Grecs ont laissé leur forte empreinte. Je voudrais rechercher des traces plus *locales*, si j'ose dire, quelques vestiges qui soient pour les Syracusains ce qu'est pour leurs voisins d'Agrigente le souvenir confus d'un héros bien représentatif, de cet étonnant Empédocle qui tint du philosophe, du tribun, de l'astrologue, du musicien, du médecin, du sage et du char-



latan, qui fit des miracles comme un thaumaturge hébreu et disparut dans un char de feu. Je trouve les "Latomies," les formidables carrières que les prisonniers de guerre exploitaient pour les constructions gigantesques de leurs vainqueurs. Voilà qui ne ressemble à rien. La Latomie du *Paradis*, surtout, est d'un aspect grandiose. Les rochers qui la forment ont pris des formes fabuleuses, dessinant des angles et des arêtes d'une telle fantaisie qu'on hésite à y reconnaître le travail humain : seule, croirait-on, avec les outils au travail lent qu'elle manie au cours des siècles, la Nature peut ainsi trancher la pierre, suspendre et superposer les blocs, manier cette matière inerte et lourde en artiste sûr du succès, puisqu'il a l'éternité pour accomplir son œuvre. Et pourtant, ces coulées de rochers sont œuvre des hommes. Ce sont des hommes qui ont créé ce prodigieux paysage. La Nature s'est bornée à l'achever : quand à travers mille souffrances ils eurent préparé le décor, elle se plut à le remplir d'arbres odorants, elle fit jaillir des sources au pied des parois de pierre, créant ainsi des grottes féeriques et le seul paysage de cette aride contrée qui éveille encore le souvenir des bucoliques d'autrefois. Même œuvre séculaire, avec moins de rochers, moins de sauvagerie, plus d'arbres encore et plus de fleurs, dans la *Latomie des Capucins*, — où souffrirent les sept mille prisonniers d'Athènes. Je n'avais point un Thucydide dans ma poche ; au retour, j'ai relu le court chapitre\* où il raconte leur sort avec un si tragique laconisme :

"... Quant à ceux qui furent enfermés dans les Latomies, les Syracusains les traitèrent les premiers temps avec une extrême rigueur. Parqués dans une enceinte creuse et resserrée, ils furent d'abord exposés sans abri à l'ardeur suffocante du soleil ; puis survinrent les fraîches nuits d'automne, et cette transition détermina des maladies. N'ayant pour se mouvoir qu'un espace étroit, et les cadavres de ceux qui succombaient à leurs blessures, aux intempéries ou à quelque accident gisant pêle-mêle, il en résulta une insupportable infection qu'aggravèrent encore les souffrances du froid et de la faim ; car, durant huit mois, on ne donna à chaque prisonnier qu'un cotyle d'eau et deux cotyles de blé. Enfin, de tous les maux

\* *Guerre de Péloponèse*, vii. 87.

qu'on peut endurer dans une captivité pareille, aucun ne leur fut épargné. Pendant soixante-dix jours, ils vécurent ainsi tous ensemble ; ensuite ceux qui n'étaient ni Athéniens, ni Grecs de Sicile ou d'Italie, furent vendus."

Que de souffrances tiennent dans ces quelques lignes ! Et rien n'en subsiste — qu'un écho et une légende. A côté de de la Latomie du Paradis, on montre une cavité taillée dans le roc qu'on appelle "l'oreille de Denys" : les bruits les plus légers s'y répercutent avec netteté ; et les traditions veulent que Denys ait fait construire des prisons dans lesquelles nulle parole ne se prononçait sans qu'il pût l'entendre. Pour nous donner la preuve de ce fait singulier, le gardien prononce :

— Denys — fut — un — tyran — terrible. — Combien — de — personnes — a-t-il — fait — périr ? — Bonjour, — Denys, — adieu ! —

Chaque mot retombe sur nous, après avoir résonné dans la partie supérieure, comme si quelque voix formidable s'amusait à le renvoyer. Ce petit jeu amuse beaucoup les badauds. Qui pense à l'insolente familiarité du fonctionnaire moderne envers la grande ombre du terrible despote :

— Bonjour, Denys, adieu !...

Cette impression vivante d'un passé très lointain que donnent les Latomies de Syracuse, je l'ai retrouvée encore dans les carrières de Campobello. C'est là qu'on préparait les "tambours" de pierre qui, transportés à Sélinonte, servaient à la construction des temples dont il ne subsiste qu'un immense écroulement. Un jour, — plus de quatre cents ans avant notre ère, — une invasion des Carthaginois interrompit brusquement les travaux. Ils ne furent jamais repris, — et l'on dirait presque que les ouvriers viennent de partir, qu'ils vont revenir peut-être, tant leur œuvre semble bien en train. Ici, par exemple, le "tambour" est déjà détaché, prêt au transport ; là, il tient encore au rocher, mais la tranchée circulaire est achevée et la coupure qui le dégage l'est bientôt ; ailleurs, les entailles commencent à peine ; et de ci de là, épars dans la vaste plaine déserte, des "tambours" se sont arrêtés net, attendant à jamais au point où le hasard les a fixés, les bras qui les ont abandonnés.

Pendant notre visite à Campobello et à Sélinonte, un mau-

vais mistral, très froid, soufflait avec violence, soulevant la mer lointaine, promenant dans un ciel fuligineux des troupeaux de grands nuages sombres. Et les mots manquent pour traduire la désolation des ruines entassées sur cette côte sauvage, dans cet air malsain : colonnes renversées, chapiteaux brisés, tronçons énormes demeurés debout, — partout un écroulement indescriptible, le fin d'un monde, les débris que peuvent laisser les convulsions d'une force inconnue. Et je pense au beau mythe qu'a "inventé," devant ces ruines, un de nos contemporains qui les a bien comprises, — M. Pierre de Nolhac. Heureux et fiers dans l'île qu'ils avaient marquée de leur empreinte, les Grecs songeaient aux dieux bienveillants dont la faveur leur était fidèle ; pour les honorer, ils dressaient les temples magnifiques, où le sang coule sur les autels, où l'encens monte, où les oracles proclament les ordres des Immortels. Et ils avaient oublié les anciens dieux déchus, ceux qui gouvernaient le monde avant la naissance de Zeus et d'Apolon, — les Titans terrassés, "accablés sous la terre profonde." Mais ces géants vaincus attendaient leur revanche, sachant qu'un jour ou l'autre la Nature capricieuse leur prêterait ses forces et son aide :

Et voici que leur jour est arrivé ; voici,  
 Dans les vents furieux, que la mer se déchaine ;  
 Sinistres messagers de ruine prochaine,  
 Les flots montent au loin vers le ciel obscurci.

Il s'agite et se tord sous les montagnes hautes,  
 Le dos tumultueux des Titans foudroyés,  
 La force est revenue à leurs membres broyés  
 Et la grande île entière a tremblé sur sa côte.

Tout chancelle et s'effondre au choc prodigieux.  
 Rien n'est debout, plus un autel et plus un temple ;  
 Et l'homme, avec des yeux terrifiés, contemple  
 Sous le soleil enfui l'écroulement des cieus...

Et depuis lors, la vie a quitté ce rivage  
 Où les Olympiens n'ont jamais plus parlé ;  
 Un marécage dort dans le port ensablé,  
 La ville disparaît sous l'absinthe sauvage.

L'architrave, le fût, les blocs multipliés  
 Entassent leurs débris dans la plaine sans arbres,  
 Et la nature y venge, en confondant les marbres,  
 La race monstrueuse et les dieux oubliés.

Je ne crois pas qu'aucunes ruines puissent donner avec plus de force l'impression de la mort d'un grand monde, de la fin d'un moment de l'histoire. C'est l'hellénisme qui semble écrasé là : la puissance de ses dieux s'est arrêtée à Sélinonte, comme la puissance des Athéniens s'est brisée devant Syracuse. Peu à peu, le sable des dunes a envahi les restes des temples : il faut des fouilles pour les dégager. Et sous ce ciel d'orage, avec la mer sombre dans le lointain, ces débris de temples entassés pêle-mêle, dans la plaine déserte où court le mistral, dégagent une infinie désolation. Qu'on est loin de la souriante mythologie grecque, si humaine, si pleine de belles histoires d'amour ! Plus près, à coup sûr, de la barbarie carthaginoise, dont les seules traces qui subsistent sont celles de ses dévastations.

En rentrant à Palerme, nous avons eu, sur la côte méridionale, une spectacle magnifique. Aux approches du soir, le soleil reparaisait, chassant les nuages : et ils s'entassaient sur la mer, bâtissant à distance une compacte muraille sombre, avec des contre-forts, des créneaux, des mâchicoulis et des gargouilles que colorait le couchant. Une merveilleuse architecture, qui semblait massive et solide comme une forteresse, puis, tout à coup, s'effondrait, s'étirait, se déchirait aux caprices du vent, et qu'une invisible main réparait avec une promptitude miraculeuse ; une architecture d'une fantaisie déconcertante, d'une inépuisable richesse de matériaux, de couleurs et de lignes, — et d'apparence si réelle, qu'il fallait réfléchir un instant pour comprendre que ces ruines nouvelles n'étaient qu'un jeu de l'air et de la lumière. Au sortir des désolations de la côte du Nord et des âpres montagnes chauves du centre, nous rentrions dans l'enchantement de la "conque d'or." C'était, de nouveau, la ceinture embaumée et fleurie qui entoure la moitié de l'île, le parfum des orangers entrant à travers les vitres closes, du coupé, l'abondance des plantes, des fleurs, des arbres, sortis triomphalement du sol. C'étaient aussi les lignes harmonieuses des montagnes qui descendent jusqu'à la mer et semblent se répondre aux extrémités des promontoires, comme si les moindres détails de cet admirable paysage eussent été soignés par un artiste savant, habile à composer avec les beautés de la terre des symphonies qui ravissent

les yeux. Je me rappelais mon arrivée à Messine, l'aspect mélancolique de la côte embrumée, l'espèce de déception qui avait été mon impression première. Maintenant, je subissais avec une telle force le charme de cette contrée enchanteresse, que j'éprouvais déjà comme une nostalgie à l'idée du prochain départ...

\* \* \*

Palerme est une ville où l'on voudrait séjourner longuement, sans but, pour s'y laisser vivre. Elle est couchée au bord de la plus belle mer qu'on puisse rêver, comme encadrée dans un paysage féerique. Le mont Pellegrino et le mont Catalfano la ferment avec une grâce incomparable : leurs lignes se ressemblent et se répondent. A leurs pieds, verdoie et s'épanouit le jardin qu'est la "conque d'or" ; tandis que dans le fond se dressent d'autres montagnes, celles des premiers plans, boisées encore, couronnées de villes, d'églises et de châteaux, les autres nues, le plus souvent d'un bleu profond, d'un bleu qui harmonise avec le bleu intense de la mer et prend aux heures du couchant des tons somptueux, pourpre, cuivre, fauve. La ville elle-même, sans être auguste comme Rome ni illustre comme Florence, est belle et curieuse. Deux grandes artères, le Corso Vittorio Emanuele et le Via Maqueda, la coupent en croix : du carrefour où elles se rencontrent, leurs extrémités semblent plonger dans la mer d'un côté, et des trois autres rejoindre les montagnes. Ces rues sont très fréquentées, bien que moins bruyantes que celles de beaucoup de villes italiennes, — les Siciliens ayant une gravité et une modération d'allures qui les différencient nettement de leurs voisins de Naples. Un va-et-vient perpétuel y promène une foule élégante, — foule d'hommes, s'entend, car les femmes se montrent peu, comme si elles demeuraient assujetties à quelque reste des coutumes de l'Orient. Les passants n'ont point l'air pressé : ils s'arrêtent volontiers pour acheter aux bouquetières des fleurs pour leur boutonnière, ou pour boire un verre de limonade, debout devant un comptoir en plein vent. On dirait qu'ils jouissent de la vie, de l'air, du soleil, des dons précieux que la nature leur a faits ; et, qui sait ? peut-être qu'ils voudraient changer de place, être ailleurs, vivre dans des pays dont ils rêvent ; peut-être qu'ils n'apprécient point leur



bonheur inconscient de se trouver sous un beau ciel, de ne pouvoir ouvrir leurs yeux sans qu'ils s'emplissent aussitôt d'un beau spectacle ; peut-être qu'ils sont mécontents de leur sort, comme tant d'autres, et que pour eux comme pour presque tous les pauvres hommes, les mots *ailleurs* et *là-bas* ont un mystérieux attrait, une séduction nostalgique...

De beaux jardins ajoutent à la ville une séduction nouvelle : jardins d'Orient, jardins de palmes, jardins où croissent des arbres et des plantes qui ne sont point de nos climats. Le jardin public (*Villa Giulia*) est un ravissement, arrangé avec un goût exquis. Et voici qu'en errant par ses allées que garnissent des arbres et des arbustes odorants ou magnifiques, on arrive devant un simulacre de cimetière. Parmi ces bosquets si favorables aux rieuses pensées, une fantaisie un peu bizarre a voulu dresser une image de la Mort : quelques tombeaux rangés en cercle, avec des inscriptions à la mémoire des poètes, quelques monuments, des arbres funéraires. Mais n'allez pas croire que cette évocation inattendue ait quoi que ce soit de macabre. Bien au contraire, elle est calme et souriante ; c'est une promesse de repos, une note grave de recueillement, de paix, de sérénité. On pense à cette *euthanasie* que les anciens souhaitaient à leurs amis, — à la fin paisible du travail de la vie, à l'oubli bienfaisant qui s'étend sur tant de choses dont nous avons souffert, à la communion qui commence enfin avec les forces invisibles que nous avons domptées pour aligner nos jours, et dont la revanche n'est point cruelle. Oui, ce sont des idées très bienveillantes qui naissent ici ; et c'est sans aucun trouble d'âme qu'on reprend sa promenade, parmi les palmes et les orangers. Qu'on est loin de ce tragique "cimetière des capucins" où d'horribles amoncellements de cadavres momifiés excitent l'imagination lugubre des voyageurs ! Tant il est vrai que la couleur de nos idées dépend en grande partie des apparences qui nous les suggèrent. A côté de moi, cependant, une personne s'étonne de ce gracieux cimetière, s'irrite presque de l'avoir rencontré sur son chemin. C'est qu'il y a des gens auxquels l'idée de la mort demeure odieuse, sous quelque forme qu'elle se présente ; tandis que d'autres l'acceptent sans révolte dès qu'une impression de repos la complète, ou qu'elle signifie, non pas la cessation de notre pauvre



vie personnelle, mais sa fusion dans le monde des autres apparences.

Palerme a peu de souvenirs antiques. On n'en trouve guère que dans son Musée, où les archéologues admirent les mélopes de Sélinonte, et les fantaisistes le fameux bélier de bronze qui a inspiré à Maupassant une page si enthousiaste, parce qu'il "semble contenir toute l'animalité du monde," de même que la Vénus de Syracuse "exprime toute la poésie de la caresse." Ecoutez :

"...Et cette tête d'animal semble une tête de Dieu, de dieu bestial, impur et superbe. Le front est large et frisé, les yeux écartés, le nez en bosse, long, fort et ras, d'une prodigieuse expression brutale. Les cornes, rejetées en arrière, tombent, s'enroulent et se recourbent, écartant leurs pointes aiguës sous les oreilles minces qui ressemblent elles-mêmes à deux cornes. Et le regard de la bête vous pénètre, stupide, inquiétant et dur. On sent le fauve en approchant de ce bronze."

Oserai-je le dire ? Le bélier m'a paru un très beau bélier, comme la Vénus un très beau torse. Je n'y ai rien vu de plus. L'art antique, d'ailleurs, m'a toujours semblé dépourvu de ces qualités suggestives que lui prête ici Maupassant. Mais après tout, qu'importe ? La fantaisie d'un poète s'est émue devant ce bronze que j'admire sans rien voir par delà ses formes. C'est lui qui doit avoir raison.

Du reste, ce n'est point au monde antique qu'il faut penser ici : nous l'avons laissé derrière nous, à Syracuse, à Girgenti, à Sélinonte, à Ségeste. A Palerme, — si l'on excepte quelques-unes de ces églises en "baroque" qui déparent tant de villes italiennes, — nous sommes en plein moyen-âge, au temps des Normands. Epoque peu connue, dont l'histoire ni les légendes n'ont passé dans notre sang. Que savons-nous de ces deux aventuriers, Robert Guiscard et Roger, qui firent ensemble la conquête de l'île ? de leurs successeurs dont des monuments magnifiques attestent pourtant la grandeur ? Le peu que j'en connais, pour ma part, je l'ai lu dans les intéressants articles que M. Ernest Tissot a rapportés de son voyage en Sicile. Pour que l'histoire de l'île et de la ville parle à nos imaginations un langage plus familier et lui apporte des noms plus souvent prononcés, il faut arriver jusqu'aux Hohenstauffen,

dont les tombeaux voisinent dans *l'Assunta* avec ceux des rois normands. Voici le sarcophage où l'on a retrouvé le corps de Frédéric II. Figure attirante, destinée ballottée par tant de luttes, de vaines victoires, de revers ! On se rappelle l'affection de cet empereur excommunié pour l'île enchantée où il tâchait d'établir son règne, sa cour quasi sarrasine dans ce somptueux palais royal qu'avaient commencé ses prédécesseurs normands, les poètes qui l'entouraient et dont plusieurs traversèrent à sa suite un sort tragique : son fils Enzo, pris par les Bolonais, mort dans leurs prisons après une longue captivité ; son chancelier Pierre des Vignes, auquel il fit crever les yeux, qui se brisa la tête contre les murs de son cachot et que Dante rencontre dans son périple ; cet étrange Ciullo d'Alcamo, sorcier à ses heures : un homme universel, une façon d'Empédocle moins illustre, moins habile et plus contesté ; et Jacopo, le bon notaire de Lentino, qui mêle une si fine ironie à ses vers d'amour ; et la poëtesse Nina. Ils imitaient les troubadours, et quelquefois aussi, préludaient à cette poésie populaire qui eut toujours dans l'île des représentants anonymes ou célèbres. Le plus complet apparut longtemps plus tard : ce fut ce Giovanni Meli auquel son distingué compatriote, M. G. Pipitone-Federico, vient justement de consacrer un beau volume, — étude complète et définitive qui fixe ses traits trop peu connus. Et la veine intarissable dure encore aujourd'hui. Les poètes siciliens, qui écrivent dans leur dialecte, d'une saveur si franche, si pittoresque, ne seront point de grands poètes, dans le sens " mondial " qu'on aime à donner à ce mot. Mais ils sauront chanter avec agrément leur pays et leurs amours, et quand par hasard quelque-une de leurs courtes pièces nous tombe sous les yeux, on la lit avec un vif plaisir.

Les monuments qui datent de la période normande sont d'une rare magnificence et d'une originalité complète. Des styles différents s'y rencontrent sans que l'harmonie de l'ensemble en soit rompue : le cloître de Saint Jean des Ermites, par exemple, et celui du couvent des Bénédictins de Monreale, participent à la fois du Nord et de l'Orient, du gothique et du byzantin. Leurs colonnades, toutes différentes, sont la perfection même : les moindres détails en sont soignés comme si chacune était en soi une œuvre définitive, les unes recouvertes

de mosaïques, les autres de fines sculptures. Cela est à la fois beau et joli : joli par la grâce du détail, qui parfois s'approche de la mièvrerie, beau par l'absolu du goût. Religieux ? A peine. Les moines qui révèrent dans ces enceintes n'éprouvèrent sans doute qu'une foi sans excès : leur solitude était trop parée pour qu'ils y connussent les hallucinations de terreur ou d'angoisse qui hantaient d'autres reclus. Comment passer devant ces ravissantes colonnettes sans s'attarder à la distraction — d'ailleurs parfaite — de les contempler ? Chacune d'elles est un thème plus ou moins suggestif : parfois, elles arrêtent l'esprit sur un épisode de l'histoire biblique ; ou bien elles plaisent par le seul agrément de leurs capricieuses broderies, qui distraient l'œil sans parler à l'imagination. Il en est qui sont chrétiennes, sinon dévotes ; il en est qui sont sarrasines et musulmanes. Souvent, deux colonnes de foi différente servent à la même arcade, — sans se quereller. Belle leçon de tolérance ! Aussi bien, la pensée religieuse apparaît ici dans sa vraie unité : elle continue sous les formes changeantes de l'art et du culte, exprimant toujours le même besoin de l'âme humaine, son éperdu désir de le satisfaire en vouant à Dieu — sous quelque nom qu'elle l'invoque — ce qu'elle peut rêver de plus beau, produire de plus parfait. Presque toutes ces églises furent un peu des mosquées, au temps de la conquête arabe. Il n'importe ! C'est le même infini que leurs voûtes ont tenté d'enfermer.

Parfois, pourtant, leur inspiration redevient toute chrétienne, et l'Orient dont elles gardent les traces est bien celui du Christ et des apôtres.

Jusqu'à présent, je l'avoue, je n'avais point compris l'art de la mosaïque : il me semblait inférieur, un peu puéril. A Monreale, à *l'Assunta*, dans ce délicieux bijou qu'est la chapelle palatine, il révèle toute sa puissance décorative, toutes ses étranges qualités d'expression, de réalisme et de fantaisie. Les fonds d'or illuminent les nefs et les absides. L'éclat qu'ils projettent, sous les coups de l'abondante lumière qui entre librement par les fenêtres aux ogives élargies, me rappelle, par contraste, l'obscurité si voulue d'autres cathédrales : de celle d'Assise, par exemple, où Giotto peignait pour Dieu seul ses chefs-d'œuvre que nos yeux devinent à peine, que nous ad-

mirons de confiance et parce que nous sentons bien qu'il faut être un grand artiste pour avoir si complètement abdiqué l'orgueil de paraître. Ici, l'humilité n'est pas moindre, car les artistes ont négligé de signer leurs œuvres ; mais la foi s'affirme autrement : on dirait qu'elle veut inonder de lumière les scènes légendaires des Evangiles, les grandes figures de l'histoire religieuse. Il s'agit de les dresser sur un fonds de plein soleil, de les envelopper d'un éblouissement : de là cette profusion d'or qui semble des rayons condensés : les apôtres, les prophètes, les saints en sortent avec un relief, avec une intensité de vie, avec une illusion de réalité que la peinture ne surpasse pas. Je n'oublierai jamais le Christ colossal de Monreale : un Christ aux cheveux bruns, protecteur mélancolique de ses disciples épars autour de lui, consolateur affligé des douleurs qui viennent s'épancher dans les chapelles. De tous les points de l'église, on rencontre ses longs yeux au regard profond, ses yeux qui se meuvent et qui changent. Oh ! comme il est, celui-là, le Dieu spirituel, le Dieu fait homme et gardant l'empreinte de sa divinité ! L'artiste inconnu qui le conçut ainsi, et l'exécuta patiemment en collant l'un à côté de l'autre de petits ronds de pierres, fut aussi grand que les plus grands ; et son nom s'est perdu...

On sait que c'est à Palerme que Richard Wagner termina la partition de son *Parzifal*. Sans aucun doute, Monreale, l'*Assunta*, et cette cathédrale de Cefalù qu'on dit plus parfaite encore, lui donnèrent l'idée du stupéfiant décor de son premier acte, de cet intérieur d'église qui ne ressemble à nul autre connu.

Au sortir de ces vastes basiliques, la mignonne chapelle palatine, dans le palais royal, en semble le modèle réduit et poussé à la perfection. Là, rien n'est livré au hasard des proportions trop vastes : l'artiste qui cisela ce joyau sans pareil, il y a huit cents ans, en un siècle que nous appelons presque barbare, sous le règne d'un prince belliqueux et magnifique, avait autant qu'un Grec de la bonne époque ou qu'un Florentin de la Renaissance, le sentiment exact de l'harmonie. Il créa, selon la juste expression de M. Arcoleo, "un accord admirable entre le mysticisme chrétien et la sérénité des formes helléniques." Je ne connais aucune

église du moyen-âge qui soit une œuvre d'art aussi châtiée, aussi précise, aussi complète et limpide. La Sicile a eu peu de peintres, peu de sculpteurs, des poètes de second rang : ses architectes anonymes sont sa véritable gloire. Antonello de Messine, les Gagini—qui d'ailleurs étaient venus de Lombardie, — Antonio Crescenzo, Pietro Novelli, ne sont guère que des imitateurs : les architectes inventent ou s'approprient des formes qui deviennent leur bien, et qui décorent avec une splendeur unique cette île que la nature a faite si belle.

...Nous l'avons quittée par un soir magnifique. D'aimables Siciliens nous avaient conduits jusqu'au steamer que des vagues légères balançaient dans la rade. Palerme s'allongeait devant nous, avec ses monuments que nous tâchions de reconnaître. Les montagnes bleuisaient dans le crépuscule, dont les ombres enveloppaient les orangers de la conque d'or. Et nous ne pouvions nous lasser de contempler la belle ligne pure du Mont Pellegrino. Nos amis, cependant, nous disaient "au revoir." Nous leurs répondions par la même parole, — et qui sait si nous reverrons jamais ce merveilleux coin du monde ? Mais les mots ont du bon : par les promesses et les espoirs qu'ils contiennent, ils consolent souvent des éternels changements qui nous emportent. Et puis, me disait un jour un ami très voyageur, le monde est si désolément petit, qu'on finit toujours par revenir aux lieux où l'on est allé, par revoir ce qu'on a revu. Il ajoutait, ce sage :

— Seulement, ce n'est plus la même chose ; et si l'on avait le souci de ménager ses plaisirs, on resterait toujours sur sa première impression.

EDOUARD ROD.



## LE LIVRE A PARIS.

---

M. PAUL BOURGET : *Complications sentimentales*. — TOLSTOI : *Qu'est-ce que l'Art ?*

IL faut faire attention au volume de nouvelles que M. Bourget intitule (d'un mot qui pourrait servir de titre à toute son œuvre) *Complications sentimentales*. Ce n'est pas, comme on le pourrait croire un recueil de nouvelles ; c'est un recueil de petits romans. Les auteurs contemporains nous ont tellement habitués à ces volumes qui, sous prétexte de collection de nouvelles, nous donnent une série de coupures de journaux dont la plus longue a quatre pages, qu'il est fort salulaire de vous prévenir. *Complications sentimentales* est composé de trois récits seulement, et chacun est, non pas une anecdote délayée, mais un roman abrégé, un roman contenu dans de justes bornes, un roman qui aurait pu s'offrir un volume et qui s'est modéré dans ses ambitions.

Ces petits romans sont tous des romans mondains. Je ne cesserai jamais de recommander, de demander humblement à M. Bourget de quitter le monde, dans le sens mondain de cette expression, bien entendu, et d'appliquer ses excellentes facultés d'analyse psychologique, soit à la société bourgeoise, si intéressante par les changements profonds qui sont arrivés dans son état, soit au monde populaire, qui est si curieux aussi à considérer au point de vue des mœurs, qui évolue plus lentement, d'une manière très sensible néanmoins, et où un Balzac ferait, de nos jours, de magnifiques découvertes.

Mais enfin, encore que le rôle du critique soit un peu d'avertir les auteurs sur les chemins qu'ils pourraient prendre et les renouvellements qu'ils pourraient apporter dans leur talent, il est encore plus de les prendre tels qu'ils sont, d'accepter ce qu'ils nous donnent et de dire l'impression qu'ils nous font



plutôt que celle qu'ils pourraient nous faire. Va donc pour Bourget mondain, puisque aussi bien de cette matière il tire encore des ouvrages rares et presque exquis.

*Complications sentimentales* n'a pas la haute valeur d'*Idylle tragique* que je ne cesserai de dire qui est le chef-d'œuvre de M. Bourget ; mais c'est un ouvrage très distingué. La première de ces nouvelles, qui se passe à Londres et qui nous donne, chemin faisant, des aspects de Londres et des paysages londoniens infiniment exacts (j'en puis être juge) et tout à fait "amusants," comme disent nos peintres, — c'est-à-dire pittoresques et attrayants pour le regard, — est l'histoire d'un joli, d'un charmant dévouement d'amour. Ce pourrait devenir une délicieuse comédie sentimentale. Avis aux adaptateurs. Moi, je n'ai pas le temps.

Premier acte : Alyette (mariée, mari insignifiant), amie d'Emmeline (mariée, mari irascible et brutal) et de Bertrand (jeune flirteur très machiavélique), ne se doute pas qu'elle joue le même rôle entre eux que Fortunio entre Jacqueline et Clavaroche dans la comédie de Musset : le *Chandelier*. Elle sert de ce que ce mot indique suffisamment ; mais, plus poli, M. Bourget nous dit qu'elle sert d'*écran*. Bertrand fait semblant de l'adorer sans espoir, et, sous le couvert de cette passion platonique, il poursuit avec sécurité une intrigue aussi criminelle que possible avec la charmante coupable Emmeline.

Les maris sont très tranquilles, rassurés, l'un par la vertu, passée en proverbe, de la divine Alyette (rôle pour Bartet), l'autre par la passion, proverbiale aussi, de Bertrand (rôle pour Le Bargy) à l'égard d'Emmeline (rôle pour Brandès).

Deuxième acte : Tous ces gens-là commencent à se soupçonner les uns les autres. Alyette soupçonne Emmeline de cacher sous ses airs étourdis une petite dépravation de mondaine d'autant plus profonde qu'elle est élégante ; et elle en souffre dans sa conscience d'honnête femme beaucoup, dans son cœur de femme un peu, parce que, malgré tout, elle n'est pas sans amour pour le beau Bertrand ; je ne dis pas une faiblesse, je ne dis pas un faible, mais cette indulgence, ce relâchement de mépris, plutôt, qui est ce qu'Emile Augier appelait le dévergondage de la vertu.

Emmeline soupçonne Bertrand, car enfin, dans ces situations, on ne sait jamais. On ne sait jamais qui est l'écran. On sait bien qu'il y en a un, mais on ne sait pas exactement si c'est celle-là qui l'est, ou celle-ci, ou une troisième et si on ne l'est pas soi-même. "Bertrand affiche Alyette pour détourner les soupçons qu'on pourrait avoir sur moi. Bien. Mais, s'il ne m'affiche pas, moi, je ne vais pas sans m'afficher un peu avec lui dans les allées de Kensington, et qui sait si ce n'est point, dans sa pensée, pour détourner les soupçons qu'on pourrait avoir sur Alyette ? Et sans doute, il a avec moi ce que les Français appellent les réalités de l'amour." Les preuves sont faites de cet événement historique, mais, outre que les réalités peuvent être multipliées, s'il a pour Alyette la passion pure qu'il feint pour elle, où est la réalité vraie dans tout cela, et qui est la préférée, de celle qui aime et qui le prouve, ou de celle qui est aimée et qui ne permet pas qu'on lui en donne la preuve ?

Et le mari d'Emmeline, moins subtil, soupçonne tout simplement sa femme de l'encarter en plein Molière. C'est moins long à exposer, et il n'y faut que deux syllabes.

Troisième acte : De l'action, des faits, du drame. Lettre interceptée par le mari, par le mari d'Emmeline. "N'écrivez jamais." N'écrivez jamais que dans COSMOPOLIS. Cette lettre est de Bertrand. Cette lettre est pour Emmeline. "Madame, j'ai des soupçons. Ouvrez cette lettre."

Terreur, incertitude et délibération d'Emmeline. Très probablement, Bertrand étant prudent et étant un homme du monde, — et il suffirait de cette première raison à défaut de la seconde et de cette seconde à défaut de la première, — la lettre peut être lue par tout le système planétaire. Mais qui sait ? Dans tout homme prudent y ayant un étourdi, dans tout homme du monde y ayant ce qu'au dix-neuvième siècle on appelle un croquant et ce qu'au dix-septième on appelait un muffle, et dans tout homme d'esprit y ayant un imbécile, et ces vérités étant incontestables pour tout homme qui se connaît et pour toute femme qui connaît les hommes, Emmeline se méfie. "Agißons toujours comme si nous avions à craindre le plus grand mal." Et elle mène la scène de la façon suivante :

— Vous n'ouvrirez pas cette lettre, dit-elle à son mari.

— Soit ! ouvrez là.

— Moi, non plus, je ne l'ouvrirai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas ces manières-là.

— Je connais ce propos. C'est le coup de la dignité outragée. Où nous en sommes, cela ne fait que blanchir.

— Aussi, je ne l'ai dit que pour le protocole. Je n'ouvrirai pas cette lettre pour une autre raison.

— Laquelle ?

— C'est que c'est mon droit et que j'aime à l'affirmer quand on le conteste.

— Connue encore. Vous voulez me faire dire que je suis le maître, et disputer ensuite sur cette affirmation dogmatique. C'est le coup du féminisme. Vous savez qu'il est du dernier bourgeois et qu'on ne l'accepte plus aux mardis de la Comédie-Française.

— Aussi n'ai-je dit cela que pour le principe et parce que, s'il avait fait son effet, cela m'aurait dispensée de donner la vraie raison, que je l'avoue, il m'est pénible de tirer au jour.

— Il s'en va temps, cependant, que vous la sortiez, je vous en avertis.

— Eh bien ! voici. Puisqu'il le faut... Non, mais j'aimerais mieux que vous vous tinssiez pour satisfait de l'une, à votre choix, des raisons, excellentes, après tout, qui précèdent. Ne voyez-vous pas à la liberté même avec laquelle j'en parle que je suis sûre de moi et du caractère parfaitement inoffensif à mon endroit du papier que je tiens en ma main ?

— Il est possible, mais je puis croire que vous en êtes, en disant cela, aux subterfuges.

— Allons ! Il le faut. Eh bien ! si c'était, non à moi, mais à une autre que cette lettre fût réellement adressée ?

— Eh ?

— Oui. Puisque nous sommes en plein Molière, c'est-à-dire en plein mauvais ton,

Si c'est une autre femme à qui va ce billet ?

— Allons donc ! Et l'adresse ?

— L'adresse est à mon nom. Et puis, il y a un signe qui

m'avertit que je ne dois être que le facteur. Le signe, c'est le cachet. La lettre m'est envoyée pour que je la passe à une autre. Administration des postes. Discretion et célérité.

— Si c'est vrai, vous faites là un joli métier.

— Préférez-vous que je fisse l'autre ?

— Mais encore, pour qui cette lettre ?

— Pour Alyette.

— Donnez. Je vais la lui porter.

— Plus que peuple, ce que vous faites là.

— Je le sais. Mais je ne vous croirai innocente que quand je la saurai coupable.

— Soit."

Le mari se rue chez Alyette. Emmeline a raisonné ainsi : "Ou Alyette comprendra et est une sainte et pour me sauver dira : Oui, la lettre est pour moi ; ou Alyette comprendra et est une héroïne et aime Bertrand et pour le sauver dira encore : Oui ; ou Alyette comprendra, mais n'est ni une sainte ni une amoureuse héroïque, et elle dira : Non ; ou Alyette n'y comprendra rien du tout et dira : Non." Le premier cas est à peu près impossible. Le second est possible. Le troisième est probable. Le quatrième est presque certain. Mais dans les quatre cas je gagne du temps, je me soustrais aux premiers mouvements de fureur, et, après, plus rien de tragique dans l'aventure.

C'est le premier cas avec un certain mélange du second qui était le vrai. Alyette comprend et, croyant que c'est pour sauver Emmeline, elle dit *oui* ; mais à peine l'a-t-elle dit qu'elle comprend que c'était pour sauver Bertrand, et qu'elle l'aime. *All's well that ends well.*

Et c'est moral ; attendu que Bertrand, apprenant tout, a horreur de cette peste d'Emmeline et la quitte, parce qu'il ne l'aime plus, tandis qu'Alyette, voyant clair dans son cœur, mais vertueuse, s'éloigne de Bertrand parce qu'elle l'aime.

Vous voyez la comédie. Mise à la scène par quelqu'un qui aurait seulement le talent de Musset, ce serait du Marivaux.

Les deux autres nouvelles du présent volume, quoique très inférieures à celle-ci, qui est un petit chef-d'œuvre, sont très agréables. L'une a pour défaut d'être un peu trop pessimiste et l'autre d'être un peu trop le contraire. L'une penche un

peu vers le Théâtre-Libre, et l'autre, pour rétablir l'équilibre, incline trop vers Berquin. Mais, comme exécution, elles sont fines et élégantes toutes les deux, et très dignes de l'auteur.

Quelque chose que j'avais déjà remarqué dans *Idylle tragique* et que je n'avais pas eu le loisir ou le souci de dire alors, — j'ai l'occasion, peut-être encore plus, au moins autant, de le dire aujourd'hui. Il y a deux manières de se débarrasser d'un défaut : le premier c'est de l'extirper ; c'est difficile. Le second, c'est d'en faire une qualité ; c'est extrêmement malaisé encore ; mais ce l'est moins, et c'est d'une jolie élégance. Le défaut de M. Bourget c'était d'accompagner lui-même ses personnages tout le long de son roman et de vous les expliquer à mesure, comme un *cicerone* fait les tableaux d'une galerie. Il était le commentateur perpétuel de son texte, le commentateur de lui-même, *self-commentator*. Il n'a pas changé. Chez lui, ce n'est pas une méthode ; c'est une tournure d'esprit, c'est un trait de complexion. Seulement il n'est plus un simple explicateur des gestes, paroles et sentiments non-exprimés de ses personnages. Il les aime, il vit avec eux, il vit par eux, pour eux, en eux, et c'est parce qu'il les aime qu'il vit avec eux, et c'est parce qu'il vit avec eux qu'il les explique. C'est par sympathie, maintenant, qu'il les accompagne et par attachement qu'il ne s'en détache pas.

Alors, c'est bien différent. Le discord et la discordance dont on avait autrefois la sensation quand les personnages de M. Bourget essayaient brusquement d'agir, et quand c'était lui qui prenait la parole, on ne les sent plus du tout. Il y a comme fusion de l'auteur et des personnages, et le son de voix n'est plus différent. D'où il suit que le moyen de ne plus paraître intervenir dans l'œuvre d'art c'était d'y pénétrer et de s'y installer davantage. Le défaut est presque devenu une qualité. Tout au moins, il a trouvé moyen de se dissimuler en se transformant. C'est très curieux. Vérifiez. Il me semble que cette impression, que j'ai, ou crois avoir, n'est ni une hypothèse ni une illusion.

En tous cas, ces trois petits romans se lisent avec beaucoup de plaisir, et le premier est d'ordre supérieur. Quel est le dramatisante qui nous donnera l'*Ecran* au Théâtre-Français ou au Gymnase ?



Nous connaissons en France *Qu'est-ce que l'Art?* de M. Léon Tolstoï, depuis quelques mois, par l'admirable traduction qu'en a faite M. Teodor de Wyzewa. Je dis que cette traduction est admirable, bien que je ne sache pas le russe. Mais, comme on voit bien, nonobstant cette lacune déplorable, que voilà qui est bien traduit. Comme c'est net, comme la pensée éclate dans son dessin précis et dans toute sa suite sans la moindre indécision, ni incertitude. Et (quoique le traducteur écrive *la steppe*, et : "Cet art, malgré qu'il reposât..." ce qui est fâcheux) comme ce livre en français est d'une excellente langue ! Je doute qu'il soit aussi bien écrit dans l'original que dans la traduction. En tout cas, il ne peut être mieux ; et le cas est rare.

Quant à l'œuvre en elle-même, elle nous a franchement déplu, à peu près à tous, et même à M. de Wyzewa (cela se voit entre les lignes de sa préface).

C'est un épisode de la longue, de l'éternelle querelle entre les moralistes et les artistes. De tout temps les moralistes ont dit aux artistes : "A quoi servez-vous ?" — A quoi les artistes ont répondu : "Nous servons à être beaux." — A quoi les moralistes ont répliqué : "C'est ce que nous disons : à quoi servez-vous ? Car à quoi sert la beauté ?" — Et les artistes : "Mettons que nous ne servons à rien et ce sera notre définition : L'art est ce qui crée des objets qui plaisent sans aucune considération d'utilité" (Kant). — Et les moralistes : "Nous avons l'aveu du coupable. Vous ne servez à rien. Disparaissez. Ou servez à quelque chose en vous mettant à notre service."

Voilà tout le dialogue. On ne fera que le répéter éternellement.

Ce n'est pas une autre chose que disaient les "philosophes" du dix-huitième siècle quand, d'une tragédie, ils demandaient : "Qu'est-ce que cela prouve ?" Ce n'est pas une autre chose que disait Proudhon quand, d'un tableau de David, il demandait sérieusement : "Quelle opinion politique cela est-il susceptible de donner aux masses ?" Tout cela revient à dire que la plupart des hommes, quand ils ont une idée, ne sont pas capables d'en avoir une autre ; et que quand on est un moraliste très convaincu, très passionné, et en même temps



un esprit borné, on ne peut voir dans l'art, si l'on est combatif, qu'un ennemi ; si l'on est timoré, qu'un danger ; si l'on est indulgent, qu'une erreur ; si l'on est dédaigneux, qu'une vanité. Et M. Léon Tolstoï est combatif, timoré, indulgent et dédaigneux.

Il avait préludé à l'assaut qu'il donne aujourd'hui par quelques escarmouches, comme vous savez bien. Il avait attaqué Renan et Maupassant. Renan, parce que Renan, qui avait de l'esprit et qui n'avait pour défaut (lequel je vous souhaite) que d'en avoir trop, s'amusait quelquefois à dire que l'art valait la morale et que la beauté valait la vertu, ce qui est vrai, vu de Sirius, ou dit entre gens d'esprit. Et cela paraissait à M. Tolstoï une " monstrueuse imbécillité."

Maupassant, parce que Maupassant n'avait aucune préoccupation morale, ni immorale, dans son travail et ne s'attachait qu'à réaliser le réel, si j'ose m'exprimer ainsi, et je l'ose parce que c'est parfaitement exact. Et cela paraissant également monstrueux à Léon Tolstoï qui ne peut comprendre qu'une statue ne soit pas destinée à faire pénétrer une vérité utile aux mœurs parmi les hommes : " A quoi servez-vous ? "

Et il s'attaquait également *lui-même*, ce qui, du reste, est d'une magnifique loyauté, s'étant probablement aperçu qu'en écrivant la *Guerre et la Paix*, *Anna Karénine* et la *Sonate à Kreutzer*, il n'avait songé qu'à avoir du génie. " A quoi servais-je ? "

Mais ce n'était là qu'algarades. Esprit très sérieux et méditatif M. Léon Tolstoï a voulu aller, sinon jusqu'au fond des choses, dont je ne le crois pas très capable, du moins jusqu'au fond de ses idées. Il s'est demandé : " J'attaque l'art, en vérité. J'en viens à détester l'art. Est-ce bien l'art, que j'attaque et que je hais ? Au bout du compte, il faudrait voir. Qu'est-ce que l'art ? "

Et il a lu toutes les esthétiques anciennes et modernes ; et il n'a trouvé aucune définition de l'art qui le satisfît, comme vous l'apprendrez sans étonnement. Et il nous a donné un résumé de ses lectures sur cette affaire et de ses impressions, qui ne m'a pas paru, entre nous, un parangon d'intelligence critique.

Cependant, parmi tout cela, de tout cela, une idée générale a

fini par se démêler aux yeux de M. Tolstoï. Il s'est dit quelque chose comme ceci : " Les hommes s'entendent à peu près sur ce point que l'art est *ce qui produit de la beauté*. Eh bien, n'est-ce pas là, précisément, l'erreur fondamentale ? Ce qui me répugne dans les œuvres d'art, mêmes dans les miennes, c'est précisément la beauté, ou du moins le souci de produire de la beauté sans se préoccuper d'autre chose, le culte du beau. L'erreur des hommes ce n'est pas d'aimer l'art, c'est d'aimer le beau et de croire que l'on est destiné à produire le beau. Ce n'est pas du tout son objet, ce n'est pas du tout son office. En voilà une plaisante idée de croire qu'il y a entre l'art et le beau quelque rapport ! Il y a longtemps qu'elle existe, cette idée ; mais cela ne l'empêche pas d'être fausse. Entre le beau et l'art il n'existe qu'un rapport factice et conventionnel, que les hommes ont inventé, ont supposé ; mais par une confusion ridicule. La beauté ne sert à rien. Donc je l'écarte. On me dira : du même coup vous écartez l'art. Point du tout. Je conserve l'art. Seulement je lui laisse ou je lui donne pour unique objet et pour unique office de produire le bien. Voilà tout."

Tout le livre de M. Tolstoï est dans ces quelques lignes. On voit assez qu'il n'est que le développement de cette idée de tous les moralistes : " L'art est inutile à moins qu'il ne renonce à son objet, et qu'il ne devienne une simple dépendance de la morale et un simple moyen à son service."

C'est exactement ce que disait le moraliste Pascal quand il écrivait : " Quelle vanité que la peinture, qu'un art qui prétend nous faire admirer des imitations dont on n'admire pas les originaux ! " C'est exactement ce que disait le moraliste La Bruyère quand il écrivait : " Lorsqu'un ouvrage nous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez point d'autre marque : il est bon et fait de main d'ouvrier. " C'est exactement ce que Rousseau a dit toute sa vie sous différentes formes, dont la plupart sont admirables. *Tout* Tolstoï est dans Rousseau. Seulement, chez M. Tolstoï c'est plus net, plus cru, plus tranchant et plus décisif, parce que M. Tolstoï, vénérable en cela, n'a jamais le moindre ménagement dans l'expression de ce qu'il croit être la vérité, ni aucune crainte à le dire, et non pas même celle du ridicule.

Donc, ici, nous avons la doctrine dans toute sa clarté et nudité. Si l'art est producteur de beauté, *il n'en faut pas*. La beauté est inutile et méprisable. Si l'art veut être producteur de bien, soit, qu'il subsiste.

Et M. Tolstoï est amené ainsi à chercher une définition précise de l'art qui doit subsister. Et il trouve celle-ci : "*L'art est une forme de l'activité humaine consistant, pour un homme, à transmettre à autrui ses sentiments, consciemment et volontairement, par le moyen de certains signes extérieurs.*"

Ainsi un enfant a vu un loup. Il raconte où il l'a vu, quand il l'a vu, comment il a été épouvanté, comment il est revenu au galop croyant sentir sur sa nuque le souffle de l'animal. Il communique à ceux qui l'écoutent ces sentiments de terreur, d'angoisse, enfin de soulagement et de délivrance... Il faut de l'art ; qu'il ait vu, du reste, le loup, ou qu'il ait cru le voir, ou qu'il invente.

Très juste, et ceci est de l'art en effet ; mais ce n'est que la moitié de l'art, ou ce n'en est que le quart ou le cinquième. C'est de l'art s'adressant à la seule sensibilité. De beauté, il n'y en a pas l'ombre dans cette affaire. L'enfant n'a créé aucune beauté.

Justement M. Tolstoï est logique ; il est parfaitement d'accord avec lui-même. Ce dont il s'agit, c'est de ne produire aucune beauté. L'art qui crée de la beauté est un art faux. L'art qui s'adresse à nos facultés esthétiques est un art faux. L'art pour le beau est une erreur. Un esthète, même très peu raffiné, dirait à Tolstoï : "C'est votre art, c'est l'art qui s'adresse à la sensibilité qui n'est pas de l'art. Votre enfant n'est pas un artiste par cela seul qu'il fait frémir. Il fait pitié, voilà tout. A votre compte un tramway qui écrase une vieille femme fait de l'art."

L'esthète aurait tort ; car M. Tolstoï a dit, avec prudence et discernement : "*fait de l'art celui qui, consciemment et volontairement, fait passer ses sentiments dans l'âme d'autrui par le moyen de signes extérieurs.*" Mais il reste bien de cette discussion et de la définition de M. Tolstoï et de l'exemple qu'il a choisi, que ce que M. Tolstoï appelle l'art c'est quelque chose qui ne s'adresserait qu'à la sensibilité, qui ne se préoccuperait d'aucune idée de beauté et qui l'excluerait ; et c'est à une

définition visant l'unique sensibilité, ne tenant pas compte du beau et l'excluant que M. Tolstoï, parfaitement logique, s'est arrêté.

Voilà donc l'art, selon M. Tolstoï. Voilà ce qui en subsiste après qu'il a coupé et jeté au feu les trois quarts de ce que les hommes appellent généralement de ce nom.

Mais encore, quand cet art lui-même sera-t-il bon ? Quand sera-t-il mauvais ? Il ne cherchera jamais à exprimer le beau. Soit. Il n'exprimera que des sentiments, pour en exciter ? Soit. Mais quels sentiments exprimera-t-il, excitera-t-il ?

De bons sentiments seulement, répond M. Tolstoï ; car, toujours très conséquent, je ne vois aucune *utilité* morale à ce qu'il en exprime de mauvais. Des esthètes et des esthéticiens pourraient venir me dire qu'il y a de l'art à exprimer des sentiments mauvais et que *Phèdre* est une belle chose. Mais nous retombons ici dans des considérations de beauté dont je ne veux pas entendre parler et que j'ai écartées une fois pour toutes. Si l'art qui exprime le beau est un art faux, l'art qui exprimera des sentiments condamnables, qui les exprimera sous prétexte qu'ils sont beaux, sera faux tout autant, et peut-être plus. Ma définition se rétrécit donc, ou je la rétrécis, comme je le dois, et je dis : l'art n'exprimera que des sentiments — il ne les exprimera pas tous — il n'exprimera que les meilleurs — "*l'art est une activité ayant pour but de transmettre d'homme à homme les sentiments les plus hauts et les meilleurs de l'âme humaine.*"

Voyez-vous comme, pas à pas, l'art se rapproche de la morale, s'y confond, entre dans sa dépendance et en arrive à n'être qu'un moyen, un instrument et un organe de celle-ci ? La vraie définition de l'art selon Tolstoï serait celle-ci : L'art est l'ensemble des procédés plus ou moins adroits que trouve la morale pour se faire entendre. Le mot de la Bruyère est dépassé : "Un ouvrage qui inspire de bons sentiments est bon." Nous sommes plus loin. Nous sommes à ceci : "Il n'y a que les ouvrages qui inspirent de bons sentiments qui soient de l'art."

La preuve ? La preuve ce sont les pierres de touche, les *criteria*, qu'institue M. Tolstoï pour connaître un vrai ouvrage d'art d'un faux ouvrage d'art. Il en donne deux : 1° *La*

conscience religieuse et la contagion artistique. Un ouvrage est-il d'accord avec la conscience religieuse ? C'est de l'art, c'en est la marque. 2° Un ouvrage est-il le point de départ d'une contagion artistique ? *"un homme, sans aucun effort de sa part, reçoit-il en présence de l'œuvre d'un autre homme une émotion qui l'unit à cet autre homme et à d'autres encore, recevant en même temps que lui la même impression ? — c'est que l'œuvre en présence de laquelle il se trouve est une œuvre d'art."*

Ici Tolstoï me paraît moins rigoureusement logique que précédemment et me semble se relâcher un peu de ce qu'il doit à sa doctrine.

N'y a-t-il point contagion de mauvais sentiments par les œuvres d'art ? M. Tolstoï, qui est désolé de ce que "des hommes se condamnent à rester assis des heures entières dans des théâtres pour entendre des pièces d'Ibsen et de Wagner et croient de leur devoir de lire d'un bout à l'autre les romans de Zola et de Bourget," n'a évidemment pour M. Ibsen, Wagner, M. Zola et M. Bourget aucune espèce de tendresse ni d'estime. Or il conviendra que Wagner, M. Ibsen, M. Zola, M. Bourget ont été les points de départ d'assez belles, d'assez considérables "contagions" littéraires et artistiques. Donc la contagion n'est point une marque d'excellence. Il y a de bonnes et de mauvaises contagions.

En général on peut dire même que les contagions littéraires ne viennent nullement d'ouvrages qui sont bons selon les définitions de M. Tolstoï et conformes à sa définition de l'art vrai. Il y a eu une "contagion" qui a porté le nom de Racine, et je doute que M. Tolstoï aime beaucoup cet homme-là. Il y a eu une "contagion" qui a porté le nom de Voltaire et je ne doute pas du tout que Voltaire ne soit en horreur à M. Tolstoï. Il y a eu une "contagion" littéraire qui a porté le nom de *Werther*, et je ne crois pas que *Werther* réponde à la définition que M. Tolstoï donne de l'art véritable. Il y a eu une "contagion" autour de *la Guerre et la Paix*, autour d'*Anna Karénine*, et même, quoique plus faible et moins prolongée, autour de *la Sonate à Kreutzer*, et je sais que M. Tolstoï n'a aucune estime pour les ouvrages dus à la jeunesse et au génie d'un homme que la jeunesse a quitté.

Et d'autre part les contagions morales, les bonnes conta-



gions, en général, ne viennent nullement des œuvres d'art. Elles viennent souvent d'hommes qui n'ont rien écrit du tout. La contagion de Socrate a été assez forte. Socrate n'a pas écrit un mot. La contagion de Jésus a été assez puissante. Jésus n'a pas tracé une panse d'a. La contagion de Jeanne d'Arc, la contagion de "M. Vincent," c'est Saint Vincent de Paul que je veux dire...

Pour ces raisons je ne crois pas du tout que la contagion soit criterium juste de l'art tel que M. Tolstoï le veut, l'introduit et le définit. Revenons donc au criterium précédent, à la conscience religieuse, et disons que l'art vrai est, non pas l'art qui crée de la beauté, non pas même l'art qui exprime des sentiments et qui les communique, non pas même l'art qui exprime de bons sentiments et qui les inspire ; mais l'art qui produit des œuvres qui sont d'accord avec la "conscience religieuse de l'humanité."

Il est possible ; mais voilà, cependant, l'art bien réduit. Il me semble qu'il l'est au sermon. Sans aucun doute : au sermon et au roman évangélique. L'art est tout entier dans l'Evangile, et l'Evangile en a tracé les limites véritables. Et, comme il y a dans l'Evangile des sermons et de paraboles, l'art vrai devra se restreindre au sermon et à la parabole un peu étendue qui est ce que j'appelle le roman évangélique.

Je ne trahis nullement M. Tolstoï en concluant ainsi ; je conclus avec lui strictement, car voici où il en arrive quand il se résume : "Si l'on me demandait maintenant de désigner dans l'art moderne des modèles de chacune de ces formes d'art... j'indiquerais surtout parmi les contemporains Victor Hugo, avec ses *Misérables* et ses *Pauvres Gens*, tous les romans de Dickens, la *Case de l'Oncle Tom* et *Adam Bede* de George Eliot." Il est parfaitement vrai, il est trop vrai que les théories littéraires de M. Léon Tolstoï ne peuvent admettre comme étant des œuvres d'art que quelques romans de Victor Hugo, de Dickens et de George Eliot, et que tout le livre intitulé *Qu'est-ce que l'Art ?* tend directement, depuis sa première ligne, vers la *Case de l'Oncle Tom*, comme vers son objet.

C'est dire qu'il est si étroit qu'il est abominablement faux. C'est dire que dans la définition de l'art par M. Tolstoï rien à



peu près ne rentre de ce qui s'appelle art, et certaines choses y rentrent qui ne sont peut-être pas très artistiques.

Mais M. Tolstoï est intrépide. Ce n'est pas sa définition de l'art qui est étroite, c'est celle de tous les autres hommes qui est trop large. Voilà tout, et c'est bien simple.

Vous avisez-vous, en effet, de la singulière méthode qu'ont pris tous les hommes, sauf M. Tolstoï, pour se définir à eux-mêmes ce que c'est l'art ? Ils prennent pour objets ce qu'on entend à l'ordinaire pour œuvres d'art, livres, drames, statues, tableaux, musiques, puis ils cherchent une définition ou tous ces objets puissent entrer et qui en rende compte. Est-ce pas absolument inepte ? C'est le contraire qu'il faut faire. Il faut donner d'abord une définition de l'art, et puis ensuite déclarer non avenues toutes les prétendues œuvres d'art qui n'y rentreront pas. Voilà la méthode vraiment scientifique. L'autre fait pitié.

Je ne charge aucunement. Voici le texte : *"C'est sur ce plan que sont construites toutes les esthétiques [excepté la mienne]. Au lieu de donner D'ABORD une définition de l'art véritable et de décider ENSUITE ce qui est ou qui n'est pas de bon art, on pose A PRIORI [car c'est les autres, et non moi, qui font de l'a priori] comme étant des œuvres d'art un certain nombre d'œuvres, qui, pour de certaines raisons, plaisent à une certaine portion du public, et c'est ensuite qu'on invente une définition de l'art pouvant s'étendre à toutes ces œuvres."*

M. Tolstoï me semble précisément prendre le contrepied de la méthode universelle des définitions, et si Aristote avait suivi la méthode Tolstoïenne il aurait dit sans doute, pour définir la Tragédie : "La Tragédie est l'imitation plaisante, par le récit et non par l'action, d'une histoire bouffonne, de nature à inspirer le mépris des dieux, sans mélange de chant et de musique. Toutes les tragédies grecques sont en dehors de cette définition, mais elles ont l'art, et c'est justement ce qui prouve qu'elles sont mauvaises."

M. Tolstoï a donc une méthode de définition inattendue, mais, s'il sort ici des chemins battus d'une manière qui peut étonner, il faut reconnaître qu'au moins il définit admirablement et caractérise à merveille ce qu'il a fait lui-même. Pour savoir ce que c'est que l'art, il a délibérément mis de côté tout

ce que l'humanité appelle œuvres d'art ; puis il a donné de l'art une définition selon son humeur propre ; puis tout ce qui ne rentrait pas dans cette définition *a priori* et arbitraire, dans ce que j'appellerai cette "définition spontanée" il a tout simplement mis à l'index. Comme procédé de polémique c'est assez bien trouvé, mais comme méthode philosophique, voilà le nouveau.

Et c'est que cette façon de raisonner, je la retrouve un peu partout dans cet ouvrage. M. Tolstoï a l'habitude d'opposer l'art de l'élite, l'art des oisifs et des raffinés à l'art populaire, qui n'existe pas ou qui n'existe guère et qu'il voudrait qui existât. Rien de mieux. Mais quelle définition ou plutôt quelle description donne-t-il de l'art aristocratique ? Voici : *"Les classes inférieures ont eu beau se civiliser : l'art qui, à l'origine, n'a pas été fait pour elles leur est toujours inaccessible. Il leur est et leur sera toujours étranger de par sa nature même, puisqu'il exprime et transmet des sentiments propres à une certaine classe et étrangers au reste des hommes. C'est ainsi, par exemple, que des sentiments comme l'HONNEUR, le PATRIOTISME, la GALANTERIE et la SENSUALITÉ qui forment le sujet principal de l'art d'à présent, ne peuvent provoquer chez l'homme du peuple que l'étonnement, le mépris ou l'indignation."*

Ou sommes-nous ? C'est l'honneur, le patriotisme et l'amour qui sont la matière de l'art aristocratique ! Et c'est à l'honneur, au patriotisme et à l'amour que le peuple ne comprend rien, et c'est l'honneur, le patriotisme et l'amour qui excitent son mépris ou son horreur ! Voilà, au moins, qui est imprévu. On relit. On dit : ce doit être le contraire. On accuse ou on soupçonne le traducteur. Mais non, M. Tolstoï a une façon personnelle de voir les choses. Ce qui pour tout homme en Europe, il me semble, est précisément la définition de l'art populaire est pour lui la définition de l'art aristocratique ; et ce qui est le fond des préoccupations populaires, des sentiments populaires, des œuvres populaires et des chants populaires, à peu près depuis que le monde existe, est pour lui ce dont le peuple ne peut ni ne veut entendre parler. Il est assez difficile de discuter dans ces conditions.

C'est tout de même que M. Tolstoï se fait, de la littérature européenne et particulièrement de la littérature française lue en

Europe, une idée qui me semble bien étrange. La littérature française, c'est pour lui "M. Rémy de Gourmont, M. Pierre Louys, M. Jean Moréas, M. Charles Morice, M. Henri de Régnier, M. Charles Viguier, M. Adrien Reinach, M. René Ghil, M. Maurice Maeterlinck, M. Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, M. Georges Rodenbach, M. de Montesquiou, M. Mallarmé" et quelques autres. Voilà les auteurs qu'il croit "qui s'impriment et se publient à des milliers d'exemplaires," et voilà, à ce qu'il m'a semblé, les seuls qu'il lise. Il y en a de fort estimables dans cette liste ; mais qu'à les prendre en groupe ils représentent la littérature française actuelle, non, M. Tolstoï, ne le croyez pas si fort que cela !

J'ai peur que M. Tolstoï ne soit devenu un rêveur solitaire, absolument étranger au mouvement littéraire et artistique, n'en recevant que des bruits lointains et intermittents, effrayé du succès scandaleux de tel livre qui précisément n'a eu aucune espèce de succès, raisonnant et généralisant là-dessus et arrivant à des conclusions peu contrôlées et un peu bizarres, comme, par exemple, à celle qui consiste à croire et à dire, l'année même de *Cyrano de Bergerac*, que la caractéristique de la littérature française actuelle est "la recherche de l'obscurité."

Tout cela est de la rêverie toute pure et qui ne laisse pas d'être quelquefois un peu incohérente. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de bon dans ce livre en somme négligeable ? Non pas. Je trouve sur cet art populaire que préconise M. Tolstoï de fort belles pages. Lisez celles qui commencent par ces mots : "La vie du travailleur, avec l'infinie variété des formes du travail et du danger qui les accompagnent, les migrations de ce travailleur, ses rapports avec ses patrons, ses surveillants, ses compagnons, ses luttes avec la nature et le monde animal, ses occupations dans la forêt, dans le steppe, dans les champs, dans les jardins, ses plaisirs et ses peines..." Le morceau est de grande allure et comme M. Tolstoï, ici, a raison !

De même, tout le chapitre sur la "contrefaçon d'art," c'est-à-dire sur l'art artificiel, sur l'art qui n'existerait pas si un autre art n'était venu avant lui pour lui servir de modèle, tout ce chapitre est bien pénétrant et à méditer de très près. C'est un formidable acte d'accusation contre toutes les littératures d'imitation.

Et je trouve souverainement injuste toute la diatribe contre Wagner, et je renvoie à l'excellente réfutation que M. de Wyzewa en a faite dans sa préface. Mais encore il y a des remarques justes, et la part de procédés, la part d'artificiel, mettons, si vous voulez, la part d'art non spontané qu'il y a dans l'œuvre de Wagner n'est pas si mal attrapée ici.

Je souscrirai même en partie à ce que Tolstoï (trop confusément, et il raisonne toujours mal) dit du rôle de la critique et de son influence funeste sur la littérature. Ne croyant pas à l'influence de la critique sur la littérature, ou la croyant infiniment faible, je ne partage aucune des terreurs de M. Tolstoï à son propos ni de son horreur à son endroit. Mais si je croyais à l'influence de la critique je croirais qu'elle serait à peu près ce que M. Tolstoï estime qu'elle est et déplore qu'elle soit. La critique favorise l'imitation et l'imitation des imitations. N'en doutons pas. Par l'éloge qu'elle fait des grandes œuvres passées, en les *repensant*, elle induit les auteurs à les repenser eux-mêmes et, même en les avertissant du péril, elle ne peut pas ne point les mener à les contrefaire. C'est déjà mauvais. Il y a pis. *Le plus souvent* (je ne dis pas, comme M. Tolstoï, *toujours*), le plus souvent le critique est intelligent et peu sensible. "Il manque de la capacité d'être ému par l'art." Par suite "il n'attache d'importance et n'accorde d'éloges qu'à des œuvres apprêtées et produites de sang-froid."

Hé ? Il me semble que voilà qui n'est pas sot.

"C'est par cela qu'ils exaltent avec tant d'assurance en littérature les tragiques grecs, Dante, Le Tasse, Milton, Goethe, Zola, Ibsen, Beethoven dernière manière, et Wagner..." Ici reparait l'esprit prodigieusement étroit que nous avons aperçu plus haut, mais en son fond l'observation ne laisse pas d'être assez juste.

Ceci est donc un livre manqué et souvent véritablement enfantin où l'on trouve à glaner quelques idées de détail intéressantes. Il en est de même de tous les livres *intellectuels* de M. Tolstoï. M. Tolstoï comme créateur, comme romancier, comme poète épique, pour mieux dire, est un des quatre ou cinq plus grands génies de notre siècle. Comme penseur, il est un des plus faibles esprits de l'Europe. Vous savez assez que je l'ai toujours dit, "au risque de me faire conspuer" ce

qui toujours, aussi, m'a été égal. Ce n'est pas *Qu'est-ce que l'Art ?* qui me fera très sensiblement changer d'avis.

Au fond je ne suis pas très fâché, à certain égard, que ce livre ait paru. M. Tolstoï avait, *comme penseur*, une certaine influence en France sur quelques esprits, même distingués. Or tant qu'il n'en était qu'à prêcher un christianisme de *l'icaire savoyard*, l'éducation à la Rousseau, la suppression de la justice, des prisons et des galères, et l'abolition de la patrie ; il n'était pas pour déplaire à ce groupe de beaux esprits qui l'exaltaient. Mais quand ils le verront manifester son mépris pour toute la littérature moderne, sans exception autre que la *Case de l'Oncle Tom*, ou à bien peu près, et traiter avec la dernière dureté pour ne pas dire avec un peu d'inintelligence, M. Zola, M. Bourget, M. Ibsen, Goethe, Beethoven, Wagner et Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, oh ! voilà qui est autrement grave, et l'influence de M. Tolstoï comme penseur baissera un peu, ce que je ne tiens pas pour un mal. Restera *la Guerre et la Paix* que rien, et non pas même les imprudences et les décadences de M. Tolstoï, ne peut empêcher d'être une œuvre miraculeuse.

EMILE FAGUET.

## REVUE DU MOIS.

---

L'ASSASSINAT, aussi stupide que cruel, de l'impératrice d'Autriche, a répandu, dans les premiers jours du mois de septembre, une profonde consternation dans le monde civilisé tout entier. Il n'y a eu qu'une voix pour compâtrer au malheur du vénérable empereur François-Joseph, dont la vie, éprouvée par tant de douleurs, semble n'être qu'un long martyre. Il n'y a eu qu'une voix aussi pour pleurer l'infortunée souveraine si bonne, si gracieuse et si douce, que le poignard d'un assassin est venu enlever, en pleine santé, à l'affection des siens et au respect et à l'amour de ses sujets.

Comme toujours, en pareil cas, on a soulevé de nouveau la question d'une entente internationale en vue de mieux protéger la vie des chefs d'Etat contre les attentats des anarchistes ; comme toujours aussi, on s'est heurté à des difficultés pratiques considérables et, jusqu'à présent, on en est resté aux échanges de vues, c'est-à-dire que l'on n'a rien fait et que, d'autres événements survenant, cette fameuse question d'une police internationale anti-anarchiste est une fois de plus remise à une autre saison.

L'émotion produite par la mort terrible de l'impératrice d'Autriche a eu pour effet immédiat d'atténuer l'impression produite par le rescrit du Tzar sur la question des armements. Il faut, en effet, dire des armements et non du désarmement, car de désarmement, le rescrit ne dit pas un mot. Cela est important à noter, car dès le premier jour, la discussion sur cette importante question a été faussée par l'erreur qu'ont

NOTE DE LA RÉDACTION. — Etant privés de l'article de M. de Pressensé, nous avons dû demander à un de nos collaborateurs de vouloir bien faire la Revue du Mois,



commise, involontairement sans doute, la plupart des journaux de tous les pays qui ont commencé par intituler leurs articles : "La question du désarmement." Il suffit de relire le texte du rescrit pour se pénétrer exactement de la pensée du Tzar. Ce document d'une haute portée, débute bien en effet par une allusion à une "réduction possible des armements excessifs" actuels qui se présente comme "l'idéal auquel devraient tendre les efforts de tous les gouvernements." Mais après avoir indiqué l'idéal auquel devraient tendre (remarquez ce conditionnel) les efforts de tous les gouvernements, le rescrit entre dans la question pratique et s'exprime en ces termes : "...Le gouvernement impérial croit que le moment présent serait très favorable à la recherche, dans la voie de la discussion internationale, des moyens les plus efficaces à assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable, et à mettre avant tout un terme au développement progressif des armements actuels."

La conférence que propose le Tzar aurait donc pour but de discuter, avant tout, les moyens de mettre un terme au développement progressif des armements, ce qui veut dire, en d'autres termes, à conserver les armements actuels dans le *statu quo*, sans ajouter aux charges si lourdes qui pèsent depuis un quart de siècle d'un poids si écrasant sur toutes les nations civilisées.

Ainsi posé, le problème prend un aspect tout différent de celui que lui ont donné tout d'abord les journaux de tous les pays, à quelques rares exceptions près. Le Tzar et ses conseillers sont trop éclairés pour ne pas savoir qu'une sèche proposition de désarmement aurait eu un résultat tout opposé à celui qu'ils désiraient obtenir et que, demander aux nations européennes de mettre bas les armes, serait le plus sûr moyen de provoquer immédiatement un conflit européen. On n'a, pour se convaincre de cette vérité, qu'à se rappeler les commentaires de la presse européenne au lendemain de la publication du rescrit.

Il va sans dire que, tout d'abord, elle a été unanime à reconnaître la haute portée humanitaire du rescrit et à rendre hommage à la noble initiative prise par l'empereur de Russie. Les journaux anglais notamment ont fait preuve d'un enthousiasme très grand pour la proposition du Tzar ; mais

chose curieuse, au bout de quarante-huit heures de réflexion, leur ardeur semblait s'être un peu calmée et leurs appréciations étaient un peu moins chaleureuses. La vérité est qu'il n'est pas de pays où le rescrit ait produit une plus vive émotion qu'en Angleterre, où l'on regarde toujours avec suspicion toute proposition, toute initiative émanant de St-Petersbourg. Mais, trop habiles pour laisser voir leurs véritables sentiments, les journaux anglais ont trouvé un moyen détourné de démontrer les dangers d'un désarmement et même l'impossibilité pratique d'une semblable mesure, en faisant ressortir ce qu'elle pourrait avoir de gênant ou de répugnant pour certaines puissances. Jamais, dirent-ils avec une unanimité remarquable, l'Allemagne ne consentira à désarmer si la France ne commence ; jamais la France ne voudra diminuer l'effectif de ses forces navales et militaires si l'Allemagne ne lui en donne l'exemple. L'Alsace-Lorraine reste l'obstacle au désarmement ! De là à dire que l'Angleterre serait trop heureuse de désarmer ; mais que d'autres puissances ne s'y résoudraient jamais, il n'y avait qu'un pas, et on l'eut bientôt franchi, à Londres.

Or, c'est aujourd'hui pour les Anglais un article de foi que la Grande-Bretagne, pays pacifique, s'il en fut jamais, ne demande qu'à voir se réaliser le projet de l'Empereur Nicolas et que c'est la France et l'Allemagne qui ne le veulent pas.

Pour remettre les choses au point, il suffit d'abord de rappeler qu'il n'est pas question d'un désarmement ; ensuite que la proposition faite dans le rescrit du Tzar n'est applicable qu'à l'Europe et que l'arrêt du développement des armements actuels n'aurait pas d'application en Afrique, ni en Asie, ni en Amérique, ni en Océanie. Et nous arrivons immédiatement à cette conclusion que si les nations européennes continentales pourraient consentir à laisser dans le *statu quo* les effectifs de leurs armées de terre et de mer, l'Angleterre, qui a tant de fers au feu en Afrique et en Asie, pour ne parler que de ces deux parties du monde, n'entend nullement arrêter le développement de ses armements ni de la construction des bâtiments pour lesquels elle vient de voter des millions. Et il est beaucoup plus habile de prétendre regretter que la proposition du Tzar ne soit pas pratique et de faire remarquer ce que d'autres pourraient y perdre que d'élever la moindre objection. De cette façon on a

l'honneur d'être parmi les premiers à donner son adhésion aux propositions du rescrit, après avoir dit tout ce qu'il fallait pour que d'autres y voient des difficultés. Si la conférence n'aboutit à aucun résultat pratique, l'Angleterre, la mort dans l'âme, cela va sans dire, continuera à augmenter sa flotte.

Cela n'est pas un blâme adressé à l'Angleterre ; c'est la nouvelle constatation de la très grande habileté de nos voisins, ou plutôt de ceux qui les gouvernent. Un des plus éminents diplomates de notre époque a dit un jour : ' Les Anglais sont un peuple de patauds conduits par des finauds.' Rien n'est plus vrai. Tant au gouvernement qu'au Parlement et dans la presse, ils sont une quarantaine d'hommes de premier ordre qui mènent les quarante millions de sujets que la reine compte dans les Iles Britanniques. Les autres vaquent à leurs affaires et s'en remettent aux quarante finauds du soin de veiller aux destinées de l'Empire. De là cette continuité dans la politique extérieure de l'Angleterre, cet appui constant que le ministère trouve toujours au Parlement et cette unanimité sur les questions de politique étrangère qui se manifeste invariablement dans la presse londonienne.

Par un phénomène assez explicable, le pays qui a le plus ouvertement témoigné le moins d'enthousiasme pour le rescrit de l'Empereur Nicolas se trouve être la libre Amérique. Conscient, depuis la guerre avec l'Espagne, de sa force immense, ambitieux de jouer un rôle dans la politique du monde, avide de territoires nouveaux et pris de la fièvre de l'expansion coloniale, le peuple américain voit d'un assez mauvais œil toute initiative dont le résultat serait de l'empêcher de se créer une armée et une flotte dont il a besoin pour satisfaire son ambition et son orgueil.

C'est pour cela que l'Angleterre et les Etats-Unis, les deux grands branches jaillies du tronc anglo-saxon, que l'on aurait pu croire les deux nations les plus pacifiques du monde, sont justement celles qui, ouvertement ou d'une façon détournée, ont le plus grand intérêt à ce que la conférence sur les armements n'ait pas de résultat pratique. Si donc la conférence se réunit, ce qui n'est pas certain encore, quoique fort probable, il est à présumer qu'elle aura pour résultat une bonne résolution très académique, très platonique, comme celle que con-

voqua Guillaume II pour étudier les moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses. Toutefois, il est dans la conférence projetée un élément de danger que la première ne possédait pas, et bon nombre d'hommes politiques clairvoyants, dans tous les pays du monde, aimeraient autant qu'elle ne se réunît pas.

Le 2 septembre, le Sirdar Kitchener entrait à Omdurman après avoir détruit l'armée du Khalifa. Il avait du coup vengé Gordon et reconquis le Soudan. Comme fait de guerre, la bataille d'Omdurman n'est pas, sans doute, à comparer avec les grandes batailles du siècle ; mais elle fait le plus grand honneur au général Kitchener, qui avait organisé sa victoire avec une habileté et une prévoyance rares. Il en a été récompensé par un éclatant succès auquel ont applaudi non seulement les Anglais, mais les gens impartiaux de tous les pays. Quelques jours après sa victoire, le Sirdar apprenait que des Européens avaient été vus à Fachoda, et il partait immédiatement pour cette ville suivi d'une petite armée anglo-égyptienne transportée par des canonnières. Quels étaient ces Européens mystérieux ? C'était l'expédition Marchand selon les uns, des Belges selon les autres ; des Abyssins s'il fallait en croire d'autres encore. Pendant une dizaine de jours l'Europe resta en suspens, se demandant qui le Sirdar allait rencontrer à Fachoda, et l'opinion la plus généralement adoptée était que c'était bien la mission Marchand, qui, au bout de deux ans de pénibles efforts, était enfin arrivée sur les bords du Nil.

Ces dix jours, la presse anglaise les occupa à fulminer contre M. Marchand et à publier les articles les plus belliqueux. Il fallait que le Sirdar, en arrivant à Fachoda, sommât M. Marchand de déguerpir au plus vite, et, en cas de refus, ouvrit immédiatement le feu contre lui et ses braves auxiliaires. Il serait inutile de reproduire ces articles d'une grotesque insolence et d'une vantardise que n'égalertaient pas les cadets de Gascogne de *Cyrano de Bergerac*. Evidemment le but de ces articles devait être le même que celui des diatribes que la presse anglaise publiait de jour en jour au moment des négociations du Niger : provoquer une polémique violente dans la presse de Paris et celle de Londres et envenimer encore une question singulièrement délicate en soi.

Comme pour le Niger, la presse française, très maitresse d'elle-même, garda un sang-froid parfait et nota avec un calme imperturbable et légèrement narquois la grande colère des journaux londoniens. Ceux-ci, après avoir dépensé en pure perte beaucoup d'encre et fait une consommation considérable d'adjectifs comminatoires, s'aperçurent qu'ils jouaient un rôle tant soit peu ridicule, et finirent par reprendre leurs esprits. Ils renoncèrent à partir en guerre tous les matins et voulurent engager une polémique sur la question de droit. Là encore, ils éprouvèrent un échec. La presse française leur répondit que d'abord il n'était pas prouvé que les Européens de Fachoda fussent les membres de l'expédition Marchand, et que, si même cette expédition était arrivée à Fachoda, on verrait se renouveler, quand le Sirdar y parviendrait à son tour, les incidents de Boria et de Ouâ. Les Français (s'il y en avait) et les Anglais resteraient sur leurs positions, se salueraient de la façon la plus courtoise, déjeuneraient même ensemble et laisseraient à leurs gouvernements respectifs le soin de régler la question par une discussion amiable ; enfin, que ces questions sont du ressort de la diplomatie et non de la presse. Les journaux anglais se le tinrent pour dit et les choses en étaient là quand on apprit que le Sirdar était revenu à Omdurman après avoir établi des garnisons à Fachoda et sur la rivière Sobat. Par une autre voie, on apprenait en même temps que c'était sans coup férir que le Sirdar avait établi ces mêmes garnisons.

Quelle que soit la nationalité des Européens arrivés à Fachoda avant le Sirdar Kitchener, il est un fait certain, c'est qu'il n'a pas été tiré un coup de fusil. La situation est donc, à ce point de vue, des plus satisfaisantes, et la tâche de la diplomatie n'en sera que plus aisée.

Mais elle n'en sera pas moins des plus délicates. Dongola, Omdurman, Fachoda, c'est la question d'Egypte tout entière qui se trouve soulevée de nouveau, et c'est un problème des plus difficiles à résoudre. La difficulté, si grande naturellement, se trouve encore augmentée par la singulière attitude et la situation très fausse des Anglais. Quand une expédition partait pour le Soudan, les journaux anglais déclaraient que c'était l'Egypte qui l'organisait et que l'Angleterre n'y était pour rien ;

quand cette expédition avait atteint son but, les mêmes journaux se vantaient de ce qu'avaient accompli des officiers anglais, des soldats anglais, l'argent anglais. Il faudrait pourtant s'entendre et savoir sur quel terrain les Anglais veulent aborder la discussion devenue inévitable aujourd'hui. Acceptent-ils ou n'acceptent-ils pas la responsabilité de ce qui s'est fait dans la vallée du Nil dans ces dernières années ? Veulent-ils qu'on examine la question d'après leurs déclarations réitérées ou d'après leurs actes, lesquels sont, d'ailleurs, en contradiction flagrante avec leurs paroles ?

Le moment est venu où l'Angleterre devra enfin dire ouvertement ce qu'elle entend faire, assumer la responsabilité de ses actes, et tenir ses engagements ou les violer. Il n'y a plus à sortir de là. Les faux-fuyants et les échappatoires qui ont servi pendant seize ans ne sont plus de saison ; l'heure de jeter bas le masque a sonné. On va enfin se trouver devant une situation nette, et cela sera autant de gagné.

Pendant seize ans, l'Angleterre a exercé sur l'Egypte une espèce de protectorat qui avait pour elle tous les avantages d'une prise de possession sans en avoir aucun des inconvénients. Elle a inondé l'Egypte de ses fonctionnaires où ils rendent des services considérables, que nul ne conteste, il est vrai, mais qui coûtent fort cher aux Egyptiens ; elle a rétabli l'ordre matériel dans le pays grâce à une armée d'occupation dont l'entretien coûte également fort cher aux contribuables égyptiens ; elle a, de plus, aidé les Egyptiens à reconquérir le Soudan ; mais il est permis de croire que, dans cette affaire, elle était poussée beaucoup plus par le désir de venger la mort de Gordon et l'échec du général Wolseley que par la nécessité de rendre à l'Egypte les provinces que celle-ci avait perdues ou qu'elle avait abandonnées sur le conseil du cabinet de Londres. En d'autres termes, tout ce que l'Angleterre a fait en Egypte, elle l'a fait beaucoup plus dans son intérêt à elle que dans celui des Egyptiens.

Il ne sert donc à rien, aujourd'hui, de se cacher la tête dans le sable, pour ne pas voir, à la façon des autruches, et de se contenter de la fiction diplomatique qui a cours depuis seize ans. Du jour où les Anglais sont entré en Egypte, en 1882, ils ont décidé *in petto* de n'en point sortir. C'est parce que



l'armée anglaise occupait l'Egypte, que M. Cecil Rhodes a eu l'idée de la création d'un empire africain qui irait du Cap à Alexandrie, et ce n'est pas au moment où la prise d'Omdurman et la défaite du Khalifa font entrer ce rêve de M. Rhodes et de tout bon Anglais dans l'ordre des choses possibles, très possibles même, qu'il faut avoir l'air de croire que les Anglais s'en tiendront à leurs déclarations et ont l'intention d'évacuer l'Egypte. Ils y sont et ils y resteront. Les déclarations réitérées des hommes d'Etat anglais à ce sujet ne valent pas le papier sur lequel elles sont écrites ; que la diplomatie en tienne compte dans les négociations, qu'elle demande des compensations pour la non-exécution des engagements pris, rien de mieux. Mais si l'on veut juger sainement la question, il faut ne tenir compte que d'une chose, c'est-à-dire des actes de l'Angleterre depuis qu'elle est en Egypte ; et tous ces actes démontrent qu'elle a la ferme intention de faire de l'Egypte une terre anglaise et de rattacher ce nouveau domaine africain à la couronne impériale.

Ainsi posé, le problème est simplifié de beaucoup et toute la question à débattre se résout à celle-ci : A quel prix l'Angleterre gardera-t-elle l'Egypte ? Car elle la gardera, il n'en faut pas douter ; cela n'a jamais été douteux.

Il est fort heureux, à ce propos, que, au moment où M. le baron de Courcel, l'éminent ambassadeur qui représente la France à Londres depuis bientôt quatre ans avec tant d'éclat et de distinction, se retire, le gouvernement français ait trouvé, pour lui succéder, un diplomate aussi habile que M. Paul Cambon, qui, à Constantinople, a fait si brillamment ses preuves et déployé les qualités d'un homme d'Etat de premier ordre. Dans les négociations qui vont s'ouvrir, M. Cambon aura fort à faire pour régler d'une façon satisfaisante une question aussi délicate que la question d'Egypte. Mais il a tout ce qu'il faut pour la mener à bien, et dans ses mains, les intérêts français seront aussi en sûreté que dans celles de son prédécesseur.

Les affaires de Chine semblent devoir prendre une nouvelle importance en raison des graves événements récents. En un mois nous avons eu la disgrâce de Li Hung Tchang et sa rentrée au pouvoir sous les auspices et avec l'aide de l'impéra-

trice douairière, sa protectrice, sa collaboratrice et, à un certain point de vue, son associée. Quand Li Hung Tchang est tombé en disgrâce, la presse anglaise s'est réjouie ; elle a vu dans la déconfiture de Li et dans la nomination de M. Pavloff comme ministre de Russie à Séoul un échec pour le gouvernement de St-Pétersbourg et un triomphe pour Sir Claude MacDonald et pour le cabinet de St-James. Elle avait à peine célébré cette prétendue victoire diplomatique que, à la suite d'une révolution de palais survenue à Pékin, Li Hung Tchang se retrouvait plus puissant que jamais et ses adversaires étaient en fuite. Il va sans dire que, après avoir regardé la disgrâce du Bismarck chinois comme un triomphe, la presse anglaise devait considérer sa rentrée au pouvoir comme un échec. Elle n'y a pas manqué. Si elle avait eu le bon esprit et le bon sens de ne rien dire, de ne pas triompher quand Li Hung Tchang est tombé, elle n'aurait pas vu une humiliation dans son retour et n'aurait pas ainsi donné plus d'importance qu'il ne faut à un événement qu'il n'était pas impossible de prévoir, étant données les antécédents de Li et ses disgrâces précédentes suivies toujours d'une rentrée en faveur.

Le fin mot de la chose, c'est que l'influence russe demeure prépondérante à Pékin et que l'Angleterre aurait tort de ne pas se rendre compte de la situation nouvelle créée en Chine depuis Talienwan et Port Arthur et les progrès du chemin de fer transsibérien. La lutte d'influence engagée entre la Russie et l'Angleterre en Chine a eu le résultat que l'on en pouvait attendre et que l'on attendait partout, sauf peut-être dans les bureaux de rédaction de Londres. Pas plus que par-dessus les Balkans, les vaisseaux de guerre anglais ne peuvent passer par-dessus la grande muraille de Chine ; et la Chine est un des rares points du globe, c'est peut-être le seul, où les Anglais sont impuissants. Au contraire, la Russie, qui est limitrophe de la Chine, qui a sur la frontière chinoise une armée nombreuse, prête à marcher sur Pékin, qui a même dans le nord de la Chine, où elle construit des chemins de fer, une espèce de police ou de gendarmerie qui n'est autre chose qu'une petite armée pouvant servir d'avant-garde, le cas échéant, au contraire la Russie a les moyens de se faire écouter et obéir à Pékin.

La situation n'en est pas moins grave. Personne ne croit à une guerre entre la Russie et l'Angleterre ; mais la lutte engagée à Pékin entre elles peut avoir et aura probablement de conséquences considérables. Battue à Pékin, la Grande-Bretagne, dont les intérêts sont surtout dans le sud de la Chine, dans la vallée du Yangtzekiang, ne négligera rien pour s'y implanter et pour s'y fortifier. Il y a, dans les provinces du sud, qui pendant longtemps ont lutté contre la dynastie actuelle, des éléments de désordre toujours prêts, dont il est facile de tirer parti. Voilà plus d'un an qu'il est question d'une révolte des vice-rois du sud de la Chine et des commencements d'insurrection ont été signalés sur plusieurs points. Si, comme on le dit, l'empereur est mort ou mourant, il sera facile, lors de l'avènement du successeur que lui donneront l'impératrice douairière et Li Hung Tchang, de provoquer des soulèvements dans les provinces méridionales et d'y établir une dynastie véritablement chinoise et non mandchoue comme celle qui actuellement règne à Pékin. Une fois installé, le souverain de la Chine méridionale serait flanqué d'un résident anglais et, comme il devrait son trône à l'Angleterre, il serait un simple pantin entre les mains de celle-ci qui, par l'intermédiaire de son résident, tirerait les ficelles selon son gré et selon ses intérêts exclusifs.

Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse, mais une hypothèse à laquelle il pourrait bien se mêler avant qu'il soit longtemps, beaucoup de réalité. Quoi qu'il en soit, le démembrement de la Chine paraît inévitable, imminent même.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue deux éléments nouveaux qui compliquent la situation. Le Japon et les Etats-Unis ont des visées sur la Chine, et leur intervention commune ou isolée peut, à un moment donné, changer la face des choses, sans compter que, de leur côté, la France et l'Allemagne intéressées, elles aussi, à la question, ne sauraient passer pour des quantités absolument négligeables.

La Chine et l'Egypte à la fois, c'est, même pour l'Angleterre, un très gros morceau à avaler. Allons, décidément, nous allons assister à des événements très intéressants et d'une importance extrême.

INTÉRIM

## BULLETIN LITTÉRAIRE.

### BIBLIOGRAPHIE.

GYP : *Journal d'un Grinchu*. (Flammarion.)

Le "grinchu" qui écrit son journal est un monsieur noble, député et... malheureux en ménage. Quoique de principes assez sévères en matière sociale et politique, il veut ignorer pour le public ses infortunes conjugales et se contente de les analyser pour lui-même avec quelque curiosité pleine de miséricorde pour ses copartageants. Seule la certitude qu'il est trompé par un Juif pousse sa mansuétude à bout et le détermine à divorcer. Mais le roman n'est que l'accessoire. Le "grinchu" a pour charge principale de nous faire connaître les opinions politiques et sociales de Gyp sur les événements du jour et principalement sur l'affaire Dreyfus. Pour connues qu'elles étaient déjà par *Israël*, on n'est pas moins content de les trouver développées avec détail, ardeur et fantaisie.

LOUIS MAIGRON : *Le Roman historique à l'Époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*. (Hachette.)

C'est un ouvrage très intéressant et très instructif. Après un historique pittoresque et exact du roman historique en France avant 1820, M. Maigron montre comment l'influence de Walter Scott fut la cause principale de son épanouissement de 1820 à 1830. La thèse paraît tout à fait exacte et est développée avec érudition et agrément. Quelques omissions pourraient être réparées aisément : on pourrait au moins voir mentionner le nom de Daniel Defoe, le vrai fondateur du roman historique populaire en Angleterre, et celui de *l'ingl' Ans Après* d'Alexandre Dumas, qui est peut-être le roman romantique le plus vrai historiquement.

#### LIVRES REÇUS.

E. CHESTER : *Histoire et Rôle du Bœuf dans la Civilisation*. (Schleicher.)

### REVUE DES REVUES.

REVUE DES DEUX-MONDES, 1<sup>er</sup> septembre : Un anonyme étudie la politique allemande dans la question du protectorat des missions catholiques ; il montre les efforts continuels de l'Allemagne pour y assurer sa suprématie, exhorte le Pape à se dénier de la nation qui représentera toujours le protestantisme en Europe, et la France à ne pas se laisser déposer de son rôle historique. — Journal de voyage de M. E. Blanc dans l'Asie centrale. — M. Valbert étudie le violent réquisitoire de M. Pobédonostzeff contre toutes les maximes familières à la sagesse moderne. — 15 septembre :

M. R. G. Lévy étudie la situation de la dette anglaise : elle est des plus satisfaisantes ; les dépenses qu'elle comporte ne dépassent guère la moitié de ce qu'elles étaient en 1830. On peut prévoir le jour de la disparition de la dette. — Mme Th. Bentzon publie des récits intéressants du Kansas d'après William Allen White. — M. E. Cat étudie la situation de l'islamisme et des confréries religieuses au Maroc : il en conclut la nécessité pour la France d'utiliser l'idée religieuse qui est le seul élément de force en pays musulman.

LA REVUE DE PARIS, 1<sup>er</sup> septembre : M. Daniel Halévy poursuit ses notes de voyage sur la Vénétie et la Toscane. Une jolie rêverie sur Florence et l'Italie. Des lignes enthousiastes sur Fiesole vu après Goethe, Chateaubriand, Shelley, Stendhal, Byron ; tant de voyageurs sont venus demander "le secret d'une belle existence." — M. de Rousiers commence de décrire le *Trust* du pétrole, c'est-à-dire un de ces grands monopoles industriels des Etats-Unis dont il importe tant d'établir actuellement s'ils constituent un bien ou un mal. — M. de Guzman nous livre les *Dernières Pensées d'un Condamné annamite*. Il constate l'inefficacité de la peine de mort que nous appliquons chez les peuples orientaux, et préférerait la voir remplacer par le rotin et l'exil pour ces hommes fatalistes, mais attachés à leur sol natal.

LE CORRESPONDANT, 25 août : A propos de "la dernière des Orange-Nassau," M. Lanzac de Laborie décrit la Hollande contemporaine et rappelle ces destinées singulières de celles qui furent la dernière des Habsbourg et la dernière des Hanovre : l'impératrice Marie-Thérèse et la reine Victoria. — A propos du centenaire du soulèvement de l'Irlande en 1798, M. G. de Contades rappelle quelques épisodes curieux de l'intervention française. — M. Maurice Zimmermann fait ressortir quel développement ont pris les voies ferrées anglaises en Afrique depuis 1890. — Sous le titre de *l'Ecole buissonnière à Londres*, M. Paul Nourrisson étudie la question du vagabondage de l'enfance chez nos voisins et les mesures de tout genre qu'ils ont prises pour le réprimer. La criminalité semble chez eux en décroissance parmi les mineurs de seize ans. — 18 septembre : M. Pisani traite la question de la politique allemande vis-à-vis des missions catholiques en Palestine.

REVUE HEBDOMADAIRE, 20 août : Fin du récit par le comte de Riancey du voyage en Extrême-Orient du comte d'Eu et du prince Pierre d'Orléans. — M. Le Goffic donne une intéressante description du théâtre populaire breton qui vient d'être ressuscité à Plouzan, près de Morlaix. — M. Reinach constate

les difficultés qu'ont les Français à s'initier aux langues étrangères et les engage à les surmonter.

REVUE BLEUE, 20 août : M. E. Tinot raconte la curieuse et véridique histoire de l'éducation de Miss Helen Keller, jeune Américaine sourde, muette et aveugle. — 3 septembre : M. Emile Ollivier approuve l'intervention des Etats-Unis à Cuba "au nom de la justice et du droit, de l'humanité et de la liberté." — M. André Mévil décrit Khar-toum et montre l'importance de cette position sur le Nil.

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 27 août : Un instructif article de M. Emile Duboc sur la *Navigation commerciale*. Tandis que de 1886 à 1896 le tonnage de la marine allemande à vapeur augmentait de 107 pour cent, celui de la marine anglaise de 53 pour cent, le nôtre diminuait de 1 pour cent. — M. Boot décrit les *Institutions politiques et administratives de la Hollande*. — M. Arschale Tchobainan fait dans ce fascicule et dans le suivant le tableau de la littérature arménienne ancienne et médiévale. Elle subit une éclipse quand l'Arménie perdit son indépendance, mais les savants et les lettrés arméniens se répandirent dans toute l'Europe, à Venise notamment. Actuellement elle est le théâtre d'une renaissance éclatante. — 3 septembre : M. Jan Luys décrit la *Vie hollandaise* et note le rapprochement que le couronnement de la reine opère entre tous les partis politiques. — 10 septembre : M. Ernest Tissot reproduit des chansons créoles de l'île de France ; elles ont un charme touchant et naïf.

REVUE DES REVUES, 1<sup>er</sup> septembre : M. d'Amfreville décrit la région du Klondike, et déplore la "sinistre découverte" et les maux de tout genre qu'elle a engendrés. — M. Kont commence de résumer le mouvement littéraire contemporain en Hongrie. — 15 septembre : M. Cabanès décrit la vie de Saint-Beuve à l'étranger. M. Rudolf Scharf résume le mouvement littéraire en Allemagne. — M. L. Caze étudie les armées du monde et estime qu'elles lui coûtent 6 milliards par an. Chaque individu paie pour l'armée en France 18 fr. 25 par an. — Fin

de l'article de M. Kont sur la littérature hongroise moderne : le niveau des poètes romanciers et dramaturges y est assez élevé. — M. d'Amfreville note des détails cruels de l'agonie de la monarchie espagnole ; la banqueroute y est inévitable.

REVUE DU PALAIS, 1<sup>er</sup> septembre : Réflexions de M. W. de Duranti sur la guerre hispano-américaine. Il estime que l'envoi de l'amiral Cervera aux Antilles, pour tout pays, d'avoir un matériel de réserve irréprochable, des bateaux qui soient des unités de valeur, et des défenses côtières suffisantes.

REVUE POUR LES JEUNES FILLES, 5 septembre : Mine Th. Bentzon commence à décrire "les Américaines pendant la guerre de l'indépendance." Miss Suzanne Quincy est la première portraiturée. — Impressions de voyage de M. Jean Jullien : de Tanger à Gibraltar.

LA QUINZAINE, 1<sup>er</sup> septembre : Amusant article de M. Le Goffic sur Guignol et son histoire.

LE MONDE MODERNE, 12 septembre : M. A. Berthier décrit le chemin de fer de la Jungfrau.

LA NOUVELLE REVUE, 15 août : Un anonyme étudie l'évolution de la politique extérieure russe qui, rompant avec les anciennes traditions de marche vers la Méditerranée, s'élance actuellement vers le Pacifique et porte tous ses efforts

en Sibérie. L'auteur indique les dangers de cette transformation. — "Diplomaticus" étudie l'Empire, M. de Bismarck et le Luxembourg en 1867. — Des notes de voyage en Tripoli de M. Idoux. — 1<sup>er</sup> septembre : *Le Prélude de Chopin* est un roman publié par le fils du comte Tolstol en réponse à la *Sonate à Kreutzer* de son père.

REVUE INTERNATIONALE DE SOCIOLOGIE, juillet : M. Masaryk étudie la crise scientifique et philosophique du marxisme contemporain.

LE CARNET HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE du 15 septembre publie plusieurs documents relatifs à la campagne de Russie.

L'ERMITAGE, 1<sup>er</sup> septembre : Quelques pages enthousiastes de M. Davray sur Mr. George Meredith.

MERCURE DE FRANCE, septembre : M. Paul Gérardy apprécie l'œuvre de Bismarck. Bien qu'il faille regretter l'hégémonie de la Prusse "antipathique pour ses allures soudardes," elle paraît solide et durable. Mais l'empire semble avoir tué l'Allemagne intellectuelle. On peut toutefois espérer sa résurrection. — Une *Introduction au Faust de Goethe* de M. Pierre Lasserre. "Il faut lire le Faust comme on se promènerait dans des galeries grandioses ou délicates, construites à des époques différentes par un même artiste toujours en quête d'une forme nouvelle de la perfection, capable de finir et le prouvant par quelques chefs-d'œuvre absolus, mais plus avide encore de recommencer."



## “UNERÖFFNET ZU VERBRENNEN.”

---

ER war um zwei Uhr morgens heimgekommen und hatte das Haus noch erleuchtet und die Dienerschaft auf den Beinen gefunden. Der Portier, der den Schlag des Coupés öffnete, starrte seinen imponirenden Herrn mit aufgerissenen Augen wie blödsinnig an und murmelte etwas Unverständliches. Auf dem Treppenabsatz erschien die Kammerfrau.

“Herr Doctor! sind Sie's, Herr Doctor?” rief sie laut und angstvoll herab.

Lothar biss die Zähne zusammen. Die schrille Stimme, das aufgeregte Wesen dieser alten Mattle reizten immer von neuem seine Ungeduld. Als Mann der Selbstbeherrschung verriet er es nicht und ging mit nachdrücklicher Langsamkeit die Stiege hinauf.

“Was gibt's denn?” fragte er obenhin, sehr unbekümmert um die Antwort, abweisende Strenge in seiner Miene.

Die Alte blickte ihm nach voll Hass und brach in leidenschaftliches Schluchzen aus.

Lothar betrat das Schlafzimmer seiner Frau. Seit Monaten schon ihr Krankenzimmer. Es was durch eine dicht verhangene Lampe matt erleuchtet. So tiefe Stille herrschte, dass man das zeitweise Knistern der Kerze auf dem Bett-Tische vernahm. In ihrem Lichtkreise kniete eine barmherzige Schwester ganz versunken im Gebete. Das grosse, reich geschnittzte Bett stand mit dem Kopfende an der Wand unter einem mächtigen seidenen Baldachin. Ein breites, prunkvolles Lager, und die Gestalt, die auf ihm ruhte, schmal und mädchenhaft zart. Eine gleichförmige, gelbliche Blässe überzog das Gesicht, um die Lippen schien eben noch ein

Lächeln gespielt zu haben. Im Schmuck ihrer blonden Haare, die in zwei schwere, dichte Zöpfe geflochten ihr bis zu den Knien reichten, lag sie da. Ihre Hände waren leicht in einander gefaltet. Wundervolle Hände...

Lothar blieb regungslos, mit angehaltenem Atem in der Mitte des Zimmers stehen. Seine Augen richteten sich wieder auf das feine Gesicht der Schlafenden. War es der mit dem grünlichen Schimmer der verhangenen Lampe vermischte Kerzenglanz, der die Züge so leichenhaft fahl erscheinen, den Schatten längs der Nase bis herab zum Mundwinkel so scharf hervortreten liess?

Das Gerassel eines rasch herbei rollenden Wagens drang von der Strasse herauf. Die Klosterschwester erwachte aus ihrer andächtigen Versunkenheit, stand auf und, Lothar erblickend, grüsste sie ihn mit einem sanften und traurigen Neigen des Hauptes. Sie war jung, sie war schön und die aller Daseinsfreude entsagt hatte, sah mit ihren rosigen Wangen neben der bleichen Frau, bei der sie wachte, wie das blühende Leben aus.

Der rasselnde Wagen hielt vor dem Hause; auf der Treppe, im Gang wurde es laut. Man hörte Schluchzen und Klagen und wieder Mattles gellende Stimme und verstand nun schon was sie sprach:

“Kommen Sie! sehen Sie!... Ist das Schlaf—Ohnmacht — oder... Herrgott im Himmel! oder—”

Der Doctor öffnete die Tür und ging schweigend voraus. Er hätte gern auch jetzt sein joviales Wesen zur Schau getragen—es gelang ihm nicht. Den athletisch gebauten Mann mit den Nerven von Stahl, überschlich eine weiche Regung beim Anblick der tiefen Ruhe seiner geduldigen und lieblichen Patientin. Er griff nicht nach ihrem Pulse, er legte nicht die Hand auf ihr Herz, er sah sie nur an und wusste: Es ist aus.

Mattle beobachtete ihn in bebender Angst und stiess jammernd hervor: “Kaum waren Sie fort, ist sie eingeschlafen. Hat zwei Stunden geschlafen, wie ein Kind. Dann ist sie aufgewacht, hat sich ein wenig gestreckt: Mattle, ist der Graf zuhaus? fragt sie. — Noch nicht? Ich lass ihm Gutenacht sagen. Ach, Mattle, wie gut schlaf’ ich. So schlafen, das ist gut... Und so schläft sie wieder ein... Und schläft... und

schläft..." Sie konnte nicht weiter reden, sie sank neben dem Bette nieder.

Lothar näherte sich: "Tot?" fragte er leise und beklommen.

"Tot."

"Doctor, haben Sie das erwartet?"

"Fast gehofft. Ihr ist Schwäres erspart worden. Ich habe Ihnen ja gesagt: Es kann noch monatelang dauern, es kann in der nächsten Stunde vorüber sein."

In seinem Tone lag nicht der Schatten eines Vorwurfs, und Lothar würde einen Vorwurf sehr entschieden zurückgewiesen haben. "Es kann in der nächsten Stunde vorüber sein," das galt auch von dem, der die Worte sprach, und von dem der sie hörte, und von allen Menschen. Die arme Frau war schon so lang leidend... Unheilbar, und er — alles eher als ein Krankenwärter. So änderte er denn nichts an seinen Lebensgewohnheiten. Heute war er im Club gewesen wie allabendlich, und dann auf dem Frühlingsballe bei Fanchette, wo er sich unterhalten hatte. Nicht mehr so gut wie früher, wie noch vor wenigen Jahren bei solchen "Künstlerfesten," aber immerhin unterhalten. Ein grausamer Zufall, dass seine Frau gerade zu derselben Stunde gestorben war. Scheinbar grausam. Sie wusste nichts davon, sie lebte und starb in dem Glauben an die unverbrüchliche Liebe und Treue ihres Gatten. Nun ja, sie war ein Kind! Ein Mann seines Schlages, eine überzarte kränkelnde Frau und—eheliche Treue?

Aber wie gut, dass sie's für möglich gehalten, und ihn immer innigst bedauert und sich angeklagt hatte, dass sie nicht stark und gesund werden konnte, und nie auch nur eine Frage gestellt, auf die er mit einer Lüge hätte antworten müssen, und in keiner Art seine Kreise gestört. Sie war die Anspruchslosigkeit selbst gewesen, und trotzdem hatte er ihr Dasein wie eine Kette an seinem Fuss empfunden.

Der Gedanke: Ein Glück für sie wäre der Tod, da ja doch auf Genesung nicht zu hoffen ist, hatte ihn oft heimgesucht. Nun war eingetroffen was er ihr Glück genannt, und die Erlösung da für ihn und für sie.

Er ging zu Bette und schlief noch fest, als sein Sekretär ihn

wecken liess und vorgelassen zu werden verlangte. Der Leiter der "Unternehmung" hatte sich gemeldet und bat um Weisungen. Lothar musste sich einen Augenblick besinnen, welche "Unternehmung" gemeint war.

"Bestimmen Sie nur alles selbst, Burkert. Sie wissen ja immer am besten was sich gehört, Sie Ceremonienmeister," sprach er mürrisch. Der kleine, feierliche Burkert lächelte abwehrend.

"Eines müssen der Herr Graf doch selbst tun," sagte er, 'bevor ich weitere Bestimmungen treffen kann."

"Was denn?"

"Nachsehen, ob die selige Gräfin nicht einen Wunsch in Bezug auf ihre Beerdigung hinterlassen hat."

"Unsinn, Burkert, Unsinn. Sie hat an den Tod nicht gedacht."

"Die selige Gräfin ist doch erst kürzlich mit den Tröstungen der Kirche versehen worden."

"Weil ihre Freundinnen ihr das als ein Heilmittel rühmten, und weil sie fromm war und lieber zu viel tat als zu wenig, nicht weil sie sich sterben fühlte."

Diese Einwendungen halfen schliesslich doch nichts. Es handelte sich gewiss nur um eine Formsache, aber da wo Burkert mittat, musste die Form beobachtet werden. Der Sekretär hatte schon das vergoldete Schlüsselchen zum Schreibtisch der Gräfin von der Kammerfrau übernommen und reichte es seinem Herrn. Misslaunig schlüpfte Lothar in seinen Morgenanzug. Eine lange Enfilade trennte seine Wohnung von der seiner Frau. Rasch und eilig durchschritt er sie. Das Schreibzimmer, so genannt, weil sich unter anderen luxuriösen Einrichtungsstücken und Erzeugnissen der Kunsttischlerei auch ein zierlicher Schreibtisch da befand, lag neben dem Sterbezimmer. In dem sprachen sie mit gedämpften Stimmen, schlichen umher mit leisen Schritten, rückten Schränke und Tische, trafen alle Vorbereitungen zur Aufbahrung der Toten.

Mit widerstrebendem Gefühl öffnete Lothar die Schreibtischlade. Es lagen darin viele, zum Teil noch uneröffnete Briefe, Vereinskarten, Concertbillette und Einladungen zu Woltätigkeitsfesten, auch allerlei Schmucksachen, aber

nichts, das einer letztwilligen Verfügung glich. Schon wollte Lothar die Lade wieder schliessen, als ihm ein Couvert, das sich an die rückwärtige Wand geschoben hatte, auffiel. Er zog es hervor. In dem grossen, versiegelten Umschlag steckten vielfach zusammengelegte Briefe, und auf der Adressseite war von Stellas Hand geschrieben: *“Nach meinem Tode uneröffnet zu verbrennen.”*

Die Arme! So hatte sie denn auch ihre kindischen Geheimnisse gehabt. Mitleidig zuckte er die Achseln, entnahm dem Feuerzeug ein Wachskerzchen, zündete es an und mit ihm die vier leeren Ecken des Couverts. Es brannte lichterloh in seiner Hand, und er warf es als eine kleine Fackel in den Kamin.

“Nichts zu finden,” sagte er in sein Zimmer zurückgekehrt, zu dem Sekretär. “Treffen Sie alle Anordnungen, benachrichtigen Sie die Verwandten in Wien, telegraphiren Sie an die übrigen.”

“Der Frau Schwägerin, Frau Gräfin Alice, sollte zuerst Mitteilung gemacht werden.”

“Sollte — jawol. Es geht nur nicht. Sie hat zum letztenmal aus Yellowstone Park geschrieben; wird jetzt eingeschifft sein.”

“Herr Graf befehlen natürlich feierliche Einsegnung im Palais, feierliche Beisetzung in der Familiengruft...”

“Wenn es natürlich ist, dass ich's befehle, befehle ich's,” unterbrach ihn Lothar.

Burkert verneigte sich: “Ich telegraphire sofort nach Waldhoven wegen der Vorbereitungen in der Gruft. Auch im Schlosse müssen Anstalten getroffen werden zum Empfang der Trauergäste. Die Herren bleiben vermutlich nur über Nacht, Herr Graf vielleicht etwas länger.”

“Vielleicht ja.”

“Es wäre gut. Die Rechnungen, die der neue Förster einschickt, gefallen mir nicht, und was die Wirtschaftsbeamten betrifft —”

“Die denken an ihr eigenes Bestes. Was wollen Sie, Burkert? Waldhoven wurde von jeher als Stiefkind behandelt. Ist auch nicht heiter, die Gruftherrschaft... Uebrigens haben Sie recht. Wenn ich jetzt einige Tage dort zubrächte, es wäre gut für Waldhoven und für mich.”

“Inzwischen besorge ich die Dankkarten für Condolenzen und Kranzspenden.”

“Schön, Burkert, schön; tun Sie das.” Er entliess seinen verwöhnend bequemen Diener. Ja, dem fiel immer das Vernünftigste ein. Die nächste Zeit in Wien wäre grauenvoll gewesen. Mitten unter den trauernden Verwandten seiner Frau und den Freundinnen und den zahllosen Bekannten, die alle ihr Beileid an den Mann bringen wollen. In Waldhoven gibt's Ruh vor gesellschaftlichen Verpflichtungen und zu tun genug und Nahrung genug für den nie rastenden Tätigkeitstrieb.”

Lothar nahm sein Bad, frühstückte, liess sich ankleiden und verliess das Haus. Er wollte einen Gang ins Freie machen, eine landwirtschaftliche Versammlung, die er einberufen hatte, absagen lassen, sein Nichterscheinen im Parlamente für einige Zeit entschuldigen. Im Vorhause drängten sich die Diener der Unternehmung. Der Sarg wurde eben hereingetragen und allerlei Gerüst und schwarze Stoffe, und als Lothar sich blicken liess, blieben die Träger und die Werkleute stehen, zogen die Mützen und grüssten mit aufdringlicher Höflichkeit. Er machte ihnen offenbar den Eindruck eines Mannes, der Trinkgelder nicht spart. Angewidert beschleunigte er seine Schritte. Als er auf die Strasse trat, wurde er angerufen. Ein junger, elegant gekleideter Mann kam auf ihn zu. Es war ein grosser, auffallend hübscher Mensch, der Kopf klein und edel geformt, das Gesicht länglich, der Teint fast weiblich zart und von feiner gesunder Blässe. Die blaugrauen Augen hatten einen ernsten und gütigen Ausdruck, und eigentümlich und sehr anziehend war der Contrast, den diese ernsten Augen zu dem Mund bildeten, um den ein heiterer Zug lag, ein Mund der gewiss gern lachte: “Nun ja! Da bist du ja!... es ist also nicht wahr...” sprach er auf Lothar zueilend — “oder— doch?” forschend und bang blickte er dem Freund ins Gesicht und murmelte leise: “Tot? tot?”

“Wünsche dir und mir so zu sterben. Im Schlaf ist sie hinüber gegangen.”

“Wann?”

“Heute nachts.”

“Ah!... während wir auf dem Balle waren?”



"Ja."

"Und du bist noch zurecht gekommen?"

"Nicht mehr."

Sie hatten denselben Weg eingeschlagen.

"Wohin gehst du eigentlich?" fragte Lothar.

"In die Tretmühl natürlich, ins Bureau."

"Nimm Urlaub für acht Tage, weisst du. Komm mit nach Waldhoven. Kannst ein paar Auerhähne schiessen. Den Sturz deines Ministers hältst du hier doch nicht auf. Komm mit, Albrecht, ja?"

"Weiss nicht. Weiss noch nicht." Er wendete sich plötzlich, fasste den Freund scharf ins Auge und sprach: "Warum hast du gestern und vorgestern und immer, so oft ich fragte: Wie geht es ihr? regelmässig geantwortet:— Es geht besser?" Er hatte es ruhig gesprochen, mit gewollter Gelassenheit, hinter der ein zurückgedrängter Groll sich mühsam verbarg.

"Warum?... Ich habe es gesagt, weil ich es geglaubt habe," erwiderte Lothar in versöhnlichem Tone. Dem Freunde gab er Rechenschaft, wenn der sie fordert. Von dem Freunde liess er sich viel gefallen. Er behandelte ihn wie ein nachsichtiger, älterer Bruder den noch nicht zur vollen Reife gelangten jüngeren.

Albrecht war in Gedanken versunken, sprach nicht mehr. Vor dem Ministerium trennten sie sich.

Auf *den* machte ihr Tod einen tiefen Eindruck. Für ihre Zwillingschwester und für *den* ist er ein grosser Schmerz. Die arme Stella fand Albrecht so sympathisch, sie schätzte seinen Gleichmut und liebte seinen Frohsinn. Seine Augen verurteilen die Thorheiten der Menschen, sein Mund entschuldigt sie, sagte sie von ihm. Er war ihr immer willkommen, auch als sie niemanden mehr sehen wollte, nicht einmal ihre nächsten Verwandten, weil die: "Gelegenheitsgesichter" machen, wenn sie finden, dass ich schlecht aussehe. Albrecht machte nie "Gelegenheitsgesichter," quälte sie nie mit seinem Bedauern, sprach nicht von seiner Teilnahme, er bewies sie. Er leistete ihr Gesellschaft, wenn alle übrigen ihren Unterhaltungen nachgegangen waren, las ihr stundenlang vor, aus ihren harmlosen Lieblingsautoren, die ihn unmöglich interessiren konnten.

Er war immer bereit ein Vergnügen zu opfern, um bei ihr zu bleiben und der Dritte im Bunde der barmherzigen Schwester und der Kammerfrau zu sein. Und wenn er einmal eine Verabredung nicht einhalten konnte, weil der Dienst ihn daran hinderte, oder wol auch—ein Asket war er ja nicht—etwas anderes als der Dienst, entschuldigte er sich jedesmal persönlich oder schriftlich. Seine Briefe waren komisch und originell, er schrieb voll Laune, mit entsetzlicher Schrift. Die Zielscheibe von Stellas Spöttereien, diese Schrift! Sie passte gar nicht zu ihm, sie war so unelegant: "Ist es nicht wie wenn eine Spinne ein Fussbad in Tinte genommen hätte, und dann übers Papier gelaufen wäre?"

Wie oft hatte sie herzlich lachend ihrem Manne die Briefe Albrechts gezeigt... Alle? Wirklich alle?... "Nach meinem Tode uneröffnet zu verbrennen," flog ihm durch den Kopf...

Als er nach ein paar Stunden heimkehrte, fand er die ganze Familie versammelt. Seine Schwäger und Schwägerinnen und einige entfernte Verwandte. Lauter vernünftige und wolerzogene Leute, die nicht laut herausschluchzten, ihm nur stumm die Hand drückten. Mit Mattle jedoch wurde ein wahrer Kultus getrieben. Nie wollte man ihr vergessen, was sie für die geliebte Kranke getan hatte, immer sollte das Haus jedes der beiden Brüder ihr offen stehen. Sie dankte für alle Anerbietungen. Nach dem Tode "ihrer" Stella konnte sie nirgends mehr heimisch werden als bei "ihrer" Alice, der Zwillingschwester der Verstorbenen. Auch ihr Kind. Sie hatte die zwei früh verwaisten Mädchen aufgezogen, und "ihrer" Stella nur deshalb von jeher mehr Sorgfalt gewidmet und mehr Liebe gezeigt, weil sie die Schwächere, das Sorgenkind war.

Als Mattle den Namen Alice nannte, verzog die ältere der Schwägerinnen den kleinen hochmütigen Mund; die jüngere blickte ihren Mann etwas ängstlich an, es ist ihm unangenehm, von Alice sprechen zu hören. Die Frauen in der Familie sind alle tadellos. Eine Hellborn, man weiss was das heisst. Und nun gab es eine aus diesem Geschlechte, die sich nach kurzer unglücklicher Ehe von ihrem Manne hatte scheiden lassen, ihren Glauben abgeschworen und eine neue Heirat geschlossen hatte. Gegen den ersten Gatten war viel einzuwenden

gewesen, gegen den zweiten gar nichts. Aber eine geschiedene Hellborn hatte es in der Familie nicht gegeben so lang sie bestand, und sie bestand sehr lang. Ein Frevel an der Tradition durfte nicht straflos verübt werden. Unmittelbar nach der Scheidung Alicens hatten ihre Brüder sich von ihr losgesagt und alle Verwandten waren diesem Beispiel gefolgt — Lothar und Stella ausgenommen. Die blieben der Verfehmten treu, beherbergten sie und ihren Gatten, als sie auf der Hochzeitsreise Wien berührten, Stella brachte nicht einmal den leisen Tadel über die Lippen, mit dem sie ihre Schwester hatte empfangen wollen. Alice war früher so unaussprechlich elend gewesen, und sah jetzt so ganz glücklich, so brav glücklich aus. Und den neuen Schwager kannte man als einen ungewöhnlichen, einen vorzüglichen Menschen, dem man am Ende doch verzeihen musste, dass er sich in eine verheiratete Frau verliebt und sie errungen hatte.

Entsetzlich schwer hatten sich die Schwestern nach diesem letzten Wiedersehen getrennt; es galt einen Abschied für lange Zeit. Sie war nun zum grössten Teil verstrichen. In kurzem betraten die Reisenden europäischen Boden. Alice hatte die nächsten Briefe postlagernd nach London erbeten. Sie hoffte dort von guten Nachrichten begrüsst zu werden und sollte die Todesbotschaft finden.

Die schöne Leiche lag im Sarge in Seide und Spitzen gehüllt, Blumenkränze bedeckten die Stufen des Katafalks und die schwarz verhangenen Wände des Saales bis tief herab auf den Fussboden. Die Luft war schwer vom Dunst der Kerzen und von Blumendüften. Lothar betrat das Trauergemach kurz vor Beginn der kirchlichen Feier.

Es kostete ihn Ueberwindung. Nicht wegen des Wiedersehens der Toten, sondern wegen des Prunkes, von dem er sie umgeben finden sollte. Er hasste den Leichenkultus mit seinem herausfordernden Gepränge und die Zuzüge der Leidtragenden, der echten und der ostensiblen und die Kranzspenden mit ihren banalen oder läppischen Widmungen. Aber das alles muss ja sein, es schickt sich, und so ruhte denn Stella in einem Hain von Blumen und Palmen, und man hatte die schlichte herzige Frau zum Weg nach der Verwesung wie zu einem Balle geschmückt.

Unter der Fülle von herrlichen Kränzen fiel einer ihm auf : der einfachste, der kostbarste von allen. Nur Blüten, nicht ein Blatt, Orangenblüten, Stellas Lieblinge. Er lag zu ihren Füßen, berührte ihre weissen Atlasschuhe. Die Schleifen aus Silberbrokat trugen keine Inschrift.

“Von wem der Kranz ?” fragte Lothar einen der Diener.

“Vom Grafen Albrecht, er hat ihn selbst gebracht.”

Selbst gebracht hatte er ihn, ihr ihn zu Füßen gelegt. Eine sehr anspruchsvolle Bescheidenheit. Mehr als Freundesrecht ?... Doch kaum. “Nach meinem Tode uneröffnet zu verbrennen” — da fiel es ihm wieder ein... Er erschrak, dass es ihm wieder einfallen konnte. Ja, das Leben, das er führte, veredelte nicht. Politik, die grosse Spekulantin, harte, kalte Verstandesarbeit und leichte Liebschaften füllten es aus. Ein tugendsames Streben nach Vervollkommen war nie seine Sache gewesen. Seine Moral war Herrenmoral, längst schon ehe das Wort für den Begriff gefunden worden ist. Aber mit der Ehre nahm er's genau, und den Freund verdächtigen und im Tode die unschuldige Frau, erschien ihm ehrlos.

Alle Anwesenden fanden ihn während der Ceremonien der Einsegnung doch ausserordentlich ergriffen. Er verwendete kein Auge von dem sanften Angesicht der Entschlafenen, und seltsam gequält, prüfend und forschend war dabei der Ausdruck seiner Züge.

“Wie merkwürdig der Lothar gewesen ist,” sagte nach Beendigung der Feier die ältere Schwägerin zu der jüngeren, “wie er sie die ganze Zeit angesehen hat. Als ob er sie etwas fragen wollte, recht streng fragen.”

“Ach nein, nicht streng. Als ob er fragen würde : Ist's wahr, hast du mich wirklich verlassen ? So ist es mir vorgekommen.”

“Was du dir einbildest ! Er hat sie ja lang nicht mehr geliebt und war ihr untreu.”

“Nun vielleicht macht er sich jetzt Vorwürfe.”

“Fällt ihm nicht ein. Er hat Frauen gegenüber gar kein Gewissen.”

Abermals nahm die jüngere ihn in Schutz : “Er hat Stella nicht unglücklich gemacht, er ist immer voll Rücksicht gegen sie gewesen. Dass er nicht stundenlang an ihrem Bett

gesessen — welcher Mann tut das und welcher Frau fällt's ein es zu verlangen? Ich bitte dich! — Dass er ihr untreu gewesen ist, davon hat sie nichts gewusst, aber stolz war sie auf ihn, und schön und leicht hat er ihr das Leben gemacht.“ Sie seufzte. Sie hätte ihrem unbedeutenden Ehemann manches Abenteuer gern verziehen, wenn er im täglichen Verkehr weniger beschwerlich gewesen wäre.

Die ältere wieder dachte: — Mag der Meine sein wie er will, wenn er mir nur treu bleibt.

---

Ein letzter Abschied, und der Sarg wurde geschlossen, auf den Leichenwagen gehoben und nach dem Bahnhof geführt. Mattle, die so lang als möglich in der Nähe ihres Kindes bleiben wollte, reihte sich der Begleitung der Toten an. Am Abend fuhr der Separatzug ab, der die Herren der Familie und die Trauergäste nach Waldhoven bringen sollte.

Die Stimmung der Gesellschaft im Waggon, anfangs etwas gedrückt, hob sich allmählich und stieg — niemand wusste warum — bis zur hellen Fröhlichkeit. Einige wärmten alte Spässe auf, über die man längst nicht mehr gelacht hatte und die jetzt zündeten. Allerhand Vieldeutigkeiten kamen an die Reihe, und endlich wurde eine Partie Poker vorgeschlagen.

Lothar und seine Schwäger hatten in einer Ecke des Salonwagens, von der übrigen Gesellschaft etwas abgesondert, Platz genommen. Albrecht, ihnen gegenüber, am andern Ende des Waggons. Er bewahrte ein hartnäckiges Schweigen und sah, nervös gemacht durch die Lustigkeit der Reisegefährten, finster drein. An einem Tischchen in seiner Nähe etablierte sich die Spielpartie, und man forderte ihn auf mitzuhalten. Das erstemal lehnte er die Einladung dankend, als sie wiederholt wurde, kurz und bündig ab. Da rief Lothar plötzlich herüber:

“So spiel! spiel doch!”

Albrecht richtete sich aus seiner halb liegenden Stellung auf und warf ihm einen erstaunten Blick zu, gab aber keine Antwort.

“Spiel!” wiederholte Lothar dringender.

Der Andre zuckte die Achseln: “Du weisst ja, dass ich nicht spiele.”



Das war richtig, er konnte es wissen und auch seit wann und warum.

Vor zwei Jahren hatte Albrecht eine zeitlang die hohe Partie im Club mitgespielt, viel Geld verloren und sich bei Lothar und Stella angeklagt: "Es freut mich nicht einmal, ich bin kein Spieler, ich habe mir schon oft vorgenommen, nie mehr eine Karte zu berühren — hilft nichts, die guten Vorsätze helfen nicht."

"Sie sollen aber, sie müssen," war ihm Stella voll Eifer ins Wort gefallen. "Und wenn die Vorsätze für sich allein zu schwach sind, gibt man ihnen eine Unterstützung — einen Zeugen. Machen Sie mich zum Zeugen Ihrer guten Vorsätze, Albrecht. Mir halten Sie Wort."

Lothar erinnerte sich, über die Kühnheit dieser Zuversicht gelächelt zu haben. Und wie berechtigt war sie, blieb sie, zeigte sie sich noch jetzt über das Grab hinaus. "Mir halten Sie Wort." Baut eine Bekannte, eine Freundin so fest auf ihre Macht über einen Mann? fragte er sich. Schämte sich der Frage und stellte sie trotzdem und trotzdem!... Albrecht richtete sich in seiner Ecke zum Schlafen ein, und auch Lothar versuchte zu schlafen. Umsonst, erst musste er Gemütsruhe haben. Durch Ueberlegung kommt man zur Ruhe. Ueberlegen also bis in die kleinste Kleinigkeit, wie es gekommen sein konnte oder — nicht gekommen. Es scheint imgrunde unmöglich. Sein bester Freund... Da packte es ihn. War nicht *er* der beste Freund jenes braven getreuen Gebhardt gewesen, dessen Frau durch fast ein Jahr... Und dieser Mann liebte diese Frau und ehrte ihr Andenken als sie starb wie das einer Heiligen... O des Mitleids, das er mit dem Menschen gehabt! des verfluchten Mitleids, das jetzt vielleicht *er* dem eingeflösst hatte der dort drüben sanft schlummerte. Ein rachgieriger Hass ergriff ihn, ein wühlender Zorn. Mit der kaltblütigen Ueberlegung war's doch nichts. In toller Flucht jagten peinvolle und hässliche Gedanken durch sein Hirn. Er gab den Kampf gegen sie auf, er überliess sich ihnen wie ein Wagenlenker dem scheu gewordenen Gespann, das er nicht mehr zu meistern vermag...

Bei grauendem Morgen fuhr der Train in die Station ein. Equipagen aus Waldhoven warteten auf dem Bahnhof. Sie



wurden rasch bestiegen, und der Zug der Wagen setzte sich in Bewegung. In den letzten, der vorfuhr, stieg Lothar ein und hinter ihm Albrecht, der dagestanden und auf ihn gewartet hatte :

“So, du ? Nun ja.” Mit grimmigem Humor murmelte er unverständlich vor sich hin : “Die zwei Hauptleidtragenden schliessen die Karawane.”

Eine Weile fuhren sie schweigend, dann sprach Albrecht : “Ich habe Urlaub bekommen, und bleibe acht Tage bei dir, wenn es dir recht ist.”

Wieder blitzte ein feindseliger Blick ihn an, wieder hatte die Stimme einen böseartig aggressiven Ton : “Freilich ist es mir recht. Ich muss dich da haben. Muss, muss !”... Er hielt inne. Er hatte in ein paar ruhige klare Augen gesehen, die ihn ernst und besorgt betrachteten. Nein, in der ganzen Welt konnte es nichts Ehrlicheres geben als diese Augen und nichts das unbefangener gewesen wäre, als der Ausdruck dieser jugendlichhaft männlichen Züge. Was die widerspiegelten musste ein Kind verstehn, einem Dummkopf musste es einleuchten. Es war nicht zu missdeuten, es war grenzenlose Offenheit, Unbefangenheit, es war der Frieden einer rechtschaffenen Seele.

Lothar schlug sich an die Stirn. Er atmete auf, wie von einer entsetzlichen Last befreit. Was für frevelhafte Vorstellungen hatten ihn genarrt heute Nacht ? Wache, wüste Träume eines halbverrückten Neurasthenikers. Was er am meisten verabscheute : die entnervende, weibisch machende Krankheit des sterbenden Jahrhunderts, sollte sie auch ihn befallen ?

Er kam sich auf einmal lächerlich vor und sagte ganz unmotiviert : “Ja, ja, die Zeit ist krank. Die Sensitiven und die schon Angefressenen und die Mimosenartigen machen, als hilf- und willenlose Naturprodukte, in ihrem Mikrokosmos den ganzen Krankheitsprozess mit. Aber sich dem Uebel völlig zu entziehen vermag keiner, nicht der Stärkste, nicht der Gesundeste. Auch ich, begreift du ? auch ich hab’ eine Anwendung von Nervosität gehabt.”

“Es wäre sehr zu entschuldigen,” erwiderte Albrecht.

Die Beisetzung der jungen Gräfin in der Familiengruft fand statt unter grosser geistlicher Assistenz. Der Veteranenverein und die Feuerwehr rückten aus, und die Bevölkerung drängte sich heran und machte dreifach und vierfach Spalier. Zuletzt wurden die Armen beteiligt, und die Schlossgäste begaben sich zum Déjeuner, das von einer Landköchin zubereitet und von ungeübten Dienern serviert, viel zu lang dauerte.

Man war noch nicht beim Nachtsch, als die Wagen zur Rückfahrt auf den Bahnhof angemeldet wurden. Höchste Zeit für alle, die noch am selben Tag in Wien eintreffen wollten, und eiligst machten sie sich bereit. Nicht viel Worte, umso sprechender jedoch der Händedruck, den jeder scheidende Gast mit dem Hausherrn tauschte. Kein einziger der nicht bedeuten sollte: Wir verstehen einander. Du weisst schon. *Meine* Teilnahme ist von ganz besonderer Art.

Am Nachmittag ritten Lothar und Albrecht in den Wald. Je tiefer sie hineingelangten, je ärger die Wildnis. Uralte Nadelholzbestände, die hier aus Geröll und felsigem Grund, dort aus gutem Lehm Boden herausgewachsen, sich höchst ungleich entwickelt hatten. Nichts war geschehen, um üppigem Wuchern zu steuern, um den Schaffenstrieb anzuspornen, wo er sich lässig zeigte, ihn zu wecken, wo er fehlte.

Lothar blieb gleichgiltig beim Anblick der Vernachlässigung und Verwüstung seines Eigentums. Sie waren eine natürliche Folge davon, dass die Herren von Waldhoven zu bleibendem Aufenthalt erst als Tote hierher kamen. Entschlüsse sich einmal einer früher zu erscheinen, einer wie er, der jeden Uebelstand sah und zugleich auch das Mittel wusste ihm abzuwenden, es würde bald anders. Dieser Mann, der sein Leben in der Stadt zubrachte, sich nur manchmal einige Wochen der Erholung auf dem Lande gönnte, war da wie zuhause und seiner Sache sicher wie auf seinem eigentlichen Gebiet. Freilich, was ist sein eigentliches Gebiet? Ein jedes, dem er seine Tätigkeit widmete, sein Talent. Albrecht bewunderte ihn.

“Du verstehst alles,” sagte er. “Wohin du blickst, dort wird es klar, wohin du weisest, dort ist das Ziel. Ich weiss das jetzt, es imponiert mir immer noch, überrascht mich aber nicht mehr. Anfangs war es anders.”

Und nun sprachen sie von der Zeit, in der sie einander kennen lernten, und so bald, trotz des Unterschieds der Jahre, Freunde wurden. Sie sprachen auch von Lothars Verlobung, von Stellas Sympathie für den Freund ihres Mannes.

"Eine Stunde lang war ich eifersüchtig auf dich," sagte Lothar leichthin, und Albrecht erwiderte :

"Dergleichen Schwachheiten sind dir nur zu bald vergangen."

"Was soll das heissen ? hätte ich denn einen Grund gehabt ?"

"Keinen."

"Nun denn — —"

"Ich meinte nur. Wer gar nicht eifersüchtig ist, liebt nicht."

"Ja so. Die Liebe ist mir zu bald vergangen, meinst du."

"Verzeih. Ich hab' wol Unrecht."

Er wusste, dass er nicht Unrecht hatte, aber grausam und roh erschien er sich mit seiner Mahnung an untilgbar gewordene Schuld : "Verzeih," wiederholte er noch einmal.

Es dunkelte schon, als sie ins Schloss zurückkehrten. Lothar war die ganze Zeit über in guter Stimmung geblieben. Wenn er der Liebhaber meiner Frau gewesen wäre, sagte er sich, würde er mir schwerlich Vorwürfe darüber machen, dass ich nicht eifersüchtig war.

Nach dem Souper kam Mattle, sich zu empfehlen. Sie beabsichtigte bei einer Verwandten die Ankunft Alicens abzuwarten. Lothar erhob keine Einsprache ; ihr Scheiden aus seinem Hause war ihm eine Erleichterung. Aber grossmütig abfertigen wollte er sie und ging in sein Zimmer, um seine Weisungen in einem Briefe zu erteilen, den Mattle dem Secretär zu überbringen hatte.

Als er den Speisesaal wieder betrat, standen Albrecht und die Alte am Kamin. Sie schwamm in Thränen, hatte eben noch, sehr beweglich wie es schien, geredet, denn Albrecht war tief ergriffen, und hielt etwas Weisses in der Hand, das er bei Lothars Erscheinen in die Brusttasche steckte. Es sah aus wie ein Brief. Mattle schwieg plötzlich, nahm offenbar verlegen mit einigen Dankesworten das Schreiben, das Lothar ihr reichte, in Empfang und verabschiedete sich.

Albrecht verweilte noch auf seinem Platze. Ein paarmal war's, als ob er anfangen wollte zu sprechen, doch schien er den Entschluss dazu nicht fassen zu können.

Der Andre hatte sich ihm gegenüber auf einen Sessel am Speisetisch gesetzt, kreuzte die Arme, sah ihm unverwandt ins Gesicht. Der Freund begegnete seinem Blicke, der allmählich immer härter, immer höhnischer wurde, mit einer Gelassenheit, die nicht ohne einen Anflug von Mitleid war. Endlich versuchte er nicht mehr ein Gespräch anzubahnen: "Gute Nacht Auf Morgen," sagte er und verliess das Zimmer.

Lothar war schon aufgesprungen, hatte schon die Hand nach der Glocke ausgestreckt, um Befehl zu geben, Frau Mattle herein zu rufen. Aber er besann sich. Nein. Eine Dienerin ausholen, einen Verrat an ihrer toten Herrin von ihr erzwingen, widerstrebte ihm: Morgen, sagte er sich, oder übermorgen, oder wann immer. Aber sein Geheimnis entreiss ich ihm.

---

Am folgenden Tage vor dem Frühstück fuhr Lothar in Begleitung des Wirtschaftsbeamten nach den Meierhöfen und fand, wie er es erwartet hatte, Grund zur Unzufriedenheit mit allem was er entdeckte und mit allem was er vermisste. Recht absichtlich vertiefte er sich in seinen Unmut, der ihn momentan ablenkte von ganz anders bitteren Gefühlen und selbstquälerischen Grübelein. Sie verfolgten ihn, sie hatten ihn im Schlaf gestört. Niemals sonst war ihm die Erinnerung an einen Traum haften geblieben — die Gebilde des abscheulichen Traumes von heute Nacht, die wollten nicht weichen.

Im Schloss wieder angelangt, befahl er das Frühstück in die Bibliothek und fand dort Albrecht in einem Lehnstuhl vergraben, lesend. Der junge Mann blickte nur flüchtig auf, grüsste und fuhr in seiner Lektüre fort.

Lothars Mahlzeiten dauerten nicht lang; er machte sie ab wie eine unumgängliche Pflicht. Der rastlos Tätige, der nie verdrossene Arbeiter, schlief wenig und nährte sich von Anachoretenkost. Jetzt nach fünfstündiger Inspizierung der Wirtschaftshöfe stürzte er ein paar Gläser Milch hinunter, war satt, zündete seine türkische Pfeife an und begann in seinem mit Notizen angefüllten Taschenbuch zu blättern. Manch-

mal unterbrach er sich, um zu Albrecht hinüber zu blicken. Der las und las. Er und sein Buch, sonst gab es nichts auf der Welt.

Es ist etwas Schönes um den Ausdruck eines Menschen, der alle Spannkraft seines Geistes auf einen einzigen Punkt gerichtet hat. Das Angesicht eines spielenden Kindes und das des einfachsten Arbeiters kann ihn widerspiegeln. Er leiht ihm eine stille Verklärung, den Zauber der Weltentrücktheit. Lothar beobachtete seinen Freund. Wie überlegen der aussah! Was für prächtige Hügel sich über den feinen dichten Brauen wölbten; wie kräftig gezeichnet die Denkerfalten waren, die sich von der Nasenwurzel hinauf in scharfem Bug gegen die Schläfen zogen... So hatte er ausgesehen, wenn er Stella ein Buch vorlas, das ihn fesselte, und da musste sie ihn schön gefunden haben...

"Was liestest du?" fragte er.

"Lache mich aus, einen französischen Roman. Eben erschienen. Der Titel: *Le Passé*; der Autor ungenannt."

Lothar lachte nicht, er verzog nur verächtlich den Mund. Die neue Litteratur — auf dem Gebiete war er nicht zuhause, das musste sein Freund gelten lassen. Er rühmte sich seiner Uebereinstimmung mit den Japanern, die unsere Romane mit ihren ewigen Liebesgeschichten sterbenslangweilig finden. In unserem Leben, sagen sie, spielt die Liebe keine so grosse Rolle. Wenn einer unserer Jünglinge eine Frau, die er nicht mag, heiraten soll, tötet er sich, um nicht gehorchen zu müssen. Wenn die Frau, die er geheiratet hat, ihm keine Kinder bringt, oder ihm nicht mehr gefällt, entlässt er sie. Für ernste und tatenfrohe Menschen ist damit die Sache abgetan, Worte machen sie darüber nicht.

"Sehr gut. Diese naive Auffassung hat etwas für sich. Unsere pfadfinderische Seelenmalerei hat aber auch etwas für sich."

"Etwas Psychologie, etwas Physiologie."

"Ja. Die Kunst ist berechtigt zu verwerten, was sie von der Wissenschaft gelernt hat. Ich rate dir: Lies dieses Buch."

"Erzähle mir den Stoff; das genügt."

"Der Stoff gibt dir vom Eindruck, den es macht, so viel Begriff, wie das Fischgerippe vom Geschmack des Fisches."



“Gleichviel ; erzähle.”

“Ein par Leute haben eine gute Ehe geführt, bis der Mann, des Glückes satt, dem Vernügen nachjagen geht. Die Frau ist trostlos. Mit der Treue ihres Mannes hat sie alles verloren, ist beleidigt in ihrem Stolze, um ihr höchstes Gut betrogen. Der Mann predigt ihr Vernunft, sagt ihr, was man in solchen Fällen sagt : Durch Vorwürfe wirst du mich nicht zu dir zurückführen, und so weiter ! Er war von jeher ihr Orakel, sie beugte sich auch jetzt seiner Weisheit, litt schweigend, duldete ohne Duldermiene, fragte den Heimkommenden nie : “Wo warst du ?” Die Ausübung dieses stillen Heldentums, im Anfang ein Martyrium, verlor allmählich ihre Bitternis. Der Mann hatte einen jungen Freund ins Haus gebracht...”

“Einen jungen Freund ?”

“Eine feine, zärtliche Natur. Auf einem einsamen Schlosse von strengen Eltern erzogen, ganz unverdorben.”

“Jetzt überspringe ein paar Kapitel ! Die Gräfin von Savern und Fridolin verlieben sich ineinander.”

“Das ist die Gräte ; aber der Fisch — wie der schmeckt, wie der zubereitet ist... Wie der Franzose das Entstehen einer grossen tiefen Leidenschaft geschildert hat — wunderbar ! Für Robi ist die lebenswürdige Heilige das Unantastbare, Erhabene, für sie ist er der kleine Robi, und sie würde eher glauben, dass eine Lilie sich in einen Skorpion, als dass er sich in einen Verführer verwandeln könnte. Und so gleitet dieses Menschenpaar dem Sündenfall entgegen ohne einen sündigen Gedanken.”

“Das hältst du für möglich ? Das will dein Franzose uns weiss machen ?”

“Er tut mehr. Der Wundermann löst das Problem der unschuldig Schuldigen. Blindheit über Recht und Unrecht ist Unschuld. Sein Liebespaar ist blind. Es hat nicht mehr Bewusstsein von dem was kommen wird, als zwei schief gepflanzte Bäume, die sich wachsend immer mehr zu einander neigen. Wir aber sehen : wenn nicht einer von ihnen verkümmert, nicht einer von ihnen gefällt wird, müssen ihre Zweige sich endlich umschlingen.”

Was soll das ? dachte Lothar. Ein Plaidoyer in eigener Sache ? “Du brauchst nicht so ausführlich zu sein,” sprach er,



Albrecht hob den Kopf erstaunt über den rauhen Ton :  
 “Was hast du ?”

“Nichts. Die Liebenden gehen den Weg aller Liebenden.”  
 Er tat, als ob er ein Gähnen unterdrückte. “Und dann ?”

“Dann überlassen sie sich ihrem Glücke ohne Selbstvorwürfe, schämen sich seiner nicht, geben sich kaum die Mühe es zu verbergen. Verkehren unbefangen wie je mit dem betrogenen Gatten... Und diese Ehebrecher, du zitterst um sie, deine Sympathie ist bei ihnen.”

“Ein niederträchtiges Buch also.”

“Hab' ich seine Moral gerühmt ?”

“Und das Ende ?”

“Kenn ich noch nicht. Der Ehemann hat nichts zu entdecken, er hat nur die Augen aufzumachen. Vorläufig sieht er mit verhaltenem Grimme dem Traumwandeln der Beiden zu... war schon öfters nahe daran sie anzurufen, sie zu wecken zum Todessturz... Hat immer gezögert. — Es ist nicht ausgesprochen und doch so klar : Sein Gewissen mahnt ihn an eigene Schuld, und hält ihn ab, sein Richteramt auszuüben. Sein Gewissen wird gleichsam zum Hüter des Wonnerausches der seligen Sünder...”

Lothar lachte grell auf und Albrecht ereiferte sich und sagte, wie Jemand der einer zwecklosen Erörterung zuvorkommen will : “Ich weiss ! ich kenne deine Unterschätzung des Gewissens, weil du meinst, dass es uns anerkennen und kein Naturprodukt sei. Lieber, alles was ist, ist Naturprodukt, ob es uns aus erster oder aus zehnter Hand zukommt... Sind unsere edlen Obstgattungen,” setzte er rasch und ungeduldig hinzu, “etwa nicht Naturprodukte, weil man sie aus Pflöpfreisern gezogen hat ?”

“Was für Schlüsse !” sagte Lothar ohne seine frühere Schärfe. Wieder hatte die Ueberlegung ihre beschwichtigende Macht ausgeübt. Wenn Albrecht gegen ihn schuldig wäre, von diesem Buche hätte er nicht gesprochen. Der Vergleich lag zu nahe.

Eine Weile noch beschäftigte er sich mit seinen Notizen, während Albrecht weiter las. Dann wurde der Förster gemeldet. Lothar stand auf. “Wir sehen uns erst bei Tische,” sagte er, “ich habe zu schreiben.”

Der nächste Morgen war trüb und regnerisch. Nach dem Frühstück beschäftigten die Freunde sich damit, einen Wust von Zeitungen und Briefen durchzusehen, die die Post gebracht hatte. Für Lothar befand sich darunter eine Kreuzbandsendung, ein Buch. Die Schrift auf dem Umschlag war ihm bekannt. Es gab eine Zeit, und sie lag nicht gar fern, in der der Anblick dieser Schrift ihn freudig erregt hatte. Das war vorbei und wäre vergessen gewesen, ohne die hartnäckige Mahnerin, die schöne, geistvolle Frau, die er im Sturm erobert und spielend leicht verliess, als sie sich vermessen hatte, in seinem Leben zu viel Platz einnehmen zu wollen. Nun war sie seine Feindin geworden und liess ihre Drohung: "Verlassen kannst du mich, vergessen wirst du mich nicht," in Erfüllung gehen.

Das Buch, das sie heute schickte, war: "Le passé" und sie hatte auf die erste Blattseite geschrieben: "Nachahmungswürdig."

O schlecht, schlecht! Sie suchte einen Verdacht gegen seinen Freund und gegen eine Tote in ihm zu erwecken. Sie ahnte nicht, dass der Verdacht mit seinem ganzen Gefolge an Qualen schon erwacht war.

Lothar hob das Buch in die Höhe: "Sieh doch, was mir da geschickt wird," sagte er. "Es ist nur gut, dass ich die Geschichte weiss, für den Fall, dass ich aus ihr examinirt werden sollte. Nur noch der Schluss fehlt mir. Wie ist der Schluss, der gewöhnlich alles verdirbt?"

"Dieser verdirbt nichts," erwiderte Albrecht, "es ist der einzig rechte. Der Autor hat uns die Sehnsucht nach ihm suggerirt. Unsere moralische Empfindung schweigt, wir wünschen den Sündern den Sieg. Er wird ihnen zuteil—der Mann verzeiht."

"Nach dem Tod der Frau," fiel Lothar ein.

"Wieso, nach ihrem Tode? Bis jetzt scheint sie keine Anlage zum Sterben zu haben."

"Richtig! Sie lebt, der Mann verzeiht und segnet das Paar."

"Er flucht ihm wenigstens nicht."

"Und damit endet die Geschichte?"

"Sie schliesst sie endet nicht; sie wirkt noch lang in uns nach."

“Mag sein,” erwiderte Lothar. Er hielt das Buch in der Hand, schlug es da und dort auf und überflog ein paar Seiten mit der Voreingenommenheit, die er gegen Romane hatte. Allmählich jedoch wurde er gefesselt. Nichtangenehm. Unheimlich belebten sich die toten Buchstaben, ein wolgetroffenes Bild trat ihm aus ihnen entgegen—das seine. Er las:

“Eine ihn und andere erniedrigende Ueberzeugung hatte ihn gepackt und hielt ihn fest. Er rang in ihrer Umschlingung verzweiflungsvoll und fruchtlos. Immer von neuem tauchte die Vergangenheit herauf und wehte ihm ihren Pesthauch zu: Sieh dich in der Schönheit deiner fünfundzwanzig Jahre, stundenlang einer anmutigen Frau gegenüber. Sie ist leidend und ihr Mann vernachlässigt sie. Geschämt vor dir selbst hättest du dich, wenn es dir nicht geglückt wäre, sie ihre Leiden vergessen und ihr ihre Einsamkeit süß zu machen...”

---

Bei Anbruch der Dämmerung gingen die Herren auf die Schnepfenjagd. Sie brachte eine reiche Beute. Der Regen hatte schon vor mehreren Stunden aufgehört, und es wurde ein Abend von unvergleichlicher Schönheit. Nach Sonnenuntergang zerrann die letzte Wolke am Himmel, er schimmerte sanft und doch noch ein wenig blendend in einem hellen unbestimmten Farbentone. Die Jäger traten den Heimweg an. Ringsum alles neu, alles jung, das zarte, keusche Grün der Gräser und des kaum entfalteten Laubes und der sprossenden Feldfrucht. Und dieses lautlose Werden hatte etwas ergreifend Schüchternes, eine jungfräuliche Unbewusstheit der Verheissungen, die es zur Erfüllung zu bringen bestimmt war.

Ein leiser Windhauch erhob sich, glitt durch das Gezweige wie einwiegend in Schlaf, einladend zur Ruh, die sich die Natur verdient hatte mit ihrem eifrigen Keimen und Treiben. Nun war sie müde, müde klang der Laut in den Kehlen des Sängervölkchens auf den Bäumen, lässiger schien der Tanz der kleinen Flieger in den Lüften, und die Bewegungen der kleinen Läufer und Kriecher auf dem Boden zögernder. Der leuchtende Widerschein am Himmel war erloschen und hatte sich in ein mattes Blaugrau verwandelt. Als die einsilbig neben

einander herschreitenden Männer den breiten Feldweg betraten, der zur Avenue des Schlosses führte, glimmten am Horizont, erkennbar nur für scharfe Augen, weissliche Pünktchen auf. Sterne, Welten von ungeahnter Grösse vielleicht, und bewohnt von Millionen vielleicht höher organisirter, tiefer erkennender Wesen und doch nur eine momentan beleuchtete Welle im Meere des Alls... Eine Weile noch, und die Zahl der weisslichen Pünktchen wuchs und wurde Unzahl und ihr schwächlicher Schein ein Gefunkel von überirdischem Glanz. Lothar war immer stiller geworden. Nie hatte das Bewusstsein menschlicher Kleinheit ihn mit so erschütternder Gewalt ergriffen wie in dieser Stunde, in dieser Einsamkeit, nach Tagen und Nächten schwerer Seelenkämpfe. Mensch — Atom im Unermesslichen, Menschenleben — Augenblick in der Unendlichkeit, dachte er, all deiner Weisheit Anfang und Ende fassen drei Worte : Was liegt daran ? Du bist ein Nichts. Lösche die Vergangenheit, Sorge nicht um die Zukunft, frage nicht, zweifle nicht. Atme, weil dir Atem gegeben. Atme — genug getan für ein Nichts, das eine Spanne Zeit hindurch ein mit Bewusstsein begabtes Nichts ist. "Was liegt daran, nicht wahr ? Was liegt an uns ?" sprach er zu seinem Freunde und ihm schien, als ob dieser einen Blick voll Besorgnis auf ihn richtete.

Kein Grund zur Besorgnis mehr. Ein heilender, ein erquickender Frieden erfüllte ihn.

---

Noch ein Tag verging. Die Seelenruhe, in die Lothar sich hineingedacht und hineingerungen hatte, hielt an. Wolltuender als er es sich selbst gestand, wirkte auf ihn die Regelmässigkeit des Landlebens und die Nähe des Freundes. Alle Zweifel schwanden, wenn er in das schöne, ehrliche Gesicht Albrechts blickte. Er genoss seinen Umgang, es gab keinen der ihm lieber und sympathischer gewesen wäre. So gross auch die Verschiedenheit zwischen beiden Männern war, der ältere leidenschaftlich heissblütig und dabei oft gequält von dem Hang zur Grübeleien, der in seinem energischen und kraftvollen Wesen einen Misston bildete, der jüngere gelassen ausgeglichen und sorglos, — in ihren letzten und

tiefsten Ueberzeugungen stimmten sie überein. Sie wussten, ob der eine auch von rechts und der andere von links ausgeht, am Ziel treffen sie zusammen.

Wenn er dableibe, wenn ihn Lothar immer bei sich hätte, er würde ein Wiedererwachen seines Verdachtes nicht zu fürchten brauchen. Schlimm genug, dass dieser Verdacht überhaupt entstehen konnte, und aus einem kindischen Anlass... “Uneröffnet zu verbrennen”... Hätte er die Weisung doch lieber nicht befolgt. Das Geheimnis, das seine arme Frau bewahren wollte, war gewiss ganz harmlos, er würde es selbst dann belächelt haben, wenn es sich um ein kleines Unrecht gegen ihn gehandelt hätte—um eine Gedankensünde Am Liebenden begangen — so schwer beinahe wie die brutale Schuld, in den Augen des Mannes, der gleichgiltig geworden, eine sehr lässliche Sünde.—

Sie waren wieder auf der Jagd gewesen, und hatten nun zu Nacht gegessen im grossen Speisesaal. Ein ungemütliches, weitläufiges Gelass, in dem die Winterkälte noch lagerte. An seinen kahlen, weissgetünchten Wänden hingen völlig abgestorbene, aus den andern Schlössern hierher verbannte Familienbilder in morschen Holzrahmen. Zwei altmodische Oellampen, die auf dem Tische standen, beleuchteten ihn spärlich, und liessen seine Umgebung und den gedrückten Bogen, den das Kappengewölbe bildete, in tiefem Halbdunkel. Das einzig Freundliche in dem ganzen Raume war das Holzfeuer, das im Kamine brannte.

Nachdem die Diener die letzte Schüssel abgetragen und die Cigarren gebracht hatten, verliessen sie das Zimmer. Die Uhr auf dem Dache, die vermutlich bloss der Anwesenheit des Schlossherrn zu Ehren aufgezogen worden war, hob mit misstönendem Gerassel ihre verrosteten Hämmer zum Schlagen aus.

Albrecht zählte: “Zehn. Morgen um die Zeit habe ich schon ein paar Bureaustunden im Leibe. Mein Urlaub ist aus, ich muss fort.”

“Schade,” sagte Lothar, “sehr schade.”

“Ja, ja aber—was sein muss...” Er hielt inne, er überlegte und fragte dann: “Darf ich mich ausnahmsweise einmal in Dinge mischen, die mich nichts angehen?”

“Ohneweilers.”

“Dann bitte ich dich... ich war in der Gruft... tu etwas für die Gruft, sie ist in schlechtem Zustand.”

“Ich habe es gesehen. Verlass dich drauf, was nötig ist, geschieht. An dergleichen braucht man mich nicht erinnern, obwol ich keinen Totenkult betreibe wie du.”

“Wie ich?”

“Mit Kranzspenden und Gräberbesuchen. Ist mir auch an dir neu die Sentimentalität. Man erlebt doch immer Ueerraschungen an seinen — Freunden, glaubt sie zu kennen und irrt.”

Er hielt den Blick unverwandt bohrend und forschend auf Albrecht gerichtet. Im Grunde kannte er ihn wirklich nicht. Bei all seiner herzgewinnenden Liebenswürdigkeit war er doch sehr verschlossen. Das hatte bis jetzt dem Freunde an ihm gefallen, es gab ihm etwas Starkes, Festes. Heute fand Lothar empörend, was ihm sonst an dem fast zu Nachgiebigen als Zeichen stiller Tüchtigkeit gegolten hatte. Der *sich* nicht gibt, was gibt der am Ende? — Nichts, das nicht auch ein anderer geben könnte.

Die Hartnäckigkeit, mit der Lothar ihn ansah, begann Albrecht unerträglich zu werden. Er stand auf und trat an den Kamin.

“Sag einmal, was würdest du denken, wenn du im Schreibtisch einer dir nahestehenden Person ein Couvert fändest mit der Aufschrift: *Nach meinem Tode uneröffnet zu verbrennen?* sprach Lothar plötzlich.

“Ich weiss nicht, wie man dazu kommt im Schreibtisch auch der nächststehenden Person zu kramen. Ausser” — und jetzt schien eine Ahnung der Bedeutung von Lothars Frage ihm aufzugehen — “ausser — sie wäre tot.”

“Nimm an, dass sie tot wäre. Was würdest du denken?”

“Das hängt von der Meinung ab, die ich von dieser Person gehabt habe; war sie gut, würde sie gut bleiben.”

“Du verstehst, du sprichst pro domo,” rief Lothar.

“Was heisst das?”

“Verstell’ dich nicht, du weisst es.”

“Ich weiss es nicht. Mein Wort darauf.”

“Dein Ehrenwort?”



“Wort oder Ehrenwort ist gleichbedeutend.”

“Wie du meinst. Du gibst also dein Ehrenwort. Ja, ja, man ist manchmal gezwungen, sein Ehrenwort einzusetzen für eine Unwahrheit.”

“Den Zwang kenn’ ich nicht.”

“Du wirst ihn kennen lernen. Gleich. Wenn ich dich zum Beispiel frage”—und jetzt war es, als ob er jede Silbe zwischen die Zähne genommen und zermalmt hätte, bevor er sie aussprach: “War das ein Andenken, ein teures Vermächtnis, das Mattle dir gebracht hat, neulich, hier im Zimmer, als du mit ihr am Kamin standest, da wo du jetzt stehst, und ich eintrat, früher als ihr erwartet hattet?”

Albrecht schüttelte den Kopf, seine Miene verriet noch mehr Trauer als Entrüstung. Langsam, mit grossem Ernst zog er seine Brieftasche hervor, entnahm ihr ein kleines unverschlossenes Couvert und reichte es Lothar hin: “Das hat sie mir gebracht.”

Das Couvert enthielt ein am dickeren Ende mit einem Faden umwickeltes zu einer Locke zusammengelegtes Strähnchen aus hellblonden, wie Seide schimmernden Haaren.

Lothar zog es mit beiden Händen seiner ganzen Länge nach auseinander: “Dir !...” Der Wahnsinn des Zornes ergriff ihn. Alle Ueberlegung, alle Vernunft verschwanden. Nur die blöde, sinnlose Wut blieb Herrin und Herrscherin. Er sprang auf und schlug mit der geballten Faust Albrecht ins Gesicht.

Der bäumte sich empor: “Unglücklicher !... für dich... wenn es dir einfallen sollte” — Fahl wie eine Leiche, Schaum auf den Lippen rang er nach Atem, in seiner Brust rasselte es, “dass du von der lieben Frau kein Andenken... nicht einmal ein Haar...”

Lothar stierte ihn an: “Feigling! Lügner! find’ eine bessere Entschuldigung.”

“Entschuldigung?” Seine Züge hatten sich furchtbar verzerrt, aus seinen Augen sprühte Hass. “Ich verabscheue dich, ich verachte dich! Weil du *dich* kennst, glaubst du Andere zu kennen. O... Deine Vergangenheit! O die Erinnerung an sie !... Ihr Gift frisst an dir, besudelt das Andenken einer Heiligen!”

“Preise sie, dir steht’s zu...”

“Still !... schweige !... Auf morgen. — Schwerste Bedingungen. Ein Hund, der an Entschuldigung nur denkt.”

---

In der gedeckten Reitschule der Kavalleriestation unfern von Waldhoven fand der Zweikampf statt. Die Sekundanten sahen sogleich voraus, dass jeder Versöhnungsversuch scheitern würde. Wenn zwei Menschen, die ehemals Freunde waren, mit dieser Entschlossenheit und Erbitterung einherkommen — da gibt's keinen Ausgleich, und ein solches Duell hat gewöhnlich einen schlimmen Ausgang. Das Befürchtete geschah entsetzlich rasch. Der erste Schuss des Geforderten streckte seinen Gegner nieder. Er stürzte in die Stirn getroffen ohne einen Laut. Die Sekundanten eilten herbei, Lothar näherte sich langsam. Kein Muskel in seinem Gesichte zuckte, als der Regimentsarzt den Tod des Gefallenen konstatierte. Niemand konnte ahnen, was in ihm vorging, wie herb sein Bedauern war und wie brennend seine Qual, dass er zu gut getroffen hatte, dass ein Toter da lag und nicht ein Sterbender, dem er das Geständnis hätte erpressen können : Ich habe dich betrogen.

Er fuhr nach Wien, um dort die Einleitung zur gerichtlichen Untersuchung seines Duells zu erwarten. Bei der Ankunft fand er einen Brief von seiner Schwägerin, die ihre Rückkehr für einen der nächsten Tage ankündigte. Schon am folgenden trat sie ein, das liebliche Ebenbild ihrer Zwillingsschwester, und warf sich Lothar an die Brust.

“Du Armer ! du Armer !” schluchzte sie und konnte sich nicht satt fragen, nicht satt weinen. Sie durchschritt die Zimmer, die Stella bewohnt hatte, kniete am Bette nieder, in dem sie gestorben war, und betete heiss und lange. Im Zimmer nebenan blieb sie vor dem kleinen Schreibtisch stehn und sprach zwischen neuen Thränenausbrüchen :

“Da drin ist etwas gelegen, das mir gehört hat.”

“Dann liegt es noch darin. Nimm's, der Schlüssel steckt.”

“Nein, nein, gib du es mir heraus. Es ist ein Brief. Es sind mehrere Briefe,” sie errötete über und über, “die mein Mann, mein jetziger, lieber, mir geschrieben hat vor meiner Scheidung, als ich so unglücklich war und so leidend und zu sterben meinte... Da hab ich sie meiner Schwester in

Verwahrung gegeben... Und sie hat gesagt : Auch ich könnte sterben, und hat die Briefe in ein grosses Couvert getan und darauf geschrieben——”

“Nach meinem Tode uneröffnet zu verbrennen?” schrie Lothar, fasste ihre Hände und schüttelte sie: “Nein! sag nein! Unmöglich! unmöglich!” Seine Züge bekamen etwas Steinernes, die Augen quollen hervor und starrten mit einer furchtbaren Verzweiflung ins Leere. Voll Entsetzen wich Alice vor ihm zurück, als er beide Arme nach etwas Unsichtbarem austreckend, hervorstiess: “Albrecht! Albrecht! — Und ich lebe!...”

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH.

## DIE RÖMISCHE CAMPAGNA.

---

DAS Entzücken der Maler und Dichter, die erhabenste Erinnerung zahlloser Romfahrer, der imposanteste Zug in dem charaktervollen Bilde der ewigen Stadt, ist die römische Campagna gleichzeitig seit langer Zeit die Quelle schwerer gesundheitlicher, wirtschaftlicher und sozialer Schäden für Rom und für Italien.

Im Altertum dicht bevölkert, von zahllosen Städten, Dörfern und Villen bedeckt, ist die Umgegend Roms, schon in den Stürmen der Völkerwanderung verheert und verlassen, im Mittelalter durch die jahrhundertelangen Fehden der Baronalzeit mehr und mehr zu einer grandiosen Wüstenei geworden. Mächtiger als die Feudalherren, die sich in ihren Besitz mit Kirchen, Klöstern und Stiftungen teilten, erhob in dieser Oede die älteste Herrscherin des Landes, die Fiebergöttin, ihr Haupt. Nicht mehr vom Pfluge des Landwirtes und von der Hacke des Gärtners zurückgedrängt, nahm sie den versumpfenden und verwahrlosten Boden der Campagna in immer weiterem Umfang und in steigender Ausschliesslichkeit für sich in Anspruch. An der vereinsamten Meeresküste wie in den Flusstälern, auf den Höhen und in den Schluchten des Hügellandes pflanzte die Malaria gleichmässig ihr Banner auf. Ihr todbringender Hauch vereitelte die Versuche, die während der Papstherrschaft wiederholt gemacht wurden, um der Verödung der Campagna Einhalt zu tun; er vertrieb die wenigen Gärtner und Kleinbauern, die sich an einzelnen Stellen erhalten hatten, und scheuchte selbst die Feld- und Waldarbeiter zurück, die im Frühjahr und im

Sommer aus den Bergen der Sabina und der Abruzzen hinabzusteigen pflegten, um während einiger Wochen die Saat zu bestellen, den Weizen zu mähen und Kohlen zu brennen.

In demselben Maasse, wie die Malaria um sich griff, hatte sich die Zahl der Grundbesitzer verringert. Immer weiter dehnten sich die Latifundien aus, deren Ueberhandnahme schon Plinius als eine Ursache des wirtschaftlichen Verderbens für Italien beklagt hat. Was sich an kleinerem Besitz noch erhalten hatte, ward von ihnen aufgesogen, bis schliesslich eine geringe Zahl von weltlichen und geistlichen Grossgrundbesitzern sich in das ganze Areal der Campagna theilte. In dem Agro Romano, demjenigen Teil der Campagna, der das Gemeindegebiet von Rom bildet, waren im Jahre 1870 nur etwa zweihundert Eigentümer vorhanden, von denen jeder durchschnittlich über tausend Hektare besass. Der weitaus grösste Teil dieses Besitzes war durch Majorate und Familien-Fideikommisse oder als geistlicher Besitz zur toten Hand rechtlich gebunden und dem freien Verkehr entzogen.

Auf diesen Grossgütern hatte sich eine Weidewirtschaft ausgebildet, die dem Privatvorteil der Besitzer und der Pächter ebenso sehr entsprach, wie sie den öffentlichen Interessen zuwiderlief und den allgemeinen Nutzen schädigte. Die grossen Unternehmer, welche als Mercanti di Campagna den weltlichen Grundbesitzern ihre Güter abpachteten, erlangten von den kleineren Leuten, denen sie die Grasbenutzung der ergiebigeren Parzellen und die Beweidung des übrigen Bodens abliessen, reichlichere Vergütungen, als der mühevollere Ackerbau aufzubringen vermochte. Die Fläche der Campagna, welche sich unter dem Pfluge befand, ward immer kleiner, immer ausgedehnter das Weidegebiet der Rinderherden, die von wenigen berittenen Hirten überwacht, Sommer und Winter über im Freien verweilten, und der Schafe, die zu hunderttausenden im Herbst von dem Hochland der Abruzzen in die Campagna getrieben wurden, um dort bis zum Beginn der Sommerhitze ihr Futter zu suchen. So ergab sich ein Wirtschaftsbetrieb, der sowol den Eigentümern als den Grosspächtern sicher und mühelos reichlichen Ertrag gewährte, und der immer weniger Menschen und Kapitalkraft erforderte. Die Pacht, welche die Grossgrundbesitzer von ihren zuletzt

fast ausschliesslich als Schafweide benutzten Latifundien bezogen, erreichte annähernd die Höhe der preussischen Domänenpachtpreise und gewährte ihnen eine Bodenrente bis zu zehn Prozent. Dabei erzielten die Mercanti di Campagna für ihr mässiges Anlagekapital eine völlig ausreichende Verzinsung, und zwar um so sicherer, je mehr sich durch die Ausdehnung der Wirtschaftsfläche die Produktionskosten verringerten. "Vom privatökonomischen Standpunkt aus betrachtet," schrieb vor zehn Jahren einer der besten Kenner der Campagna,\* "ist diese Wirtschaft eine der idealsten Produktionsweisen, die sich, zumal heutigen Tages, denken lassen; während beinahe das ganze übrige Europa in einer furchterlichen Krise ächzt und stöhnt, während allerorts die Pacht- und Kaufpreise sinken, die Substationen von Gütern an der Tagesordnung sind, floriren Eigentümer und Pächter der Campagna: für sie ist es die beste der Welten, in welcher sie leben."

Diese Extensiv-Wirtschaft war gleichzeitig in hohem Grade gemeinschädlich. Zunächst dadurch, dass sie der steigenden Entvölkerung des Landes den stärksten Vorschub leistete. Weder die Eigentümer, noch die Grosspächter, ja nicht einmal die kleinen Unternehmer der Gras- und Weidenutzung wohnten auf dem Lande. Die Weidewirtschaft verlangt, je ausge dehnter sie betrieben wird, ein um so kleineres Personal an ständigen Aufsehern und sonstigen Hilfskräften. Der Guts pächter Ferri, dessen Familie seit langer Zeit die Latifundien der Familie Torlonia bewirtschaftet, kommt auf der colossalen Fläche von 15000 Hektaren mit einem Personal von 15—20 Menschen aus. So war die ständige Bevölkerung der Campagna zuletzt auf wenige hundert Personen, auf das Niveau der Pampassteppen herabgesunken. Während Italien an Ueber völkerung leidet, und jährlich viele Tausende von seiner Land bevölkerung durch den Mangel an eigenem Besitz und an lohnender Arbeit zur Auswanderung gezwungen werden, wurde der Boden der Campagna, die bei richtiger Ausnutzung Hunder tausende ernähren könnte, als Viehweide volkswirtschaftlich unerhört vergeudet. Dieser wirtschaftliche Schaden hat ungeheure soziale Uebelstände zur Folge. Die Tagelöhner, die als

\* Werner Sombart: Die römische Campagna. Leipzig 1888.



Feld- und Waldarbeiter die Campagna vorübergehend bewohnen, die halbwilden Hirten, die sie mit ihren Herden durchziehen, bilden ein ländliches Proletariat, dessen materielle Lebenshaltung in ständiger Verschlechterung begriffen ist. Bei kärglichem Lohn und schlechtester Nahrung sind sie den Einflüssen der Witterung, den gesundheitsgefährlichen Einwirkungen dieses Sumpfbodens fast obdachlos ausgesetzt. Ruinen und Felsgrotten dienen ihnen und ihren Familien als Unterkunft; vielfach errichten sie sich aus Strohgeflecht und Schilfmatten kegelförmige Hütten, in deren raucherfülltem Innenraum Männer, Weiber und Kinder mit den Hühnern und Schweinen zusammen nächtigen. In diesem von den Unternehmern rücksichtslos ausgebeuteten, geistig und moralisch verkommenen Landproletariat erblicken einsichtsvolle Italiener schon seit Jahrzehnten die wahre Italia irredenta, deren Erlösung aus dem Elend und der Verwilderung sie als eine patriotische Pflicht bezeichnen.

So haben die Malaria, die Latifundien und die Weidewirtschaft rings um Rom eine Steppenzone geschaffen, die sich von der Meeresküste bis an den Fuss der Albaner- und der Sabinerberge, der Appenninen und des Viminischen Waldes in immer weiterem Umkreis und immer dichter bis an die Stadtmauer um die ehemalige Weltherrscherin herumlegte. Als die Italiener Rom zur Hauptstadt ihres neuentstandenen Nationalstaates machten, erstreckte sich diese menschenleere, von der Kultur verlassene, fieberhauchende Einöde nach allen Richtungen in einem Umkreis von dreissig bis vierzig Kilometern; sie schloss Rom von der unmittelbaren Berührung mit dem übrigen Italien aus und drohte die neue Metropole

come una maligna  
Fascia di solitudine e di febbri

unheilvoll zu isoliren. Diesen verderblichen Gürtel zu sprengen, die Campagna wieder zu bevölkern und sie dem Anbau und der Kultur wieder zugänglich zu machen, musste der italienischen Regierung als eine ihrer dringendsten und unerlässlichsten Pflichten erscheinen.

Unter der Fülle von Aufgaben, die an den jungen Staat herangetreten sind, ist die Wiederbelebung der Campagna eine der allerschwierigsten. Denn es handelt sich hierbei um

die Beseitigung von Zuständen, die sich als das Ergebnis der ganzen natürlichen Bedingungen und der gesamten rechtlichen, wirtschaftlichen und sozialen Entwicklung vieler Jahrhunderte darstellen. Ihre Wurzeln reichen weit über den Boden der Campagna hinaus und erstrecken sich bis tief in die geheimen Triebkräfte der nationalen Eigenart hinein, die der Hand des Gesetzgebers schwer zugänglich sind. Und wo den Anfang machen? Ohne Beseitigung der Malaria kann die Campagna nicht intensiv bewirtschaftet werden. Aber die Malaria lässt sich nur durch sorgfältigen Anbau wirksam bekämpfen. Sorgfältiger Anbau setzt durchgreifende Wirtschaftsreformen voraus, und diesen stehen die Ueberlieferungen und die — wenigstens vermeintlichen — Interessen der besitzenden Klassen entgegen. —

Unter der römischen Campagna versteht man in Italien nur den kleineren Teil der Ebene um Rom. Während diese etwa 5000 Quadratkilometer umfasst, weist der Agro Romano, das Gebiet der römischen Stadtgemeinde, nur rund 2000 Quadratkilometer auf. Er bildet ein Dreieck, dessen Grundlinie an der Meeresküste verläuft, während seine Spitze ungefähr 20 Kilometer nördlich von Rom am Tiber liegt. Auf ihn haben sich die Maassregeln beschränkt, welche zum Wiederaufbau der Campagna bisher ergriffen worden sind. Sie bezwecken in erster Linie ihre Sanirung durch Bekämpfung der Malaria, dann die Herstellung einer besseren Bodenverteilung, endlich wirtschaftliche Verbesserungen.

Nach dem damaligen Stande der Gesundheitswissenschaft glaubte man die hauptsächlichste Ursache der Malaria in den ausgedehnten Sümpfen des Tiberdeltas, in den Ausdünstungen der kleineren Moräste und in der Verwahrlosung der zahlreichen Wasserläufe der Campagna zu erkennen. Man beschloss daher, diese Fieberherde durch Austrocknung der Sümpfe und durch eine durchgreifende Regulirung der Wildwasser zu beseitigen. Die Austrocknung der Sümpfe übernahm der Staat, die Regulirung der Wildwasser wurde Genossenschaften übertragen, die aus den beteiligten Grundbesitzern gebildet werden sollten. Zur Ausführung der vom Staat übernommenen Entsumpfungen wurden der Regierung durch das Gesetz vom 9. Juli 1883 vier Millionen Lire

bewilligt. Von dieser Summe waren  $3\frac{1}{2}$  Millionen für die Sümpfe im Tiberdelta, der Rest für die kleineren Sümpfe in der Campagna bestimmt.

Der Tiber, welcher das wellige Hügelland der Campagna in einem Thal von wechselnder Breite durchströmt, tritt etwa 20 Kilometer unterhalb Roms in das weite Anschwemmungsgelände, welches sich seiner Mündung als Deltabildung vorgelagert hat und das in beständigem Wachstum (jährlich um zwei bis drei Meter) begriffen ist. Ostia, unter der Republik der römische Seehafen an der Tibermündung, war durch diese Ablagerungen des Stroms schon im Beginn der Kaiserzeit derartig versandet, dass Claudius einen neuen Hafen auf dem rechten Ufer zu gründen begann, den Trajan zwei Menschenalter später noch mehr seewärts verlegte. Jetzt liegen Ostia und Porto, nahezu verlassene Orte, von deren früherer Bedeutung ausser römischen Ruinen nur zwei zu den angesehensten Kardinalstiteln zählende uralte Kirchen Zeugnis ablegen, fast eine Stunde weit vom Meere entfernt.

Während das Hügelland der Campagna, von welchem dies Delta landeinwärts begrenzt wird, sich in Steilrändern von 20—50 Meter darüber erhebt, zieht sich unmittelbar an der Meeresküste ein schmaler Dünenzug von 8—10 Meter Höhe entlang, der vielfach mit dem reichen Unterholz des italienischen Buschwaldes, der *Macchia*, bewachsen ist; an manchen Stellen wird dies Gestrüpp, der Sitz zahlreichen wilden Geflügels, von den malerischen Kronen hoher Pinien überragt. Zwischen den Dünen und dem Rande des Hügellandes dehnt sich in unabsehbarer Länge eine Niederung hin, die nur ganz geringe Erhöhungen über dem Meeresspiegel aufweist, zum Teil sogar unter seinem Niveau zurückbleibt. Da es an ausreichendem Abfluss sowol für die Regengüsse, als für die aus dem Hügelland herabströmenden Wasserläufe fehlt, hat sich das Delta der Tibermündung seit Jahrhunderten in ein ausgedehntes Sumpffrevier verwandelt. Die Sümpfe von Maccarese auf dem rechten, die von Ostia auf dem linken Tiberufer, sowie die Teiche auf der zwischen den beiden Armen des Tiberausflusses belegenen *Isola sacra* stellten sich im Winter als weite von einzelnen Rohrstreifen und Moorstrecken unterbrochene Wasserbecken dar, auf denen Kahn gefahren, gefischt

und Entenjagd betrieben wurde. Im Sommer verringerte sich der Wasserstand; ein grosser Teil des Bodens wurde alsdann der Einwirkung der Sonnenstrahlen ausgesetzt und bildete mit den stagnirenden, stark ausdünstenden Sumpfbeckenden niedrigsten Stellen, den faulenden Gräben, der verwesenden Vegetation von Wasserpflanzen und Schlinggewächsen Herde furchtbarer Miasmen, durch welche gefährliche Sumpf- und Nervenfieber erzeugt wurden. "Im Beginn des Sommers entstand unter der kärglichen Bevölkerung von Fiumicino, Ostia und Maccarese ein wahrer Exodus; die Flüchtlinge konnten es nicht wagen, vor dem Beginn der Regenzeit gegen Ende des Herbstes wieder heimzukehren. Selbst die Führer der kleinen Segelschiffe, die den Verkehr zwischen Fiumicino, dem Hafen an der Tibermündung, und Civitavecchia vermitteln, zogen im Sommer vor, lieber ohne Fracht im Hafen zu bleiben, als diese gefürchtete Küste anzulaufen."\* Hier war die Stelle, wo der Wasserbaumeister in den Dienst der Hygiene treten und zum Woltäter für das unter der Geissel des Fiebers verödete Land werden konnte. Es wird der italienischen Verwaltung wie den bauleitenden Ingenieuren zu dauerndem Ruhm gereichen, diese Aufgabe richtig erkannt und in umfassendem Maasse glücklich gelöst zu haben.

Von dem etwa 20,000 ha. umfassenden Teil des Tiberdeltas, in welchem sich die ausgedehntesten Sümpfe befinden, weist nur die kleinere Hälfte ein Niveau auf, das sie vor unmittelbarer Versumpfung schützt. Rechts vom Tiber, in dem Gebiete bis Maccarese hin, erheben sich von 10,790 ha. nur 3060 auf 5 m. und darüber über den Meeresspiegel; auf dem linken Tiberufer, um Ostia, erreichen von 9427 ha. 5460 diese Höhe. Das kleine Gebiet der Isola sacra bleibt mit seinem 1316 ha. ganz und gar darunter. Von den drei Flächen, auf welche sich die Entsumpfung zu erstrecken hatte, umfasst die von Maccarese nahezu 7000, die von Ostia gegen 3000, die Isola sacra etwa 1000 ha.

Von verschiedenen Seiten, namentlich von Hygienikern, war eine allmähliche Aufhöhung des Sumpfbodens durch die

\* *Annibale Biglieri*: "La bonifica idraulica del delta del Tevere," Roma 1896, p. 13. Dieser vom italienischen Ministerium der öffentlichen Arbeiten preisgekrönten Schrift des leitenden Ingenieurs sind auch im Nachfolgenden die technischen Angaben entnommen.

Ablagerungen des Tibers angeraten worden. Solche Kolmierungen (*colmatages*) sind in Frankreich und auch in Italien an manchen Stellen mit Erfolg ausgeführt worden, allein sie verlangen sehr viel Zeit. Für die Sümpfe des Tiberdeltas würden dazu nach den Berechnungen sachverständiger Ingenieure etwa sechzig Jahre erforderlich gewesen sein. Man entschloss sich daher, zu der mechanischen Austrocknung der Sümpfe zu greifen, mittels deren in den Niederlanden und in Ostfriesland grosse Strecken Sumpfbodens, ja ganze Meerbusen wie das Haarlemer Meer, in Acker- und Wiesenland umgewandelt worden sind. Diese Technik ist auch den Italienern durch die ausgedehnte Anwendung geläufig, welche sie im Po-Thale, in der Polesine um Rovigo und am venezianischen Litoral erfahren hat. Bei diesem System wird das überschüssige Wasser zu Maschinen hingeleitet, von denen es aufgepumpt und in Abzugskanäle mit ausreichendem Gefälle gehoben wird, um ins Meer abzufließen.

Solcher Maschinenstationen sind drei errichtet, je eine für Maccarese, Ostia und Isola sacra, dem verschiedenen Umfange der drei Distrikte entsprechend von verschiedener Leistungsfähigkeit. Die grösste, die Maschinenstation für das rechte Tiberufer (Maccarese) ist 6 km. von Fiumicino nahe dem Meeresufer erbaut worden, ein mit seinen beiden hohen Schornsteinen weithin sichtbares Gebäude, dessen zweckmässig angeordnete Anlagen man mit Vergnügen betritt. In der luftigen, geräumigen Halle, welche ihren Mittelpunkt bildet, stehen drei Dampfmaschinen von zusammen 170 Pferdekraft; für eine vierte Maschine ist Raum gelassen. Durch diese Maschinen werden vier Turbinen in Betrieb gesetzt, mittels deren das Wasser aus dem Sammelbassin in den Ableitungskanal hinaufgepumpt wird. Die Turbinen wie die Dampfmaschinen sind von einer italienischen Gesellschaft, der Società di costruzioni meccaniche in Treviso geliefert worden, aus deren Offizin zahlreiche derartige Konstruktionen für Entsumpfungen im Venezianischen hervorgegangen sind. Die spiegelblanke Sauberkeit sowol des Maschinenapparats als der gesamten Anlage erwecken ein vorteilhaftes Vorurteil für die Tüchtigkeit des Maschinenmeisters, dem sie unterstellt ist. Ich fand in ihm und seiner Gattin ein Ehepaar aus Venedig,



das, seit neun Jahren auf dieser Stelle, sich nicht wenig freute, mit mir von seiner Heimat plaudern zu können. Beide sehen gesund und rüstig aus und haben sich, einige anfängliche Fieberanfälle abgerechnet, an diesem früher gemiedenen Platz durchaus wol befunden.

In Begleitung des Ingenieurs, dem die hydraulischen Anlagen des Tiberdeltas gegenwärtig unterstehen, habe ich das Entsumpfungsgebiet von Maccarese einer eingehenden Berücksichtigung unterziehen können. Da ein gleiches System auch bei den Entsumpfungen von Ostia und Isola sacra befolgt worden ist, so glaube ich ein zutreffendes Bild von dem Stande der ganzen Sache erhalten zu haben. Es kam vor allen Dingen darauf an, den Zufluss neuer Wassermassen in die auszupumpenden Sümpfe abzuschneiden. Zu diesem Zwecke sind Kanäle angelegt worden, in welche die von dem angrenzenden Hügellande herabstürzenden Wildbäche und Regengüsse hineingeführt werden und welche ausreichendes Gefäll besitzen, um diese Wassermassen ins Meer abfließen zu lassen. Diese Hochwasserkanäle haben mit dem Kanalnetz für die eigentliche Entsumpfung keinerlei Berührung. Derjenige für den Distrikt Maccarese setzt sich aus drei Armen von 5,9, 5,8 und 4,3 km. Länge zusammen, die sich zu einer Hauptableitung von 3,5 km. Länge vereinigen. Alle diese Wasserläufe sind ausreichend eingedeicht, um selbst bei starken Regengüssen, wie sie in diesen Gegenden nicht selten sind, genügend aufnahmefähig zu sein. Durch Eindeichung gegen den Tiber ist Schutz vor dessen Ueberschwemmungen geschaffen worden.

Um das eigentliche Sumpfwasser zu sammeln und den Auspumpungsmaschinen zuzuführen, ist ein zweites Netz, das der *acque basse*, angelegt worden, welches aus mehreren grossen Hauptkanälen und einem ganzen System von Zweigskanälen besteht. Das ganze Netz vereinigt sich zu einem grossen Sammelkanal, der in ein unmittelbar vor der Maschinenstation gelegenes Bassin ausmündet. Aus ihm tritt das Wasser mittels einer einfach zu regulirenden Schleuse unter den Turbinenraum und wird nach Bedarf in den Ableitungskanal gehoben und dem Meere zugeführt.

In Professor Sombarts Schrift über die römische Campagna,



die auf den sorgfältigsten Studien beruht und als eine reichhaltige und zuverlässige Quelle dringend empfohlen werden kann, ist das Misslingen dieses ganzen Austrocknungswerkes aus technischen und sanitären Gründen vorausgesagt worden. Der Verfasser hielt bei dem geringen Niveau der Meeresküste und bei dem undurchlässigen Thonboden ein Funktioniren der Abzugsgräben für so gut wie unmöglich. "Grossartige, tiefe Gräben laufen kreuz und quer, aber nirgends sieht man, dass sie das Wasser aus den zu entsumpfenden Gebieten aufnehmen." Als Herr Prof. Sombart dies schrieb (1888), war die Entsumpfung des Tiberdeltas noch in den ersten Anfängen: weder war die Scheidung des Hochwassers von den auszupumpenden Gewässern durchgeführt, noch standen die Maschinen da. Seiner damaligen Schilderung entspricht der jetzige Zustand in keiner Weise. Auf der Rundfahrt, die mich meilenweit durch das Gebiet von Maccarese geführt hat, habe ich sowol in den Hauptkanälen als auch in den Nebengräben einen der Jahreszeit entsprechenden mittleren Wasserstand vorgefunden und ebenso allenthalben ein dem Zwecke entsprechendes Gefäll bemerkt. An keiner Stelle habe ich trockene, mit stagnirendem Wasser oder auch nur mit einem Ansatz von Wasserpflanzen angefüllte Kanäle wahrgenommen. Endlich aber, und das scheint mir die Hauptsache zu sein, von dem weiten Wasserspiegel, der sonst gegen Ende des Winters tausende von Hektaren dieser Niederung bedeckte, ist nirgend etwas mehr zu sehen. Die Sümpfe von Maccarese und Camposalino, auf denen sonst um diese Jahreszeit Wildenten, Schnepfen und Reiher gejagt oder Fische gefangen wurden, sind gänzlich verschwunden; ich bin, wie mich ein Blick auf die Karte belehrte, mitten auf dem Terrain gewesen, wo sonst der Wasserstand am tiefsten war, ohne auch nur einen Rest des ehemaligen Stagno Maccarese auffinden zu können. In gleich gründlicher Weise sind die Sümpfe um Ostia und auf der Isola sacra ausgetrocknet. Nach der hydraulisch-technischen Seite hin sind die Bedenken der Gegner des Unternehmens durch dessen vollständigen Erfolg auf das Glänzendste widerlegt worden.

Auch vom Standpunkt der Hygiene war die Austrocknung der Sümpfe bekämpft worden. Professor C. Tommasi-Crudeli

der durch seine Untersuchungen über die Entstehung der Malaria und durch sein Werk über das Klima von Rom einer weit über die Grenzen Italiens hinausreichenden Autorität sich erfreut, glaubt nachgewiesen zu haben, dass die Malaria-Bacillen am reichlichsten entstehen, wenn angefeuchteter Boden bei Wärme mit der Luft in Berührung tritt; durch die Beseitigung der Wasserspiegel, welche die Niederungen des Tiberdeltas von der direkten Einwirkung der Luft bisher ausschlossen, sollten nach seiner Behauptung besonders günstige Bedingungen für die Erzeugung der Malaria geradezu geschaffen werden. Allein seine Befürchtungen haben sich nicht bewahrheitet. Die Gesundheitsverhältnisse in dem meliorirten Gebiet haben sich vielmehr erheblich gebessert, indem Fieber mit tödlichem Ausgang dort seltener geworden sind als früher. Sowol unter dem Personal der Bauverwaltung als unter den Ansiedlern auf dem trockengelegten Lande gibt es jetzt Familien, die jahraus jahrein während der heißen Monate in dem Tiberdelta verweilen, ohne mehr von der Malaria zu leiden, als dies auf dem höher gelegenen Teil der Campagna der Fall ist. Ein Teil der bei der Trockenlegung beschäftigten Erdarbeiter ist dauernd an der Tibermündung geblieben, um bei Ostia eine Ackerbaukolonie zu begründen. Bei dem früheren Gesundheitszustande dieses Gebiets wäre das einfach unmöglich gewesen. Entgegen Tommasi-Crudelis Theorie sind die praktischen Hygieniker in Rom der Ueberzeugung, dass die erfreuliche Abnahme des Fiebers in Rom, über die ich im Februarheft dieser Zeitschrift nähere Angaben machen konnte, zu einem guten Teil der Austrocknung der Sümpfe im Tiberdelta zu verdanken ist.

Von den kleineren Sümpfen der Campagna haben sich die von Stracciacappe und Baccano, zwei vulkanische Maare in der Nähe des Sees von Bracciano, durch Verbesserung ihrer Emissarien, der von Castiglione an der alten Via Praenestina durch Herstellung von Abflüssen ins Osathal unschädlich machen lassen. Auch die Melioration des Almonethals im Süden von Rom hat sich ohne besondere Schwierigkeit durch Verbesserung der in Verwahrlosung geratenen Abflüsse bewirken lassen. Ich werde auf die Musterwirtschaft, die in diesem früher verrufenen Thalgrunde jetzt dicht vor den

Thoren von Rom das Beispiel einer intensiven Kultur gibt, später zurückkommen.

Mit weniger durchgreifendem Erfolg ist die Regulirung der Wildwasser der Campagna ausgeführt worden. Sie war den aus den Grundbesitzen zu bildenden Genossenschaften (*consorzi*) übertragen worden. Aber zu Genossenschaften gehören vor allen Dingen Genossen, gleichberechtigte, leistungsfähige Interessenten, die ihre Kräfte zur Erreichung gemeinsamer Zwecke vereinigen. An solchen Trägern einer genossenschaftlichen Organisation mangelt es in der Campagna. Eigentümer von fünf-, sechs- und siebentausend Hektaren, Grosspächter, die ein noch grösseres Areal zum Objekt ihrer Weidewirtschaft machen, haben an der Verbesserung der Wasserläufe auf ihrem eigenen Boden, geschweige denn auf dem der Nachbarn, kaum ein ausreichendes Interesse. Immerhin ist Manches geschehen. Nach dem letzten Bericht\* der zur Ueberwachung der Meliorationsarbeiten eingesetzten Commission waren fast achthundert Kilometer von Hauptabzugsgräben zur Regulirung der Wildwasser in Ordnung gebracht worden, über fünfhundert noch im Rückstande. Auf diese Weise wird, bei ordnungsmässiger Unterhaltung der neugeregelten Abzüge, der Bildung schädlicher Tümpel und Lachen wenigstens teilweise vorgebeugt. Von der Befugnis, rückständige Arbeiten von Amtswegen auszuführen, hatte die Staatsbehörde aus Mangel an Geldmitteln keinen Gebrauch gemacht. Bei der drückenden Lage, in welcher die italienische Landwirtschaft und namentlich die Grundbesitzer der Campagna sich seit einigen Jahren befinden, ist auch von sonstigen Schritten zur Beschleunigung der Consortialarbeiten abgesehen worden. Indessen hat die Regulirung der Wasserläufe der Campagna auch in dem bisherigen Umfange der Arbeiten zur Beseitigung mancher Schäden und zur Verminderung der Fiebergefahr beigetragen. Im Ganzen und Grossen darf man sagen, dass der hydraulisch-technische Teil des Reformprogrammes mit gutem Erfolge durchgeführt worden ist. Die Malaria hat an Häufigkeit und namentlich an Bösartigkeit dergestalt abgenommen, dass

\*Nona relazione della Commissione di sorveglianza sull' andamento della bonificazione dell' agro romano, dal 1. gennaio 1892 al 30 giugno 1895. Roma 1896.

der dauernde Aufenthalt in der Campagna nicht mehr mit Lebensgefahr verbunden ist. Eins der schlimmsten Hindernisse ihres Wiederaufbaues darf als überwunden gelten. —

Zur Herstellung einer besseren Bodenverteilung war bei Beratung des Reformprogramms vorgeschlagen worden, die Latifundien der Campagna in kleine Erbpachtgüter aufzulösen. Diesem Vorschlag ist von der Regierung gegenüber dem Grossgrundbesitz in Laienhänden eine Folge überhaupt nicht gegeben worden. Man hielt es für genügend, das italienische bürgerliche Gesetzbuch, welches keine geschlossenen Güter anerkennt, in der neuen Provinz Rom einzuführen, und nahm an, dass damit die Auflösung der grossen Majorate und Fideikomisse im Laufe der Zeit von selbst eintreten würde. Bei der Geschlossenheit des Kreises der römischen Nobilität, in deren Händen der weitaus grösste Teil des weltlichen Grossgrundbesitzes der Campagna sich befindet, ist es zweifelhaft, ob diese Annahme sich bewahrheiten wird. Jedenfalls lässt sich der Zeitpunkt nicht entfernt bestimmen, bis zu dem auf diesem Wege eine Aenderung der kulturschädlichen Bodenverteilung erreicht werden kann.

Im geistlichen Besitz befanden sich zur Zeit der italienischen Besitzergreifung nahezu 47,000 ha., also fast der vierte Teil des Agro Romano. Mit diesem mächtigen Areal glaubte die Regierung energischer vorgehen zu können. Sie führte das Gesetz von 1867 wegen Aufhebung der Klöster und Einziehung der Kirchengüter in Rom ein, und zwar mit einem Zusatz, der die liquidierende Behörde ermächtigte, die Veräusserung im Wege der Errichtung von Erbpachtverhältnissen zu bewirken. Nach der Bestimmung des Gesetzes von 1867 war bei der Veräusserung ohnehin auf Zerteilung der Güter in kleine Loose Bedacht zu nehmen. Wenn hiernach verfahren und bei Auswahl der Angebote das dringende Interesse einer besseren Bodenverteilung berücksichtigt worden wäre, so hätte bei dieser Gelegenheit ein tüchtiger Stamm von kleinen Landwirten in der Campagna angesiedelt werden können. Es wäre hiermit eine ausreichende Grundlage für den Beginn der allseits als notwendig erkannten intensiven Bewirtschaftung geschaffen worden. Allein man hat diese Gelegenheit unbenutzt vorübergehen lassen. Die Liquidationsjunta scheint ihre Aufgabe vor

allen Dingen in der möglichst schleunigen Erledigung des Geschäfts erblickt zu haben. Statt in kleinen Loosen wurden die Güter vielfach, wie sie eben waren, verkauft oder vererbapachtet. Auf diesem Wege waren Ende 1877 schon sieben Achtel des grossen Gütercomplexes veräussert. Die Erwerber waren fast ausschliesslich jene Grosspächter, in deren Händen sich die Bewirtschaftung des weltlichen Latifundienbesitzes ohnedies befand. Statt der Errichtung kleiner Bauerngüter war der Grossgrundbesitz noch vergrössert, statt der Anbahnung einer intensiven Kultur der herrschenden Weidewirtschaft kräftigst Vorschub geleistet worden.

Auch den späteren Anläufen, die zu einer besseren Bodenverteilung in der Campagna gemacht worden sind, hat bisher kein freundlicherer Stern geleuchtet. Die Commission, der die Einleitungen zur Ausführung des Bonificationsgesetzes von 1878 übertragen worden waren, hatte zur Hebung des Ackerbaues die Gründung von vier bewohnten Centren angeregt, in denen je zweihundert Familien kleiner Besitzer angesiedelt werden sollten. Zur Ausstattung dieser Kolonien sollten je 600 ha. anbaufähiges Land von den benachbarten Grundbesitzern hergegeben, nötigenfalls aber von der Regierung durch Zwangsenteignung beschafft werden. Dieser Vorschlag erregte in den beteiligten Ministerien lebhafte Bedenken; man hielt für geboten, für ein von der herrschenden Doktrin des Geschehenlassens so kühn abweichendes Vorgehen zunächst Erfahrungen im Einzelnen zu sammeln, und beschränkte sich in dem Gesetzentwurf nur *eine* Kolonie vorzusehen. Aber vor den Augen der Kammer fand auch dieser eingeschränkte Vorschlag keine Gnade. Der Gedanke der Errichtung von Ackerbaukolonien wurde als unreif und vorzeitig bekämpft; er ist schliesslich von der Regierung ganz aufgegeben worden.

Auf diese Weise ist eine planmässige Reform der unheilvollen Besitzverhältnisse der Campagna bisher unterblieben. Damit ist auf einen der wirksamsten Hebel zur Herbeiführung besserer wirtschaftlicher Zustände Verzicht geleistet worden. Aber auch im Einzelnen ist für die Verbesserung der Bodenverteilung bisher nur wenig geschehen. Das Landwirtschaftsministerium hat von der Tenuta Sant' Alessio, sechs Kilometer südlich von Rom an der Via Ardeatina, einer ländlichen



Cooperativ-Gesellschaft eine Parzelle von 40 ha. zum Ackerbau überlassen. Seit zwei Jahren hat sich unter den Händen der Genossen das kleine ehemals wüste Landstück in Weizenfelder verwandelt, die sich, von jungen Baumpflanzungen eingefasst, wie eine Oase aus den Weidetriften ihrer Umgebung herausheben. Als einer der wenigen Versuche, die Cooperativ-Genossenschaften zum Ackerbau zu verwerten, hat dies Unternehmen eine gewisse Aufmerksamkeit in Rom erregt; die hauptstädtische Presse interessiert sich für das Schicksal dieser Pioniere des Agro Romano und befürwortet weitere Ueberlassungen in grösserem Umfang.

Mehr von Belang ist die Ackerbaukolonie der Società dei braccianti di Ravenna, die in den ehemals so verderblichen Sümpfen um Ostia errichtet worden ist. Während der bei weitem grösste Teil des Tiberdeltas sich im Besitz römischer Adelsfamilien, der Rospigliosi und der Torlonia rechts, der Aldobrandini und der Boncompagni links vom Tiber befindet, ist der Staat Eigentümer eines Grundstückes von 500 ha. in der Nähe von Ostia, das, wegen der Sumpffieber unbewohnbar, nur geringen Wert hatte. Die Cooperativgenossenschaft der Arbeiter von Ravenna, die mehr als zweitausend Arbeiter zu ihren Mitgliedern zählt, und die sich an den Kanalbauten im Tiberdelta als Unternehmer an den Erdarbeiten beteiligt hatte, bat nach deren Vollendung im Jahre 1891 die Regierung um Ueberlassung jenes Grundstückes, um eine Ackerbaukolonie darauf zu gründen. Man erzählt sich in Rom, dass es der Intervention des Königs bedurft hat, um die Bedenken zu überwinden, welche in den Amtsstuben der beteiligten Ministerien auch in diesem Falle obwalteten. König Umberto, der auf seinen Jagdausflügen nach Castel Porziano oft in die Nähe der Arbeiten im Tiberdelta gekommen war und die fleissigen Arbeiter aus der Romagna wiederholt angesprochen hatte, soll sich für die Ansiedler bei Ostia lebhaft interessieren und ihr Unternehmen auch durch Vorschüsse wirksam unterstützen. Seit sieben Jahren sind die wackeren Romagnolen am Werk. Gegenwärtig umfasst die Kolonie fünfundsechzig Familien, durch deren kräftige Arme die frühere Wüstenei in Acker- und Gartenland von aussergewöhnlicher Fruchtbarkeit umgewandelt worden ist. Die Genossen-



schaft hat die erforderlichen Geräte und Maschinen beschafft; das Land ist in Parzellen von 10 ha. den Colonnen pachtweise nach dem System der toskanischen Mezzadria (Teilung des Ertrages zwischen dem Grundbesitzer und dem Pächter) überlassen. Die Genossenschaft hofft bald mit der Errichtung von Häusern für je zwei Familien vorgehen zu können. Bis jetzt müssen sich die Ansiedler mit notdürftiger Unterkunft in Strohhöhlen behelfen. Man beabsichtigt ferner einen grösseren Kuhstall mit Molkerei und Käsefabrik zu erbauen, um den für Ackerbau und Gartenbau weniger geeigneten Teil des Grundstückes als Wiesen verwerten zu können. Sowol der Körnerbau (Weizen, Mais und Hafer) als die Gemüsegärtnerei geben ausgezeichnete Erträge und finden in Rom lohnenden Absatz. Selbst mit Weinbau ist ein Anfang gemacht worden, der zu guten Erwartungen berechtigt.

Und das alles auf einem Gebiet, das noch vor einem Jahrzehnt im Sommer wegen der todbringenden Fieber gänzlich unbewohnbar war! Freilich ist die Malaria noch gegenwärtig ein unwillkommener Sommergast der Ansiedler. Aber die Fälle mit tödlichem Ausgang sind auch hier zu Seltenheiten geworden; die Sterblichkeit in der Kolonie hat sich seit ihrem Bestehen um fünfzig Prozent verringert und nimmt in dem Masse ab, in dem sich das intensiv bebaute Land ausdehnt. Wirksam zur Bekämpfung des Fiebers trägt ferner bei, dass die Stadtverwaltung von Rom, zu deren Gemeindebezirk die Kolonie gehört, in Ostia eine ihrer ländlichen Gesundheitsstationen errichtet, namentlich einen ständig ansässigen Arzt dort angestellt hat, der mit Apotheke, Krankenwagen und einem kleinen Lazaret ausgerüstet ist und rechtzeitige Hilfe zu leisten vermag. In der kleinen, aber inhaltreichen Schrift,\* der ich einen Teil der vorstehenden Angaben verdanke, wird rühmend hervorgehoben, dass die römische Gemeinde sich auch durch Errichtung einer Schule in Ostia, sowie durch Strassen- und Wegebau um das Aufblühen der romagnolischen Ackerbaukolonie verdient gemacht hat.

Bisher ist das Beispiel dieser Ansiedelung in dem weiten Gebiet des Tiberdeltas noch ohne Nachahmung geblieben. Während das durch die Austrocknung der Sümpfe anbaufähig

\* *Vico Cisolti*: *Nell' Agro Romano. Ricordi di un cacciatore.* Roma 1898.

gewordene Land etwa 10,000 ha. umfasst und ausreichen würde, um tausend Arbeiter mit ihren Familien in ständige Landwirte umzuwandeln, haben die Grandseigneurs, denen die Latifundien rechts und links des Tibers gehören, es bisher nicht der Mühe für wert gehalten, in der hergebrachten Extensivwirtschaft wesentliche Aenderungen vorzunehmen. Bei meiner Bereisung des Meliorationsgebietes von Maccarese habe ich nur an wenigen Stellen Ansätze zum Ackerbau bemerkt, nirgends feste Wohnstätten, nirgends den Anfang einer besseren Bodenverteilung. Der Staat, der sechs bis sieben Millionen Lire daran gewendet hat, um die Sümpfe des Tiberdeltas auszutrocknen, hat sich keinerlei Rechte vorbehalten, um nach dem Gelingen des Entsumpfungswerkes eine wirtschaftlich und agrar-politisch bessere Verwertung des neugewonnenen Ackerbodens sicher zu stellen. Als ich italienischen Volkswirten gegenüber mein Erstaunen über diese Unterlassung zu erkennen gab, wurde mir erwidert, dass ein Eingriff in das Privatrecht der Eigentümer, auch wenn er von der Regierung beabsichtigt worden wäre, die Zustimmung der Kammer schwerlich gefunden haben würde. Ehe die lähmenden Fesseln dieser mattherzigen Doktrin nicht gründlich abgestreift sind, und ehe sich der Staat nicht zu einem minder zaghaften Vorgehen auf dem Gebiete der Sozialpolitik entschliesst, ist auf Heilung der schlimmsten Schäden, an denen die Landwirtschaft Italiens krankt, auch auf die Wiederbevölkerung der Campagna, nicht zu hoffen. —

Die wirtschaftliche Verbesserung der Campagna hat die Regierung anfänglich ganz und gar der Privatinitiative überlassen wollen. In einem Anlauf von reformatorischem Eifer hat das Parlament in das Gesetz von 1878 eine Bestimmung eingeschoben, wonach die Bonification innerhalb des Zehnkilometerumkreises um Rom sich auch auf agrarische Verbesserungen erstrecken soll. Durch das Ausführungsgesetz von 1883 sind die Grundbesitzer dieser Zone verpflichtet worden, Verbesserungen ihrer Güter durch Ackerbau, Baumpflanzungen, Wegeanlagen, Errichtung von Arbeiterwohnungen und Ställen vorzunehmen. Sofern dieser Verpflichtung nicht innerhalb bestimmter Frist genügt wird, ist die Regierung berechtigt, im Wege der Zwangsenteignung gegen die Säumigen

einzuschreiten. Die Durchführung dieser Vorschriften ist der Agrarcommission übertragen worden, welche durch königliche Ernennung aus Staatsbeamten und Delegirten der Provinz, der Stadtgemeinde und des Landwirtschaftsvereines aus Rom gebildet worden ist. Ueber die Tätigkeit dieser Commission liegt ein Bericht\* vor, der zwar schon mit dem Jahre 1892 abschliesst, dessen Angaben mir jedoch als noch jetzt in vielen Punkten zutreffend bezeichnet worden sind.

Kenner der wirtschaftlichen Zustände der Campagna hatten vorausgesagt, dass auf diesem Wege nicht viel erreicht werden würde. So lange die Grossgrundbesitzer des Agro Romano aus der Verpachtung ihrer Latifundien mühelos hohe Renten bezogen, und solange ihre Pächter sich bei der Weidewirtschaft vorzüglich standen, widersprach jede Aenderung ihrem Interesse. Weder die Aussicht, durch intensiven Anbau höhere Erträge zu erzielen, noch die gegen säumige Gutsherren angedrohten Zwangsmaassregeln haben gegenüber dem passiven Widerstande der Interessenten irgend etwas Namhaftes auszurichten vermocht. Obgleich die Agrarcommission, wie es auf S. 74 ihres Berichtes heisst, in ihren Anforderungen sowol in Beziehung auf den Kostenaufwand als in Betreff der Zeit möglichst milde vorging, so tat die grosse Mehrheit der Eigentümer entweder gar nichts oder nichts, was dem Zwecke des Gesetzes entsprach. Von den 118 Tenuten oder Wirtschaftscentren, in welche sich das 20,000 ha. umfassende Gebiet der Zehnkilometerzone (abgesehen von dem unmittelbar an die Stadt angrenzenden Suburbio) verteilt, waren im Jahr 1892 die Vorschriften der Agrarcommission nur auf zwölf Gütern im Umfange von 2049 ha. befriedigend, auf 16 im Umfange von 2925 ha. wenigstens teilweise ausgeführt worden. Auf 88 Gütern mit 14,886 ha. war gar nichts oder nichts Zweckentsprechendes geschehen. Volle Dreiviertel des dem Gesetz unterliegenden Areals hatten sich seiner Ausführung einfach entzogen. Das einzige zur Ueberwindung dieses Widerstandes zur Verfügung stehende Zwangsmittel, die Expropriation, ist nur in zwei Fällen zur wirklichen Anwendung gelangt.

\* Agro Romano. Relazione monografica della zona soggetta alla legge sulla bonificazione agraria 8 luglio 1883. Roma, tipografia Bertero 1892.

Angesichts eines so starken Misserfolges in der Hauptsache ihrer Aufgabe hat die Agrarcommission sich redlich bemüht, die wirtschaftliche Verbesserung in der Zehnkilometerzone auf indirectem Wege zu fördern. Die von ihr veranlasste sorgfältige hydrographische Aufnahme hat den Beweis geliefert, dass auch innerhalb dieser Zone ein Mangel an fliessenden Gewässern, Quellen und Wasseradern nicht besteht. Dagegen fehlte es vielfach an gesundem Trinkwasser; auf einzelnen höher gelegenen Tenuten wurde das Wasser überhaupt knapp, wenn die Sommerhitze den Boden ausdörnte. Durch Bohrungen wurden zahlreiche Stellen ermittelt, wo durch Brunnenanlagen oder durch Einfassung verborgener Quellen genügendes und geniessbares Wasser erschlossen werden konnte. Von noch durchgreifenderer Wirkung hat sich die Ausnutzung einer der grossen Wasserleitungen des Altertums, denen Rom noch heute den köstlichen Schatz seines reichlichen Trinkwassers verdankt, für landwirtschaftliche Zwecke erwiesen. Auf Grund eines mit der Actiengesellschaft der Acqua Marcia abgeschlossenen Vertrages hat die römische Stadtgemeinde, von der Agrarcommission dazu angeregt, Zweigleitungen der Acqua Marcia errichtet, mittels deren dies herrliche Wasser sowol der Hochebene um die Via Appia, als auch dem Hügellande zwischen dem Tiber und dem Anio zugeführt und von dort aus an die benachbarten Besitzungen verteilt werden kann. Mehrere tausend Kubikmeter Wasser werden auf diese Weise täglich ausgeteilt; an den Zweigleitungen sind hier und da Trinkbrunnen und Viehtränken zum allgemeinen Gebrauch angebracht, welche den Nutzen dieser woltätigen Einrichtung noch erhöhen. Dieser Vorgang hat einem der grössten Grundbesitzer der Campagna, dem Fürsten Giulio Torlonia, der allein innerhalb der Zehnkilometerzone über 4000 ha. besitzt, Veranlassung gegeben, auf seinem malerischen Feudalkastell Cecchi gnola, etwas südwärts von der durch ihren Eucalyptushain bekannten Abbadia delle Tre Fontane, einen Wasserturm zu errichten, auf dessen Höhe die in der Nähe vorhandenen Quellwasser hinaufgepumpt und demnächst mit ausreichendem Druck über die angrenzenden Ländereien verteilt werden.

Die Commission hat ferner genauere geognostische und lithologische Aufnahmen des ihr unterstellten Gebiets herbeigeführt

und durch die von ihr in Karten und Schriften veröffentlichten Ergebnisse den Nachweis geführt, dass die Bodenverhältnisse der Zone ihrer intensiven Bewirtschaftung keine unüberwindbaren Hindernisse entgegenstellen. Durch diese Ergebnisse wird das weit verbreitete Vorurteil, dass im Agro Romano eine Erdschicht von genügender Dicke nicht vorhanden sei und dass die Weidewirtschaft der Campagna auf unabänderlichen Naturbedingungen des Bodens beruhe, für das Gebiet um Rom vollkommen widerlegt. Denn von den 17,000 ha. des hochgelegenen Teiles der Zehnkilometerzone besitzen über 10,000 ha. eine Erdschicht von mehr als 60 Centimeter Dicke; auf 2140 ha. ist diese Schicht 31—60, auf 3360 ha. 11—30 cm. stark. Hiernach lässt sich ein grosser Teil des Hochlandes mit dem Pfluge, der weitaus grösste Teil mit der Hacke bestellen, ohne dass die Spitzhaue zu Hilfe genommen zu werden braucht.

Die Agrarcommission hat endlich durch Preisausschreibungen, durch Anlegung von Baumschulen, durch Prämiiierung landwirtschaftlicher Leistungen Verbesserungen des Anbaues anzuregen gesucht. Ohne sich über die Tragweite dieser Versuche Illusionen zu machen, kommt sie am Schluss ihres Berichts auf die Hoffnung zurück, dass ihre Studien und Bemühungen im Verlaufe der Zeit dazu beitragen werden, Schwierigkeiten zu besiegen, die anfangs für unüberwindlich galten. Dagegen lässt der Bericht eine Tatsache von der äussersten Bedeutung unerwähnt, durch welche die Frage der Wiederbelebung der Campagna in ein völlig verändertes Stadium gerückt worden ist.

Das grösste Hindernis für den Wiederaufbau der Campagna haben klardenkende Männer seit lange darin erblickt, dass die Weidewirtschaft dem Vorteil der Gutsbesitzer und der Pächter auf das Vortrefflichste entsprach, und dass somit zwischen dem allgemeinen und dem Privatinteresse ein Conflict bestand, den Sombart noch 1888 in seinem schönen Buch über die römische Campagna völlig zutreffend als eine geradezu mustergiltige *disharmonie économique* bezeichnen konnte. Inzwischen ist die Lösung dieses Conflictes dadurch erleichtert worden, dass die Extensiv-Wirtschaft aufgehört hat, für die Eigentümer und Pächter der Campagnagüter vorteilhaft zu sein. Mit dem



Eintritt des Bau- und Bankkrachs hat sich die Zahl der Bauarbeiter und Tagelöhner in Rom um Zehntausende verringert. Die Aufzucht der jungen Lämmer (*abacchi*), deren Fleisch eine besonders beliebte Nahrung dieser Klasse der Bevölkerung bildete, ist seitdem viel weniger lohnend geworden. Ebenso ist durch die gleichzeitig eingetretene Verminderung des Lastfuhrwerks der Preis des Heues beträchtlich gesunken. Bei dieser Entwertung der Haupterzeugnisse ihrer Weidewirtschaft konnten die Pächter die hohen Pachtzinsen nicht aufbringen; ein grosser Teil der *Mercanti di Campagna*, die sich sonst als Grosspächter der Campagnagrundbesitzer Vermögen erwarben, ist bankrott geworden. In Folge dessen ist der während der Jahre 1870—90 reissend gestiegene Pachtzins der Campagnagüter ebenso rapid gefallen. Von den Latifundienbesitzern hatten sich viele überdies an den Ueberspekulationen des Bauschwindels eifrig beteiligt und sind durch seinen Zusammenbruch auf das Schwerste geschädigt worden. Die Steppenwirtschaft ist im Rückgang, weil sie gegenwärtig sich auch rein privatwirtschaftlich nicht mehr in ausreichendem Maasse lohnt.

Damit ist der Punkt gegeben, an welchem eine auf gesunden Grundlagen beruhende Reform der Campagnawirtschaft einzusetzen vermag. Was keine sozialpolitische Darlegung, keine nationalökonomische Erörterung fertig gebracht hat, was durch Gesetz und Verwaltungsmaassregeln nicht zu erreichen gewesen ist, das ist durch die Entwertung des Schaffleisches und des Viehfutters in kürzester Frist bewirkt worden: die Grossgrundbesitzer der Campagna fangen an einzusehen, dass die Einführung der intensiven Kultur in ihrem Interesse liegt. Gleichzeitig ist eine neue Klasse von Unternehmern im Entstehen begriffen, welche diese Kultur da auszuüben bereit ist, wo die Eigentümer selbst dazu nicht geneigt oder nicht im Stande sind.

Während meines Aufenthalts in Rom habe ich im Winter 1897/98 eine Reihe von Fällen kennen gelernt, in denen sich der Uebergang von der bisherigen Wirtschaft zur Intensivkultur teils bereits vollzogen hat, teils kräftig angegriffen wird. Von ihnen will ich nur diejenigen hervorheben, die ich selbst gesehen habe.



Vor der Porta San Sebastiano zweigt sich von der Appischen Strasse gleich hinter dem bekannten Kirchlein Domine quo vadis eine Fahrstrasse ab, die anfangs als Hohlweg zwischen blühenden Hecken und reich bewachsenen Mauern und dann offen am Fusse eines kleinen Höhenzuges in das Thal des Almone führt. Dies Flösschen entspringt im Süden von Rom auf der Hochebene der Campagna und tritt nach kurzem Lauf bei den Mineralbädern von Acqua santa in eine Niederung, die sich, im Norden wie im Süden von Bodenerhebungen eingeschlossen, in unmittelbarer Nähe der Stadt westwärts zieht und kurz vor S. Paolo fuori le mura in den Tiber ausmündet. Vielen Besuchern von Rom wird das Almonethal durch den melancholischen Anblick in Erinnerung sein, den es, völlig versumpft und verwahrlost, von der unmittelbar darangrenzenden Höhe des Bosco sacro und der an ihrem Fusse befindlichen Grotte der Egeria darbot.

Jetzt ist die Niederung ein reicher Obst- und Gemüsegarten geworden, der sich mir, als ich ihn um die Mitte März besuchte, im Schmucke zahlreicher junger Pfirsichbäume mit ihren dunkelroten Blütenkronen ganz verlockend präsentierte. Sorgfältig gepflegte Felder, auf denen Zwiebeln, Erbsen, Bohnen, Knoblauch und andere Nutzpflanzen prächtig gedeihen, und reiche Wiesenanlagen zeugen von der Ergiebigkeit des lange verwahrlosten Bodens; gut gehaltene Wege und Brücken, die sprudelnden Wasserläufe, die sauberen Einfassungen und — eine Seltenheit in diesem Lande — Inschrifttafeln mit Bezeichnung der Feldeinteilung und Wegweiser, bekunden die Ordnungsliebe der leitenden Hand. Gerade gegenüber der Egeriagrotte, die an ihrem pittoresken Reiz nichts dadurch eingebüsst hat, dass sie jetzt ohne Fiebergefahr besucht werden kann, erhebt sich mit grauem Wartturm ein fester kastellartiger Bau über den Thalgrund. Es ist das Casale der Caffarella, der Wirtschaftssitz des gleichnamigen dem Fürsten Torlonia gehörigen Gutes, das seit mehr als dreissig Jahren an drei Brüder Nardi verpachtet ist. Diesen tätigen Männern ist der jetzige Kulturstand des Almonethals zu verdanken. Sie haben, sobald durch seine Entsumpfung die Malariagefahr vermindert worden war, ihr Casale in ein geräumiges Gehöft umgewandelt, das

rings von neuerbauten, zweckmässig eingerichteten Kuhställen umgeben ist. Ich sah in ihnen einen Rinderbestand von 80 Häuption, darunter 60 Milchkühe vorwiegend schweizer und lombardischer Herkunft, welche nach Angabe des die Gutsherrschaft vertretenden Vaccaro täglich im Durchschnitt 500 Liter Milch geben, die zweimal täglich nach Rom gebracht wird und dort in dem grossen Militärlazaret sowie bei anderen festen Abnehmern zu guten Preisen willigen Absatz findet. Mit besonderem Stolz zeigte mir der Meier ein Paar junge Zuchtbullen und einige Prachtexemplare von Kühen, welche auf der letzten Tierschau des Landwirtschaftlichen Vereins von Rom erste Preise erhalten hatten. Der ganze Stapel wird Sommer und Winter mit Stallfütterung gehalten; was nicht auf den Wiesen der Caffarella wächst, bezieht die Wirtschaft von einer gleichfalls den Gebrüthern Nardi gehörigen Tenute in der Nähe von S. Agnese. Das Pachtgut umfasst etwa 200 Rubbie; die Rubbia ist gleich 1,8 ha.

Ausser dem Casale selbst, aus dessen Hauptraum mit mächtigem Herd und altertümlicher Feuerstätte man den ganzen Thalgrund und über den südlichen Höhenrand hinaus einen Teil der Campagna mit der wolbekannten Silhouette des Grabmals der Caecilia Metella überschaut, sind noch einige andere Wirtschaftsgebäude teils aus vorhandenem Gemäuer hergestellt, teils neu errichtet worden. In ihnen finden auch die Gutsarbeiter Unterkunft, soweit sie überhaupt auf dem Gute wohnen. Da die Stadt kaum 2 km. entfernt ist, so liegt nach den örtlichen Verhältnissen ein Bedarf zur Errichtung umfangreicherer Arbeiterwohnungen nicht vor. —

Nicht weit von den Cervaragrotten, vor denen die römische Künstlerschaft den Geburtstag von Rom durch heitere Kostümfeste, eine Nachahmung antiken Brauchs, zu feiern pflegt, zieht sich eine sumpfige Niederung zum Aniothal, die von einzelnen Felsköpfen und Steilrändern des Hügellandes eingeeengt und unterbrochen wird. Der nach Rom zu belegene Teil dieses Geländes bildet die dem Herzog Antonio Salviati gehörige Tenuta Cervelletta, ein Gut von 250 ha., teils Sumpf, teils steinige, magere Weide, die früher nur einen geringen Ertrag gewährte. Prof. Cerletti, ein auf der landwirtschaftlichen Akademie in Hohenheim geschulter Oekonom, der als

langjähriger Leiter der Weinbauschule in Conegliano und als Geschäftsführer des Weinbauvereins der Provinz Rom sich um die Hebung der Weinkultur in Italien anerkannte Verdienste erworben hat, ist auf Grund genauer Kenntniss der Campagna schon seit Jahren zu der Ueberzeugung gelangt, dass eine den örtlichen Verhältnissen angepasste intensive Kultur Erfolg verspricht. Er legte dem Herzog, dessen Vertrauen er durch Verbesserungen von Weingärten in Toscana erworben hatte, den Plan zu einer durchgreifenden Melioration der Cervelletta vor, der mit einem Kostenaufwand von 150,000 Lire abschloss. Der Herzog wollte Anfangs höchstens 20—25,000 Lire an die Sache wenden, liess sich aber durch die Beharrlichkeit und die Beredsamkeit des Professors bestimmen, seinen Plan anzunehmen; freilich unter der Bedingung, dass ein leistungsfähiger Pächter gefunden würde, der die Hälfte der Kosten übernehme. Um einen solchen Phönix zu ermitteln, erliess Prof. Cerletti zunächst in seiner Heimat, der Lombardei, einen öffentlichen Aufruf. Es meldeten sich unter den allzeit unternehmungslustigen Lombarden gegen dreissig Landwirte, von denen drei auch wirklich nach Rom kamen. Aber durch den traurigen Anblick der öden Campagna und den inzwischen eingetretenen Bankrach liessen sie sich abschrecken und fuhren wieder nach Haus. Nun hielt Prof. Cerletti in Mailand einige öffentliche Vorträge und bewog dadurch einige seiner Landsleute ihn nach Rom zu begleiten, wo er ihnen zeigte, wie die Rinderherden der Campagna im Freien überwintern und ausreichendes Futter finden. Statt der Kältegrade und des Schnees, der auf den berühmten Rieselwiesen der Lombardei vier Monate lang jedes Wachstum verhindert, sahen die lombardischen Oekonomen zu ihrem Erstaunen die Campagna während des Winters mit Pflanzenwuchs bedeckt; sie gewannen die Ueberzeugung, dass hier klimatische Bedingungen vorliegen, die einen intensiven Anbau während des ganzen Jahres ermöglichen und dadurch Ersatz für etwaigen Ausfall während der heissen Sommermonate versprechen, und erklärten sich zum Eintritt in das Unternehmen bereit.

Um für seine Durchführung den nötigen Zeitraum zu gewinnen, ist der Vertrag zwischen dem Eigentümer und den Pächtern auf die nach italienischen Anschauungen ganz

ungewöhnliche Dauer von achtzehn Jahren geschlossen worden. Er weicht auch darin von den bisher üblichen Traditionen ab, dass er es verstanden hat, die Interessen des Eigentümers und des Pächters zu gemeinsamer Arbeit zusammen zu bringen, indem er die Vermögenseinlage fixirt, die jeder Teil zum Zweck der Melioration einzuschiessen hat. Die Pacht steigt nach neun Jahren von 21,000 auf 25,000 L., der erhöhte Wert des Gutes verbleibt dem Eigentümer, doch wird dem Pächter die Hälfte des durch Anlage von Oelpflanzungen erzielten Mehrwerts am Ende der Pachtzeit erstattet.

Man kann zur Cervelletta sowol auf der Strasse gelangen, die von der Porta S. Lorenzo nach Tivoli führt, als auf der Via Collatina, die sich hinter dem mächtigen Rundbau der Tor de' Schiavi von der bei Porta Maggiore beginnenden Chaussée nach Palestrina abzweigt. Ich schlug den letzteren Weg ein, der, anfangs von hohen Gartenmauern und Villen eingefasst, hinter Tor de' Schiavi ins Freie gelangt und in dem köstlichen Sonnenschein des frischen Märzmorgens einen herrlichen Ueberblick über die Campagna bis an den Fuss der sie einschliessenden Albaner- und Sabinerberge gewährte. Aus dem leicht gewellten Gefilde ringsum ragen nur einzelne Türme auf, teils allein stehend, teils als Kern grauen Gemäuers, die Casali der Güter, die uns der Kutscher nennt: dort vor uns, an den Mauern, welche den hier unterirdischen Lauf des besten römischen Trinkwassers, der Acqua Virgo bezeichnen, die Tor Sapienza, rechts davon auf der Höhe die Tor Tre Teste, und links unten in der Niederung das alte Herrenhaus der Cervelletta. Wehrhaft steigt es, wie wir uns auf einem neuangelegten Wege ihm nähern, auf einem ringsum freien Hügel aus dem Thalgrunde auf; ein stumpfer Turm überragt das graue fast fensterlose Mauerviereck, das eher einem Castell als dem Centrum einer modernen Intensivkultur gleicht.

Von den Pächtern der Cervelletta traf ich zwei, die Herren Bonfichi und Monti, anwesend; der dritte, Dr. Secondi, der wegen seines Patriarchen-Barts der Garibaldi der Campagnaverbesserung genannt wird, war verreist. Seine beiden Kollegen, stattliche Männer zwischen dreissig und vierzig Jahren, empfingen mich freundlich und führten mich durch das Gut.

Der Beginn der Melioration ist in der Niederung gemacht

worden, um vor allem den Fieberherd zu zerstören. Nach Regulirung der versumpften Gräben und Drainirung des zu feuchten Terrains ist durch Absprengung von Felsköpfen und Ausfüllung der tiefsten Morastlöcher eine Fläche für die Anlegung von Rieselwiesen hergestellt worden, die in steter Erweiterung begriffen ist. Die zuerst angelegten 7 ha. Rieselwiesen sind im ersten Jahre neunmal, im zweiten zehnmal gemäht worden. Als ich am 14. März sie sah, stand das Gras des dritten Schnittes im kräftigen Spriessen; der erste Schnitt war am 25. Januar, der zweite vor acht Tagen gemäht worden. Ein angrenzender Lucernesschlag war im vorigen Jahr siebenmal geschnitten worden. Dieses reiche Wachstum ist ebenso sehr dem milden Klima als der ausgezeichneten Bewässerung zu verdanken. Vermöge einer auf dem Grundstück entspringenden starken Quelle, die mit zweckmässigem Gefäll geleitet worden ist, können die Rieselwiesen das ganze Jahr hindurch unter einem Schleier lauen Wassers (*sotto un velo di acqua tepida*, sagten mir die Herren) gehalten werden, auch über Nacht. So wächst Alles zusehends. Das Gras wird mit längerer Dauer der Kultur immer feiner, der Schnitt immer reichlicher.

Der reiche Ertrag der Rieselwiesen, der durchweg grün verfuttern wird, hat eine rasche Vermehrung des Viehstandes ermöglicht. Während bei Beginn der Pachtung vor  $2\frac{1}{2}$  Jahren nur 25 Rinder auf dem Gut erhalten wurden, sind jetzt 150 Stück vorhanden. 80 Milchkühe stehen in den alten, nicht hohen, etwas warmen Ställen, welche drei Seiten im Erdgeschoss des Gebäudevierecks einnehmen. Der Herzog, der an der Sache Geschmack gefunden hat, geht damit um, einen neuen grossen Stall zu erbauen, um den Viehstand noch schneller erhöhen zu können. Ausser römischen und lombardischen kommen namentlich auch schweizer Kühe gut fort. Die Kühe geben durchschnittlich 12 Liter Milch täglich, die an ein von lombardischen Landsleuten in Rom errichtetes Milchgeschäft zum festen Preise von 24 Lire der Hectoliter abgesetzt wird. Diesen Unternehmern, die jedes Quantum abzunehmen verpflichtet sind, wird die Milch täglich durch Gutsgepann zugeführt. Die Pächter sind überzeugt, dass bei dem wachsenden Milchbedarf der nahen Hauptstadt die Milch noch



lange hohe Preise erzielen und bereitwillige Abnahme finden wird.

Diese Milchwirtschaft bildet den Kern des Unternehmens. In dem Maasse wie die Rieselwiesenanlage sich ausdehnt, kann die Rinderzahl vermehrt werden ; mit dem reichlicheren Dung werden die Pflanzungen von Oelbäumen und Reben an den Abhängen des Hügellandes vergrössert. So arbeitet ein Zweig der Wirtschaft dem andern in die Hand. Ich traf einen Teil des Personals und der Gespanne (prachtvolle römische und lombardische Ochsen, sowie etliche Pferde) bei der Anlage neuer Rieselwiesen beschäftigt. Die Felsen eines Hügelkopfes wurden abgesprengt, mit dem Steinmaterial Löcher ausgefüllt und Abzugsgräben befestigt sowie Wege angelegt. Die Landstücke sind in regelmässigen Quadraten von Fahr- und Fusswegen eingefasst, an denen junge Weiden nach lombardischer Sitte dicht neben einander gepflanzt sind.

Mit den Pächtern, die mit ihren Familien selbst auf dem Gute wohnen, sind 15 ständige Arbeiter als Aufseher, Meier, Koch u. s. w. mit ihren Familien, alles Lombarden, hierher übersiedelt. Für die Meliorationen und die Hausarbeiten werden Tagelöhner (*braccianti*) nach Bedarf angenommen, im Winter etwa 20, in der Bestell- und Erntezeit über hundert. Als Wohnungen für das Gutspersonal, soweit es nicht im Casale und den Ställen nächtigt, dienen bis jetzt lediglich die in der Campagna üblichen Strohhütten, deren ich sowol in der Cervelletta als auf den benachbarten Gütern in der Nähe des Hauptgehöfts ganze Reihen stehen sah. Wir schämen uns, sagte mir einer der Herren, dass unser Vieh viel bessere Schlafstätten hat als unsere Leute, die bis jetzt wie die Hunde schlafen (*che fin adesso dormono come cani*). Wir wollen im nächsten Jahr bessere Schlafräume errichten.

Vom Fieber haben die Ansiedler zwar in der ersten Zeit zu leiden gehabt, auch kommen immer noch Fälle vor, aber sie verlaufen im Ganzen günstig, und der Gesundheitszustand bessert sich beständig. Die zahlreichen Kinder, die ich vor den Strohhütten spielen sah, sehen gesund und kräftig aus. Schon jetzt betrachten die Pächter die Fieberfrage nicht als einen Gegenstand, der ihnen Sorge über das Gelingen ihres Unternehmens macht.



Das sichtliche Gedeihen der neuen Wirtschaft, namentlich der glänzende Erfolg der Rieselwiesen, haben in weiten Kreisen Aufsehen erregt, und was noch mehr wert, in der Nachbarschaft Nacheiferung erweckt. In der unmittelbar anstossenden Tenute Boccadileone sind von dem Erbauer der Cervelletta-wiesen, einem Lombarden, ebenfalls mit gutem Erfolg Rieselwiesen angelegt worden. Die Schwester des Herzogs, Donna Maria Salviati, hat ihr Gut Rustica, etwas östlich von der Cervelletta, vor kurzem an zwei Lombarden aus Bergamo verpachtet, die damit beschäftigt sind, das bergige Terrain dieses Besitztums nach einem von Prof. Cerletti aufgestellten Plan mittels passender Ent- und Bewässerung zu verbesserten Weiden und neuen Baumpflanzungen umzugestalten. Der Fürst Odescalchi, dessen vornehmes Adelsgut, eine aus dem 15. Jahrhundert stammende Burg der Orsini, hoch über dem See von Bracciano aufragt, hat zur Besserung seiner das Seeufer weithin umgebenden Weinberge, nach einem gleichfalls von Cerletti angegebenen Wirtschaftsplan, eine grosse Molkerei errichtet, in deren Viehställen ausgesuchte Bergkühe aus Norditalien und der Schweiz prächtig gedeihen. Ihre Milch wird mit der Bahn nach Rom befördert und findet lohnenden Absatz; gleichzeitig verbessert sich der Ertrag des Weinguts durch reichliche und gute Düngung. Als Leiter dieser im raschen Aufblühen begriffenen umfangreichen Wirtschaft fungiert ein Schwabe, der mit Prof. Cerletti in Hohenheim studirt hat.

Diese Beispiele, die leicht vermehrt werden könnten, werden ausreichen, um zu zeigen, dass der Wiederaufbau der so lange verödeten Campagna nach ihren klimatischen und hygienischen Bedingungen, nach den Wasser- und den Bodenverhältnissen keineswegs in das Bereich volkswirtschaftlicher Phantasien gehört, und dass durch die Tatkraft und durch die Einsicht italienischer Landwirte Anfänge einer intensiven Bewirtschaftung bereits gemacht worden sind.

Eins freilich lässt sich nicht verkennen: der Schaden, der von allen Uebelständen des bisherigen Zustandes der Campagna die schlimmste Gefahr für Italien darstellt, lässt sich auf diesem Wege nicht heilen. Die menschenunwürdige Lage, in welcher sich das Landarbeiterproletariat der Campagna befindet, wird

so lange eine offene Wunde an dem Körper der Nation bilden, bis die besitz- und heimatlosen Tagelöhner, die nach wie vor zur Bewirtschaftung der Campagna vorübergehend herangezogen werden, als ständige Colonen mit eigenem kleinen Anwesen und mit eigenem Herd angesiedelt worden sind. Die Verbesserung des Looses der Landarbeiter hat bisher in das Programm zur Bonification der Campagna so gut wie gar keine Aufnahme gefunden. Die fleissigen Männer, deren kräftige Arme die Sümpfe des Tiberdeltas ausgetrocknet und die Wildwasser der Campagna bezähmt haben, und die jetzt ihre Sumpflachen in Rieselwiesen, ihre dünnen Abhänge in Oel- und Weinberge umwandeln, sind bisher zu einer Existenz verdammt geblieben, die allen Anforderungen der Civilisation widerspricht. Mit Bedauern und Unwillen sieht der Besucher der ewigen Stadt die Familien dieser Landarbeiter in Höhlen hausen, die sie sich in den Tuff der Steilränder der Grotte Rosse vor der Porta del Popolo gegraben haben, oder in Strohhütten, die an die Behausung von Wilden afrikanischer oder amerikanischer Steppen erinnern.

Bei den Meliorationen, die Preussens Könige in Littauen, in Westpreussen, im Netze-, Warthe-, und Oderbruch vollbracht haben, ist der Colonisator Hand in Hand mit dem Wasserbau-meister vorgegangen; dem Spaten und der Karre des Erdarbeiters sind der Pflug und der Ackerwagen des Landwirts auf dem Fusse gefolgt. Auf diesem Wege haben sich jene kaum der Versumpfung entrissenen Landstriche alsbald mit Bauernhöfen bedeckt, durch die sie in blühende und reiche Ackerbaudistrikte umgewandelt worden sind. Es ist die höchste Zeit, dass sich für Italien ein Staatsmann findet, der die Wiederherstellung der Campagna auf dem Grunde einer umfassenden Agrar-reform zu Gunsten der Landarbeiter mutig angreift und kraftvoll durchführt.

P. D. FISCHER.

## CHILE UND ARGENTINIEN.

---

ARGENTINIEN, ein ungeheures Weide- und Getreideland von nahezu drei Millionen Quadratkilometer Ausdehnung, das leicht noch zwanzigmal mehr Einwohner beherbergen kann als heute — Chile, ein schmales Bergland, zwischen die himmelhohen Anden und den Stillen Ocean hineingespresst, von kaum einem Viertel des von Argentinien eingenommenen Areals, von dem wiederum die Hälfte als unwegsame Wüste im Norden und als steriles Gebirge in der ganzen Längenausdehnung für die Kultur unbrauchbar ist — : so hat das Schicksal anscheinend von vornherein dem östlichen Nachbar die Bedingungen zu Macht und Vorherrschaft in den Schooss geworfen.

Der Chilene ist aber der Mann nicht, ruhig sein Schicksal über sich hereinbrechen zu lassen. Mischblut von spanischen Abenteurern und Eroberern und kriegstüchtigen Araucanern, ist er kampflustig, herrisch, unbeugsam. Seit Jahrhunderten von Jesuiten erzogen, haben sich seine dunkleren Eigenschaften üppig entwickelt : seiner Verschlagenheit und Schlaueit, die sich in der Diplomatie und im Handel einen Namen gemacht haben, stehen zur Seite der Hang zur Grausamkeit (wie er sich in der Behandlung von Tieren und Untergebenen äussert) und zur Rachsucht. Kaltblütige Berechnung und Benützung des jesuitischen Grundsatzes von dem Zweck, der die Mittel heiligt, vollenden das Werk seiner Erzieher und machen ihn zu einem gefährlichen, nicht zu unterschätzenden Gegner. Glänzende Vorzüge stehen diesen dunklen Eigenschaften gegenüber : der herrlichste derselben ist der glühende Patriotismus, der im Moment der Gefahr Leben und Eigentum fürs Vaterland dahingibt, der das einzelne Individuum aufgehen lässt in

der Gesamtheit. Wie alle Bergvölker hängt der Chilene *hasta el delirio*, wie er selbst sagt, an seinem Vaterlande. Sprichwörtlich sind weiterhin seine Freigebigkeit und Gastlichkeit, seine Aufopferung für den Freund und für die Familie.

Körperlich geschmeidig und sehnig, ist er von kräftiger Konstitution. Die natürliche Zuchtwahl findet statt, durch die moderne Kultur noch nicht behindert, nach beinahe Darwinischen Prinzipien; denn die Behandlung der Kinder ist im Volk so nachlässig und barbarisch, dass nur die gesündesten und widerstandsfähigsten Elemente am Leben bleiben und dadurch eine unverwüsthche Rasse grossgezogen wird. Freilich wüthen Alkoholismus, schwarze Blattern und Syphilis furchtbar gegen die Erwachsenen und verhindern eine Zunahme der Bevölkerung.

Der starke Schatten im chilenischen Volkscharakter deutet auf viel Licht; dank diesem vielen Lichte hat der chilenische *Roto* wirklich Rasse und trägt das Zeug in sich zu Grossem.

Dort der *Gaucha*. In dem weiten, ungeheuren Pampasgebiet Argentiniens hat sich derselbe in seiner ganzen Eigenart entwickeln können. Gutmütig und ehrlich, phlegmatisch und friedfertig, weidet er seine vieltausendköpfigen Herden und bebaut seine unendlichen Getreidefelder. In der weiten Ebene ist seine Liebe zur Freiheit und Ungebundenheit zur Grundnote seines ganzen Wesens geworden; ihm mangelt das Gefühl der Zubehör zu einem Vaterlande, welches in seiner Ausdehnung zu gross ist, um in ihm das Bewusstsein von der organischen Zusammengehörigkeit der einzelnen Glieder des Riesenleibes wach werden zu lassen. Diese Eigenschaften haben denn auch der politischen Verfassung des Landes ihren Stempel aufgedrückt; denn es besteht aus einer Konföderation von mehr als einem Dutzend lose zusammenhängender Staaten; und Stadt und Staat Buenos Ayres, welcher seit der Lostrennung von Spanien das Land straff zentralisiren wollte, hat nach fünfzigjährigen inneren Kämpfen und Revolutionen sich dem Willen des *Gaucha* unterordnen müssen. Buenos Ayres, das gewissermaassen den Kopf dieses Staatenbundes bildet, hat es frühe erkannt, dass es zur Verwirklichung seiner unionistischen Bestrebungen, sowie zum Schutz gegen den kriegesischen Nachbar, auf die Dauer nur ein Mittel gibt und hat

dasselbe schon vor Jahrzehnten ergriffen. Es ist dies die Heranziehung fremder Elemente, welche heute schon ein Drittel der gesamten Bevölkerung ausmachen.

\* \* \*

Durch die Teilung der spanisch-südamerikanischen Kolonien, im zweiten Jahrzehnt unseres Jahrhunderts, war Chile in die engsten Grenzen gewiesen worden. Ueber das im Süden des Landes liegende Patagonien war, da es, so weit aus dem Wege, gänzlich weltvergessen lag, ganz oberflächlich hinweggegangen worden, und nur die Gründung des Territoriums Magallanes und der Stadt Punta Arenas an der Magelhaes-Strasse von Seiten Chiles hatte Anfangs der vierziger Jahre zu kleinen Verstimmungen mit Buenos Ayres geführt, die bald wieder vergessen waren. Chile übte seine Regierungsgewalt lediglich in dem Gebiet aus, welches zwischen dem Stillen Ocean im Westen, der Insel Chiloë im Süden, der Cordillera im Osten und der Wüste Atacama im Norden liegt. An diese Nordgrenze anstossend lag die grosse bolivianische Provinz Atacama und weiterhin die peruanische Tarapacá, beide ungeheure Sand- und Salzwüsten, denen bei der Verteilung weiter keine Bedeutung zugemessen worden war und von denen zu jener Zeit kein südamerikanischer Patriot sich hätte träumen lassen, dass in ihnen der Erisapfel Südamerikas zur Reife gedeihen sollte.

Nicht lange nach der Aufteilung begann Chiles unternehmungslustiges Volk sich in den oben angegebenen Grenzen zu enge zu fühlen.

Im fünften Jahrzehnt unseres Jahrhunderts liessen sich chilenische Kaufleute im nördlichen Teil der Wüste Atacama, bei Mejillones, nieder und machten sich daran, grosse, dort aufgefundene Guanolager abzubauen. Zwanzig Jahre vorher hatten die Franzosen A. Cochet und Jean Théophile Landreau, die späterhin von der peruanischen Regierung um die Früchte ihrer Entdeckungen so schmähhlich betrogen wurden, die Guanolager in Perú entdeckt und seitdem waren die ganze Westküste und die davorliegenden kleinen Inselgruppen danach durchstöbert worden. — Kaum hatten sich die Chilenen in Mejillones wohnlich eingerichtet, als Bolivien seine Hand



darauf legte und diesen Teil der Atacama als sein Eigentum beanspruchte. Im Jahre 1863 kam es deshalb beinahe zu einem Kriege zwischen den beiden Ländern, und erst ein im Jahre 1866 abgeschlossener Grenzvertrag bestimmte den 24° südlicher Breite als Nordgrenze Chiles. Durch diesen fiel Mejillones und das etwas südlicher liegende Antofagasta an Bolivien, unter der Bedingung, dass die Zolleinnahmen aus dem Guano und dem Export von Erzen zur Hälfte zwischen den beiden Ländern geteilt werden sollten. Zur selben Zeit wurden in der Atacama und in der peruanischen Provinz Tarapacá, zwischen dem 22° und 19° südlicher Breite gelegen, die ungeheuren Salpeterlager entdeckt, welche den Guano in jeder Beziehung weit hinter sich liessen und den beiden wüsten Provinzen mit einem Schlage eine ungeahnte Bedeutung verliehen; und in denselben Jahren entdeckten bolivianische Mineros mitten in der Wüste, zweihundert Kilometer von Antofagasta entfernt, die Silberlager von Caracoles, wo sich binnen kurzem eine Minenstadt aus Häusern von Wellblech erhob, welche zehntausend Einwohner zählte. Ebenso rapid wuchs Antofagasta; chilenische Kapitalisten gründeten in dieser Stadt eine Gesellschaft zur Ausbeutung der dortigen Salpeterlager, welche in kurzer Zeit enorm reich wurde und den Bau der Eisenbahn nach Bolivien in Angriff nahm.\*

Durch dieses rasche Emporblühen der Provinz Atacama vermehrten sich natürlicherweise Boliviens Zolleinkünfte ganz bedeutend; es erinnerte sich nicht mehr daran, dass es traktatmässig dazu verpflichtet war, dieselben mit Chile zu teilen, sondern belästigte im Gegenteil die chilenischen Gesellschaften mit neuen Steuern und Zöllen. Daher begannen die Verhandlungen zwischen den beiden Ländern von neuem; sie endeten im Jahre 1874 damit, dass Chile definitiv als Nordgrenze den 24° südlicher Breite annahm, wogegen Bolivien sich verpflichtete, in den nächsten 25 Jahren die chilenischen Etablissements mit keinen neuen Kontributionen zu belegen.

\* Diese Bahn, welche heute Oruro in Bolivien mit Antofagasta auf 922 Kilometer langer Strecke verbindet, durchquert, Caracoles, Calama und Ascotan berührend, in nordöstlicher Richtung die ganze Wüste von Atacama und übersteigt dann das Gebirge, wo sie die enorme Höhe von 4114 m. erreicht; bei Chonchi, auf 3900 m., befindet sich eine Brücke über den Rio Loa, deren zwei mittlere Pfeiler die respektable Höhe von 105 m. haben.



Chile hatte der Macht weichen müssen, die in einer geheimen, 1873 geschlossenen Allianz zwischen Perú und Bolivien bestand, und ingrimmig bereitete es sich auf die kommenden Ereignisse vor, da es die Streitigkeit, seinem Wahlspruche "por la razon ó la fuerza" gemäss, *por la razon* nicht hatte schlichten können. So musste es denn gehen *por la fuerza*. In wenigen Jahren wuchs ein Hass ohnegleichen gegen die beiden Länder empor und schoss üppig ins Kraut. Chile, dem es in seinen engen Grenzen längst zum Ersticken war, bereitete sich auf seine Rolle vor und es brauchte nicht lange zu warten, bis der erste Akt des Dramas begann.

Pochend auf die Stärke und die Sicherheit, welche die peruanische Allianz ihm gab, provozierte der bolivianische Präsident und General Daza, eine bornirte Korporalfigur, die Chilenen, indem er im Jahre 1878 den Salpeter der Compañía salitrera de Antofagasta mit einem hohen Ausfuhrzoll und die Hüttenwerke mit hohen Abgaben belegte, und brach dadurch offenkundigermaassen den Vertrag von 1874. Während nun die Betroffenen sich an ihre Regierung wandten und diese darüber Beschwerde erhob, konfiszirte Daza die ganzen Etablissements und dekretirte deren Veräusserung in öffentlicher Auktion. Chile besetzte nunmehr als Antwort am 14. Februar 1879 mit 200 Soldaten Antofagasta und nahm Mejillones, worauf von Bolivien der Krieg erklärt wurde. Perú suchte Chile noch einige Zeit durch diplomatische Tricks hinzuhalten, musste aber schliesslich die Maske abnehmen und am 5. April 1879 die Kriegserklärung von Seiten Chiles annehmen.

Es begann nun die vierjährige "Guerra del Pacifico," welche, wie allgemein bekannt, mit der Niederwerfung Boliviens und Perús endigte. Chile kam dadurch in den vorläufigen Besitz der peruanischen Provinz Tacna\* und ward für immer Herr der Salpeterprovinz Tarapacá; von Bolivien erhielt es die ganze Provinz Atacama, nunmehr Antofagasta genannt; im ganzen ein Areal von ca. 230,000 Quadratkilometern.

\* Chile erhielt die Provinz Tacna und Arica für zehn Jahre. Am 1. April 1894 sollte eine Volksabstimmung in derselben darüber entscheiden, ob dieser Besitz ein dauernder bleiben oder ob Perú die genannte Provinz zurückerhalten sollte; die Republik, welche die Provinz cedirte, erhielt zehn Millionen Pesos als Entschädigungssumme. Im Jahre 1894 befand sich aber Perú in einer Revolution, sodass das Plebiszit nicht stattfinden konnte und die Sache bis heute noch nicht zur Erledigung gelangt ist.

Damit änderte sich die Lage der Dinge in Südamerika wie mit einem Schlage. Die Einkünfte des bisher kleinsten Staates, der von allen Nachbarn stets mit Geringschätzung und Mitleid betrachtet worden war, stiegen von 40 auf 150 Millionen Mark, er hatte sich als ungemein kriegstüchtig, zäh und tapfer erwiesen und war dadurch zu der wichtigsten Nummer im Einmaleins der südamerikanischen Politik geworden.

Freilich war es von andern nicht unversucht gelassen worden, Chile um die Ueberfülle der Früchte seines Sieges zu bringen. Nicht zum mindesten waren es die Vereinigten Staaten von Nordamerika, welche Perú zwei Jahre lang, von 1881—83, ermutigten, den Widerstand bis zum Aeussersten zu treiben und in die Abtretung der Provinz Tarapacá unter keinen Umständen zu willigen. Endlich, am 20. Oktober 1883, wurde zu Ancon der Friede unterzeichnet, nachdem die States im letzten Moment Perú sich selbst überlassen hatten. Der Friede brachte, wie oben erwähnt, Chile in den Besitz von Tacna und Tarapacá. Bolivien schloss am 24. November 1884 mit Chile einen Waffenstillstand auf unbestimmte Zeit, währenddessen Chile im vorläufigen Besitz der Provinz Antofagasta blieb; erst durch den Frieden vom 18. Mai 1895 wurde Antofagasta für immer an Chile abgetreten.

Chile hat vom erstem Moment dieses Umschwunges der Dinge an seine Aufgabe richtig erfasst, die es zwang, sich in den Stand zu setzen, die erworbenen Gebiete, um die es nicht allein von seinen Nachbarn beneidet wurde, mit dem Schwerte in der Hand zu behaupten und zu verteidigen, wenn es sein musste.

Es galt nicht allein, Flotte und Heer vollständig zu reorganisiren und auf eine Stufe zu bringen, die der Entwicklung der modernen Kriegskunst entsprach, es musste das ganze Land geistig und materiell gehoben, die Kräfte geweckt werden, die verborgen in ihm schlummerten, und die Quellen des wirtschaftlichen und intellektuellen Reichtums erschlossen werden.

Die enormen Ueberschüsse in den Staatseinkünften, hervorgehend aus den Salpeterzöllen, wurden bereits während der Präsidentschaft J. Domingo Santa Marias, mehr noch aber unter dessen Nachfolger José Manuel Balmaceda, zur Errich-

tung öffentlicher Gebäude und Schulen, zum Bauen von Eisenbahnen, Hafenanlagen und Küstenbefestigungen, zur Beschaffung von Kriegsmaterial und zur Ergänzung und Vergrößerung der Flotte verwendet. In allem hat Deutschland, dessen Ansehen hier seit 1870 kolossal gestiegen ist und alle übrigen Nationen verdrängt hat, als Muster gedient; der Unterricht auf den Volksschulen und Gymnasien wurde nach deutschem Vorbilde unter Heranziehung deutscher Lehrkräfte eingerichtet, die naturwissenschaftlichen Lehrstühle an der Landesuniversität wurden deutschen Lehrern übergeben; nach hunderten zählen die jungen Leute, welche seit fünfzehn Jahren auf Kosten des Staates ihre Studien in allen Zweigen der Wissenschaften und Künste in Deutschland und England, Frankreich und den States betrieben und vervollkommen haben.

Im Jahre 1885 kamen Hauptmann Emil Körner und einige andere deutsche Offiziere zur Reorganisation des Heeres ins Land. Denn es war den einsichtigeren Elementen in der Regierung nicht verschlossen geblieben, dass das chilenische Heer der siebenziger Jahre wol mit Gegnern wie Perú und Bolivia hatte fertig werden können, jedoch anderen Mächten, mit denen Chile, im Besitze des Nibelungenhortes von Tarapacá, leicht in Konflikt geraten konnte, auf die Dauer nicht gewachsen war. Nur Hauptmann Körner selbst, seit sieben Jahren Divisionsgeneral und Generalstabschef des chilenischen Heeres, wäre im Stande, einen Begriff von den ungeheuren Schwierigkeiten zu geben, die sich von dem ersten Tage seiner Ankunft an ihm in den Weg stellten; wir müssen es uns versagen, näher darauf einzugehen. Mit Händen und Füßen sträubten sich die Helden des peruanischen Krieges, die "unbesiegten und unbesiegbaren" (*invictos é invencibles*) Löwen von Tarapacá, Tacna und Arica, von Chorrillos und Miraflores gegen jede, auch nur die kleinste Neuerung im Heere, und es bedurfte erst der ersten Lektion der Revolution von 1891, um General Körner einigermaassen zu seinem Recht kommen zu lassen und es ihm zu ermöglichen, an die Verwirklichung und Ausführung seiner weitausschauenden und umfassenden Reorganisationspläne zu gehen. Seitdem weht ein frischerer Zug im Heere; von dreissig und einigen deutschen Offizieren, welche General Körner im Jahre 1895 auf zweijährigen Kontrakt nach

Chile brachte, befindet sich heute noch ein Teil in chilenischen Diensten, und man braucht nur die Augen aufzutun, um zu sehen, wie segensreich in jeder Beziehung diese Offiziere gewirkt haben und noch wirken.

Ist auch manche gute Idee, manch ein grosses Projekt seit dem peruanischen Kriege in den Anfängen stecken geblieben und nicht zur Ausführung gekommen, ist auch manch eine Million nutzlos verschleudert worden oder gar in den Taschen "uneigennütziger Patrioten" verschwunden, so muss man doch zugeben, dass Chile in den letzten fünfzehn Jahren ausserordentlich sich entwickelt und im Grossen und Ganzen seine Zeit und sein Geld gut angewendet hat.

Wir können es uns nicht versagen, unter den gemachten Versäumnissen, deren Folgen sich im kommenden Jahrhundert möglicherweise rächen werden, die Vernachlässigung in Bezug auf Heranziehung fremder Elemente hier hervorzuheben. An weitausschauenden Köpfen hat es nicht gefehlt, welche immer und immer wieder die Aufmerksamkeit der leitenden Kreise auf die Notwendigkeit gelenkt haben, die Einwanderung zu fördern, und auf den beunruhigenden Zuwachs der Bevölkerung Argentinien's hingewiesen haben. Es sind auch verschiedentlich Anläufe gemacht worden, einen gleichmässigen Einwanderungsstrom nach Chile zu lenken, aber jedesmal ist er nach kurzer Zeit wiederum versiegt. Die Ursache dieses sich-Sträubens gegen die Aufnahme fremder Elemente liegt tief im chilenisch-araukanischen Nationalcharakter begründet, der stolz und sich selbst genügend nur schwer sich assimiliert.

\* \*

Es ist im höchsten Grade bezeichnend, dass Chile schon auf dem ersten Schritt zur Erfüllung seiner Aufgabe in der Weltgeschichte nicht der treibende Teil war, sondern der getriebene. Gleichwie die Germanen an die Erfüllung ihrer welthistorischen Sendung, die Restaurirung der antiken Welt auf germanischer Basis, nicht aus sich selbst heraus geschritten sind, sondern von den tatarisch-mongolischen Völkern des Ostens getrieben wurden, so wird Chile durch äussere Einflüsse gedrängt, die Mission zu erfüllen, die ihm kraft seiner

ureigensten Charakteranlage gegeben ist. So hatten sich zwei aller Berechnung und Voraussicht nach übermächtige Gegner, Perú und Bolivien, zusammengetan, um Chile wider alles Recht und Gesetz zu Boden zu drücken; Chile erhob sich, da es seine Kraft selbst nicht kannte, um sich mit dem Mut der Verzweiflung dagegen zu wehren, und es gelang ihm, sich, nach Niederwerfung der Gegner, zur Vormacht an der Westküste emporzuschwingen.

Und während es sich daran machte, die Schätze des Friedens von Ancon zu heben und sich in den Stand zu setzen, sie zu bewahren und gegen fremde Angriffe zu verteidigen, entstand ihm ein neuer Gegner im Osten, Argentinien, das teils neidisch auf den Nibelungenhort von Tarapacá, teils argwöhnisch gegen den jugendstark emporstrebenden Nachbarn sich anschickte, mit ihm um die Palme der Hegemonie in Südamerika zu kämpfen. Gleichwie der direkte Anlass zum Kriege von 1879 ein brutaler Gewaltakt des Generals Daza war, so dient als Ursache zu dem heute und vor unseren Augen sich vorbereitenden Ringen zwischen den beiden Kämpen eine Streitfrage, in welcher auf Chiles Seite das Recht steht, das so klar ist wie die Februarsonne seiner schönen Hauptstadt Santiago. Nur böser Wille und Absicht oder blinde Parteiwut kann die nun schon berühmt gewordene *Cuestion de limites* zwischen den beiden Ländern zu Gunsten des Gegners auslegen.

\* \*  
\*

Zum vollen Verständnis der Sachlage müssen wir einige Jahrzehnte zurückgehen und verfolgen, wie mit dem Hineinwachsen der beiden Länder in ihre von Anfang an zu grossen Jacken, die Grenzfrage nach und nach entstanden ist.

Im Jahre 1843 war bei Gelegenheit der Gründung des Territoriums von Magallanes ein Konflikt mit Argentinien entstanden, der aber glücklicherweise nicht zu Tötlichkeiten ausartete, sondern zu endlosen diplomatischen Verhandlungen führte. Aus ihnen heraus entstand im Laufe der Jahrzehnte die Grenzfrage, so wie wir sie heute vor uns haben.

Im Jahre 1856 wurde als Artikel 39 in einen Friedens- und Freundschaftsvertrag die Bestimmung aufgenommen, dass die Grenze zwischen den beiden Ländern dieselbe sein und bleiben



sollte, welche als solche während der Kolonialzeit galt, d. h. während der Zeit, da Chile und Argentinien noch unter spanischer Herrschaft standen. Es ist hervorzuheben, dass über die Linie zwischen dem  $27^{\circ}$  und  $40^{\circ}$  südlicher Breite zu jenen Zeiten und auch später niemals ein Zweifel bestand — es war die interozeanische Wasserscheide, die jeder Huaso und Gaucho, jeder Arriero und Vaquero von jeher kannte und mit der grössten Leichtigkeit finden und bestimmen konnte. Es handelte sich bei den damaligen Verhandlungen lediglich um die Rechte, die jedes der beiden Länder auf Patagonien, die Magelhaesstrasse und Feuerland geltend machte, und die aus den königlichen Erlässen der vorhergehenden drei Jahrhunderte hervorzusuchen, eine höchst umständliche und zu keinem befriedigenden Resultat führende Arbeit war. Chile hatte seine aus diesen reales cédulas entspringenden Rechte auf die genannte Meerenge und Feuerland mit der Gründung des Territoriums Magallanes durch die Tat behauptet; dass es dieselben nicht zur rechten Zeit auch auf Patagonien ausdehnte, kann nur dadurch erklärt werden, dass dieses Land von den wenigen Reisenden, die es bis dahin besucht hatten, als eine zur Besiedelung gänzlich ungeeignete Wüstenei geschildert worden war. Die unaufhörlichen Proteste Argentinien's und die Schwierigkeiten, welche die Grenzbestimmung auf historischer Basis bot, hatten zur Folge, dass im Jahre 1872, als man hüben und drüben sich wieder mit der Sache ernster zu beschäftigen begann, dieser Boden verlassen wurde und man es versuchte, die Frage zu einer endgiltigen Entscheidung auf geographischer Grundlage zu bringen. Die Verhandlungen wurden nun nicht mehr unterbrochen und neun Jahre lang bald in Santiago bald in Buenos Ayres weitergeführt. Im Jahre 1877 verfertigten der damalige argentinische Minister des Aeusseren, Don Bernardo de Irigóyen, und der chilenische Gesandte am la Plata, Don Diego Barros Arana, den Entwurf zu einem Grenzvertrag, der bis heute die Basis aller folgenden geblieben ist und der zugleich den unheilvollen geographischen Fehler enthielt, welcher der Ausgangspunkt für alle seither entstandenen Meinungsverschiedenheiten geworden ist. Die seit 1872 anerkannte Bestimmung, dass die interozeanische Wasserscheide die Grenze bilden sollte, wurde in diesem Entwurf durch einen Zusatz



verunklart und über den Haufen geworfen ; ein Zusatz, der in dem Bestreben gemacht wurde, einen so sonnenklaren Begriff, wie die interozeanische Wasserscheide, noch klarer und in absolut nicht misszuverstehender Weise zu fassen. Der Unglücksparagraph ist dem "tratado internacional" des Andrés Bello entnommen, einer südamerikanischen Autorität ersten Ranges, der als Polyhistor (Jurist, Verfasser des chilenischen bürgerlichen Gesetzbuches, Schriftsteller, Dichter, Grammatiker) um die Mitte des Jahrhunderts an der santiagoer Universität wirkte. Wir geben denselben hier im Wortlaut wieder, wie Bernardo de Irigóyen ihn persönlich entwarf und Diego Barros Arana ihn guthieß :

"La República de Chile está dividida de la República Argentina por la "cordillera de los Andes, corriendo la linea divisoria por sobre los puntos "mas encumbrados de ella, pasando por entre los manantiales de las ver-"tientes que se desprenden á un lado y al otro." D. h. "Chile ist getrennt von Argentinien durch die Höhenkette der Anden, und zwar läuft die Grenzlinie über die höchsten Gipfel derselben, indem sie zwischen den Quellen der Wasserläufe dahinführt, welche nach der einen und der andern Seite abwässern."

Die Fassung dieses Paragraphen ist der Vorstellung der beiden Bevollmächtigten, welche die Anden aus eigener Anschauung nicht kannten, entsprungen, dass in den Anden die höchsten Gipfel alle notwendigerweise auf der Wasserscheide liegen müssten. Dieser Fehler ist deshalb verzeihlich, weil aus allen sogenannten Landkarten der damaligen Zeit leicht zu ersehen war, dass die Cordillera gleich einem einfachen Dachfirst in der ganzen Ausdehnung der beiden Länder bis an die Magelhaesstrasse verlief. Wie komplizirt die Formationen der Cordillera sind, die an manchen Stellen die Breite der Alpen erreicht und nirgends eine einfache Höhenkette bildet, haben erst später die Arbeiten an Ort und Stelle dargetan.

Erst im Jahre 1881 gelang es der chilenischen Diplomatie, wahrscheinlich nicht zum mindesten dank der moralischen Wirkung der Siege von Chorrillos und Miraflores vor den Thoren von Lima einen Grenzvertrag zu Stande zu bringen, der am 23. Juli desselben Jahres bestätigt wurde. Er enthielt die Andrés Bellosche Phrase im Wortlaut im ersten Paragraphen. Dass es in der Absicht der beiden Parteien lag, als Grenze die kontinentale Wasserscheide zu bestimmen, und dass der Zusatz

von den höchsten Gipfeln nur der Absicht entsprang, diese "divortia aquarum" noch schärfer zu präzisiren, geht aus den übrigen Artikeln desselben Vertrages mit nicht zu widerlegender Klarheit hervor. Nach diesen läuft die Grenze bis zum  $52^{\circ}$  südlicher Breite auf der *Wasserscheide*, auf diesem in östlicher Richtung bis zum  $70^{\circ}$  westlicher Länge von Greenwich, von da südöstlich über die Gipfel der Berge Aymond und Dennero bis zum Cap Dungeness am Eingang der Magelhaesstrasse. Von diesem Cap führt die Linie quer über die Meerenge bis zum Cabo Espiritu Santo und von da direkt südlich durch Feuerland bis zum Beagle Canal, in dem sie sich ostwärts wendet, so dass die Feuerland im Süden vorgelagerte Inselgruppe zu Chile gehört. Derselbe Vertrag enthält noch die Bestimmung, dass zur Festsetzung der Grenze an strittigen Punkten Kommissionen von beiden Parteien ernannt werden sollen, und dass als ultima ratio in Fällen, welche gar nicht zu schlichten sind, eine fremde Macht als Schiedsrichterin angerufen werden soll.

Damit ruhten die Streitigkeiten für einige Jahre. Chile hatte freiwillig seine historisch begründeten Ansprüche auf Patagonien aufgegeben und die Landesgrenze westwärts auf die interozeanische Wasserscheide zurückgezogen, legte aber seinem ihm noch bleibenden Besitz dortselbst weiter keinen Wert bei, da es nach Beendigung des peruanischen Krieges mit der Exploitation der Länder vollauf beschäftigt war, die ihm im Norden zugefallen waren.

Argentinien, das die westlichen Provinzen um die Mitte der achtziger Jahre zu besiedeln begann, erkannte um dieselbe Zeit, dass das Hochland von Patagonien südlich vom  $40^{\circ} 30'$  südlicher Breite grosse Landstrecken in sich schliesst, welche zur Kolonisation durch Nordeuropäer im höchsten Grade geeignet sind, und begann, dieselben in aller Stille an Einwanderer zu verteilen. Diesen Ländereien sind im Westen, gegen den Stillen Ocean zu, eine Reihe von hohen Vulkanen und isolirten Gebirgen vorgelagert, die in ihrer ganzen nordsüdlichen Ausdehnung von Flüssen durchbrochen werden, die auf einem niedrigeren Waldgebirge am Ostrande eben jener Ländereien entspringen. Dieses Waldgebirge ist also die Wasserscheide, und alle westlich davon gelegenen Land-

strecken gehören dem Wortlaut des Vertrages von 1881 gemäss zu Chile: Wir werden aber später sehen, dass Argentinien von der Zeit der Besetzung dieser Gegend an, bei allen folgenden Verhandlungen bestrebt ist, die fundamentale Bestimmung von der Wasserscheide als Landesgrenze umzustossen, und alle Mittel der Sophistik anwendet, um an deren Stelle als Basis dafür "die höchsten Gipfel" einzuschmuggeln, welche, wie wir ja oben gesehen haben, unglückseliger Weise durch Andrés Bello, Irigóyen und Barros Arana in den ersten Paragraphen des Vertrages hineingeraten waren.

Der Fall des Silbers und Kupfers legte den chilenischen Bergbau gegen Ende des letzten Jahrzehnts beinahe vollständig lahm, und verschiedene Salpeterkrisen drohten die hohen Einkünfte Chiles bedenklich zu vermindern. Daher musste die Regierung sich nach anderen Hilfsquellen umsehen und fand als solche die Landwirtschaft, die mit der Zeit ersetzen sollte, was Bergbau und Salpeter nicht mehr geben konnten. Schon gleich nach dem Kriege mit Perú begann man, das Araukanerland zu erschliessen, und kolonisierte dasselbe in wenigen Jahren bis zum Rio Imperial und darüber hinaus. Die beiden Provinzen Malleco und Cautin wurden im Jahre 1887 daselbst eingerichtet. Etwas später wandte die Regierung ihre Aufmerksamkeit dem Teil Patagoniens zu, der ihr nach den Bestimmungen unseres Vertrages von 1881 geblieben war, und gründete im Januar 1889 eine Kolonie an der Mündung des Rio Palena, nahe dem 44° südlicher Breite, von wo aus Westpatagonien besiedelt werden sollte. Leider ging diese Kolonie bald wieder ein, denn in den folgenden Jahren hatte die Regierung keine Zeit, sich mit derartigen Dingen zu befassen. Die herrschende Oligarchie war nämlich nahe daran, gestürzt zu werden, und es gelang ihr nur durch einen Bürgerkrieg, die sog. Revolution von 1891, ihre Stellung zu behaupten und sich in derselben wieder zu befestigen. Nach Beendigung der Revolution nahm sie im Jahre 1892 ihre Arbeiten wieder auf und sandte zur Erforschung Westpatagoniens eine Anzahl deutscher Gelehrten von der Landesuniversität aus, unter denen sich während der letzten sechs Jahre Dr. Hans Steffen durch seine kühnen Forschungsreisen an den Rio Palena, Puelo, Manso und Aysén ganz besonders

ausgezeichnet hat. Diese stellten das oben erwähnte Waldgebirge als die interozeanische Wasserscheide fest und förderten dabei die überraschende Tatsache zu Tage, dass Argentinien dortselbst und speziell am oberen Palena, in aller Stille Ackerbaukolonien gegründet hatte. Diese Entdeckung veranlasste Chile aufs Neue mit Argentinien in Unterhandlung zu treten.

Die Verhandlungen hatten während der achtziger Jahre fast ganz geruht, und nur im Jahre 1887 war ein Protokoll ausgearbeitet worden, welches die Arbeiten der Grenzkommisionen an Ort und Stelle betraf; wie wir uns erinnern, hatte der Vertrag von 1881 bestimmt, dass nicht ganz klare Punkte so festgestellt werden sollten.

Ehe wir auf die Verhandlungen eingehen, die in den letzten fünf Jahren stattgefunden haben, müssen wir uns einer Angelegenheit zuwenden, die fast ebenso wichtig wie die westpatagonische Frage, gewissermaassen die andere Hälfte des Grenzstreites zwischen Chile und Argentinien darstellt.

Chile war, wie wir wissen, durch den Waffenstillstand von 1884 in den vorläufigen Besitz der bolivianischen Provinz Atacama gekommen, zu welcher das Hochland derselben, die sog. Puna de Atacama, gehörte. Dieselbe liegt zwischen dem 23° und 27° südlicher Breite und 66° 20' und 68° westlicher Länge von Greenwich und umfasst ein Areal von circa 80,000 Quadratkilometern, das ist etwa die Grösse des Königreichs Bayern; in der Höhe von 2500 bis 4000 m. gelegen, ist die Puna eine ungeheure Stein- und Salzwüste, welche von mehreren in nord-südlicher Richtung verlaufenden Höhenzügen durchschnitten wird. Die dort lagernden Naturschätze, wie Borax, Salz und Erze sind wegen der grossen Entfernung vom Meere und der enormen Höhe wol kaum jemals zu heben, und deshalb ist der Wert der Puna geradezu ein illusorischer zu nennen. Durch den Friedensvertrag von 1895 ist Chile in den definitiven Besitz der ganzen bolivianischen Provinz Atacama, also auch der Puna, gekommen, welche als Provinz Antofagasta schon seit 1884 der Republik angegliedert war. Zur Erbauung aller Beteiligten und Unbeteiligten stellte es sich aber heraus, dass Bolivien die Puna bereits im Jahre 1893 an Argentinien abgetreten hatte. Unschwer lässt sich aus

dieser Tatsache die Haltung erklären, die Argentinien bezüglich dieses Teiles der Grenze in allen Verhandlungen mit Chile seit 1893 eingenommen hat, und wir wenden uns jetzt, nachdem wir sowol den Stand der westpatagonischen Frage, wie die "Cuestion Puna de Atacama" kennen gelernt haben, den Ereignissen der letzten fünf Jahre zu.

In kurzen Worten können wir das Facit der diplomatischen Verhandlungen dieser Zeit ziehen :

Argentinien, welches, wie oben gesehen, seinen Vorteil in einem Festhalten an der Grenzlinie, die über die höchsten Höhen läuft, erkannt hat, lässt davon nicht mehr ab und besteht mit einer Hartnäckigkeit, die einer besseren Sache würdig wäre, auf Anerkennung derselben. Chile dagegen verteidigt in der Beanspruchung der interoceanischen Wasserscheide als Grenze sein gutes, sonnenklares Recht, wie es seit 1872 anerkannt war, mit nicht geringerer Energie und Festigkeit. So brachte denn der Ergänzungsvertrag Quirno Costa-Errazuriz, vom 1. Mai 1893, keine Klarheit in die Sache, sondern es wurden die beiden sich in der Cordillera fast immer ausschliessenden geographischen Begriffe nun mehr erweitert : Quirno Costa lässt nicht mehr von den "cumbres mas elevadas que dividen las aguas" (den höchsten Gipfeln, welche die Wasser scheiden) und bringt noch einen neuen geographischen Begriff, den "encadenamiento principal" (die Hauptgebirgskette) hinein ; dagegen gelingt es dem Chilenen Errazuriz, den Begriff der "divortia aquarum" durch eine Klausel fester zu fassen, die dem Paragraphen 1 hinzugefügt wird. Nach dieser gehören alle Länderteile und alle Gewässer, d. h. alle Seen, Wasserbecken, Flüsse, Flussteile, Bäche und Quellen, die sich östlich der Wasserscheide\* befinden, für immer und ewig zu Argentinien, und ebenso alle Länderteile etc. etc. westlich der Wasserscheide für immer und ewig zu Chile.

Die heillose Verwirrung, die auch durch dieses sog. "Protokoll" nur vermehrt worden war, wurde auch durch die beiden folgenden, Matté-Quirno Costa, September 1895, und Guerrero-Quirno Costa, April 1896, nicht mehr beseitigt. Das letzte brachte insofern eine Erlösung, als darin beschlossen wurde, dass für die gesamte Grenzlinie vom 27° südlicher Breite an

\* D. h. der cumbres mas elevadas que dividen las aguas.

als ultima ratio in allen von den Sachverständigen nicht lös-  
baren Fällen die englische Regierung als Schiedsrichterin das  
letzte Wort sprechen sollte.

Die Lösung der Streitfrage über die Puna de Atacama be-  
hielten die beiden Länder sich selbst vor.

Dieses ist der Standpunkt, auf dem der Grenzstreit auch  
heute noch sich befindet. Seit dem Jahre 1892 sind alljährlich  
im Sommer fünf Grenzbestimmungskommissionen in der Cor-  
dillera beschäftigt, deren jede zur einen Hälfte aus argentin-  
ischen und zur andern aus chilenischen Ingenieuren besteht.  
Ihre Aufgabe ist es, die in Frage kommenden Gebirgsteile der  
über dreitausend Kilometer langen Grenzlinie topographisch  
aufzunehmen und an besonders in die Augen fallenden Punkten  
Grenzsteine zu errichten. Chile und Argentinien haben je  
einen Sachverständigen ernannt, von denen die erwähnten  
Kommissionen abhängen und denen in zweifelhaften Fällen  
die Entscheidung über Markirung der Grenze zusteht. Erst  
wenn diese beiden sich über einen Punkt nicht einigen können,  
wird die englische Regierung als Schiedsrichterin angerufen.

Da nun aber Argentinien von seinen "höchsten Gipfeln"  
unter keiner Bedingung heruntersinken wird und Chile sich  
ebenso fest auf der "divortia aquarum" festgesetzt hat, so  
stehen die beiden Länder schon heute vor der Alternative, ent-  
weder die Königin von England um ihr Urteil anzugehen, oder  
aber, und dies scheint uns das Wahrscheinlichere, mit Um-  
gehung desselben die Waffen entscheiden zu lassen.

Denn nicht nur Chile, das seit dem peruanischen Kriege sich  
immer schlagfertig gehalten hat, ist für südamerikanische Ver-  
hältnisse zum Kriege vorbereitet anzusehen, auch Argentinien  
starrt in Waffen, hat in den letzten zehn Jahren seine Flotte  
verdreifacht und sein Heer vervierfacht. Keines der beiden  
Länder wird sich auf die Dauer einem ungünstigen Richter-  
spruch Englands unterwerfen: Argentinien wird sich wol nie  
entschliessen, die bereits besiedelten Landstrecken wieder  
herauszugeben, falls sie Chile zugesprochen werden sollten,  
und dieses würde im entgegengesetzten Fall am Tage nach  
einer ungünstigen Entscheidung zu den Waffen greifen, sein  
gutes Recht zu verteidigen.



Denn der Grund dieses Streites liegt tiefer. Wir müssen ihn nach allem Vorhergegangenen lediglich als den direkten Anlass zum Kampf ansehen, der früher oder später ausgefochten werden wird, sei es nun, dass diese *Cuestion de limites* oder irgend ein anderes Streitobjekt die Veranlassung dazu werde.

Wer der obsiegende Teil bleiben wird, ist uns in Ansehung der beiden miteinander ringenden Völker nicht zweifelhaft. Mag immerhin Chile gleich den Römern im zweiten Samniterkrieg, sein "jugum caudinum" finden, es wird als das zähere, energischere und vor allem patriotischere Volk dem friedlicheren und weniger kriegerischen Argentinier am Ende des Endes seinen Willen diktiren. Chile erfüllt damit seine in der Natur seines Volkscharakters ruhende Bestimmung in der Weltgeschichte, die Führerrolle der hispano-amerikanischen Völker zu übernehmen, sie zusammenzufassen gegen die vom Norden drohende Gefahr, gegen die sie sich im kommenden Jahrhundert zu schützen haben werden. Die Vereinigten Staaten von Nordamerika, die jetzt schon mit begehrliehen Blicken auf die unerschöpflichen Reichtümer Südamerikas blicken und es in Anwendung ihrer famosen Monroedoktrin gern ganz in die Tasche stecken möchten, werden im kommenden Jahrhundert die südamerikanischen Völker geeinigt finden, und an ihrer Spitze ein mannhaft starkes Volk, Chile, für das es in diesem gewaltigen Ringen nur zwei Dinge geben wird — siegen oder sterben. —

*Santiago de Chile.*

HEINRICH LINDER.

## DEUTSCHE BÜCHER.

---

*Rückblicke auf das Jahr 1848 (Bismarck — Prinz Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen — Stephan Born — Theodor Fontane). — Deutsche Volkskunde von Hugo Eland Meyer. — F. V. Widmann: Sommerwanderungen und Winterfahrten, Erinnerungen an Brahms.*

### I.

UNSER Jahr 1898 wird in der Geschichte kurzweg das Todesjahr Bismarcks heissen. Solange der Gewaltige lebte, hing der Erdkreis an seinen Lippen. Als er schied, hatte er das Alter Goethes erreicht und trotz seiner dreiundachtzig Jahre wie Goethe sein letztes Wort noch lange nicht gesprochen, seine Herrschaft über die Geister erst begonnen. Denn stärker noch als sein unablässig wachsender Einfluss auf die Gegenwart wird seine Wirkung in die Ferne, seine Nachwirkung auf die Zukunft sein. War man bis in die jüngsten Tage gewohnt und gewillt, in allen Kämpfen der Zeit unwillkürlich nach einem seiner wilden und wuchtigen, weisen und witzigen Worte zu horchen, so war man nun, noch ehe sich der Sarg über ihm geschlossen, begierig, die Siegel von seinen Denkwürdigkeiten fallen zu sehen. Das eine und das andre Blatt — so die Audienz bei König Wilhelm I. unmittelbar vor seiner Berufung zum preussischen Ministerpräsidenten — ist schon bei Bismarcks Lebzeiten in die Oeffentlichkeit gedrungen. Gleichen seine andern Erzählungen — woran kaum zu zweifeln — an Offenheit, Kraft des Ausdrucks, Anschaulichkeit der Schilderung dieser Probe, dann wird Bismarcks politisches und künstlerisches Vermächtnis das Phantasie- und Gedankenleben der heutigen und der kommenden Generation weit mächtiger ergreifen als das Memorial von Sanct Helena die Geister und Gemüter der europäischen Jugend in der Zeit der heiligen

Allianz packte. Ganze Geschlechter von Bismarck-Schwärmern und Bismarck-Sängern, Bismarck-Pedanten und Bismarck-Forschern werden erstehen. Der Schatz seiner von dem getreuen Hüter *Horst Kohl* musterhaft gesammelten Reden\* wird von Bismarck-Freunden und Bismarck-Hassern immer wieder auszumünzen sein. Alten und neuen Bismarck-Anekdoten kann es, weil der Geist ewig den Geist anregt, sowenig jemals an empfänglichen Hörern fehlen wie der Erzählung seiner durch immer neue Züge und Urkunden belebten häuslichen und öffentlichen Schicksale. Und je mehr man von ihm wissen wird, desto mehr wird man von ihm erfahren wollen. Die Welt wird sich nicht satt sehen, satt hören, satt lesen an dem Einzigen, der unser prosaisch geschmähates Jahrhundert mit der poetischen Urkraft eines leibhaftigen Shakespearischen Helden überraschte, herausforderte und meisterte. Solange noch "dämonische Naturen," diese wahrhaft weltbeherrschenden Lieblinge Goethes, die Menschheit im Innersten zu bewegen vermögen, solange kann auch die Spur Bismarcks in Dichtung und Sage nicht vergehen. Solange aber auch von ihm gesungen und gesagt werden wird, das letzte Wort wird er selbst behalten. War ihm doch zu allen andern Wundergaben dauernder Heldenjugend und Heldenkraft auch der Feensegen des eigensten grossen Stils in Pathos und Humor verliehen. Auch als Mann der Schrift, wie der Rede, steht er obenan unter den von einem deutschen Dichter gepriesenen "Quellen-Menschen." Dieser litterarische Reiz aller Bismarckschen Prosa steigert die Spannung, mit der man seine Memoiren erwartet. Sie erhöht sich doppelt und dreifach, sofern und soweit sie die Lösung seines Charakter-Problems verheissen. Wird er uns Einblick in seine Jugendzeit vergönnen? Wird er, der die alte Schule diplomatischer Leisetreterei und Geheimniskrämerei durch ehernes Indenstaubtreten aller falschen Rücksicht, durch parodistisches Aufdecken ihrer nichtigen Geheimnisse verhöhnte und überwand, den gleichen Freimut in Beichten über den eigenen Werdegang offenbaren? Wird er zeigen, welche Wandlungen er durchmachen musste, bis aus dem — von Bismarck selbst so genannten — "scheusslichen

\* *Die politischen Reden des Fürsten Bismarck.* Herausgegeben von *Horst Kohl*. 12 Bände. Cotta.

Junker" \* des Vormärz der Kanzler der Versailler Kaiser-Proklamation werden konnte? Wird er die Summe seiner Existenz auch so rückhaltlos ziehen, dass er an seinem eigenen Beispiel nachweist, wie der Drang der Zeit, das ungeheure, ungeheuer mühsame Werk der Einigung ihn, "der Zwietracht eisernen Erwärger, des deutschen Reiches Ehrenbürger," mehr als einmal zwang, zu verbrennen, was er vordem angebetet, und anzubeten, was er zuvor verbrannt? Solche Fragen und Wünsche regen sich beim flüchtigsten Blick auf die Entwicklung, die das halbe Jahrhundert seines politischen Wirkens — vom ersten Auftreten im Vereinigten Landtag bis zu den Reden an alle Stände, Stämme und Altersstufen der deutschen Nation bei Gelegenheit seines achtzigsten Geburtstages und bis zu den allerletzten Artikeln für die "Hamburger Nachrichten" — umfasst. Solche Zweifel und Hoffnungen melden sich insbesondere bei Rückblicken auf Fluch und Segen der Achtundvierziger Bewegung, deren fünfzigstes Gedenkjahr genau mit dem Todesjahr Bismarcks zusammenfällt. Es wäre herrlich, wenn der Kanzler in seinen Aufzeichnungen selbst bekannt hätte, was er als Passagier des vielgescholtenen Narrenschiffes "1848" gesehen, gelernt und beherzigt hat. Allein auch ohne die Autorität eines solchen Bismarck-Kapitelchens darf man dreist behaupten, das Kaisertum der Hohenzollern wäre in seiner heutigen Form ohne die Anregungen der Männer der Paulskirche sowenig zu denken, wie ohne die Vorarbeiten des grossen Kurfürsten, des alten Fritz, des Freiherrn von Stein und der Schöpfer des Deutschen Zollvereins. Mit Fug und Recht hat Gustav Freytag in seiner Matthy-Biographie das Frankfurter Parlament als grösstes politisches Katheder der Deutschen gerühmt, mit klugem Bedacht Bismarck den Verfassungs-Entwurf dieser "Professoren-Kammer" wol ausgenützt für die Grundlegung des Norddeutschen Bundes, für den Ausbau der Reichs-Verfassung. Wer immer nach dem Schema von Taines *Origines de la France contemporaine* den Anfängen des neuen Reiches von den Befreiungskriegen bis zum Jahr 1870 nachgehen will, wird darum seine Aufgabe nur dann vollkommen lösen, wenn er Ursachen und Folgen der Revolution von 1848 vollkommen gerecht wird. An Gewährs-

\* Das Wort fiel im Gespräch mit dem Sohn von Robert Blum am 23. Mai 1870

männern würde es einem Geschichtsphilosophen dieses Schlages nicht fehlen. Selbstverständlich seh ich dabei gänzlich ab von besser gemeinten als geratenen Gelegenheitsschriften, wie *Hans Blums* mit sehenswerten zeitgenössischen Carricaturen, Pamphleten, Manifesten etc. reich ausgestaffirter *Jubiläumsgabe für das deutsche Volk: Die deutsche Revolution von 1848—49\**: zumeist leider nur einem Ragout aus anderer Schmaus. Desto belangreicher sind die Aussagen bedeutender Zeugen aus den verschiedensten Parteilagern, von den leidenschaftlichsten Führern der Arbeitermassen, wie Karl Marx, bis zu den trotzigsten Ratgebern der Hofpartei, wie Gerlach. Nun hat freilich ein tief und weit blickender Humorist — *Theodor Fontane* — nach gutem alten Dichterrecht seine Stellung über allen Parteien, gleich Lamartine, "auf dem Plafond" eingenommen und gemeint:

... Die fünfzigjährige Wiederkehr des 18. März hat eine ganze Litteratur gezeitigt. Altes ist neu hervorgesucht, Neues von damals Beteiligten niedergeschrieben worden. Aber von einem *Aufhellten* der Ereignisse keine Rede. Das Dunkel und die Widersprüche werden auch bleiben. Schon der gegenseitige Parteistandpunkt schliesst dies Licht aus; man will dies Licht nicht einmal.†

So trostlos steht die Sache nur, wenn man nach der reinen, objektiven Wahrheit sucht, die nach Lessing ein Reservatrecht des lieben Gottes bleibt. Desto besser ist es um die subjektiven Wahrheiten bestellt, die dem gewissenhaften Richter von gutgläubigen Leuten der äussersten Rechten und Linken, von hellen Köpfen unter den Drin- und Draussenstehenden zugetragen werden. In diesen Zeugen-Aussagen bekräftigen überdies Reaktionäre und Radikale, Hochadelige, Bürgerliche und Proletarier gewisse Grundwahrheiten und Grundtatsachen so übereinstimmend, dass sie nach dem Maass menschlicher Gewissheit kaum mehr anfechtbar erscheinen. Ihrem einhelligen Wahrspruch zufolge, wird es z. B. keinem selbständigen Denker mehr einfallen, mit Friedrich Wilhelm IV. zu erklären: "die Märzbewegung des Jahres Achtundvierzig sei lediglich das Werk der europäischen Schuftenchaft gewesen." Drei Männer, die sich jüngst in diesen Fragen zum

\* Verlegt bei Eugen Diederichs, Florenz und Leipzig 1898.

† *Theodor Fontane: Von Zwanzig bis Dreissig.* Autobiographisches, Berlin 1898. F. Fontane & Co.

Wort gemeldet haben, äussern sich in diesem Punkt wie nach einer gemeinsamen Verabredung. Und doch stehen sie einander gesellschaftlich so meilenfern, wie in ihren politischen Gesinnungen. Man denke: auf der äussersten Linken der Schriftsetzer *Stephan Born*,\* ein Jugendgenosse von Engels und Marx, einer der frühesten Vorkämpfer der deutschen Sozialisten, der es späterhin als Flüchtling in der Schweiz zum Professor an der Universität Basel gebracht hat. Als "Wilder" unser vorurteilsloser Dichter *Fontane*, der sein Herz für den märkischen Junker schon zu Zeiten entdeckt hat, in denen solche Neigungen nichts weniger als zeitgerecht waren. Auf der äussersten Rechten endlich oder vielmehr erstlich *Prinz Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen*, General der Artillerie, General-Adjutant von Kaiser Wilhelm I., als Leiter der Beschiessung von Paris und als militärischer Fachschriftsteller eine Berühmtheit.† Dieser Hochtory, der die Feder so sicher zu führen weiss wie seinen Geschützpark ist und war zeitlebens nicht nur ein hoffärtiger Verächter aller "Strassenseligkeit": er redet noch 1881 mit schnöder Geringschätzung von den "Schreiern" in Frankfurt. Dieser, demokratischer Regungen unverdächtige, Zeuge, erkennt und richtet indessen mit derselben Schärfe und Strenge allerhand Schwächen und Schäden der Hof-Wirtschaft. Unter dem unmittelbaren Eindruck der traurigen Schwankungen Friedrich Wilhelms IV. während der Revolution vollzieht sich im Innern des Prinzen eine "Wandlung," die einen bis heute unerschütterten Boden gewann.

Meine Eltern, in der liebevollen Fürsorge meine Zukunft möglichst angenehm zu gestalten, hatten Alles an mir gelobt, was darauf hinzielte, "etwas Rechtes zu werden." Alles, was ich tat, wurde gelobt, sofern es meiner Carriere günstig war. Dazu kam die autokratische Regierung, die bei meinem Dienst Eintritt bestand und die grosse Hochachtung vor dem Königtum überhaupt. Die natürliche Folge davon war, dass man ein Zeichen der Zufriedenheit seitens des Königs als das höchste Ziel des menschlichen Strebens ansah. Diese Täuschung war mit einem Schlage durch die Rede des Königs vernichtet. Wir hatten getan, was er befahl, für ihn gekämpft und gelitten, und nun hörten wir, dass er vollkommen frei gehandelt habe, als er uns unseren Feinden, gegen die wir auf seinen

\* Erinnerungen eines Achtundvierzigers von *Stephan Born*, 1.-3. Auflage. Georg Heinrich Meyer 1898.

† *Prinz Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen*. Aus meinem Leben. Band I. 1848-1856. Berlin, Mittler und Sohn 1898.



Befehl gekämpft hatten, auf Gnade und Ungnade hingab. Ich war fern davon, Missmut gegen meinen König zu verspüren. Aber ich wusste doch, dass wir nicht verdient hatten, solches zu hören. Also konnte die *Anerkennung auch nicht das Ziel des Strebens eines edlen Menschen sein, ob diese Anerkennung nun von der Krone oder vom Publikum ausgehe, gleichviel. Den einzigen Lebenszweck sah ich von jetzt ab in dem Bewusstsein, nach besten Kräften meine Pflicht und Schuldigkeit und nach bestem Wissen und Gewissen das getan zu haben, was ich für Recht erkannte.*

Eine solche Auffassung der Standes-Aufgaben eines Soldaten und Staatsdieners ist in hohem Grade modern und erfreulich : stramm royalistisch ist sie so wenig wie die Glossen, die der Prinz macht, als sein Vater—nachmals Präsident des Herrenhauses und Ministerpräsident unter Wilhelm I.—sich gelegentlich unverdienterweise eine Weile die Ungnade Friedrich Wilhelms IV. zuzieht :

... Mich bestärkte das immer mehr in der Ueberzeugung, dass man, wolle man ein ehrlicher Mensch bleiben, keine Billigung und Anerkennung, sie möge kommen, von welcher Seite sie wolle, über das Bewusstsein stellen dürfe, nach seinem besten Wissen und Gewissen recht gehandelt zu haben.

Unumwundener noch, als über seinen Monarchen, lässt sich unser Prinz über die anderen deutschen Fürsten aus, die Friedrich Wilhelm IV. nach der Auflösung des Frankfurter Parlamentes 1849 nach Berlin berief :

Unter den sämtlichen nach Berlin gekommenen deutschen Monarchen waren wol nur der Grossherzog von Oldenburg und der Grossherzog von Mecklenburg-Schwerin, die nicht irgend etwas Komisches an sich hatten. Abtossend aber sah der Kurfürst von Hessen aus. *Allgemein hörte man das Urteil, dass es dem deutschen Volke nicht verdacht werden könnte, wenn es sich angesichts dieser Menge solcher Herrscher nach einer Veränderung schulte.*

Noch folgenreicher war der Umschwung, der in den ererbten diplomatischen Ueberlieferungen unseres Prinzen eintrat, als er, von Friedrich Wilhelms IV. gutgeschildertem Berater Radowitz dem Monarchen angelegentlich empfohlen, durch besondere Schicksalsgunst kurz vor dem Krim-Krieg als Militär-Attaché nach Wien entsendet wird. Wie Bismarck als Anhänger Oesterreichs an den Frankfurter Bundestag kam, ging Prinz Hohenlohe mit entschiedener Vorliebe für das Haus Habsburg, in vollem Vertrauen auf die Ueberlegenheit des kaiserlichen Heeres nach Wien. So gründlich indessen Bismarck in Frankfurt von seinen diplomatischen avitischen

Meinungen bekehrt wurde, so gründlich wurden Hohenlohe seine vorgefassten soldatischen Ansichten in Wien ausgetrieben :

Man betrachtete in Oesterreich nicht nur bei der Regierung, sondern in allen Kreisen Preussen als einen österreichischen Vasallenstaat, als den Kurstaat Brandenburg. Es gab zwar in Oesterreich eine s. g. preussische Partei, zu der in der Armee Radetzky und Windischgrätz gehörten, aber diese preussische Partei betrachtete eben nur ein Zusammengehen Preussens mit Oesterreich als zu Gunsten des Letzteren und folgerte daraus mit einer naiven Logik für Preussen die Verpflichtung, für Oesterreich seinen letzten Mann und seinen letzten Thaler einzusetzen. Unsere seit dem Jahre 1815 befolgte, den Befehlen Metternichs stets gehorchende Politik, unsere wenig selbstbewusste Fügsamkeit nach den Zwistigkeiten des Jahres 1850 befestigte die Oesterreicher in ihrer Auffassung. Als diese Ueberzeugung in mir gereift war, gab ich meinen phantastischen Traum von einer engen, unerschütterlichen Verbindung zwischen Oesterreich und Preussen auf. Als daher v. Manteuffel in besonderer persönlicher Mission vom König an den Kaiser Franz Joseph gesandt wurde, sagte ich diesem, welcher ebenso wie vordem ich für ein Zusammengehen der beiden Grossmächte schwärmte und in Wien durch eine sehr zuvorkommende Liebenswürdigkeit, schöne Redensarten und Versprechungen geblendet wurde, dass wir nicht eher von einer österreichischen Regierung, von welcher Schattirung sie auch sei, für voll- und gleichberechtigt angesehen werden würden, als bis wir den Oesterreichern noch einmal "die Jacke vollgehauen hätten." Damals glaubte mir Manteuffel nicht, und lachte über die leidenschaftliche Abneigung des jungen Offiziers. Nach eineinhalb Jahren kam er wieder nach Wien und sagte mir : "Sie hatten damals Recht. Hier müssen wir schlagen ; eher gelten wir hier nicht."

Bei so akademischen Erörterungen hielt sich Prinz Hohenlohe-Ingelfingen nicht auf. Er war als Militär-Attaché zu einer befreundeten, verbündeten Macht gekommen. Er begab sich deshalb gradaus in den Generalstab, um auf Grund der Militär-Convention Standesausweis, Ordre de bataille und ein Verzeichnis der Standorte der österreichischen Armee zu erhalten. Als ihm diese Wünsche nicht erfüllt wurden, begann unser Prinz alle Geheimnisse des kaiserlichen Heerwesens mit einem ausserordentlichen Aufgebot von Schlaueit und Verwegenheit auszuforschen. Aus offiziellen Kundmachungen der Militärgerichte im Amtsblatt stellte er mühsam, aber untrüglich, die offiziell sorgsam geheim gehaltenen Verschiebungen der einzelnen Armeekorps zusammen. Unter dem Anschein galanter Huldigungen für die dazumal von der Wiener Aristokratie vergötterte Tänzerin Taglioni, befolgte er Radetzky's gedruckte Vorschrift für Militär-Attachés : er

„suchte Kameradschaft in der fremden Armee und folgte, ohne Jemanden blosszustellen, ohne Jemanden auszufragen, gelegentlich, auf Grund hingeworfener Worte, mit Hilfe der Kenntnis von der Armee dem Laufe der Ereignisse.“ Was der Prinz nicht solcherart im Club, bei Weingelagen, im Tanzsaal auffing oder erriet, das trug ihm ein Spion zu, dessen Erlebnisse den Stoff zum aufregendsten Abenteurer-Roman abgeben könnten. Seine Bekanntschaft hatte Hohenlohe durch den russischen Botschaftsrat Fonton gemacht, einen Mann „von sehr scharfem Verstande und von einer solchen Abwesenheit aller Moral und allen Gewissens, dass er damit vielen überlegen war.“ Während der Russe den von Hohenlohe mit dem Spitznamen Jeremias bezeichneten Spion täglich fühlen liess, dass er eine Canaille sei, gab ihm der Prinz nur bei der ersten Begegnung zu verstehen, dass er genug von ihm wisse, um ihn, falls er ihn verriete, als Hochverräter an den Galgen zu bringen. Eine Drohung, die Jeremias mit der lächelnd vorgebrachten Gegenbemerkung erledigte, wenn sein Leben allein davon abhängt, würde er ewig leben. Gleichwol fand man Jeremias, der ebenso leicht Zutritt zum Kaiser Napoleon wie zum Sultan und zum Kaiser Franz Joseph erhalten konnte, im Frühjahr 1859 eines Morgens tot im Bette, nachdem er sich abends ganz gesund schlafen gelegt hatte.

Zu nicht geringer Ueberraschung der Witwe war die Polizei, unbekannt, schnell bei der Leiche und stellte durch einen mitgebrachten Arzt den Tod durch Schlaganfall fest, eine Sektion der Leiche verhindernd und baldige Beerdigung anordnend. Er war aber gar keine zu Schlaganfällen geneigte Natur. Seine hohe kräftige Gestalt gehörte zu den schönsten, die ich je gesehen. Die hellblonden Haare, die himmelblauen Augen, der rötliche Bart waren von echt deutscher Art. Dabei sah er den Menschen so ehrlich, treuherzig und freundlich ins Gesicht, dass Niemand in ihm den geriebenen Verräter seines Vaterlandes vermutet hätte, der er war . . . „Es widert einen wolerzogenen Menschen an, mit solchen Leuten zu verkehren. Aber im diplomatischen Leben ist es nicht anders möglich, und da zieht der den Kürzeren, der es nicht tut, wie der Feldherr, der keine Spione bezahlt.“

Solcher Realismus stimmte schwerlich durchweg zu den Ansichten Friedrich Wilhelms IV., des Romantikers auf dem Thron der Hohenzollern. Er las wol jeden Wiener Militärbericht Hohenlohes, wie die gleichzeitigen Frankfurter „Prachtberichte“ Bismarcks im Original: der Mann zur Erfüllung der Pläne dieser neumodischen Stürmer und

Dränger der Junkerpartei war er nicht, wäre er auch niemals geworden. Wennmöglich noch ungünstiger als die taten-durstigen Tories dachten die Plebejer über den König.

Das Volk — so berichtet *Stephan Born* in seinen frischen *Erinnerungen eines Achtundvierzigers* — brachte von vornherein dem Könige, der sich vielleicht für einen akademischen Lehrstuhl geeignet hätte, dem jedoch alle Regenteneigenschaften abgingen, keine Sympathien entgegen. Er galt für einen geistreichen Kopf, nicht aber für einen König. Dazu fehlte ihm schon die äussere Erscheinung. Zu Pferde, namentlich wenn er einen leichten Trab anschlug, nahm er sich recht schwerfällig aus. Dennoch interessirte er sich in hohem Grade für militärische Dinge. Die Reformen, die er bald nach seinem Regirungsantritt in der Bekleidung des Heeres veranlasste, mussten allgemeinen Beifall finden; unter seiner Regirung erhielt die Infanterie auch das Zündnadelgewehr. Auf die Stimmung im Volke übten diese Neuerungen indessen kaum einen Einfluss. "Das absolutistische Regiment, das er von seinem Vater geerbt hatte, wollte er nicht aufgeben. Er glaubte, im Geiste des wolwollenden Despotismus des 18. Jahrhunderts regiren zu können. Dem von allen Seiten bis an seinen Thron dringenden Ruf nach einer Verfassung schenkte er kein Gehör. Kein Blatt Papier, so erklärte er, solle sich zwischen ihn und sein Volk drängen. Wollte er bei dieser Politik Herr der Situation bleiben, so musste er seinen Standpunkt auf das energischste verteidigen, unerbittlich jede liberale Regung verfolgen. *Dazu aber besass er nicht Charakter genug.* Der Revolution wäre seine Regirung in keinem Falle entgangen, doch wäre er ihr männlich erlegen. Dies sollte nicht sein. Er suchte dem kommenden Sturm auszuweichen, indem er zu halben Maassregeln griff, und so stärkte er die öffentliche Meinung in ihren weitestgehenden Forderungen." "Er bewilligte statt der verlangten Volksvertretung mit beschliessender Stimme provinzielle Vertretungen mit beratender Stimme; er musste nachträglich einen Schritt weiter tun und aus den Provinzial-Landtagen den sogenannten Vereinigten Landtag hervorgehen lassen. Lauter halbe Zugeständnisse, für die er statt Dankes nur immer heftigere Angriffe und Erbitterung erntete. Die theologische Richtung, der er huldigte, die theologisirende Diplomatie und Generalität, von der er umgeben war, machte ihn vollends in hohem Grade unpopulär."

Was bleibt nach dem derben Volksmann und dem stolzen Hofmann dem Unparteiischen, unserem feinen, alten *Fontane*, zu entscheiden übrig?

Aufs Politische hin angesehen, war in unserem gesamten Leben alles antiquirt und dabei wurden Anstrengungen gemacht, noch viel weiter zurückliegende Dinge heranzuholen und all dies Gerümpel mit einer Art Heiligenschein zu umgeben, immer unter der Vorgabe, "wahrer Freiheit und gesundem Fortschritt dienen zu wollen." Dabei wurde beständig auf "das Land der Erbweisheit und der historischen Continuität" verwiesen, wobei man nur über eine Kleinigkeit hinweg sah. In England hatte es immer eine Freiheit gegeben, in Preussen nie; England war in der Magna-Charta-Zeit aufgebaut worden, Preussen in der Zeit des blühenden Absolutismus, in der Zeit Ludwigs XIV., Karls XII. und Peters des

Grossen." "Alles berührte, wie wenn der Hof und die Personen, die den Hof umstanden, mindestens ein Jahrhundert verschlafen hätten. Wiederherstellung und Erweiterung des "Ständischen," darum drehte sich Alles." "König Friedrich Wilhelm IV. lebte ganz in diesen Vorstellungen. Man kann zugeben, dass in der Sache Methode war, ja mehr, auch ein gut Stück Ehrlichkeit und Wolwollen, und hätte die ganze Scene 130 Jahre früher gespielt, so hätte sich gegen ein solches Zusammenziehen der Stände nicht viel sagen lassen. Es gab noch kein preussisches Volk." "Aber von diesem absolutistisch-patriarchalen Zustand der Dinge war beim Regierungsantritt Friedrich Wilhelms IV. nichts mehr vorhanden." "Er handelte, wie wenn er ein Professor gewesen wäre, dem es obgelegen hätte, zwischen dem *ethischen* Gehalt einer alten landständischen Verfassung und einer modernen Konstitution zu entscheiden und der nun im Alt-Ständischen einen grösseren Gehalt an Ethik gefunden. Aber auf solche Feststellungen kam es gar nicht an." "Ist die Regierung sehr stark — was sie aber in solchem Falle des Widerstandes gegen den Volkswillen fast nie ist — so kann sie, länger oder kürzer, ihren Weg gehen, sie wird aber, wenn der Widerstand andauert, schliesslich immer unterliegen. Die Schwäche der preussischen Regierung vom Schluss der Befreiungskriege bis zum Ausbruch des Schleswig-Holsteinschen Krieges bestand in dem beständigen Sich-Auflehnen gegen diesen einfachen Satz, dessen unumstössliche Wahrheit man nicht begreifen wollte. Wenn später Bismarck so phänomenale Triumphe feiern konnte, so geschah es, sein Genie in Ehren, vor allem dadurch, dass er seine stupende Kraft in den Dienst der in der deutschen Volksseele lebendigen Idee stellte."

Keinem der drei angerufenen Schiedsrichter erschien, wie wir gesehen haben, Friedrich Wilhelm IV. als der Mann, der berufen und befähigt gewesen wäre, die aus den Fugen gegangene Zeit wieder einzurenken. Bedürfte ihr von der Geschichte längst anticipirter Spruch noch weiterer Urteilsgründe, so wären sie in dem liebevollen Bildnis seines Freundes Ranke so bequem zu haben, wie in dem ironischen Zerrbild, das David Strauss unter den Zügen des Julian Apostata vom Romantiker auf dem Thron der Cäsaren entwarf. Auch Sybel sagt, milder im Ton, in der Sache über Friedrich Wilhelm IV. ungefähr das Gleiche, wie Treitschke in seiner berühmten, boshaften Charakteristik. Am besten erschöpft ihn vielleicht das Wort, das Goethe von Hamlet gesagt: eine grosse Tat, gelegt auf eine Seele, die der Tat nicht gewachsen ist. Noch manch andere Analogien zwischen dem Dänenprinzen und dem unschlüssigen, übergeistreichen Preussenkönig liessen sich aufzeigen. Glücklicherweise war es dem Hamlet im Hause Hohenzollern auch beschieden, die gefährdete Zukunft seines Reiches dem richtigen Fortinbras anzuvertrauen:



Eines Tages, so berichtet Prinz Hohenlohe, machte der König plötzlich den pommerschen Junker, Referendar a. D. und Lieutenant der Landwehr Herrn v. Bismarck-Schönhausen, zum Gesandten am Bundestage. Dass das ein Missgriff sei, darüber waren alle Leute einig. Bismarck ein Diplomat! Dieser junge Brausewind, der nie Legations-Sekretär gewesen! Er konnte ja nicht einmal französisch und englisch! (Beide Sprachen lernte er erst als Gesandter in Frankfurt.) Ja, trinken kann er! Und, wie in Stettin beim Provinziallandtage, abends nach dem Diner mit einem Sprunge eine Tür einrennen! Aber als Gesandter beim Bundestage Preussen würdig vertreten, das kann er nicht. Als er nun dort stets die Uniform eines preussischen Lieutenants trug, mit der laut und öffentlich ausgesprochenen Behauptung, die Uniform eines preussischen Lieutenants sei die anständigste der Welt, und als er beim Verkehr mit dem österreichischen Gesandten sich zum Schrecken sehr vieler andern deutschen Diplomaten eine Cigarre ansteckte, während doch bis dahin der Oesterreicher allein geraucht hatte, da sagten die klugen Leute alle: "Da haben wir's, der wird uns noch schön blossstellen. Wie konnte der König auch einen solchen Windfang zum Gesandten machen?" 1866 und 1870 verstummten solche Tadler, aber des entschlafenen Königs gedachten wol nur Wenige mit Dank dafür, dass er diesen grossen Geist in den Staatsdienst gezogen.

Schmälern wir dies Verdienst des armen Königs nicht. Was Friedrich Wilhelm IV. versagt blieb, das brachte Bismarck als "ein treuer Diener Wilhelms I." fertig. Er half Deutschland in den Sattel und stellte die Uhr des Jahrhunderts richtig.

## II.

Bismarcks Werk wäre nie gelungen, wenn er zu dessen Vollendung nicht die rechten Werkzeuge zur Hand gehabt hätte, zuerst im preussischen, hernach im ganzen deutschen Volk in Waffen. Ja es fehlt — nicht etwa nur im Lager der Sozialdemokraten, sondern sogar in der Hochburg deutscher Wissenschaft — nicht an einer höchst heroenfeindlichen Geschichtsauffassung, die den Werkmeister gering achtet im Vergleich mit den treibenden "Unterströmungen," den "Kollektivkräften," den "wirtschaftlichen Mächten," mit Chamisso zu reden: "der Zeit der schweren Not, der Not der schweren Zeit." Zumal unter den Historikern, den Jüngern Rankes einerseits und den Parteigängern von Lamprechts *Deutscher Geschichte* und *Deutschem Wirtschaftsleben* andererseits, wird zur Stunde mit alter, wie es scheint, unaustilgbarer deutscher Gelehrtengröbheit aufs Neue um die uralte Streitfrage\* ge-

\* Lamprecht: *Zwei Streitschriften* (Berlin, 1897). "Die Zukunft," 1897 und 1898. — G. von Below: *Die neue historische Methode*. — Sybels *Historische Zeitschrift*, 1898. S. 193—273.



hadert : wer bedingt und bestimmt den Fortgang der Weltgeschichte : die elementare Persönlichkeit ? die Mechanik der Massen ? oder erst die Verschmelzung beider ? An die Begründung dieser Wechselwirkung des ganzen Volkes auf den Einzelnen, und umgekehrt der starken Individualität, eines Luther, Friedrich des Grossen, Goethe etc. auf die ganze Nation, hat Gustav Freytag in den "Bildern aus der deutschen Vergangenheit" und in der Roman-Reihe "Die Ahnen" ein Stück seines Lebens gesetzt. Nach wie vor ungelöst und in gewissem Sinne so unlösbar wie die Metaphysik der Geschlechtsliebe oder die Frage der Willensfreiheit wird das Problem noch manchen Denker mancher Zeitalter zu schaffen geben und schwerlich jemals sich so glatt aus der Welt schaffen lassen, dass gewichtige Gründe für oder wider unbedingt den Ausschlag geben. Heutzutage, bei dem geringen Ausmaass positiver Erfahrung und Beobachtung in diesen Dingen, scheint es fast Vermessenheit, mit irgend einer Verallgemeinerung sich hervorzuwagen. Am wenigsten dürften deshalb die Fanatiker ausrichten, die, gleichviel mit welchem Feldgeschrei, den Kriegspfad beschreiten : am meisten die Sache fördern die Unbefangenen, die friedfertig der Sache um der Sache willen nachgehen, unbekümmert, ob sie Eselinnen oder Königskronen heimbringen werden. Nach diesem Rezept wird Jeder Eine, der über den "Volkscharakter" im Allgemeinen mitreden will, guttun, zuvor das Volk im Besonderen gründlich kennen zu lernen. Eine leichter gestellte als erfüllte Forderung. Denn ein solches Unternehmen verlangt soviel Wagemut als Entsagung. Es heisst, sich seine eigene Methode schaffen, sehen, hören, fragen, insbesondere aber reisen zu lernen — eine Kunst, die bisher auf Akademien und Universitäten nicht zu holen war.

In der *Minerva* wenigstens — Trübners Jahrbuch für die gelehrte Welt — sucht man vergebens Lehrkanzeln der Reisekunst. Aus guten Gründen. Es gibt ungezählte, unter allen Himmelsstrichen reisende Professoren, es gibt und es kann vielleicht keinen einzigen Reiseprofessor geben. Der rechte Reisende entdeckt, wie jeder rechte Künstler, seinen Beruf nicht in der Schulstube : *nascitur, non fit*. Die rechte Theorie und Praxis des Reisens stammt selten von Zünftigen. Selbst

unser Aller Elementarlehrer in der Grammatik und Syntax des Reisens war Autodidakt : als bescheidener junger Verlagsbuchhändler kaufte Vater *Baedeker* in den Zwanzigerjahren Kleins alten Rheinführer, dessen neue Auflage er neuen Reisebedürfnissen anpassen wollte. Bei der Besorgung dieses Geschäftes erinnerte er sich, in den Händen aller stromauf und stromab fahrenden Engländer und Amerikaner den unvermeidlichen steifgebundenen Murray gesehen zu haben. Von diesem britischen Berufsgenossen angeregt, durchwanderte und beschrieb er nüchtern und dürr, aber zuverlässig wie eine Logarithmentafel Deutschland und Oesterreich, Frankreich und die Schweiz, Dorfherbergen und Königsschlösser, den Montblanc und den Berliner Kreuzberg. Was er begonnen, vollendeten seine Söhne, so dass in seinem Geschlecht bis zur Stunde das Amt eines General-Reisemarschalls erblich fortlebt. Bis nach Egypten und Californien haben sich mittlerweile die Grenzen des Baedeker-Reiches ausgedehnt, die afrikanischen und chinesischen Kolonien werden sich seine roten Handbücher in naher Zukunft im Verein mit dem Reichs-Kursbuch sicherlich noch unterwerfen — romantische Reisepoesie wird allerdings nach wie vor nur in baedekerfreien Gegenden gedeihen. Der grosse Stil der Reisekunst will erlebt, nicht erlesen sein. Robinson-Fähigkeiten entfalten sich nur in Robinson-Schicksalen, wo der Mann "auf sich selber steht ganz allein." Unter Barbaren und Bestien gilt keine andere Prüfungstaxe als der Einsatz der vollen Persönlichkeit ; in Neuland taugt kein anderes Diplom als was Einer "von seiner Frau Mutter ererbt" ; in ungeahnten Gefahren heisst es ungeahnte Kräfte offenbaren : der Missionar Livingstone muss Diplomat werden, der Journalist Stanley als Diktator schalten, der Soldat Payer als Handwerker und Schiffsbauer sich erproben. In den Urzustand versetzt, in stetem Kampf mit übermenschlichen Gewalten werden die Einen Gelegenheits-Krieger, die Zweiten Gelegenheits-Priester, wieder andere Gelegenheits-Könige — im Bereich der Nil-Quellen wurde der Europäer Oskar Baumann sogar als Gelegenheits-Gottheit angebetet : alle aber tun sich als Gelegenheits-Redner und -Schreiber hervor. Der Vortrag ihrer Geschichten ergreift unsere Einbildungskraft mit der feurigen *éloquence du moment*. Ihre Sprachgewalt wächst mit ihren Eindrücken und

Taten. Sie gewinnen, nach Ratzels hübschem Vergleich, unser Ohr und Auge, wie der Heldenspieler eines Dramas, dessen Rede uns fortreisst, während im Hintergrund lebensstreu Wandeldekorationen der Schauplätze seiner Martyrien und Triumphe vorüberziehen. Je grösser ihre Werke waren, desto schlichter werden ihre Worte. Ihre Art, sich mitzuteilen, ist häufig naturgemässer, kerniger, einfacher, als die anderer Erzähler, schon "weil sie der Welt mehr zu sagen haben." Einzig wie Nansens Schicksal wirkt die Wucht und Wahrhaftigkeit seines erlebten Gedichtes. Fremdartig wie die exotischen Wunderwelten und Wundervölker des dunklen Erdteils bemächtigen sich die grundehrlichen Abenteuerromane moderner Afrikaforscher unsrer Phantasie. Wie sie als tapfere Forscher neue Gebiete der Erdkunde entdecken, entdecken sie als literarische Wegweiser neue Töne, Formen und Farben des Naturgefühls und der Landschaftsmalerei: Verdienste und Leistungen, die Niemand klarer und klüger gewürdigt hat, als *Friedrich Ratzel* im Maiheft der "Deutschen Rundschau," wo er den Stammbaum der *Reisebeschreibungen* von den fünf Büchern Moses und der Odyssee bis auf Marco Polo und Humboldt aufrollt. Ueber Polarstücken und Wüsten-Veduten vergisst unser Gewährsmann der Klein- und Feinmaler nicht; neben den Weltreisenden und ihren Heldengedichten lobt er sich auch die lyrischen Gemüther, die ihr bescheidenes Wanderlied in der engsten Heimat anstimmen. Ratzel weiss, welche Ueberraschungen ein Spaziergang um die Stadtmauer, eine Tageswanderung durch die Nachbardörfer sinnigen Kennern bringen kann. Allerliebste hat Gustav Freytag Leute dieses Schlages im Doktor seiner "Verlorenen Handschrift" gezeichnet auf der Suche "nach alten Volkserinnerungen, welche noch hie und da am Rocken der Spinnstuben hingen und sich um den Kochtopf alter Mütterchen kräuselten." Und als Doppelgänger dieser urdeutschen Romangestalt tritt nun ein Freiburger Universitäts-Professor auf den Plan mit anregenden Berichten über die Ergebnisse solcher Streifzüge vom Kyffhäuser bis zur Zuydersee, vom Brenner bis nach Rügen. "Ein Buch der Beispiele" will *Elard Hugo Meyers* "*Deutsche Volkskunde*"\*

\* *Deutsche Volkskunde.* Von *Elard Hugo Meyer.* Mit 17 Abbildungen und einer Karte. Strassburg, Karl J. Trübner 1898.

sein, "ein in die erzählende Form gegossener Fragebogen."

Ueber die Bücher hinweg erfasst sie zunächst mit ihren eigenen Augen und Ohren die lebendige Gegenwart und alle deren Volksäusserungen, mögen sie alt oder neu, hässlich oder schön, dumm oder sinnig sein. Und weil die Gegenwart so viel Unverstandenes, Entstelltes und Halbverschollenes mit sich schleppt, bemüht sich die Volkskunde nun auch in die aufklärende Vergangenheit einzudringen. Da tut sich allmählich ein mächtiger Hintergrund hinter unseren Zuständen auf, wie noch unser alter Wald hinter den modernen Rübenfeldern steht.

Schade nur, dass Elard Hugo Meyer den Begriff "Volk" einstweilen fast ausschliesslich auf das Landvolk einschränkt: die Naturgeschichte der "Arbeiter," Handwerker und Bürgerleute bleibt vorläufig Sozialpolitikern, Sozialdemokraten und Sittenschilderern überlassen. Unser Autor wollte zunächst "den festen, einheitlichen Nährboden des Volkslebens gewinnen, der trotz aller Wandlungen sicherlich noch immer im Bauernstande ruht." An Dorfgängen haben es nun freilich Dichter und Forscher, Nationalökonomien und Folkloristen nicht fehlen lassen: als tüchtiger Leser und Gelehrter weiss und gibt Meyer wie von ihnen zugleich auch Bescheid von tiefer grabenden Vormännern: "Meitzens gewaltiges Werk über Wanderungen, Anbau und Agrarrecht der Völker Europas hat in seinen hunderten von Plänen deutscher Dorf- und Flur-Anlagen einen reichen Urkundenschatz erschlossen." Anschaulich scheidet Meyer an der Hand von Meitzen — vielfach auch auf Grund eigener Wahrnehmung — Haufen- und Reihen-, Strassen- und Kirchendörfer. Und mit besserem Recht als der englische Tanzmeister, der begeistert ausrief: "wie viel Urväter-Weisheit steckt doch in einem Menuett!" bewunderte Meyer nach dem einen grossen Lebenswerk — den Dorf- und Flur-Anlagen des deutschen Volkes — als zweites ebenbürtiges die Entwicklung des deutschen Bauernhauses, das niedersächsische und das friesische, das fränkisch-alemannische, das bayerisch-rhätische und das nordostdeutsche.

Die Nachbarvölker, wol weniger die Kelten als die Romanen, vielleicht auch die Slaven, mögen einigen Einfluss auf unsere Bauernbaukunst ausgeübt haben und nicht nur die alten Römer, sondern auch die späteren Mönche. Aber im Wesentlichen ist das Bauernhaus in seinen verschiedenen Typen selbständige deutsche Bauernarbeit, ohne fremdes Vorbild erdacht und ausgeführt. Fast spurlos gehen die grossen Stilepochen der

kirchlichen und übrigen profanen Baukunst, Romantik wie Gothik, Renaissance und Rokoko an ihm vorüber. Höchstens dass ein Gebiet in spätmittelalterlichen Treppenstufen wie ein Stadthaus aufsteigt, oder dass ein Dorfmalers am Ende des vorigen Jahrhunderts die dorischen Pilaster der Vorhalle des Klosters zu Sanct Blasien auf die Front einzelner umliegender Hauensteiner Bauernhäuser pinselt. Die Volkskunde also, je tiefer sie in das Wesen und die Geschichte des deutschen Hauses sich versenkt, in die *architektonische Gedankenwelt der Bauern*, wird desto tiefer das Wesen unseres Volkes erfassen, das beinahe so organisch mit seinem Haus zusammenhängt, wie das Muscheltier mit seinem Gehäuse.

Nach dem Atlas der ländlichen Architektur schlägt Meyer das Bilderbuch der deutschen Trachten, die Musterkarte deutscher Bräuche auf. Denn "noch deutlicher und unmittelbarer als Dorf, Flur, Haus und Tracht enthüllen Sitten das Wesen des Volkes." "Die Sitten sind die Sinnbilder der Volksgefühle und Gedanken." Nun "räumt aber keine Zeit gründlicher mit der alten Sitte auf, als unsere *fin de siècle*." Dennoch wird nach Meyers Meinung noch manches Jahrhundert deutsche Bauernsitte fortleben in ihren Hauptzügen, einem starken Hang zur Mystik, dem sich als sein Widerspiel ein scharf rechnender und berechnender Sinn mit derb realistischem Rationalismus gesellt. "Die deutsche Volksseele ist ein eigenartiges Geflecht dieser beiden so ungleichartigen Haupttriebe." Meyer folgt ihren Betätigungen vom Beginn bis zum Erlöschen des Lebens. Um die Wette mit den grossen deutschen Bauernmalern bis auf Hebel, Gotthelf, und Rosegger spürt Meyer den Heimlichkeiten des Landlebens vom Tauf- bis zum Leichenschmaus nach. Vergleicht man die Ausbeute solcher Studienreisen mit den wissenschaftlichen Errungenschaften der Nansen und Stanley, so nimmt sie sich bisweilen recht unscheinbar aus. Und doch heimelt uns diese "Andacht zum Unbedeutenden" an, wie der von Meyer anmutig gepriesene bäuerliche Heimgarten. Im wesentlichen weist der noch die mittelalterliche Gartenflora der Klöster auf, bereichert durch die grossen Entdeckungsfahrten der Neuzeit:

Nutz- und Heilpflanzen, die in der Küche, in der Volksmedizin und im Aberglauben eine so grosse Rolle spielen, und Zierpflanzen. Manches dieser Gärtchen spendet seinen Inhabern zugleich Nahrung, Würze und Duft, Heilkraft, Schmuck und Trost, und hat ebensogut seine Geschichte, wie der nobelste Park, und es kommt vor, dass in seinem bunten Kräutergarten mehr Weisheit und Poesie wohnt als in den herrlichsten Baumgruppen der höheren Gartenkunst.



Ein Gleiches trifft auch auf die ganz absichtslosen *Sommerwanderungen und Winterfahrten* von J. V. Widmann zu. Sein "Interesse auf Reisen setzt sich fast nur aus drei Elementen zusammen: landschaftlichen Schönheiten, Beobachtung des Volkslebens und überhaupt Studium des Menschen." Solchen Liebhabereien geht er am liebsten — buchstäblich als Fussreisender — in der leibhaftigen Schweizer Heimat und der Heimat seiner Seele — *Italia, diis sacra* — nach\*:

Oft in Konzerten, am meisten, wenn ein Allegretto grazioso von Haydn oder Mozart erklang, verschwand mir plötzlich die Hinterwand des Saales gleich einem in Duft sich auflösenden Nebelvorhang, und ich sah in jenes Wunderland, wo Ariosts schöne Heldinnen auf blanken Rossen durch Pinienwälder reiten und Albanis Engellamoretten wie Rosenwölkchen vom Himmel herabgeschnitten kommen, aber schon wieder zur Flucht sich wenden, weil sie von Corregios noch schöneren Götterbübchen sich übertroffen sehen.

In dieser musikalisch verklärten Liebe für Italien begegnete sich *Johannes Brahms* mit Widmann. Es zeugt für den Geschmack und die Wahlverwandtschaft des Schweizer Dichters und des deutschen Tondichters, dass Brahms immer wieder Widmanns Reisekameradschaft für Italien wünschte. Dreimal wanderten die Beiden selbender nach Hesperien: 1888 durch die Marken nach Umbrien, ins Römische und zurück durch Piemont; 1890 nach Oberitalien; 1893 nach Sizilien. Das Andenken dieser hallyonischen Tage lebt für alle Zeiten fort in Widmanns allerliebstem Buch *Johannes Brahms in Erinnerungen*.\* Nirgends erscheint Brahms' Persönlichkeit gewinnender als in Widmanns Reise-Anekdoten. Die Freundestreue des grossen Tondichters äussert sich das einermal humoristisch, da er angesichts einer Statue des heiligen Joachim in einer Kirche von Cremona scherzt: "Das gehört sich, dass *Joachim* in der alten Geigenstadt seine Ehrensäule hat." Das anderemal, als Widmann unversehens im Hafen von Messina eine schwere Verletzung des Fusses erleidet, als tief mitempfindender Samaritaner. Ein echter Mensch und ein echter "*uomo di genio*" steht

\* Spaziergänge in den Alpen. Dritte Auflage 1896. — *Sommerwanderungen und Winterfahrten*. 1897. — *Sizilien und andere Gegenden Italiens*. Reiseerinnerungen von J. V. Widmann. — Frauenfeld, J. Huber 1898.

† Berlin, Paetel 1898.



Brahms in Widmanns Reiseblättern vor uns: in der Galerie zu Parma bis zu Thränen gerührt vor Parmegianninos Verlobung der h. Katharina mit dem Jesuskinde; auf der nächtlichen Fahrt nach Palermo gebannt durch das Schauspiel des Meerleuchtens; im Verkehr mit italienischen Musikern; bei Begegnungen mit wallfahrenden Landleuten; auf den Spuren seines grossen Freundes Anselm Feuerbach in der deutschen Künstlerkneipe "Genio"; als Spielgenosse kleiner, von ihm zärtlich gehätschelter Kinder ... Jedes dieser Genrebilder harret nur des Malers, der Widmanns Urbild bestenfalls erreichen, nicht übertreffen wird. Denn so fein und fest wie der Brahms-Kopf erscheint in sparsamen sicheren Meisterstrichen Land und Volk von Italien. Je länger man sich in dieses — und nicht nur in dieses — Buch Widmanns hineinliest, desto süsser bemächtigt sich unser das Wolgefühl des einzigen Verses, den Vischer als die Krone Goethescher Lyrik ansah: "Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht."

ANTON BETTELHEIM.

## DAS THEATER IN BERLIN.

---

Björn Björnson: "Johanna." — Shakespeare: "König Heinrich V."

MIT jedem Jahr wird in Berlin die Scheidung zwischen zwei theatralischen Lagern schärfer und charakteristischer. Die Scheidung zwischen den Bühnen, deren Leiter aus der Litteratur und denen, deren Leiter aus dem Theater stammen; den Bühnen, deren Direktoren vordem Kritiker, also eigentlich Theoretiker, und denen, deren Direktoren vordem Schauspieler, also Fachmänner waren. Es zeigt sich interessant, dass in dem Wettstreit der beiden Lager die Theoretiker den Fachmännern, nicht nur in der künstlerischen Qualität ihrer Institute, das würde nicht verwundern, sondern auch im Erfolg sichtbar den Rang ablaufen. Das "Deutsche Theater" unter der Führung Dr. Otto Brahm's ist zweifellos in Kunst und Gunst zur Zeit das erste. Wettstreitend will neben ihm sich in dieser Saison, gleichfalls unter litterarisch kritischem Befehl das nachbarliche Lessingtheater stellen. Der Gründer und erste Direktor dieser Bühne, Oskar Blumen thal, war zwar auch aus der Kritik hervorgegangen, doch er zählte, schon durch seine eigene theatralische Produktion und Praxis mehr zum Theater als zur Litteratur. Sein Nachfolger, Otto Neumann-Hofer, aber gehört durchaus der jüngeren Kritiker-generation an, die, wie Brahm und Schlenther eigener dramatischer Sünden nicht verdächtig, in ihren kritischen Arbeiten für die moderne Wahrheitskunst eintrat und dann um die Lebenswende des vierzigsten Jahres mehr oder minder konsequent in praktischer Bühnenführung die idealen Forderungen ihrer Censorperiode zu verwirklichen sucht. Brahm im Deutschen Theater, Schlenther in der Wiener Burg, Neumann-Hofer im Lessingtheater.

Das "Deutsche Theater" und das Lessingtheater werden

die litterarische Physiognomie dieses Berliner Theaterwinters bestimmen. Sie begannen beide kosmopolitisch.

Das "Deutsche Theater" mit einem norwegischen Werk, einem Schauspiel des jüngeren Björnson: "Johanna"; das Lessingtheater mit Shakespeares Fünftem Heinrich, der auf der Bühne so selten bei uns zu Worte kam, dass er dem heutigen Premierenpublikum so gut wie neu ist.

Die *Johanna* vom Sohne Björnstjerne Björnsons hat ein nicht gewöhnliches Schicksal gehabt. Sie wurde, das Werk eines litterarischen homo novus, der weiter nichts als seines Namens Wappen zeigen konnte, ohne dass man ihre Feuerprobe abwartete, einfach nach der Buchlektüre\* von einer Reihe erster Bühnen angenommen. Vor dem Rampenlicht und vor dem Publikum hat aber dies allzu willfährig adoptirte Stück nur einen lauen Achtungserfolg erzielen können.

Dies Stück ist die Arbeit eines Nachkömmlings, der am Ende einer langen Reihe steht; der das lachende Erbrecht des Epigonen hat, die von andern erworbenen Kunstglücks-güter flink zu erhaschen und sie zu brauchen, wie es ihm gefällt; über dem aber auch die ganze Tragik des Epigonen schwebt, der zu mattblütig ist, das in den Schoss Gefallene zu wirklich eigenem Besitz sich umzuprägen.

Und er hat auch den Epigonenmangel an Mut des Sehens. Er glaubt und hält sich vorsichtig eher an das, was er in Büchern liest, als an das, was seine Augen leibhaftig schaun. An seinem Schauspiel frappirt nichts Instinktives, man spürt nur immer die Luft der Schreibstube, in der ein Tastender hin und her sinnirt, bald nach diesem Motiv prüfendwählend greift, bald nach jenem, und dann schliesslich im Schweiss seines Angesichts beide zusammenstopft, um nur keins von beiden zu entbehren. Aengstlichkeit und ernüchterndes Rechnen weht aus dem Stück, und man sieht immer das mühselig hin und her korrigirte Konzept vor sich.

Doch dieser Epigone ist, das kann er nicht verleugnen, von edlem Stamm. Er ist Norwege, ein Sohn des kleinen Volkes, das so gross an Kunst ist. Und auch sein schwaches Werk hat Züge dichterischen Adels. Starker und sicherer Besitz ist ihm ein fein schwingender Gefühlstakt, die Diskre-

\* München. Verlag von Albert Langen.

tion des seelischen Ausdrucks. Er hat verständnisvoll empfunden, wie die höchste Kunst das Intimste unausgesprochen verhält, und es aus dem Hintergrund des äusseren alltäglichen Dialoges nur ahnungsvoll hervorblicken lässt. Und er geht in manchen Szenen, die in scheinbar leichtem Plaudern Schicksalsperspektiven geben, glücklich auf grossen Spuren.

Und nicht nur solch künstlerisches Detail fällt auf.

Aus vereinzelt Zügen, hier und da zu erlauschen, steigt uns ein Bild dessen auf, was Björn Björnson sich wol als Ziel seiner Kunst gewünscht hat und was er nur entstellt hat fügen können.

Ich weiss nicht, ob ich mich täusche, aber ich glaube Björnson wollte ein Märchen dichten: das Märchen von der verwunschenen Prinzessin, die mit dem zottigen, schwarzen Ungeheuer in der garstigen Höhle haust und sich nach Schönheit und Sonne sehnt, bis der strahlende Ritter kommt mit Musik auf den Lippen und dem Sieg im Auge, ihren Kerker sprengt und sie auf zaubermächtigen Schwingen mit sich trägt:

Leicht über Berg und Au  
Bis in das endlose Blau,  
Bis in den Himmel hinein.

Dies Märchen, aber nicht mit rosenroten Flittern, in romantischer Ferne spielend, sondern ins Alltägliche übersetzt, in kleinbürgerliche Altmahagonisphäre.

Die Befreiung einer Seele, die nach Schönheit und Kunst lechzt und von kleinlichem Familienwesen, Staub und Stumpfheit rings erdrückt wird und fast verkümmert. Und nun mit dem Recht des Märchendichters, ohne gewissenhafte und gründliche Motivierung, ein grosses Glück durch die Tür gelassen: ein possirlicher Impressario, grotesk daher geweht, offenbar nur dazu da, der armen Seele aus der Klavierstundenmisere zu helfen und sie herauszuführen in die weite strahlende Welt zu Ruhm und Glanz; und nach diesem so drollig aus der Pistole geschossenen Hexenmeister, der andere, der Prinz aus Genieland, der ihr ein neues Bild von Leben und Menschentum gibt, ein Dichter, der sie aus ihren engen Fensterluken in einen Garten sehen lässt, da unter blütenrieselnden Bäumen festlich-heitere Menschen wandeln.

Ohne gewissenhafte und gründliche Motivierung kann der *Märchendichter* die beiden erscheinen heissen. Sie sind ja nur Mittel zum Zweck, auf sie kommt es ihm nicht an; ihm kommt es nur darauf an, "des jungen Frühlings tiefe Sehnsucht," den Aufstieg, das jauchzende Aufblühen der armen Seele in seiner Dichtung zu zeigen. Auch ob die beiden im Recht sind, ob die in weichen Lauten flüsternden Lippen des jungen Dichters nicht etwa ein verwirrendes Bild der Wirklichkeit geben und der armen Seele vielleicht gar noch schlimmeres Unheil bereiten als das gegenwärtige Unglück der Niedrigkeit, auch darum braucht sich der Märchendichter nicht umzusorgen. Sein Stoff ist nur das flügelstirrende Nahen des Glücks und das Miterleben eines hohen Augenblicks.

In dem Schauspiel "Johanna" wie es uns vorliegt, zeugen nur verstreute Trümmer von dem, was Björn Björnson, vielleicht halb unbewusst, sich geträumt hat. Es ist ihm nicht in reifer, reiner Klarheit aufgeblüht. Sein Epigonentum liess ihn nicht Märchendichter der Seele werden, liess ihn nicht mit der Sicherheit des Genies unbekümmert seinen Weg gehen, ohne rechts und links zu schaun und abzuschweifen. So häuft er die Motive. Er gibt, um den Fall komplizierter zu machen, der armen Seele noch einen sehr mit Misstrauen zu betrachtenden Bräutigam, einen Theologen voll düsterer fanatischer Glut, dessen unwahrscheinliche Verlobtenposition mühsam durch einen nicht viel wahrscheinlicheren Eid am väterlichen Sterbebett begründet wird — ein schwerfälliger Apparat.

Björnson, der Sohn, wagt es, wol aus Familiensinn, nicht problem- und diskussionslos zu kommen und er lässt in stark unterstrichenen Kontrastfiguren die verschiedenen Weltanschauungen mit einander sich umfänglich aussprechen.

Schliesslich bleibt aus der Verwirrung als Stoff nur noch übrig: Johanna zwischen den beiden Männern, dem Theologen und dem Dichter. Ein in diesem Fall ziemlich banaler Liebeskonflikt. Und die künstlerische Sendung Johannas wirkt nur noch wie eine äusserliche Folie, die dem Stück Relief geben soll, ein ästhetischer Putz für die dünnen Charakterkonstruktionen. Der latente Dichter Björnson tritt in diesem Stück völlig zurück hinter Björnson le constructeur. Er kann

nicht so hoch steigen, als er gebaut hat, und dem Abgestürzten bleibt nur mitleidige Anerkennung für Halbgewolltes.

\* \* \*

Aus dieser kleinen eng umschriebenen Welt rufen Trompetenfanfaren auf das Schlachtfeld von Azincourt am Sankt Crispinustag. Eine köstliche Erweckung war es, die Historie vom Fünften Heinrich im Lessingtheater. Es siegte mit dem Sieger.

Ueber dieser Aufführung lag aber auch nicht nur der Glanz äusserer Repräsentation, festlicher Veranstaltung, sie war eine starke unangezweifelte Kunstlegitimierung, sie gab die Gewissheit eines neuen litterarischen Theaters. Die Scheidung der theatralischen Lager, von der ich am Anfang sprach, und die Blumenthal noch nicht bewusst mitgemacht, scheint sich jetzt — der erste Abend erweckte wenigstens die Hoffnung — für das Lessingtheater vollziehen zu wollen.

Das Königsdrama war in einen königlichen Rahmen gefasst worden. Doch keine Ausstattung der Ausstattung halber, keine Meinungerei, sondern eine auf unserer Bühne seltene Art dekorativer Charakteristik: einer Ausstattung, die nie sich vordrängt, die das Werk in seinen Phasen begleitet; die Stimmungen, die in Worten gegeben sind, in Farben, Lichtern, scenischen Bildern nachzutönen sich bemüht, — ein dekoratives Orchester.

So ging eine Landschaftspoesie, die den Berliner Kulissen sonst versagt ist, voll lyrischen Dämmerungszaubers aus der Scene des nächtlichen Lagers auf. Die Stimmungsmotive des Prologs, den Shakespeare ihr voraufschiekt und den man hier nicht sprach, wurden durch das Bild der Scene gegeben:

Nun lasset euch gemahnen eine Zeit,  
Wo schleichend Murmeln und das spähe Dunkel  
Des Weltgebäudes weite Wölbung füllt.  
Von Lager hallt zu Lager, durch der Nacht  
Unsaubern Schooss, der Heere Summen leise,  
Dass die gestellten Posten fast vernehmen  
Der gegenseit'gen Wacht geheimes Flüstern.  
Die Feu'r entsprechen Feuern, und es sieht  
Durch ihre bleichen Flammen ein Geschwader  
Des andern bräunlich überfärbt Gesicht.  
Ross droht dem Ross, ihr stolzes Wiehern dringt  
Ins dumpfe Ohr der Nacht: und von den Zelten,



Den Rittern helfend, geben Waffenschmiede,  
 Die Rüstung nietend mit geschäftgem Hammer,  
 Der Vorbereitung grauenvollen Ton.  
 Des Dorfes Hähne krähen, die Glocken schlagen  
 Des schlafbetäubten Morgens dritte Stunde...

Die Scene voll tönender Stille, mit der trügerisch unendlichen Ferne der Nacht; im Vordergrund windzerzauste Bäume; alles dumpf getränkt in Einsamkeit und Erwarten, — und in dieser tönenden Stille des Königs Nachtwache. Dieses Königs, durch dessen Herrscherwürde voll Grossheit und stolzer Berufenheit noch der alte tolle Prinz Heinz mit seinen Schalkesstreichen blitzt; dem leichte Füsse und Lächeln, vereint mit Seelenhoheit, gegeben sind.

In einsamen Stunden voll tiefer Resignationseinkehr, die niemand belauschen darf,

O, harter Stand!  
 Du stolzer Traum,  
 Der listig spielt mit eines Königs Ruh!  
 Ich, der ichs bin, durchschau dich...

Dann wieder jauchzend im Hochgefühl, sieghaft im Freien um Ruhm und Tod:

Wir wollen nicht in dess Gesellschaft sterben,  
 Der die Gemeinschaft scheut mit unserm Tod.

Und im letzten Grund ganz voll der Ehrlichkeit schlichten Gefühles, der Liebenswürdigkeit des Herzens: "Wir sind nur Krieger für den Werkeltag" — und ein kecker lustiger Junge im Liebeswerben: "Nimm mich: nimm mich; nimm einen Soldaten; nimm einen Soldaten, nimm ein' König."

Dies reizend menschliche Königsbild gestaltete im Lessingtheater Ferdinand Bonn, der bisher in Berlin an falscher Stelle stand. Er hatte hinreissende Momente und erinnerte zuweilen an Kainz. Was Kainz aber impulsiv schafft, das produziert Bonn durch seine künstlerische Intelligenz. Und das bewirkt, dass er wol souverän die einzelnen Register der Gefühle zieht, dass er aber nicht die Harmonie der Gesamtpersönlichkeit, die Einheit der bunten Eigenschaften in einer Brust, schaffend darstellt.

Doch eine starke Hoffnung ging von ihm aus und von dem Platz, den er am ersten Abend als ein Sieger grüsste und von noch manchem, der mit ihm focht am Sankt Crispinus' Tag.

FELIX POPPENBERG.

## POLITISCHES IN DEUTSCHER BELEUCHTUNG.

---

### INTERNATIONALE VEREINBARUNGEN.

Am 28. August veröffentlichte der Regierungsbote zu St. Petersburg jenes Rundschreiben des Grafen Muraview an sämtliche in der russischen Hauptstadt beglaubigten Vertreter auswärtiger Mächte, das die Gedanken des Zaren über eine Verminderung der Rüstungen oder doch über eine Vermeidung einer weiteren Steigerung der Rüstungen zum Ausdruck brachte.

Zwei Wochen später, am 10. September, wurde die Kaiserin von Oesterreich, die als geräuschlose Reisende ohne grosses Gefolge ihr Hotel in Genf verlassen hatte, um das nur wenig Schritte entfernt liegende Dampfbot zu besteigen, von einem italienischen Verbrecher, Luccheni, mit dem Dolche niedergestossen.

Welch ein Gegensatz !

Dort der Versuch, eines der schwierigsten Probleme des internationalen politischen Lebens im Dienste der Humanität zu lösen ; hier das bestialische Verbrechen, das sinnlos sich mit dem Dolche als ein Bahnbrecher einer neuen paradiesischen Zeit ausgeben möchte.

Es ist charakteristisch für unsere Zeit, dass alle grossen Fragen auf eine internationale Lösung hindrängen ; so eng sind die Teile der civilisirten Welt bereits mit einander verknüpft und so bedeutungslos sind für die grossen Bewegungen die Landesgrenzen geworden.

Die Frage der Rüstungen soll international beraten werden ; und den Kampf gegen das Verbrechen der Ravachol, Vaillant, Henry, Caserio, Luccheni möchten gleichfalls starke

Potenzen des öffentlichen Lebens in Europa international geführt wissen. Es ist noch nicht sicher; es stehen grosse Schwierigkeiten im Wege; aber es wäre doch möglich, dass auch der Mord in Genf zu gemeinsamen Beratungen der Kulturstaaten den Anlass gäbe.

Was ist von dem einen, was wäre von dem anderen Unternehmen zu erwarten?

Eine Auffassung muss unbedingt zurückgewiesen werden, als seien die Vorschläge des Zaren nicht eine humanitäre, sondern nur eine ausgeklügelte diplomatische Tat, um irgend welche im Bereiche des Augenblicks liegenden politischen Vorteile einzuheimsen. Eine solche Betrachtungsweise verkennt von Grund aus den Charakter des Zaren; an der Aufrichtigkeit seines Edelmutes ist durchaus nicht zu zweifeln, aber freilich auch ein so mächtiger und ein in seinen Entschlüssen so unbehinderter Herrscher wie der Kaiser von Russland ist in seinem humanen Streben an die Gesetze historischer Entwicklung gebunden.

Und ist die Welt reif für einen Plan, wie jenen, der von St. Petersburg ausgegangen ist?

Der deutsche Kaiser hat bei den Manövern, die er in Westfalen abgehalten hat, in einer Ansprache an seine Truppen, betont, dass unsere Armeen notwendig seien zum Schutze unserer Grösse und zum Schutze des Friedens; der Kaiser von Russland, der fast gleichzeitig in der Krim Paraden abnahm, hat sich ganz ähnlich geäussert; das zeigt den Zustand der Gegenwart und seine Notwendigkeiten, denen sich Deutschland nicht verschliessen kann, obgleich es ohne Hintergedanken in aufrichtiger Würdigung der edlen Absichten den russischen Vorschlag angenommen hat; und der Zar selbst, von dem der Vorschlag ausging, ist augenscheinlich sich gleichfalls der ganz ausserordentlichen Schwierigkeiten bewusst, die das Erstrebte von der realen Gegenwart noch trennen.

Diese kaiserlichen Ansprachen zeigen in Bezug auf den russischen Plan den ganzen gewaltigen Abstand zwischen Wirklichkeit und Ideal.

Die Kundgebung, die Seitens des Zaren durch den Mund des Grafen Muraview erfolgt ist, fasst zwei Möglichkeiten ins

Auge : entweder eine Herabsetzung der vorhandenen übermässigen Rüstungen herbeizuführen, oder doch der fortschreitenden Weiterentwicklung der gegenwärtigen Rüstungen ein Ziel zu setzen ; also, ist das Grössere nicht zu erreichen, dass die heute bestehende militärische Bürde der Völker erleichtert werde, so soll doch nach einem zweiten Ziele gestrebt werden ; es sollen die militärischen Ansprüche nicht ins ganz Unerträgliche gesteigert werden. Ein "Zurück" ruft der Zar ; oder doch ein "Halt."

Die Schwierigkeiten in der einen und in der anderen Richtung sind nicht ganz gleich grosse ; aber gleichwol muss man als ehrlicher Mensch, der die realen Zustände ins Auge fasst, zweifeln, ob der Zar zu erwünschten Ergebnissen sein Unternehmen wird führen können.

Aber sollte selbst der Ausgang nicht allen Hoffnungen entsprechen, so bleibt die Tat nicht allein eine edle, sondern sie ist selbst dann, wenn die Frage der Rüstungen noch nicht international zu regeln ist, doch zugleich ein Vorgehen von grossem praktischen und realen politischen Wert.

Unter allen Umständen bleibt *eines* übrig ; es sitzt auf dem Throne der Zaren ein edler, dem Frieden durchaus geneigter Mann, und vielleicht wiegt dieser Umstand schwerer als irgend welche internationalen Abmachungen, deren Ueberwachung unendlich verwickelt ist, und die in jedem Augenblick der Gefahr ausgesetzt sind, umgangen oder gebrochen zu werden, und die damit gerade neuen Anlass zu internationalem Argwohn und internationalem Zerwürfnis geben können.

Eine Manifestation, wie die zarische, selbst wenn sie das unmittelbar gesteckte Ziel nicht erreicht, bleibt doch ein schwerwiegendes Dokument für die der Humanität zugeneigte, dem Frieden günstige Politik des mächtigen russischen Kaisers, und schon dieser Umstand sichert dem St. Petersburger Rundschreiben seine reale Bedeutung und seinen Wert für die reale Politik der Gegenwart.

Das zarische Schriftstück ist somit vor Allem geeignet, alle Zweifel über den Charakter der französisch-russischen Beziehungen zu zerstreuen. Seit langem war man in Deutschland freilich davon überzeugt, dass diese Beziehungen für offensive Zwecke nicht geknüpft sind ; diese Ueberzeugung ist nunmehr

jedoch zur Gewissheit geworden, denn in dem Rundschreiben heisst es :

*Im Namen des Friedens* haben grosse Staaten mächtige Bündnisse mit einander abgeschlossen.

Und an anderer Stelle findet man die Worte :

Die Erhaltung des Friedens ist als Endziel der internationalen Politik aufgestellt worden.

Es hätte dieser ausdrücklichen Versicherungen nicht einmal bedurft, denn sobald man in die vollkommene und uneingeschränkte Aufrichtigkeit des Zaren einen Zweifel nicht setzt, war es selbstverständlich, dass eine Verminderung der Militärlasten jede Absicht auf eine kriegerische Politik und damit jede Erschütterung der *heute bestehenden* internationalen Zustände ausschloss. Der Vorschlag des Zaren konnte nur auf der Voraussetzung aufgebaut sein, dass die vorhandenen internationalen Verhältnisse für alle beteiligten Reiche erträglich seien, und dass, weil sie erträglich sind, und weil zu einer gewalttätigen Aenderung ein Anlass *nicht* vorliegt, man somit die Frage einer Erleichterung der militärischen Bürden ernstlich in Angriff nehmen könne.

Dieser Standpunkt des Zaren war bestimmend für das Schicksal, das seinem Plane in der öffentlichen Meinung der civilisirten Welt bereitet worden ist.

Die Anschauungen des Kaisers von Russland entsprechen durchaus den Gedanken, auf denen der Dreibund aufgerichtet ist. Auch der Dreibund will nichts als die heutigen Zustände und den Frieden aufrechterhalten. Damit zeigte sich die vollständige Uebereinstimmung der russischen Politik mit der Politik des Dreibundes.

Den kleineren Staaten Europas, die vor Allem nach einer Bürgschaft für ihre gesicherte Fortexistenz suchen, musste das russische Vorgehen gleichfalls in hohem Grade sympathisch sein.

In England war man vorsichtiger, ohne sich ablehnend zu verhalten ; die Vorsicht entsprang der Erwägung, dass die Verhältnisse ausserhalb Europas von einer gesicherten Stabilität noch weit entfernt seien, und dass daher für diese Gebiete eine Voraussetzung, die der russische Plan kaum entbehren kann, fehlt.



Die Vereinigten Staaten, in denen die Militärlasten zu drückender Höhe noch nicht angewachsen sind, kommen kaum in Betracht.

Aber wol in Betracht kommt Frankreich; und die öffentliche Meinung in unserem westlichen Nachbarstaate stellte sich der Kundgebung des Zaren so gegenüber wie zu erwarten war.

In Frankreich ist das Bündnis oder die "Entente" mit Russland immer in einem schmeichlerischen Zwielficht gehalten worden; ein Zwielficht, aus dem sich deutlich die Sicherheit abhob, dass Frankreich im Falle eines Angriffes von Deutschland auf Russlands Hilfe würde rechnen können, und das doch zugleich die Hoffnung zu umhüllen schien, dass Russland und Frankreich schliesslich ein Mal gemeinsam einen Angriffskrieg gegen Deutschland unternehmen würden, und dass dieser Angriffskrieg mit der Zurückeroberung von Elsass-Lothringen enden sollte.

Einer solchen politischen Spekulation, die immer vage war, entzieht das russische Rundschreiben völlig jede Unterlage, und somit war es nicht verwunderlich, dass die französische Presse zunächst dem Schriftstück gegenüber eine offene und tiefgehende Enttäuschung zum Ausdruck brachte.

Andere Ereignisse, die mit der traurigen und nicht gefahrlosen Liquidation der Dreyfus-Angelegenheit zusammenhängen, liessen diese Empfindungen alsdann wieder zurücktreten; aber sie sind, wie leicht erklärlich, vorhanden, und sie werden noch lange vorhanden bleiben, unbeschadet der Tatsache, dass selbstverständlicherweise auch die französische Regierung ihre Geneigtheit zu erkennen gegeben hat, an dem grossen Werke mitzuarbeiten.

Also nicht nur die Schwierigkeiten der Ausführung, man möchte sagen, nicht nur das Auffinden einer technisch-rationalen und gerechten Methode, um die Rüstungen gleichmässig zurückzuschrauben oder um gleichmässig ihr Wachstum zu verhindern stellen sich als ernste Hindernisse in den Weg; ebenso hinderlich sind Ereignisse der Vergangenheit, die aus der Welt zu schaffen unmöglich ist und die heute noch mit zu starkem Gewicht auf der Gegenwart lasten.

Dem Zaren bleibt immerhin — was erneut hervorgehoben



werden muss — das ausserordentliche Verdienst, sich resolut und offen auf die Seite der Freunde des Friedens gestellt zu haben, und wenn sich die Woltat nicht erreichen lassen sollte, die militärischen Lasten zu erleichtern oder die Rüstungen zum Stillstand zu bringen, so ist es doch für Europa schon nicht wenig, einen neuen Beweis für die Friedfertigkeit der russischen Politik erhalten zu haben. Und wenn Russland friedfertig ist und nicht durch sein Beispiel auch andere Reiche in die Bahnen der Eroberungspolitik drängt, so sind damit grosse internationale Zusammenstösse in ungefährliche Fernen gerückt und neue wertvolle Bürgschaften sind gegen den Krieg geschaffen.

Vielleicht, beinahe möchte man sagen wahrscheinlich, führt die Conferenz die auf Anregung des Zaren zusammentreten wird, nicht unmittelbar zu realen Ergebnissen; aber ein bedeutsames und erfreuliches Ergebnis liegt bereits vor: die europäische Friedenszuversicht ist gewachsen und auch auf diese Weise kommt die civilisirte Welt den Zielen des Zaren näher.

Je mehr es gelingt, die einzelnen Staaten davon zu überzeugen, dass sie in ihrer Existenz durch die Nachbarn nicht bedroht sind, um so weniger geboten wird es erscheinen, dass jeder einzelne Staat durch Rüstungen und durch eine immer weitere Steigerung seiner Rüstungen sich zu sichern sucht. Würde es gelingen, eine solche Zuversicht bei den verschiedenen Regirungen feste Wurzel schlagen zu lassen, dann wäre ein grosser Schritt vorwärts getan.

Die offene Erklärung des Zaren für den Frieden ist in dieser Beziehung nicht der letzte Schritt; aber sie ist doch *ein* Schritt. Und wenn man nicht wissen kann, welchen Wert dieses Vorgehen in den Wechselfällen der *Zukunft* behält, in der *Gegenwart* hat der Zar sich der friedlichen Entwicklung unter allen Umständen als wertvoller Schützer erwiesen.

Welch ein Abstand von diesen Versuchen, der Kultur eine edlere, vollere Entfaltung zu verbürgen, bis herab zu der Notwendigkeit, unserem heutigen Leben einen verstärkten Schutz gegen wahnwitzige Bestialität zu beschaffen!

Liesse sich solcher Schutz finden, so gäbe es innerhalb der menschlich empfindenden Gesellschaft niemanden, der nicht

mit Freuden dem Unschädlichmachen von Mördern und Mörderbanden zustimmte.

Aber muss sich nicht diese Hoffnung dem kühlen Nachdenken als Illusion erweisen, und wird nicht diese Illusion in einigen Ländern nur darum von gewissen Parteien genährt, weil sie den Kampf gegen den Meuchelmord zugleich zu einem Kampfe gegen die geistige und politische Freiheit hoffen umgestalten zu können?

Hier liegt ein gefährlicher Fallstrick; besonders gefährlich für Deutschland, wo die Reaktionäre noch immer danach streben, die sozialdemokratische Bewegung, die langsam durch innere Umbildung zu verständiger Gesundung gelangt, mit Gewaltmaassregeln unschädlich zu machen; was nie gelingen kann. Der Erfolg würde nur sein, dass der Gesundungsprozess der Partei unterbrochen und sie von Neuem in eine bis zur Verzweiflung erbitterte Opposition hineingeworfen werden würde. So gewinnt denn das unselige Ereignis in Genf sogleich auch eine Bedeutung für unsere inneren deutschen Verhältnisse.

Die Sozialdemokraten und Mörder wie Luccheni zusammenzuwerfen, geht durchaus nicht an.

Ich stehe vollständig auf dem Standpunkte, dass der sozialdemokratische Zukunftsstaat eine Utopie ist; und der Staat der Kropotkine, der Elisée Réclus und der Bakunin ist auch eine Utopie; aber zugleich trennt die Sozialdemokraten und jene anarchistischen Lehrer theoretisch der tiefste Gegensatz; dessen sind sie sich durchaus bewusst.

Die denkenden Anarchisten sprechen von dem "Staatsknechtthum der Marxisten," und das Niederbrechen des Pariser Communeaufstandes, den die Sozialisten als ihr Werk betrachten, führt Kropotkine auf den "fétichisme gouvernemental" der Sozialdemokratie zurück.

Die einen wollen die Macht des Staates aufs Aeusserste steigern und auch auf das gesamte wirtschaftliche Leben ausdehnen; die anderen erwarten die Glückseligkeit von einem Zustand, in dem es einen Staat nicht mehr gibt. Der auf die Spitze getriebenen Staatsbeglückung tritt ein auf die Spitze getriebener Individualismus gegenüber, der den Staat verneint.

Und noch eines ist zu berücksichtigen ; während die wesenlosen Lehren der Anarchisten eine Fortbildung nicht erfahren haben und auch ihrer Wesenlosigkeit wegen nicht erfahren konnten, ist die Sozialdemokratie in einer tiefen Umbildung begriffen.

Was sagen die Anarchisten ?

Chacun travaillera pour le bien-être de tous et tous pour le bien-être de chacun.

Ueber die Methode aber, die Menschen zu diesen idealen Wesen umzugestalten, gehen freilich die Ansichten auseinander, und die eine Ansicht geht dahin, dass mit Gewalt durch den Umsturz des Bestehenden die Welt in das Paradies der Zukunft hineingepeitscht werden müsse.

Im Zukunftsstaat der Sozialdemokratie wird durchaus nicht jeder tun, was ihm in seinem elden Herzen zu tun beliebt ; sondern der Staat als der Alles beherrschende Zuchtmeister, weist jedem bei Strafe des Verhungerns seinen Platz, seine Arbeit und seine Arbeitszeit zu. Auch zu diesen Zuständen hatten die Sozialdemokraten ein Mal durch gewaltsamer Umsturz zu gelangen gehofft. Aber darin gerade liegt die Entwicklung, die sich mit der Partei—insbesondere in Deutschland—vollzogen hat, dass heute das offizielle Organ unserer Sozialdemokratie, der "Vorwärts," aus Anlass des Genfer Mordes schreibt :

Welch kindischer Wahnwitz, sich einzubilden, dass mit der Beiseiteschaffung einer Anzahl von Personen die bürgerliche Gesellschaftsordnung verschwinden könnte ! Als ob das unendlich zusammengesetzte und den Gesetzen allmählichen Wachstums unterworfenen Getriebe des wirtschaftlichen Lebens über die von den vorhandenen Natur- und Gesellschaftsbedingungen gegebenen Entwicklungsmöglichkeiten hinaus durch künstliche oder gar gewaltsame Eingriffe gefördert werden könnte !

Hier wird klar und in richtiger Beurteilung historischen Werdens der Standpunkt vertreten, dass nicht die Revolution, sondern nur die Evolution die Menschheit auf eine höhere Stufe hinaufführen kann. Dass Bessere muss aus den Verhältnissen herauswachsen ; es muss *werden*. Die Gewalt kann das Bessere nicht dekretieren und zwar ebenso wenig der Despotismus des Autokraten, wie der Despotismus siegreicher revolutionärer Massen.

Dass dieser gesunde Gedanke schon ohne jede Anfechtung das Besitztum der Sozialdemokratie, insonderheit der deutschen Sozialdemokratie geworden, mag bestritten werden. Es lässt sich auf diesem Gebiete ein exakter Beweis nicht liefern. Aber Tatsache ist es, dass diese Idee als triebkräftiger Keim in den Gedankenschatz der Sozialdemokratie Aufnahme gefunden hat. Und aus dieser Betrachtungsweise heraus muss der Gegensatz zwischen Anarchismus und Sozialdemokratie, der auf theoretischem Gebiete immer vorhanden war, sich auch auf dem Gebiete praktischer politischer Tätigkeit und Propaganda immer mehr und mehr verschärfen.

So utopisch und hirnverbrannt aber auch der Anarchismus als Lehre ist, man geht doch fehl, wenn man ihn in unmittelbaren Zusammenhang mit dem Zuchthäusler Ravachol und mit Luccheni bringt; und man gewährt den Ravachol und Luccheni damit ein Relief, das sie durchaus nicht verdienen.

Ravachol war der ganz gemeine Zuchthaussträfling, der Galgenvogel, der sich von irgend einem anderen Beutel- und Gurgelschneider in nichts unterschied. Seine Verbrechereitelkeit veranlasste ihn schliesslich, neben vielen Verbrechen aus Eigennutz ein Mal ein theatralisches Verbrechen zu begehen; und in diese Kategorie gehört auch Luccheni. In ihm gleichfalls mischt sich die gemeine Brutalität mit der Eitelkeit, und diese Mischung bringt ihn dazu, statt voll Habsucht einen Raubmord auszuführen, eine edle alternde Frau, die als Kaiserin schwere Schicksalsschläge erduldet hat, mit dem Dolche niederzustossen.

Ebensowenig wie in der Tat des Herostrat ein politischer Gedanke steckte, ebensowenig steckt in der Tat eines Luccheni irgend welcher politische Gedanke. Ein Subjekt wie dieses ist die entartete, eitle menschliche Bestie, die ihre ganz gemeine verbrecherische Brutalität geädelt wähnt, wenn sie sich Anarchist nennt.

In diese Tiefen ist politisches Denken nicht gedrungen; man muss daher diese Elemente ausschliesslich als Verbrecher auffassen, die, wenn zu ihrem Verbrechertum Grossmannssucht hinzutritt, das tun, was man mit einem

viel zu pompösen Worte als "Propaganda der Tat" bezeichnet.

Und wenn man diese Menschen nicht mehr mit dem Nimbus umgibt, dass sie in die Kategorie der politischen Umstürzler gehören, sondern wenn man sie einfach als eine besondere Species des Verbrechertums, als den theatralischen Verbrecher betrachtet, dann ist auch die Frage, wie solche Elemente zu bekämpfen sind, wesentlich umgestaltet.

Sie sind zu bekämpfen, wie man die Verbrecher und Mörder überhaupt bekämpft. Wird die Polizei ihrer habhaft, zu einer Zeit, wo sie ihren Plan gefasst, aber noch nicht ausgeführt haben, so werden sie abgetan; fasst man sie bedauerlicherweise erst nach der Tat, so sind sie gleichfalls dem Gesetze verfallen.

Aber was vermag gegen solche Feinde der Gesellschaft die Gesetzgebung?

Es fehlt nicht an Gesetzen, sie zu treffen, wenn man ihrer habhaft wird beim Planen, oder nachdem die Tat zur Ausführung gelangte; es gelingt nur leider nicht immer der Polizei, sie im rechten Augenblick dingfest zu machen, wie die Polizei auch unvermögend ist, alle Morde aus Habsucht, den Diebstahl und Raub zu verhindern. Den Kampf gegen das Verbrechen führt die Menschheit seit Jahrtausenden; und auch der Krieg gegen dieses Verbrechen ist denselben Gesetzen unterworfen.

Vielleicht muss man einen Unterschied machen.

Die Eitelkeit einer Verbrechernatur wie Luccheni erhält ihre besondere Richtung durch die anarchistische Litteratur. Man wird diese Litteratur in einzelnen Ländern strenger, als es bisher geschehen ist, überwachen müssen, will man bis zu einem gewissen Grade wenigstens verhüten, dass der theatralische Verbrecher seiner Bestialität die Richtung gibt, wie es ein Ravachol, ein Vaillant, ein Luccheni gefan haben.

Bei uns in Deutschland bleibt auch in dieser Beziehung nichts zu tun übrig.

Und über diesen Punkt hinaus kann man nur wünschen, dass die Polizei ihre schwere Pflicht tue; aber man kann nicht verlangen, dass ein Universalmittel gefunden werde, wie es



auch kein Universalmittel gegen den alltäglichen Mord und Totschlag, von dem die Polizeiberichte erzählen, gibt.

Ganz verfehlt wäre es hingegen, den reaktionären Winken zu folgen und das moderne Leben überhaupt durch die Polizei und durch Polizeigesetze knebeln zu lassen.

Gegen die Luccheni erhielte man damit keine bessere Waffe; aber wol würde man auf diese Weise eine nicht unbedenkliche Empörung in solchen Kreisen erzeugen, die den Luccheni sehr fern stehen.

Gegen jedes Verbrechen gibt es als Waffe allein die Polizei und nur Ein Heilmittel, das in Wahrheit den Herd der Krankheit einengt: Erziehung, Aufklärung, sozialen Fortschritt.

Diese woltätigen Mächte sind leider noch in keinem Lande machtvoll genug und in einigen romanischen Ländern leider noch gar zu machtlos.

\* \*

Die Engländer haben durch einen glänzenden Sieg bei Omdurman die Macht des Mahdi vernichtet; Gebiete sind damit der Kultur wieder erschlossen, die seit den Zeiten von Gordon der Civilisation verloren gegangen waren.

Es scheint, dass durch dieses Vordringen der Engländer und Aegypter nach Süden zugleich neue internationale Gegensätze zur Entfaltung kommen werden. Man vermutet, dass in *Faschoda* Franzosen oder Abyssinier sich festgesetzt haben, sodass die Engländer bei ihrem weiteren Vormarsch auf diese Besatzungen stossen müssten.

Zu politischen Auseinandersetzungen wird es alsdann kommen; zu einem politischen Zusammenstoss — vorausgesetzt, dass es sich um eine französische Expedition in *Faschoda* handelt — gewiss nicht. Man wird durch Feilschen und Handeln alsdann wieder zu einer Abgrenzung des beiderseitigen Besitzstandes zu gelangen trachten.

Nicht ganz so unbedenklich wäre es, wenn diesen Vorstoss Abyssinier unternommen hätten, die möglicherweise in höherem Grade den Flinten der Krieger als dem gewählten Französisch der Diplomaten vertrauen.

\* \*



Zwischen Deutschland und England ist über afrikanische Fragen ein Uebereinkommen erzielt worden.

Jede friedliche Verständigung mit England findet bei uns in thesi Beifall; ob aber gerade dieses Uebereinkommen, dessen Inhalt noch geheim gehalten wird, viel Zustimmung in Deutschland wachrufen wird, will mir zweifelhaft erscheinen. Ich fürchte, nach den Informationen, die ich über die Vereinbarung erhalten habe, dass sich gegen die Bestimmungen eine erhebliche Opposition bei uns regen wird; sie wird ihre Spitze nicht gegen England richten, sondern gegen eine Führung der deutschen Kolonialpolitik, deren Zweckmässigkeit nicht einleuchtet.

In Afrika haben wir schon bisher mehr als einen Fehler gemacht, während man mit dem ersten Schritt vorwärts in Ostasien, mit der Erklärung von Kiautschou als Freihafen, völlig einverstanden sein kann.

\* \*

Die Zustände auf Creta erinnern wieder ein Mal daran, dass die Grossmächte bisher nicht das Geringste getan haben, der Schwierigkeiten auf der Insel Herr zu werden. Die Folge ist, dass Christen und Muselmanen sich in Candia gegenseitig die Hälse abschneiden. Diese edle Tätigkeit werden weder die einen, noch die anderen bleibend aufgeben, bevor nicht die eine Partei die andere gänzlich ausgerottet hat, oder wenn nicht Europa seine Hand zugleich auf beide legt.

Eine solche Aufgabe ist nur zu lösen, wenn endgiltige Entscheidungen über das Schicksal der Insel getroffen sind; solange ein Condominium besteht mit schwankend abgemessenen Befugnissen der Mächte und mit einem ganz unklaren politischen Ausblick in die Zukunft, so lange werden diese Verhältnisse, die jeder Stabilität entbehren, immer wieder der Gährung und der Emeute den gewünschten Spielraum gewähren.

\* \*

Es scheint, dass die Reise unseres Kaisers, eines Protestanten, nach Jerusalem, als ein unliebsames Vorkommnis im Vatican vermerkt worden ist. In Folge dessen wurde dem französischen Cardinal Langénieux bestätigt, dass Frankreich nach wie vor die Schutzmacht der Katholiken im Orient sei.

Das ist eine Liebenswürdigkeit für Paris, die politisch nichts bedeutet; dess zum Zeichen kann die Haltung unserer eigenen katholischen und selbst gut ultramontanen Presse dienen.

Diese Blätter weisen nach, dass die Vormachtstellung Frankreichs im Orient selbst in der Vergangenheit ein sehr zweifelhaftes Gewicht auch darum vor Allem gehabt hat, weil durch lange Zeitläufe die Politik der allerchristlichsten Nation sich im Bunde mit den Türken gegen den christlichen Occident zu befinden pflegte.

Jetzt unter gänzlich veränderten politischen Verhältnissen hat ein deutscher Katholik im Orient aber gewiss keine Veranlassung, den Schutz einer anderen Macht als den Deutschlands anzurufen, das in Constantinopel zur Zeit einflussreich und gut gelitten ist.

*Berlin, 17. 9. 1898.*

IGNOTUS.

## LITTERARISCHES BULLETIN.

### DIE BÜCHER DES MONATS.

*Acta diurna. Gesammelte Aufsätze. Neue Folge von Anton Bettelheim.* Wien, Pest, Leipzig 1899. (A. Hartlebens Verlag.)

Acta diurna ist der rechte Titel für das Buch; denn wenn man das Verdienst dieser Aufsätze ganz prägnant in einen Satz zusammenfassen müsste, man würde sagen, ihrem Verfasser ist es gelungen, das Bleibende in der Erscheinungen Flucht zu fassen, in dem, was der Tag bringt, das zu erkennen, was über Tag und Jahr hinaus bestimmend bleibt. Als litterarischer Chroniqueur der COSMOPOLIS — und ein Teil seiner Chroniken sind hier wieder abgedruckt — ist es Bettelheim in ganz ungewöhnlicher Weise gelungen, aus einzelnen, klug gewählten Erscheinungen heraus ein klares Bild nicht nur der Litteratur, sondern des geistigen Lebens Deutschlands zu geben. Nie hat er sich damit genug zu tun geglaubt, über die Bücher als Bücher ein ästhetisches Urteil zu fällen; die Bücher galten ihm immer nur als Erscheinungsformen des immerwährenden Prozesses der Volksentwicklung. Darum war er mehr als nur ein unparteiischer Richter: er war ein Deuter. Und das gibt dieser Folge gesammelter Aufsätze ihren Wert: sie lehren sehen. Ein gut Teil dieser Arbeiten sind dem Wiener Burgtheater in seinen letzten Entwicklungsstadien gewidmet; neben klar gezeichneten Bildnissen der hervorragendsten verstorbenen Mitglieder gibt Bettelheim eingehende Prüfung dessen, was die verschiedenen Leiter der Bühne gewollt und erreicht haben. Und auch hier

wieder dieselbe Erscheinung. Nicht das Burgtheater an sich gilt es, sondern das Burgtheater als die hohe Stätte künstlerischer Volkserziehung, das Theater als volkspädagogisch: Anstalt betrachtet. Und dasselbe muss von dem vortrefflichen Essay über Reclams Universalbibliothek gesagt werden. Was hat dieser Reclam, der die kleinen billigen Volksbücher in die Welt sendet, als Erzieher geleistet? so könnte das Thema lauten. — Eine Sonderstellung nehmen die beiden Aufsätze "Trutz-Juden" und "Gründer-Prospekt einer jüdischen Schweiz" ein. Sie beschäftigen sich mit der Zionisten-Frage und bekämpfen sie aus höherem, besserem Vaterlandsgefühl heraus. "s war einer dem's zu Herzen ging" sind sie überschrieben, und das ist eine gute Ueberschrift. Es ist auch ein guter und klarsehender Mann, der sich in diesen "Acta diurna" gibt, ohne seine Persönlichkeit je vorzudrängen; der besten Führer einer für alle, die eine Reise durch das geistige Deutschland unserer Tage antreten wollen. — E. H.

*Geschichte der Erziehung vom Anfang bis auf unsere Zeit, bearbeitet in Gemeinschaft mit einer Anzahl von Gelehrten und Schulmännern von Dr K. A. und Georg Schmid.* Stuttgart 1898. (Verlag J. G. Cotta'schen Buchhandlung, Band IV.)

Von Basedow bis auf Herbart und seine Jünger führt dieser 881 Seiten starke, von verschiedenen Autoren bearbeitete Band eines nicht nur Fachpädagogen angehenden Werkes. Vom Philan-

thropinismus und seinen unmittelbaren und mittelbaren Anhängern (Wolke, Bahrdt, Salzmann, Campe, Trapp, Villaume) führt das Buch zu Rochow und Moses Mendelssohn, bis es in Pestalozzis Lebenslauf, in seiner Volksschriftstellerei und praktischen Wirksamkeit die neue Wendung des Erziehungswesens in dem Bekenntnis heraushebt: "es gab keinen Pestalozzi vor Pestalozzi. Es ist ein anderer Boden, auf dem er steht, eine andere Luft, die hier weht, ein anderer Geist, der hier seine Schwingen regt." Hunderts Charakteristik dieses Meisters ist voll Liebe und Einsicht: nur hätte die Bedeutung von Pestalozzis Volksbuch "*Lienhard und Gertrud*" tiefer und künstlerischer gepackt werden können. Nicht minder eindringlich wird Friedrich Schleiermachers Erziehungslehre geprüft (von Prof. Eitle). Ungemein genau und scharf ist endlich (von Geheimrat Ernst v. Sallwürk) Herbarts Pädagogik behandelt. Ungleichmässigkeiten der Darstellung sind bei solchen Sammelwerken nicht zu vermeiden. Die eine und die andere Biographie scheint auch von ihren Quellen zu abhängig. Alles in Allem bleibt das Werk jedoch ein *standard-work*: anregend für Jeden, der als Gelehrter, Politiker, Menschenfreund oder Hausvater Erziehungsfragen theoretisch, praktisch oder historisch zu erwägen hat. Von besonderem Interesse, insbesondere für alle, die den heiklen Problemen der Volksbildung von ihren elementaren Aufgaben bis zu ihren letzten Zielen ihren Anteil zuwenden.

*An heiligen Wassern. Roman von J. C. Heer, Stuttgart 1898. (Verlag der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.)*

Wahrhaft enthusiastisch haben Rosegger und Widmann diesen in der Hochschweiz spielenden Roman gepriesen. Rosegger stellt das Buch seiner Naturschilderungen halber sogar schlankweg über Gotthelf. Solche Begeisterung vermag Referent nicht zu teilen. Gleichwol sei auf das jedenfalls nicht alltägliche Buch empfehlend hingewiesen. Land und Leute eines noch tief in abergläubischen Vorstellungen versunkenen Gaus werden mit romantischem Ueberschwung kraftvoll geschildert. Wie zwei Treuliebende den Widerstand einer

feindlichen Welt, Dank ihrer Ausdauer, Dank auch dem Segen der modernen Erfinder-Technik überwinden, wird feurig erzählt. Die Elementargewalt von Föhn, Hochalpengewittern, Lawinenstürzen etc. wird ebenso energisch zur Anschauung gebracht, wie der Charakter der dämonischen, patriarchalischen grossen und heillos fanatisirten Bergbewohner, die in solcher wilder Urnatur gedeihen. Man darf auf Heers Entwicklung begierig sein. — M.

*Paulus in der Apostelgeschichte von W. M. Ramsey, D.C.L., L.L.D., in deutscher Uebersetzung von H. Groschke. Gütersloh 1898. (Druck und Verlag von C. Bertelsmann.)*

Unsere nach Wahrheit durstige Zeit dankt es dem gelehrten Reisenden von Aberdeen, dass er auf biblischen Pfaden Lucas nachgegangen und aus dem Studium an Ort und Stelle neue Belege für die Zuverlässigkeit seiner Geschichtsdarstellung gewonnen hat. Ramseys Paulus ist damit eine wertvolle Ergänzung zu der älteren Bearbeitung der Apostelgeschichte durch den meklenburgischen Märtyrer *Baumgarten*. Des Engländers Buch ist uns aber in einer Uebersetzung dargeboten, welche das fremdsprachige Werk erst ganz zu unserm geistigen Eigentum zu machen geeignet ist. H. Groschke (verbirgt sich eine Uebersetzerin darunter, um so anerkannterwerter) verfügt in seltener Weise über die ausdrucksweise wie über die wissenschaftliche Terminologie. Wir wünschten, in dem Wettbewerb der Völker uns mehr Werke der Fremden in solcher Lesbarkeit dargeboten zu sehen. Welche Dienste in dieser Hinsicht gute Uebersetzer leisten können, wird jeder verstehn, der etwa Kingsleys Schriften oder "Die spanischen Brüder" mit der Darbietung gewisser Carlyleschen Bücher vergleicht. Jene gehen uns in Fleisch und Blut über, von der holprigen Lektüre der letzteren wendet man sich unerfreut fort. — I.

#### BEI DER REDACTION EINGEGANGENE BÜCHER:

*Elsa Asenijeff: Aufruhr der Weiber und das dritte Geschlecht, Leipzig 1898. (Wilhelm Friedrich.)*

*Dietrich Bischoff: Echte und falsche Gerechtigkeit. Ein Wort wider den Sozialismus.* Leipzig 1898. (Max Hesses Verlag.)

*Dr. Mehemed Emin Efendi: Die Zukunft der Türkei. Ein Beitrag zur Lösung der orientalischen Frage.* Berlin und Leipzig 1898. (Verlag von Friedrich Luckhardt.)

*Goldschmidts Bibliothek für Haus und Reise* (Berlin, Albert Goldschmidt): "*Es sah eine Linde ins tiefe Thal.*" Novelle von R. Lillen. — "*Soldatenliebe.*" Drei Novellen von Gerhard Walter. — "*Der Advokat von Readersville.*" Erzählung

aus Texas von Rudolf Scipio. Zweite Auflage.

*Max Nordau: Doktor Kohn.* Bürgerliches Trauerspiel aus der Gegenwart in 4 Aufzügen. Berlin 1899. (Ernst Hofmann & Co.)

*Dr. Georg Polonsky: Gewissen, Ehre und Verantwortung.* Litterar-psychologische Studien. München 1898. (Verlag von Hermann Lukaschik. G. Franzsche Hofbuchhandlung.)

*Bresnitz von Sydacoff: König Milan und seine Mission in Serbien.* Berlin und Leipzig. (Verlag von Friedrich Luckhardt. 2. Auflage.)

## DIE THEATER DES MONATS.

Das DEUTSCHE THEATER brachte als erste Novität ohne rechten Erfolg das Drama "*Johanna*" von Björn Björnson, dem Sohn des grossen norwegischen Dichters. Schuld an dem Misserfolg trug nicht sowol die Aufführung als vielmehr das Drama selbst, das allzu sehr die Spuren des Nachempfundenen, Angelernten trägt. Auch *Roslands* "*Cyrano de Bergerac*" brachte es trotz der feinsinnigen, formvollendeten Uebersetzung Ludwig Fuldas nur in den ersten Akten zu einem vollen Erfolge. Vielleicht trägt die Komödie allzu sehr in Gestaltung und Empfindung specifisch französisches Gepräge, vielleicht auch ist die Tragik in Cyranos Charakter und Geschick psychologisch doch nicht tief genug ergründet, um voll zu wirken.

Das LESSINGTHEATER wurde unter der neuen Direktion Otto Neumann-Hofers, der den Lesern der COSMOPOLIS

aus seinen Berliner Theaterberichten wolbekannt ist, mit einer Aufführung von Shakespeares "*König Heinrich V.*", auf deutschen Bühnen ein seltener Gast, eröffnet. Das Drama war mit viel Liebe und grossem Geschick inscenirt, und König Heinrich selbst fand in Bonn einen ausgezeichneten Darsteller. Eine Novität von *Ompheda*, die als erstes modernes Stück über die Bühne des Lessingtheaters ging, brachte es leider trotz feiner litterarischer Vorzüge nicht zu einem rechten Erfolge.

Das SCHILLERTHEATER brachte das Lustspiel "*Der politische Kannengiesser*" von Ludwig Holberg, dem "*dänischen Molière*," zur Aufführung. Seit 1830 etwa ist Holberg von der deutschen Bühne, die er einst beherrschte, verschwunden. Der Wiederbelebungsversuch, der es freilich an Geschick fehlen liess, ist missglückt.

## REVUE DER REVUEN.

Die DEUTSCHE RUNDSCHAU bietet in ihrem diesmal schwächeren Septemberheft einen Aufsatz von Georg Gerland über die *moderne Erdbebenforschung*. Gerland gibt zunächst einen kurzen historischen Ueberblick über die Anfänge dieser Wissenschaft, die in ihren ersten Anregungen auf Kant zurückgeht. Epochemachend war einerseits die Herstellung des Seismometers von Rebeur-Paschwitz, das auf einer Combination dreier Pendel beruht und

die schwächsten Erschütterungen der Erdrinde anzeigt, und somit die mikroskopische-seismische Untersuchung lebensfähig machte; andererseits, theoretisch, die tektonische Erdbebenerklärung von Volger, Hoernes und Stüss, die die grossen Hohlräume in der Erdrinde mit ihren Einstürzen als letzte Erdbebenursache aufstellte. Dennoch glaubt Gerland dieser Theorie nicht unbedingt beitreten zu dürfen. Die Beschaffenheit des Erdkernes und ihre



notwendigen Folgen hindern ihn daran. — Ueber *Spanien im Lichte der Weltliteratur* schreibt E. Hübner. Er gibt einen gründlichen und kritischen Ueberblick sowol über die Reiseliteratur als auch über die wissenschaftlichen Werke über Spanien; auch auf die Landessitten in ihrer Bedeutung für die Kenntnis des Landes geht er ein. — Interessant ist ein Aufsatz von Hermann Oldenberg über "*Zarathustra*"; mit grosser Liebe ist die Gestalt des Religionsstifters gezeichnet und in wollauteuder Uebersetzung sind Proben aus den alten Hymnen (Gathas) gegeben. Der religions-psychologischen Betrachtungsmethode ist dabei ihr Recht zu teil geworden. — Ueber einige Erscheinungen der neueren *Brahms-Litteratur* orientirt Walter Paetow.

In der *NATION* (15. August bis 17. September) gibt Paul Nathan einen höchst interessanten, mit advokatorischer Schärfe geschriebenen Aufsatz "*Der französische Kulturkampf*." Er entrollt das Bild des Dreyfusprozesses, wie es sich jetzt darstellt, und gibt in scharfer, schneidender Charakteristik die Porträts der Hauptakteure. Eine Bildergalerie, in der stupende Dummheit das ständige Merkmal ist, tut sich auf, und diese Dummheit hat etwas so Ueberwältigendes, dass man die niederen Leidenschaften und die verbrecherischen Instinkte, die mit ihr Hand in Hand gehen, beinahe vergisst. Diese Henry, Du Paty de Clam, Mercier, Pellieux und Genossen wirken in dieser geistreichen Beleuchtung wie eine Hogartsche Karikaturesammlung, nur dass ein scharfer Charakteristiker hier den Karikaturisten ersetzen konnte, denn wie ein schlechter Witz des Schicksals mutet es an, dass diese Männer sich auf einer Bühne zusammenfinden konnten. Mit Recht betont Nathan, dass aus der ursprünglichen Rechtsfrage längst eine Machtfrage geworden ist, in der es sich um Fortbestehen oder Niedergang der französischen Kultur handelt. Auch auf den Kampf der Intellektuellen gegen das lichtscheue Maulwurfsvolk geht er ein, Zola rechtfertigend, auf seine Mitkämpfer gute Hoffnung setzend. Als charakteristisch hebt er es hervor, dass in dem Kampf sich die kleinen Zei-

tungen viel besser bewähren als die grossen, und von "Panama" zu "Bou langer," zu "Dreyfus" fortleitend, gibt er ein Bild innerer Fäulnis, das jeden echten Friedensfreund besorgt machen muss. — In einem "*Gesetz*!" überschriebenen Artikel warnt Nathan davor, dem Ruf nach gesetzlichen Maassregeln angesichts des schrecklichen Verbrechens, dem die Kaiserin von Oesterreich zum Opfer viel, Gehör zu geben. Es heisst dieser Mörderbestie wahrlich zuviel Ehre antun, will man ihr irgendwelche politischen Motive zuschreiben. Das Motiv ist Mordsucht, der Anarchismus nur das umgehängte Mäntelchen. — Ueber die *Friedenskundgebung des Zaren* schreibt Theodor Barth. Er wendet das Wort: *in magnis voluisse sat est* darauf an und begrüsst sie voll Sympathie, wenn auch die Ausführung viel Heuchelei hervorrufen wird. Dass der Zar damit gleichzeitig bekennt, nicht auf Seite derer zu stehen, die eine Revision des Frankfurter Friedens wünschen, erscheint ihm gleichfalls erfreulich. — Auch die *Beziehungen zwischen England und Deutschland* sieht Theodor Barth in günstigerem Lichte. Zu einem Defensiv- und Offensivbündnis liegt seiner Meinung nach für beide Länder keine Veranlassung vor; die Politik der offenen Tür scheint ihm auch für Ostasien die richtige. — Ueber die *Handelsbilanz der Vereinigten Staaten* schreibt Ferdinand Svendsen. Er meint, dass das ungeheuerliche Missverhältnis zwischen Export und Import nicht von Dauer sein werde, dass vielmehr auch der Import erweitert werden müsse. — Hervorzuheben sind die Aufsätze über *Modernes Naturgefühl* von Carl Busse und über *Tolstoj* von J. V. Widmann. Die *Gedichte von Zola* bespricht Albert Geiger; Die *Lyriker des Proletariats in Frankreich* Sigmar Mehring.

In der *DEUTSCHEN REVUE* (September) bringt Cesare Lombroso unter der Ueberschrift *Zola und das Jahr 1789 in Frankreich* tiefenste Klagen über die militaristische Misswirtschaft in Frankreich vor. Er vergleicht die gegenwärtigen Zustände der grossen Revolution; eine Revolution auch heute, nur dass sie die Reaktion auf ihre



Fahnen geschrieben hat. Und wie damals die Encyclopädisten die Bewegung geistig einleiteten, so heute die Brunetière, Izoulet, Tarde, Drumont. Bureaucratismus und Militarismus sind nach Lombroso die beiden grossen Leiden, an denen Frankreich dahin-siecht. Nach Lombroso wird der Militarismus in den Schulen geradezu künstlich grossgezogen durch willkürlich gefärbten Geschichtsunterricht, und niemand hat den Mut dem entgegenzutreten; er gälte als Vaterlandsverräter. Und die weitere Folge dieses Systems ist die unglaubliche Ausbreitung des geistigen Proletariats, die Lombroso ziffernmässig belegt. — Ueber "Weltmannum" schreibt der Korvetten-Kapitän Nees v. Esenbeck, d. h. über die Eigenschaft, die uns Deutschen fehlt. Er sieht die Ursache dieses Mangels darin, dass wir als Volk keine Vergangenheit haben — der Dreissigjährige Krieg hat die Kontinuität der Entwicklung gewaltsam gehemmt —, dass wir die Emporkömmlinge unter den Völkern sind. Der Deutsche im Ausland weiss seinem Deutschtum nicht den rechten Ausdruck zu geben, er wirkt als ein Vaterlandsloser. Und sehr charakteristisch scheint es Esenbeck, dass wir so gar kein Gewicht auf unsere Kleidung legen, "unsere alten Sachen auf Reisen auftragen." Er weist zur Besserung solcher Schäden auf das Vorbild Bismarcks als auf den Rettungengel des Deutschtums. — Ueber "das religiöse Amerikanertum und den Vatikan" gibt G. M. Fiamingo interessante Ausführungen. Er charakterisirt die Persönlichkeit Isak Heckers, des Begründers des katholischen Amerikanismus und sieht sein Hauptverdienst darin, in seiner Neubelebung des Katholicismus jeder Unterdrückung der Individualität entgegengetreten zu sein. Charakteristisch, dass die von ihm gegründete Gemeinschaft der Pauliner von jedem Gelübde als eines Notbehelfs für schwache Charaktere absieht. Die individuelle Freiheit hat Hecker zur Grundlage aller Regeln gemacht, er hat damit den Katholicismus nach Fiamingo "idealisiert, ihn wirklich göttlich und demokratisch gemacht." Der Vatikan nun schmeichelt diesem Amerikanismus

öffentlich, um ihn heimlich mit allen Waffen zu bekämpfen. — Ueber zwei *Polarexpeditionen*, die nach dem Nordpol gerichtete von Sverdrup, die nach dem Südpol von Borchgrevink, gibt Professor Nielsen Auskunft. — Graf von Ronzaglia gibt die *Erinnerungen eines Zeitgenossen über Skobelev und Dragomirov*; Philip Freiherr von Blittersdorf veröffentlicht einen "Blick ins Zarenreich zu Beginn unseres Jahrhunderts."

Die PREUSSISCHEN JAHRBÜCHER geben in ihrem Septemberheft einen Aufsatz von Hans Delbrück: *Fürst Bismarck in der Weltgeschichte*. Delbrück vergleicht den Fürsten mit allen oder doch sehr viel grossen Männern der Weltgeschichte, von Themistokles angefangen via Perikles, Alexander der Grosse, Scipio, Kaiser Friedrich Barbarossa, Luther, Freiherr von Stein, Friedrich d. Grosse, Napoleon, zum Cardinal Richelieu; beim letzteren Vergleich weilt er länger. Man kann dieser Methode nicht allen humoristischen Reiz absprechen; aber wie Delbrück die Vergleiche durchgeföhrt, kommt für das Bild Bismarcks so gut wie nichts dabei heraus. — Ueber *Römische Villen der Kaiserzeit* schreibt Hermann Winnefeld. Er gibt eine Schilderung einiger der interessantesten Villenbauten, in die uns entweder durch litterarische Uebersmittlung oder durch Ausgrabungen ein Einblick gestattet ist. Als charakteristisch für diese Bauten darf man nach seiner Studie vor allem die geschickte und geschmackvolle Wahl des Terrains ansehen, die immer viel Verständnis für Naturschönheiten verriet; sodann die eigenartige Berücksichtigung landwirtschaftlicher Interessen, deren Bedürfnissen der Villenbau durchaus angepasst wurde. — Eine eingehende Studie über *Post-, Telegraphen- und Telephon-Tarife* veröffentlicht Rudolf Scheffler. Er zieht auch die Gebühren in andern Ländern zum Vergleich heran und gibt gleichzeitig einen Einblick in die geschichtliche Entwicklung des Postwesens. — Wertvoll ist eine Arbeit von Max Lehmann über den *Ursprung der preussischen Städteordnung von 1808*.

In der NEUEN DEUTSCHEN RUND-SCHAU behandelt Rudolph Meyer die in letzterer Zeit oft aufgeworfene Frage

nach dem *Staatsinteresse an der landwirtschaftlichen Produktion*. Es ist klar, dass ein Land wie Deutschland, dass sehr viel mehr Getreide verbraucht, als es baut, durch einen Krieg, in dem ihm die Zufuhr abgeschnitten würde, in schwierige Lage kommen könnte. Meyer vergleicht solchen Zustand dem einer schlecht verproviantirten und zu stark besetzten Festung. Er geht des Näheren auf die Haltung der Agrarier zu dieser Frage ein, aber er weist auf andere weniger schmerzliche Mittel, das Lebensmitteldefizit zu beseitigen, als die "grossen Mittel" der Agrarier, Kornmonopol und Doppelwährung. Er konstatirt im Gegentheil eine Besserung der Uebelstände seit den Caprivischen Handelsverträgen; vielleicht, weil die deutschen Landwirte seitdem das "help yourself" beherzigt haben. — Sehr interessant sind *Briefe aus Abessinien*, von dem bekannten Afrikaforscher *Gerhard Rohlfs*, die *Franz Giesebrecht* mittheilt. Sie sind anschaulich und gewähren dabei einen gewissen intimen Reiz.

In der FRAU (Septemberheft) schreibt

*Sidonie Binder* über den *Wiesbadener Aerztetag*, der zur Frage des Frauenstudiums eine ablehnende Haltung eingenommen hat. Tatsache ist, dass das Verhalten der ärztlichen Körperschaften in Deutschland dieser Frage gegenüber durchaus kein objektives ist, und die Verfasserin hat Recht, wenn sie neben dem Bedürfnis nach weiblichen Aerzten den Gesichtspunkt geltend macht, dass die Frauen als Aerzte das Verhältnis zu den Patienten auf eine neue Basis stellen werden, nämlich die persönlich menschlicher Teilnahme und Fürsorge. — Ueber die *Uebelstände des Vereinsrechtes* in Bezug auf Frauen schreibt *Dr. A. Hinsberg*. — *Felix Poppenberg* macht auf eine junge Künstlerin aufmerksam, die auf der Berliner Kunstausstellung als ein starkes Talent hervorgetreten ist: *Käthe Kollwitz*. Sie hat in Radirungen das Elend schlesischer Weberfamilien ergreifend gestaltet. — Die interessante Studie über das Verhältnis von *Carlyle zu seiner Frau* führt *Carola Blacker* zum Schluss. — *Ernst Heilborn* berichtet über das Buch von *Lenotre*: "*Marie Antoinette. La Captivité et la Mort.*"

## THE MONEY MARKETS.

---

IT was hoped that the negotiations for peace between Spain and the United States would open a new era of commercial prosperity ; unfortunately nothing of the sort has happened, and the lamentation of the stock-brokers still makes itself heard from all quarters. For one moment the temporary rise in South Africans, owing to the favourable reports on the crushings, seemed to justify the hope indicated above, but the tightness of money at Berlin, and the raising of the Bank of England's rate, together with the internal crisis through which France is still passing, prevailed over what might otherwise have been a real tendency to general improvement.

LONDON.—South African mines have not succeeded in regaining the confidence of investors. The "Chartered" has given way a few points. Bar silver, after a distinct rise that brought it up to 2s. 4 $\frac{3}{16}$ d. an ounce, has since gone back slightly. Exchange on India is at a small fraction over 1s. 4d. ; rupee paper is at 62 $\frac{3}{4}$ . The Bank of England announces a dividend of 5 per cent. for the last half-year. Spanish Fours have taken a turn for the better. Sales to buyers in New York have given rise to the supposition that America will be lenient towards Spain in so far as the financial question is concerned, and may possibly take over or guarantee a portion of the Cuban debt. Another explanation is that some American capitalists had speculated in the fall of Spanish Exterior, and now wish to finish an operation that the cessation of the war has rendered useless in the future. As for the rumours that the Spanish Treasury is on the point of raising a new loan, it is generally believed that nothing of importance in this direction will be attempted until after the signature of the

terms of peace. The report of the Brazilian Minister of Finance speaks of the urgent necessity for passing a law enabling the Government to raise 30 per cent. in gold on the Customs' revenue. By these means the regular payment of the coupons could be easily assured, and the position of foreign bondholders would be seriously strengthened. Portuguese funds are firmer, owing, no doubt, to the reported cession to England of Delagoa Bay, on the condition, among others, that the British Government would guarantee 1 per cent. on the Portuguese foreign debt—its present rate of interest. The fact that a denial has been given on two or three occasions to the rumour that the Italian Government is about to issue a new loan is probably a device for sounding public opinion.

The recent development of affairs in China has caused a depression in Chinese stock and securities, but the general feeling on the Stock Exchange seems to be that no serious international complications will ensue.

PARIS.—Business is still stagnant, and the money market dull, but without any marked decline in quotations. French *Rentes*, Railways, and the *Sociétés de Crédit*, keep up their prices more or less steadily. It is not money that is wanting, but the courage to employ it. Gold Mines have gone up a few points, but investors have learnt from experience to be distrustful, and in spite of the announcement of dividends and the certainty of a good return on money laid out, the "slump" in this department still continues.

## CHRONIQUE DE LA MODE.

---

PARIS, le 27 septembre 1898.

Nos Parisiennes désertent les plages et rentrent à Paris. Longchamps a commencé ses réunions. C'est la saison qui reprend, la vie qui renaît, l'animation des Boulevards qui redevient normale.

Les théâtres ouvrent leurs portes les uns après les autres et même on annonce comme prochaine l'ouverture du nouvel Opéra-Comique.

Que de visites aux couturiers et aux modistes lorsqu'on rentre à Paris après deux ou trois mois d'absence ! on n'a plus rien à se mettre ! on n'est plus dans le mouvement.

Aussi quelle agitation dans les salons de Paquin ; c'est à en perdre la tête !

La mode n'est pas encore définitive ; mais les jupes restent toujours très plaquées sur les hanches et s'évasant par le bas.

L'on voit des tricornes sur toutes les têtes féminines, mais je doute que ce chapeau, assez seyant d'ailleurs, résiste longtemps ; il est trop facile à exploiter pour la confection.

BARONNE CHARLEY.

La Science, qui renverse les lois de la Nature en faveur de la coquetterie, ne permet plus aux rides d'apparaître, elle rend inaltérables la fraîcheur et l'éclat du teint ; vous avez toujours vingt ans, grâce aux Sachets de Beauté du Docteur Dys.

En employant pour vos ablutions ces précieux sachets, préparés par Darsy, 31, rue Pasquier à Paris, vous n'aurez jamais à subir "des ans l'irréparable outrage."

Le grand air de la campagne et les brises si agréables mais un peu irritantes du bord de la mer rendent indispensable

l'emploi du Duvet de Ninon, cette savante préparation dont la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre possède la recette. Il n'est pas de poudre de riz qui puisse lui être comparée, autant par son efficacité à donner et à conserver à la peau sa fraîcheur et son velouté que par la suavité de son parfum. Què les femmes désireuses de conserver leur beauté s'adressent donc à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Si les chapeaux changent, la coiffure semble rester immuable, les femmes continuent à se partager en deux camps ; celles qui ont des bandeaux et celles qui n'en ont pas. Un désir commun pourtant les rapproche : avoir de beaux cheveux. Rien de plus simple que de le réaliser. Il suffit d'employer journellement l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella, dont l'administrateur est *M. E. Senet*, 35, rue du Quatre-Septembre.

B. C.



**LE MEILLEUR ALIMENT DES ENFANTS.**

---

Pour la publicité financière, et la publicité commerciale de **Cosmopolis** en France, s'adresser à l'Argus de la Presse, 14, rue Drouot, Paris (21<sup>e</sup> année d'existence).



## "THE TIMES" UNDERTAKES AN IMPORTANT ENTERPRISE.

A REPRINT OF THE "ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA" AT HALF-PRICE.

### AN URGENT NEED.

The most indispensable books are the books that answer questions, the sort of books to which one may turn for all sorts of general information. A library fitted for the daily wants of a man who desires to understand everything he reads in the newspapers, who enjoys forming his own opinions, is a constant source of pleasure and profit. But nowadays



RIGHT HON.  
JOHN MORLEY.

the average man is interested in a great variety of subjects, his natural wish to keep abreast of his neighbours leads him into many different paths of thought. He does not need to know all about any one branch of knowledge, but he must at least know where to turn for information of all sorts. And to collect a comprehensive library of reference is a tedious, as well as an expensive, undertaking. History and biography, literature and art, science and philosophy, divide themselves into so many different branches, that in order to be sure to find what he wants he must have, in the ordinary way, not less than a thousand different books, and must take time to choose them, as well as be able to pay for them.

Various attempts have been made to supply the wants of the general reader by preparing one general work which should contain the whole sum of human knowledge, but it long since became apparent that an Encyclopædia of ordinary size cannot do all it attempts to do; it is cramped and overcrowded. The *ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA*, the largest and most important of all works of this sort, did, indeed, supply the need, but it was so costly a book that the very persons who wanted it most could not

afford to buy it. The ninth edition, completed in 1889, consists of no less than 22,000 pages, or thirty million printed words, and 10,000 illustrations; the mere size of the work was enough to make it expensive. And it was written by the great men of our day. The contributors were successful writers and distinguished specialists, for whose writings there was a great demand. Such men as Lord Kelvin and Mr. Swinburne could not be hired as hack-writers are hired, and the author of each of the more important contributions received as much as if his article had been separately published in the form of a book.

The publishers' price for the *ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA* was £37; and thousands of copies were bought by people who could without inconvenience pay as large a sum as that. Others had to resist their desire to possess the most famous of modern works. They could go to a library from time to time, and consult the *ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA*, but

that is an unsatisfactory way to make use of a book. It is like going to the nearest river to draw water; and nowadays people want running water in their houses. There was, in short, urgent need of a work as comprehensive as the *ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA* at a moderate price.



LORD KELVIN.

### A GREAT OPPORTUNITY.

Last year *The Times* made the experiment of issuing *The Times Atlas*, a work which was eagerly purchased by people who had wanted a good Atlas, but who had not been willing to pay the high price demanded by the old-fashioned Atlas publishers. The

[Photographs by Elliot and Fry.]

## A GREAT OPPORTUNITY.

proprietors of *The Times* then determined to undertake an enterprise on a larger scale, and they entered into negotiations with Messrs.

A. & C. Black, the publishers of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA*.

A cheap imitation of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* was not at all the end in view, and yet it was not easy to see how the price could be materially reduced



DEAN FARRAR.

without making an inferior article. Enlarging, however, upon the plan

pursued in issuing *The Times Atlas*, *The Times* found it possible to do away with one very large item of expense. In the ordinary way, when a

man pays £37 for a book, he really only gives the publisher £20 or £25, and he spends £10 or £15 in hiring a man to persuade him to buy the book. The retail bookseller buys a book either from the publisher or from a wholesale dealer, who must add his profit to the cost; then the bookseller puts the book in his shop, and perhaps keeps it there for a year before it is sold. He has his rent to pay, he has the expense of running his shop, he has to give long credit to many of his customers, and he runs the risk that the book will be injured and soiled while it lies on his counter.

In view of all these circumstances, it is only fair that he should make a handsome profit on the sale of the book. And, indeed, if a man who loves books has plenty of money to spend, he gets a great deal of pleasure in exchange for the profit he pays to the bookseller. He enjoys going into the shop, looking at all the new books, hearing what the bookseller has to say about them, and making his choice at leisure. When he pays the bookseller £37 for the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* he has the fullest sense of luxury. But the man whose means are not unlimited wants the book itself, and if he could save money by



SIR W. CROOKES.

taking it from the binder's hands, without the intervention of the bookseller, he would gladly sacrifice the pleasant half hour in the shop. This is what *The Times* enables him to do. For £16 (in the cloth binding), instead of £37—less than half-price—he may now secure the complete 25 volumes of the ninth edition of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA*.

This is briefly the explanation of the remarkable achievement by which the standard library of reference is brought within the reach of the larger public. There is no change in the work itself to offset this remarkable diminution in price; the volumes are in every respect as desirable as those which have been sold at double the price.

The middleman plays no part in the transaction; the reprint of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* is placed at the immediate disposal of the purchaser, and an increased popularity is assured to the best work of the most authoritative writers of our times.

### MONTHLY PAYMENTS.

The offer made by *The Times* is not addressed to those persons only who can conveniently subtract £16 from any one month's income. The complete twenty-five volumes will be sent to the purchaser upon the receipt of only one guinea; the balance to be paid in monthly instalments of one guinea each. The price,



ALG. CHAS. SWINBURNE.

upon this system of monthly payments, is only a shilling in the pound more than the price for payment in cash; and the work in cloth binding may therefore be had for sixteen monthly payments of one guinea each. Anyone who desires to avail himself of this system of monthly payments has only to fill in the Order Form which appears at the end of this announcement, and



BISHOP OF LONDON.

[Photographs by Elliot and Fry.]

## A GREAT OPPORTUNITY.

send it, accompanied by a remittance of one guinea, to the office of *The Times*, Printing House Square. The complete set of twenty-five volumes will then be forwarded to the purchaser, who will enjoy the use of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* while he is paying for it.

At this price, and upon these terms of payment, no one need deny himself the privilege of possessing the greatest reference library in existence.

### THE BINDINGS.

A choice of three different bindings is offered to the purchaser. The half morocco binding, which is especially recommended for its durability and beauty, costs, for cash payment, four pounds more than the cloth binding, but the monthly payments for this binding are only a guinea



LORD RAYLEIGH.

each, as for the cloth binding, four more payments being required. This half morocco binding is of genuine sumach-tanned goat-skin—the most durable of leathers. The Association of British Librarians, after exhaustive tests, arrived at the conclusion that no other binding so well withstood the deleterious action of heated air and gaslight. The morocco selected is of deep maroon colour, and, in combination with the gold stamping on the backs of the volumes, produces an admirable effect.



SIR  
WALTER BESANT.

A sumptuous full morocco binding will meet the demand for the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* in a luxurious dress. A very dark green goat-skin of the finest quality, with rolled gold edges, has been selected for this special binding, of which the price is £27 in cash,

or twenty-seven monthly payments of one guinea each.

### THE CONTRIBUTORS.

The *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* is so well known that this advertisement need do no more than announce the reduction in price effected by *The Times*, but it is of interest to recall, in this connection, that it is emphatically a book to read, as well as a book to be consulted when a specific item of information is desired.



PROFESSOR  
MAX MÜLLER.

Among the writers who give the work its eminently literary tone are such men as Mr. Swinburne, Prof. Max Müller, Mr. Andrew Lang, Dean Farrar, the Rt. Hon. John Morley, the late John Addington Symonds, the late Robert Louis Stevenson, Sir Walter Besant, Prof. Skeat, Mr. Henley, Mr. Austin Dobson, Mr. Sidney Colvin, and Mr. Geo. W. Cable.

The *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA*, indeed, not only treats of literature, but is itself literature; a book which the cultivated reader may open at random, with the assurance that what he finds will be agreeable as well as useful.



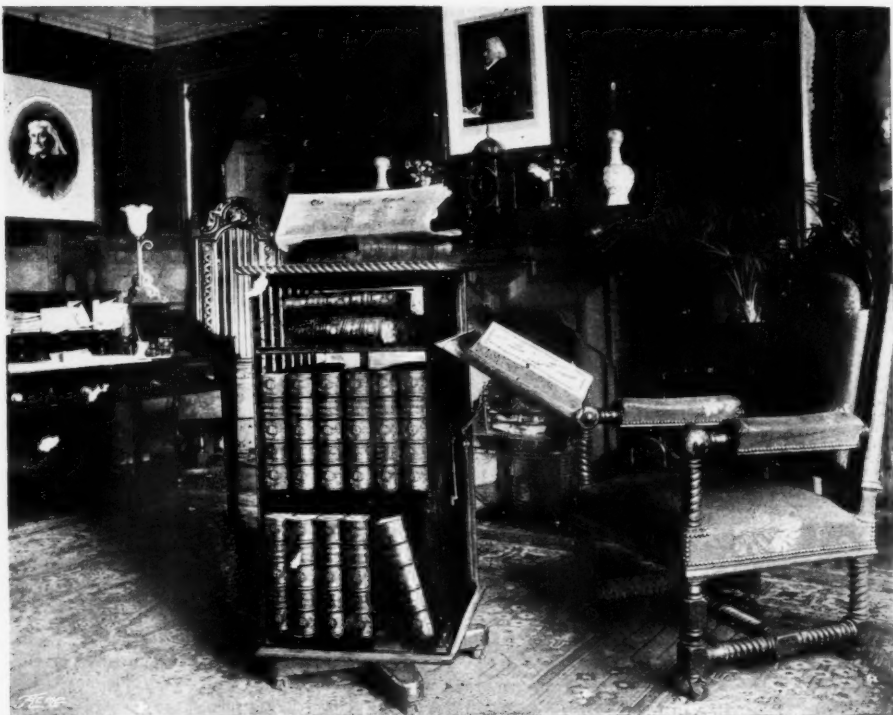
ANDREW LANG.

### THE BOOKCASE.

For the convenience of purchasers who have not sufficient shelf-room for the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA*, a compact revolving bookcase has been manufactured, which will be supplied (to purchasers of the *ENCYCLOPEDIA BRITANNICA* only) at a price considerably less than the usual cost of so substantial a piece of furniture. It will be sold for £3 in cash, or for three monthly payments of one guinea each. A picture of the case appears on the next page.

A TABLE OF THE PRINCIPAL CONTENTS OF THE "*ENCYCLOPEDIA BRITANNICA*," AND A PAMPHLET CONTAINING SPECIMEN PAGES, COLOURED PLATES, AND BRIEF EXTRACTS FROM THE WORK, WILL BE SENT, POST FREE, UPON APPLICATION TO THE PUBLISHER OF "*THE TIMES*."

(Photographs by Elliot and Fry.)



THE 25 VOLS., BOUND IN HALF MOROCCO, AND THE REVOLVING BOOKCASE.

PRICES FOR CASH PAYMENT.

IN CLOTH BINDING, £16 (the Publishers' price was £37), AND WITH THE BOOKCASE, £19.

IN HALF MOROCCO, £20, which we recommend (the Publishers' price was £45), AND WITH THE BOOKCASE, £23.

IN FULL MOROCCO, £27, Full Gilt Edges, a sumptuous binding for special purposes (the Publishers' price was £65), AND WITH THE BOOKCASE, £30.

**NOTE.**—If the Purchaser sends a cheque for the full amount at the cash price shown above, he will effect a saving of One Shilling in the Guinea, and no Order Form need be used. The Form which follows is for the use of purchasers who prefer to make monthly payments.

PRICES FOR MONTHLY PAYMENTS.

[ONE GUINEA with order, nothing more to be paid until the 25 volumes have been delivered all at one time to the purchaser.]

IN CLOTH BINDING, 16 monthly payments of ONE GUINEA each, or with bookcase, 19 monthly payments of ONE GUINEA each.

IN HALF MOROCCO BINDING (which we recommend), 20 monthly payments of ONE GUINEA each, or with the bookcase, 23 monthly payments of ONE GUINEA each.

IN FULL MOROCCO BINDING, 27 monthly payments of ONE GUINEA each, or with the bookcase, 30 monthly payments of ONE GUINEA each.

[Date].....1898.

THE MANAGER, "THE TIMES," PRINTING HOUSE SQUARE, LONDON, E.C.

I enclose One Guinea. Please send me the ENCYCLOPEDIA BRITANNICA (9th Ed.) bound in { Cloth, price 16 guineas, } *Strike out*  
 { Half Morocco, price 20 guineas, } *two of*  
 { Full Morocco, price 27 guineas, } *these lines.* } the balance of which sum I agree to pay you, or anyone you

appoint, at the rate of one guinea a month; my next payment upon delivery of the complete 25 volumes, and my succeeding payments on the corresponding day of each month following. Until such payments are complete, I engage that the volumes, not being my property, shall not be disposed of by sale or otherwise. I further agree that, if owing to unforeseen circumstances, of which you shall be the judge, the volumes cannot be delivered, the return of the deposit of One Guinea to me shall cancel this agreement.

Please also send a Revolving Bookcase, for which I agree to make three further monthly { *Strike out*  
 payments of One Guinea each, after the payments for the book are completed. } *if Bookcase*  
*not desired.*

[Signed] .....

[Address] .....

Please address the package to .....

If books are to be delivered beyond London postal district, the purchaser should add here the name of the railway company or carrier in London to whom delivery is to be made. Beyond the London postal district, carriage will be at subscriber's cost.

ed  
ie  
E  
ts  
n-  
or  
E  
y-  
e,  
of  
of

nd  
rou

my  
e, I  
, if  
of  
ut  
ase  
red.

...  
...  
...

.....







COSMOPOLIS LITERARY ADVERTISER.

---

MR. T. FISHER UNWIN'S  
SELECTED AUTUMN ANNOUNCEMENTS.

---

**THROUGH NEW GUINEA AND THE CANNIBAL COUNTRIES.** By H. CAYLEY-WEBSTER.  
Very fully Illustrated from Photographs, and with Maps, Diagrams, and Photogravure Frontispiece. Medium 8vo., cloth gilt, 12s.

**TRAVELS AND POLITICS IN THE NEAR EAST.** By WILLIAM MILLER, Author of "The Balkans." With 100 Illustrations and a Map. Demy 8vo., cloth, 21s.

**THE ANNALS OF MONT BLANC: A Monograph.** By C. E. MATHEWS, sometime President of the Alpine Club. With Map, photogravures and other illustrations, and Facsimiles. Demy 8vo., cloth gilt, 21s.

**LIFE OF MAN ON THE HIGH ALPS: Studies made on Monte Rosa.** By ANGELO M. JSSO.  
Translated from the Second Edition of the Italian, by E. Lough Kiesow, in collaboration with F. Kiesow. With numerous Illustrations and Diagrams. Royal 8vo., cloth, 21s.

**SOME SONDMORE PEAKS.** Being an Account of Climbing in a New District of Norway. By C. E. OPPENHEIM, Member of the Alpine Club. Large crown 8vo., with 14 illustrations, 7s. 6d.

**THE BRITISH NAVY.** Being a Translation by A. SONNENSCHNEIN of the second volume of "Die Heere und Flotten der Gegenwart." With Maps, numerous Illustrations, and Coloured Plates. Super royal 8vo., 12s. 6d.

**UNPUBLISHED LETTERS OF DEAN SWIFT.** Edited by GEORGE BIRKBECK HILL, D.C.L., LL.D., Honorary Fellow of Pembroke College, Oxford. Illustrated. Demy 8vo., cloth, 12s.

**THE CITY OF THE CALIPHS.** A Monograph on Cairo and its Environs, and the Nile and its Monuments. With 20 Photogravures. By EUSTACE A. REYNOLDS BALL. Large crown 8vo., 335 pp., cloth, 10s. 6d.

**THE DOG, IN HEALTH AND IN DISEASE.** Including His Origin, History, Varieties, Breeding, Education, and General Management in Health, and his Treatment in Disease. By WESLEY MILLS, M.A., M.D., D.V.S., &c. With 43 full-page Cuts, one Coloured Plate, and numerous other Illustrations. Large crown 8vo., cloth, 10s. 6d.

**THE PSYCHOLOGY OF PEOPLES: Its influence on their Evolution.** By GUSTAVE LE BON, Author of "The Crowd: A Study of the Popular Mind." Translated by RALPH DERECHEFF. Crown 8vo., cloth, 6s.

**POEMS, CHIEFLY AMOROUS.** By ERIC MACKAY, Author of "The Love Letters of a Violinist," with an Introduction by Marie Corelli. With Photogravure frontispiece. Demy 12mo., cloth, 3s. 6d.

**THE SOUL'S DEPARTURE, AND OTHER POEMS.** By E. WILLMORE. (A New Volume of the "Cameo Series.") Demy 12mo., paper boards, 3s. 6d. net.

---

"BUILDERS OF GREATER BRITAIN."

*New Volumes.*

EDWARD GIBBON WAKEFIELD.

By Dr. R. GARNETT, C.B.

ADMIRAL PHILLIP.

By LOUIS BECKE and WALTER JEFFERY.

LORD CLIVE. By SIR A. J. ARBUTHNOT, K.C.S.I., C.I.E.

Each with Frontispiece and Index, cloth, 5s.

---

"THE STORY OF THE NATIONS."

*New Volumes.*

AUSTRIA. By SIDNEY WHITMAN.

CHINA. By PROFESSOR R. K. DOUGLAS.

MODERN ENGLAND. By JUSTIN MCCARTHY, M.P. Two Vols.

Each with Maps, Illustrations, and Index, 5s.

---

*A Complete List of Mr. T. Fisher Unwin's Autumn Announcements will be sent post free on application.*

---

LONDON: T. FISHER UNWIN, PATERNOSTER SQUARE, E.C.

# Mr. T. FISHER UNWIN'S SELECTED AUTUMN ANNOUNCEMENTS.

**LITHOGRAPHY AND LITHOGRAPHERS:** Some chapters on the History of the Art. With Technical Remarks and Suggestions by JOSEPH and ELIZABETH ROBINS PENNELL. Large 4to., with many Illustrations, £3 13s. 6d. Also a Fine Edition; prices on application.

**THE AUTOBIOGRAPHY OF A VETERAN.** By GENERAL ENRICO DELLA ROCCA. Translated and abridged for English readers by Mrs. JANET ROSS, Author of "Three Generations of Englishwomen." With an Introduction. Demy 8vo., cloth, 21s.  
The work contains a curious account of life in Piedmont in the early part of this century, and much personal matter about Louis Napoleon, Cavour, Garibaldi, and the Savoy Princes.

**DEMOCRACY IN AMERICA.** By ALEXIS DE TOCQUEVILLE. Translation by HENRY REEVE, as revised and annotated from the author's last edition by FRANCIS BOWEN. With an Introduction by DANIEL C. GILMAN, LL.D., President of John Hopkins University. 2 vols., demy 8vo., cloth, 21s.

**SHAKESPEARE IN FRANCE.** By J. J. JUSSERAND, Author of "English Wayfaring Life," "The English Novel in the Time of Shakespeare," &c. Illustrated, Demy 8vo., cloth, 21s. Also, 20 Copies on Japan paper, signed, £2 2s.

**A LITERARY HISTORY OF IRELAND.** By Dr. DOUGLAS HYDE, co-Editor of the New Irish Library. (A Volume of the "Library of Literary History"). Photogravure frontispiece. Cloth, 16s.

**MANUAL OF THE HISTORY OF FRENCH LITERATURE.** By FERDINAND BRUNETIERE, of the French Academy, Editor of the *Revue des deux Mondes*. Translated by Ralph Derechef. With Preface specially written for this Edition by the Author. Demy 8vo., cloth, 12s.

**THE CORRESPONDENCE OF PRINCESS ELIZABETH OF ENGLAND, LANDGRAVINE OF HESSE-HOMBURG.** For the most part with MISS LOUISA SWINBURNE. With Portraits, and Edited with Preface by PHILIP C. YORKE, M.A., Oxon. Licencié-ès-Lettres of the University of Paris. With a Photogravure of the Princess at her writing table, and other illustrations. Demy 8vo., cloth, 12s.

**EDUCATIONAL REFORM, and Other Essays and Addresses.** By CHARLES WM. ELIOT, LL.D., President of Harvard University. Demy 8vo., cloth, 10s. 6d.

**EIGHTY YEARS AND MORE.** Being the Reminiscences of ELIZABETH CADY STANTON (1815-1897). With 11 Portraits. Large crown 8vo., 475 pages, cloth, 7s. 6d.

**THE LIFE AND LETTERS OF LEWIS CARROL (Rev. G. L. Dodgson).** By S. D. COLLINGWOOD. With 100 Illustrations. Large crown 8vo., cloth, 7s. 6d.

**ONE WAY OF LOVE.** By DOLLIE RADFORD, Author of "A Light Load," "Poems and Other Verses," "Good Night," &c. Crown 8vo., cloth, 3s. 6d.

## New Volumes in Unwin's Green Cloth Library.

Price 6s. each.

**THE ROMANCE OF A MIDSHIPMAN.** By W. CLARK RUSSELL.

**THE MAWKIN OF THE FLOW.** By LORD ERNEST HAMILTON.

**RODMAN, THE BOAT-STEERER.** Stories by LOUIS BECKE.

**LOVE IS NOT SO LIGHT.** By CONSTANCE COTTERILL.

**THE TWO STANDARDS.** By W. BARRY, D.D.  
**MOONLIGHT.** By MARY E. MANN.

**I, THOU, AND THE OTHER ONE.** By AMELIA E. BARR.

## NEW NOVELS at 6s. each.

**A TRIPLE ENTANGLEMENT.** By Mrs. BURTON HARRISON.

**A QUAKER MAID.** By Mrs. J. R. FIRTH.

**RICROFT OF WITHENS.** By HALLIWELL SUTCLIFFE.

**HARRY INGLEBY, SURGEON.** By FREDERIC J. WEBB.

**THE SULTAN'S MANDATE.** By C. OLYNTHUS GREGORY.

**FAR IN THE FOREST.** By S. WEIR MITCHELL.

*A Complete List of Mr. T. Fisher Unwin's Autumn Announcements will be sent post free on application.*

LONDON: T. FISHER UNWIN, PATERNOSTER SQUARE, E.C.

UNWIN BROTHERS, PRINTERS, 27, PILGRIM STREET, LONDON, ENGLAND.